

JIMMY GUIEU

PSIBOY

L'ENFANT DU COSMOS



FLEUVE NOIR

PSIBOY

L'ENFANT DU COSMOS

JIMMY GUIEU

PSIBOY

L'ENFANT DU COSMOS

(Les Compagnons de la Licorne — I)

FLEUVE NOIR

1996, EDITIONS FLEUVE NOIR

Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres.

Trois novembre 2012

Scan, ORC, relecture

MAC ROY (*Merci*)

Mise en page

LENCULUS



pour la **Librairie Excommuniée Numérique** des **CUrieux de Lire les USuels**

CHAPITRE PREMIER

19 mars 1985. Dans la campagne provençale, quelque part entre Valbonne et Antibes.

A cette heure avancée de la nuit, le silence du bois d'Opio, au nord de Valbonne, n'était troublé que par le chant des grillons ou le hullement des chouettes. De temps à autre, en contrepoint, résonnait le cri sinistre d'un chat-huant. La pleine lune éclairait ce paysage de pins et d'oliviers, de boqueteaux et de garrigues si typique de la Provence, jadis chantée en couleurs éclatantes par Cézanne, Van Gogh et tant d'autres amoureux de ce coin de Paradis.

Dans le ciel criblé d'étoiles scintillantes apparut un étrange cocon lumineux, dont l'éclat bleuté effleura le flanc des collines tandis qu'il poursuivait sa course rapide en direction du sud-est. Il ne s'agissait ni d'un bolide, ni d'une météorite, car ces corps célestes ne changent pas de cap, alors que l'objet en question, après un virage à angle droit, obliqua vers le sud — et le vallon de Font Martine. Puis, choisissant une aire sauvage et couverte d'herbe folle qui s'affaissa sous la pression de son champ de sustentation, il se posa, silencieux, derrière un bosquet touffu.

Le chœur sur deux notes des grillons avait cessé, remplacé au loin par les aboiements paresseux de rares chiens, insomniaques ou réveillés un instant par la brillance exceptionnelle de ce visiteur cosmique inattendu. Chats-huants, grillons et chouettes s'étaient tus, comme si la nature elle-même semblait effrayée par l'arrivée impromptue de cet étrange objet venu des étoiles !

La chose réduisit sa luminosité, révélant sa véritable apparence : celle d'un ovoïde ne dépassant pas trois mètres de hauteur sur deux dans son plus grand diamètre, autour duquel une auréole se mit à onduler faiblement.

Sur la plus haute branche d'un pin, un hibou battit des paupières tout en coulant un regard soupçonneux et réprobateur à sa voisine la chouette. En retour, celle-ci le toisa avec un haussement d'ailes, comme pour afficher son mépris à l'endroit d'une telle suspicion... Avait-on jamais vu, en effet, une chouette — célibataire, de surcroît — pondre un tel œuf, mille fois plus brillant qu'une luciole ?

Un grillon téméraire, ou distrait, fit entendre un timide solo accompagné par le prudent essai vocal d'une grenouille à demi immergée dans le ruisseau qui serpentait

au fond du vallon. Le chat-huant, quant à lui, préféra éviter de signaler sa présence, au cas où ce gros « volatile » paré d'une clarté aussi vive que celle de la Lune n'aurait pas apprécié les barytons de son espèce !

Il songea qu'il avait bien fait de s'abstenir, car le « volatile » en question, émettant un *plop* sonore évoquant le bruit d'une bouteille de Champagne que l'on débouche, venait d'expulser une petite sphère de la taille d'un pamplemousse. Celle-ci, nimbée d'une fluorescence bleuâtre, entreprit de sillonner le bois, zigzaguant un moment entre les pins avant de prendre de la hauteur, comme pour admirer le paisible paysage de collines envahies par la garrigue, pendant que le gros ovoïde lumineux du vaisseau porteur s'estompait derrière une barrière d'invisibilité.

La minuscule nef-robot poursuivit son vol d'exploration de cette planète nouvelle pour elle, survolant quelques fermes très espacées. Plus au sud-ouest se trouvaient les modestes agglomérations de Valbonne et de Mouans-Sartoux, à l'est desquelles s'étendait le grand Parc International d'Activités de Sophia Antipolis, technopole des sciences, des techniques et de la recherche avancée — formidable « gisement de matière grise » issue de tous les horizons de l'Europe de demain...

La sphère bleutée négligea les zones urbanisées et les villages, pour se diriger vers une petite rivière nommée la Brague ; à deux cents mètres au nord du cours d'eau, au lieu-dit Le Béget, se dressait, isolée en pleine campagne, une superbe maison qui surplombait une grande piscine. Un péristyle et ses quatre colonnes, encadrant l'entrée principale, soutenaient la longue terrasse du premier étage, sur laquelle donnaient plusieurs fenêtres et portes-fenêtres. Trois marches permettaient d'accéder au porche du rez-de-chaussée, de part et d'autre duquel s'ouvraient de larges baies vitrées. Un peu en retrait, perpendiculaire à l'élégante construction et séparée de celle-ci par un enclos jouxtant les stalles où piaffaient des chevaux, se trouvait une ferme, avec sa basse-cour, sa remise, son poulailler, ses écuries et ses dépendances.

La nef-robot descendait à présent vers la maison ; elle hésita au-dessus du porche, puis s'abaissa au niveau du perron sur lequel elle projetait une faible lueur. Dans le poulailler voisin, une poule rêveuse

émit un bruit liquide ; le mystérieux appareil effectua un écart évoquant un sursaut et s'agita un instant devant les marches avant de décider de les gravir par bonds successifs. Arrivé en haut, il fit halte et sa luminosité vira progressivement du bleuâtre au jaune-orangé, par brèves pulsations dont chacune coïncidait avec l'abaissement par à-coups de la poignée. La sphère oscilla brièvement tel un pendule et s'immobilisa face à la porte qui, avec une lenteur inquiétante, s'ouvrit sans bruit sur un hall d'entrée.

Dès cet instant, les prémices d'un formidable événement se mettaient en place, prémices dont les répercussions — ô combien fantastiques ! — ne se manifesteraient que des années plus tard...

Reprenant sa coloration bleutée, la nef-robot franchit d'un bond rapide le seuil du logis, puis se remit à osciller en tout sens, comme pour se familiariser avec le décor. Exploratrice amie ou « mouchard » ennemi, elle examinait les lieux à l'aide de ses instruments de télémessures scientifiques, s'arrêtant notamment sur un panneau massif, doté d'une volumineuse poignée de métal que surmontait un double voyant rouge et vert. Elle opta finalement pour la porte vitrée, à gauche du hall, porte qu'elle ouvrit en modifiant à nouveau sa coloration, et pénétra dans un spacieux living pourvu d'une grande cheminée supportant une lampe rustique à abat-jour.

Un étrange tableau décorait l'un des murs ; représentant le visage d'une jeune femme rousse aux immenses yeux verts, superposé en transparence sur un paysage féérique et irréel, cette toile fascinante portait la signature de Patricia Duvallois. Dans un angle, sur un socle, un vase en opaline exhibait sa silhouette élégante. Face à la cheminée, trois canapés encadraient une table basse en bois d'olivier, sur laquelle étaient éparpillées des revues consacrées à la musique. A gauche de l'âtre, un meuble abritait deux magnétoscopes et des rangées de vidéocassettes ; un téléviseur à grand écran était posé sur son plateau orientable. A l'opposé, près de l'entrée, un téléphone voisinait sur une tablette avec divers annuaires — dont celui du show-business — et un bloc-notes.

La sphère traversa le living et franchit la large ouverture en arc de cercle qui le séparait d'un salon-bibliothèque moderne. Sur l'une des étagères, l'agrandissement photographique d'un jeune couple enlacé qui riait aux éclats, exprimant un bonheur radieux, était posé parmi les bibelots. Le petit engin, toujours nimbé d'une lueur azurée, vint se balancer devant cette image, émettant quelque chose qui ressemblait fort à un gémissement attendri. Puis, avisant un piano à queue, il virevolta et se remit à osciller lorsqu'il découvrit sur l'instrument un cadre contenant une grande photo ; l'homme du couple, en bras de chemise, y plaquait des accords sur un clavier blanc et noir, les lèvres collées à un micro argenté.

La sphère exprima soudain une grande excitation, donnant l'impression qu'elle « trépignait » sur place, puis elle retourna devant le cliché posé sur l'étagère : l'homme qui riait en enlaçant la jeune femme blonde était indéniablement le même que celui qui chantait en s'accompagnant au piano.

Reprenant sa visite des lieux, la nef-robot d'outre-espace voleta vers le hall et, cette fois, fit jouer la poignée de la lourde porte qu'elle avait négligée un instant auparavant. Celle-ci donnait sur un studio d'enregistrement équipé d'un matériel simple, mais de bonne qualité : un piano droit, un massif orgue électronique Hammond, un synthétiseur Moog au tableau de commandes chargé de boutons et de connexions, une console de mixage à huit voies et un magnétophone professionnel Revox aux larges bobines. Sous une grande table de travail supportant un photocopieur et des piles de papier, une pieuvre de fils diversement colorés s'échappait du « patch » de connexions qui reliait entre eux différents instruments de mesure, des amplificateurs, des baffles, des micros fixés à des perches chromées, des casques stéréophoniques — bref, tout ce que l'on est en droit de s'attendre à trouver en un tel lieu. Deux lithographies en quadrichromie, représentant chacune une vedette de la chanson, étaient punaisées sur les carrés de liège couvrant le mur de droite ; elles étaient dédiées à Marc Duvallois — « un compositeur sympa et doué qui fera son chemin », comme le proclamait l'un des envois.

Sur le pupitre du piano reposait une partition inachevée qui portait le titre de *Mélodie bleue — slow, paroles et musique de Marc Duvallois*. La sphère mystérieuse demeura un instant à la contempler puis, d'une voix métallique et monocorde, prononça quelques mots en une langue inconnue, sur le mode interrogatif ; seul le terme « musique » était reconnaissable dans cette succession de sons qu'une oreille humaine aurait sans doute trouvée du plus haut comique.

La nef-robot flotta le long du piano droit, dont le couvercle s'ouvrit brusquement, émettant un bruit sec lorsqu'il heurta la paroi verticale. Manifestant des réactions étonnamment humaines, l'étrange lueur globulaire fit un saut en arrière avec un coui-

nement de frayeur. Mais elle ne tarda pas à se rasséréner et se rapprocha doucement du clavier. Une touche s'enfonça, émettant une note qui fit sursauter la sphère, dont la lueur vira au jaune-orangé. S'enhardissant à nouveau, elle actionna une autre touche, située plus à gauche. Le do grave qui résonna alors parut affoler davantage l'intruse, qui commença à virevolter en tout sens dans le studio.

Le photocopieur se mit en marche avec un ronronnement lorsqu'elle le survola, libérant des feuillets — orchestrations, arrangements musicaux — et découvrant alternativement la barre éblouissante du dispositif reprographique. Le mouvement d'éjection des copies s'accélérait, les flashes successifs ne tardèrent pas à créer un effet stroboscopique, si inattendu que le curieux engin venu des étoiles, cédant à la panique, commença à tourner en rasant les murs — ce qui eut pour effet malencontreux de décrocher les affiches dédicacées, qui tombèrent à terre.

Désarmée, l'imprudente sphère cosmique regagna le living où elle bondit en tout sens, faisant voltiger le rideau qui masquait la baie vitrée, s'envoler les revues posées sur la table basse, et dangereusement osciller sur son piédestal le vase d'opaline ! Avec un couinement d'inquiétude, elle revint en toute hâte pour en rétablir l'équilibre, l'entourant d'un halo orangé... Autant de manœuvres effectuées avec un bien singulier halètement de frayeur — qui redoubla lorsque l'apparition d'un bellâtre aux traits empâtés, sur l'écran du téléviseur, la fit à nouveau sursauter :

— Et voici maintenant le célèbre professeur Kaïaté Houmpoko, auteur d'un livre extrêmement sérieux qui devrait faire date dans les annales du savoir humain. Cet ouvrage remarquable, honoré d'une préface du professeur Flavien Malaval-Darbaud, Président d'Honneur du Collectif Rationalo-Positiviste et Recteur de l'Université des Sciences de Montagnettes-les-Farigoule, porte le titre révélateur de *L'ignorance recule et la Science avance : les extraterrestres n'existent pas...*

La nef-robot eut un tressaillement, accompagné d'un gémissement particulièrement outré, tandis que le docte rationaliste remplaçait le présentateur. Conscient de sa profonde intelligence, il regardait avec condescendance vers la caméra, sur le point de parler... Poussant un couinement de fureur, la sphère d'outre-espace prit la forme oblongue d'une poire à lavement et inclina son extrémité vers l'écran pour expulser un jet fluorescent.

L'incroyable se produisit alors : copieusement arrosé d'un liquide vert, Malaval-Darbaud perdit soudain son sourire supérieur et, suffoquant, s'essuya le visage à l'aide d'un mouchoir tout en hurlant d'un air courroucé. L'écran vira brièvement au noir, puis le bellâtre aux traits mous intervint, bafouillant lamentablement des excuses desquelles il ressortait que « la ch-ch-chaîne était dé-dé-désolée de cet inci-ci-cident indé-dé-dépendant de sa vo-vo-volonté... ».

Incapable de supporter plus longtemps cette pitoyable comédie, la sphère se transforma en un gourdin lumineux qui s'abattit sur le téléviseur. Celui-ci s'éteignit brutalement, sur l'image d'un présentateur aux yeux ronds qui portait la main à son crâne où une bosse commençait à pousser.

Battant en retraite, la nef-robot frôla le téléphone, dont le combiné quitta la fourche et resta à se balancer au bout du fil, tandis qu'une voix nasillarde sortait de l'écouteur :

— Le numéro de votre correspondant a changé... Veuillez consulter l'annuaire... Par suite d'encombres, au troisième top, il sera approximativement minuit et

cinq francs trente la minute... Nous ne pouvons donner suite à votre demande... Veuillez renouveler votre appel... Il n'y a plus d'abonné au numéro que vous n'avez pas demandé...

La sphère tournoyait autour de l'appareil avec des petits cris plaintifs et incrédules, tandis que la voix continuait à délirer dans l'écouteur :

— Veuillez consulter les pages jaunes, bleues, vertes, rouges, noires de l'annuaire de la SNCF, du Bottin mondain ou du catalogue des brocanteurs et antiquaires. Pour savoir le temps qu'il fera demain, demandez à votre concierge. Le point sur la circulation vous est offert par Air France et l'association professionnelle des marins-pêcheurs... Inutile de nous remercier ; nous sommes là pour vous renseigner...

Effrayée et désemparée, la nef-robot voulut prendre la fuite — mais elle s'arrêta près de la porte, au-dessus d'un panier d'osier bien trop grand pour la minuscule boule de poils gris et fauve qui s'y blottissait. L'adorable chiot — un bearded collie — cligna des yeux, réveillé puis émerveillé par cette « baballe » bleutée, bien plus jolie que celle que ses maîtres s'obstinaient à lancer au fond du jardin pour qu'il la leur rapporte. (S'ils n'en voulaient plus, pourquoi ne la jetaient-ils pas une bonne fois pour toutes ?) Il leva sa truffe, observa la visiteuse qui descendait vers lui en virant progressivement au rosé. Avec des geignements attendris, elle effleura le petit chien qui remua la queue et lança quelques brefs jappements de joie.

Croyant avoir affaire à une agression, l'entité polychrome fila en zigzaguant, tandis que le bearded collie sortait maladroitement de son panier et s'élançait à sa poursuite en cabriolant, escaladant tant bien que mal derrière elle l'escalier qui menait au premier étage. Ayant gravi les marches par bonds successifs, la sphère se balança un instant devant l'une des portes, passant du bleu au jaune-orangé ; le panneau s'ouvrit doucement, pour se refermer au nez du chiot une fois que l'intruse fut passée de l'autre côté.

Dans un grand lit en bois, de style provençal, le couple visible sur la photo du salon dormait paisiblement. La nef-robot oscilla pendant que la jeune femme blonde, dont la respiration venait de s'accélérer, se tournait sur le dos ; le drap épousa la rondeur de son ventre de future maman.

La sphère descendit lentement et glissa sur la dormeuse. Elle perdait peu à peu sa forme globulaire pour s'étaler sur l'abdomen rebondi, émettant une spirale de lueurs multicolores où dansait une multitude de paillettes dorées. L'étrange phénomène était accompagné de notes musicales cristallines et mélodieuses, qu'on eût dit engendrées par quelque harpe céleste.

Commençant à réagir, la jeune femme remua faiblement la tête. Une crispation douloureuse la fit grimacer dans son sommeil et elle gémit ; la spirale de lueurs polychromes disparut, comme engloutie en elle !

Poussant un cri de souffrance, Patricia Duvallois porta les mains à son ventre et s'assit dans le lit, tandis que son époux, brusquement arraché au pays des songes, se redressait lui aussi, alarmé :

— Ça ne va pas, ma chérie ?

— J'ai mal... Oh, mon Dieu, Marc... Mon bébé ! Mon bébé !

Le compositeur passa autour de ses épaules un bras qui se voulait réconfortant et rassurant :

— Tu as peut-être dormi dans une mauvaise position...

Elle lui adressa un regard où se lisaient une inquiétude et une souffrance aussi vives l'une que l'autre. Elle avait les traits tirés et les yeux soulignés de cernes profonds, mais il ne put s'empêcher de la trouver aussi belle qu'au premier jour de leur rencontre.

— Non, Marc — j'ai trop mal ! Je t'en supplie, prévient le docteur Pujol... C'est affreux...

Il se leva en hâte, enfila la veste de son pyjama et se précipita au rez-de-chaussée, se vilipendant intérieurement pour ne pas avoir installé un téléphone dans la chambre. Le chiot, qui était redescendu dans le hall d'entrée, le regarda, médusé, dévaler quatre à quatre les marches de l'escalier.

Le combiné, décroché, pendait au bout de son fil. Intrigué mais conscient de l'urgence de la situation, Marc Duvallois le récupéra, le porta à son oreille, et fronça les sourcils en entendant une voix féminine :

— Les télécoms vous souhaitent la bienvenue... Donnez-nous le numéro de la carte bancaire de votre voisin et cette communication lui sera facturée...

Irrité par ce contretemps, le compositeur coupa ces élucubrations incompréhensibles et pianota sur deux touches pour obtenir le numéro, présélectionné, du docteur Pujol. Le médecin de famille ne tarda pas à répondre en soupirant, d'une voix ensommeillée. Marc Duvallois lui expliqua les raisons de son appel nocturne, mais le praticien ne parut pas particulièrement alarmé :

— Des contractions ? Voyons, ce n'est pas possible. J'ai examiné Patricia il y a quelques jours à peine et je l'ai trouvée en parfaite condition physique. Certes, son ventre est plutôt volumineux pour quatre mois et demi, et je comptais faire une échographie à sa prochaine visite pour vérifier qu'elle n'attend pas des jumeaux — mais de là à penser qu'elle serait sur le point d'accoucher... Dites-moi, Marc, a-t-elle fait des efforts, ou éprouvé une vive contrariété ? A moins qu'elle ne se soit mise en colère ?...

— Rien de tout cela, docteur. C'est d'ailleurs ce qui m'inquiète. Elle souffre énormément. Vous qui la connaissez depuis son enfance, vous savez qu'elle n'est pas spécialement douillette. Vous voulez bien venir la voir ?

Le docteur Pujol émit un grognement résigné.

— Bon, si vous y tenez, je vais faire un saut jusqu'à chez vous. Mais je pense que ce n'est rien de grave. Rappelez-vous vos inquiétudes, l'été dernier, lorsque vous m'avez appelé après avoir constaté une irritation anormale de vos organes génitaux...

Marc pinça les lèvres. Il se souvenait parfaitement de ce matin où sa femme et lui s'étaient réveillés en éprouvant une curieuse gêne au niveau du sexe. De surcroît, leurs bras portaient des traces inexplicables d'écorchures, qui ressemblaient à celles laissées par une biopsie — alors que ni l'un, ni l'autre n'était allé dans un laboratoire pour y subir quoi que ce fût de ce genre !

— Je n'ai pas oublié, docteur. Et vous savez parfaitement que, pendant quarante-huit heures, nous avons bel et bien souffert de cette irritation, qui n'avait rien d'imaginaire ! Les prélèvements de tissus au niveau des bras étaient réels, eux aussi, même si nous n'avons jamais pu expliquer leur origine... Et tout à l'heure, je vous assure que la douleur éprouvée par Patricia ne devait rien non plus à l'imagination !

— C'est bon, Marc, tranquillisez-vous. J'arrive dans un petit quart d'heure.

Marc Duvallois venait de raccrocher le combiné lorsqu'un long cri de douleur le fit tressaillir. Sans perdre une seconde, il se rua vers l'escalier...

Le lendemain matin. Clinique Les Mimosas (Mougins).

Dans un bureau de l'aile abritant la maternité, un groupe d'internes et d'infirmières en blouse blanche entourait la « major » et le professeur Guisembert, chef obstétricien de la clinique. Sur leurs visages à tous se lisait la plus grande perplexité, voire une incrédulité certaine.

— C'est incroyable, je suis le premier à le reconnaître, murmurait pensivement le spécialiste. Pourtant, l'évidence est là : cet enfant né à l'aube, à l'issue d'une gestation d'à peine quatre mois et demi, est non seulement normal et en parfaite santé — mais en outre, il présente toutes les caractéristiques d'un nourrisson venu à terme !

— Mais enfin, professeur, intervint l'infirmière-major, c'est inexplicable ! Dans le meilleur des cas, ce bébé devrait être dans une couveuse, sans aucune certitude de pouvoir vivre !

Guisembert écarta les mains en agitant la tête d'un air philosophe :

— En dépit des énormes progrès accomplis par la science, particulièrement dans le domaine de la génétique, il reste encore bien des zones d'ombre dans notre savoir. Cette naissance aberrante en est un exemple frappant.

Un interne fit un pas en avant et demanda :

— N'y a-t-il jamais eu de précédent ?

L'obstétricien le considéra avec fatalisme.

— A ma connaissance, aucun enfant venu au monde après une durée de gestation si courte n'a survécu. Dans tous les cas, le bébé n'était qu'un fœtus, non viable : rien de comparable avec le cas qui nous préoccupe — que nous ne pourrions pas garder secret bien longtemps, je le crains !

Cinq jours plus tard.

Cinq jours plus tard, en effet, le grand hall vitré de la clinique grouillait de journalistes de la presse écrite ou radiophonique, de reporters photographes et d'opérateurs de la télévision. Micro ou bloc-notes à la main, caméra à l'épaule, tous harcelaient de questions la jeune femme brune aux longs cheveux noués en un austère chignon assise derrière le comptoir de la réception. Elle résistait depuis un moment à cette bruyante invasion lorsque sa patience, soudain, la quitta.

— Messieurs, je vous en prie ! protestat-elle, excédée. Nous sommes dans une clinique, pas à la foire ou au Parlement ! Comme je vous l'ai déjà dit, le professeur Guisembert donnera bientôt une conférence de presse. Encore un peu de patience et il répondra à vos questions...

Pendant ce temps, à des années-lumière de la Terre, dans le palais du gouverneur de la planète Ghorna.

Sanglé dans le justaucorps pourpre qui était l'emblème de sa fonction, Yilrao Tanennkor, le gouverneur planétaire, considérait sans aménité l'homme et la femme qui se tenaient devant lui. Avec son visage émacié, frangé d'un collier de barbe noire taillé en pointe qui accentuait la sévérité de son regard, et ses cheveux d'ébène plaqués sur son crâne, que retenait un bandeau métallisé, c'était un personnage hautain et antipathique, qui n'était pas sans évoquer le Méphisto immortalisé par Goethe — bien

qu'il ne connût pas plus le célèbre écrivain allemand que la progéniture littéraire de celui-ci.

Avant d'être porté à la magistrature suprême de Ghorna, il avait occupé le poste de ministre de la Recherche et de la Technologie. A ce titre, il avait entériné, quelques années plus tôt, la nomination de Shorn Kaloornao au poste de directeur du Centre de Recherches Scientifiques de Vriilna, la capitale ghornienne. A cette même époque, l'éminente généticienne Yunga, épouse de Shorn, bénéficiant elle aussi d'une promotion — méritée —, s'était vu confier la responsabilité du Laboratoire d'Exobiologie et d'Ingénierie Génétique.

Mais à présent, le maître de Ghorna regrettait amèrement sa générosité passée.

Il avait convoqué le couple de savants dans l'amphithéâtre du Grand Conseil des Sages. Les lieux étaient plongés dans l'obscurité, à l'exception d'un cône de lumière blanche descendant du plafond, qui éclairait le monarque, tandis que deux autres faisceaux, de couleur safran, tombaient comme une chape sur ceux qu'il fallait bien appeler les « prévenus » : un homme de haute taille, brun et athlétique, avec un visage énergique, séduisant et viril — et une très belle femme blonde aux cheveux soyeux. Tous deux étaient vêtus d'une longue tunique bleu pâle serrée à la taille par un ceinturon de cuir fauve. La ravissante généticienne portait en outre sur la poitrine un pectoral d'or en forme de croissant, décoré de gemmes aux couleurs chatoyantes, que retenait une chaîne aux lourds maillons du même métal précieux. Un anneau fluorescent aux tons changeants réunissait sa chevelure de blé en une queue de cheval qui la rendait plus belle encore, car elle lui conférait un profil altier — humanisé cependant par la douceur de ses yeux d'un bleu limpide.

Assis dans le fauteuil cubique et translucide réservé d'ordinaire au président de séance, les bras posés sur les larges accoudoirs, Yilrao Tanennkor dominait le couple resté debout au bas de l'amphithéâtre. Quand il jugea qu'ils avaient assez attendu, sa voix de basse résonna dans la vaste salle aux gradins inoccupés :

— Bientôt, Shorn et Yunga Kaloomao, vous comparâtes ici même pour y être jugés lors de la prochaine session semestrielle du Grand Conseil des Sages. N'étant pas de simples citoyens de Ghorna, mais des membres de l'élite de cette planète, c'est devant cette vénérable institution que vous devrez répondre de vos crimes.

Le monarque fit une pause et, lissant la pointe de sa barbe entre deux doigts distraits, écrasa d'un regard suffisant et autoritaire ses interlocuteurs. Puis il reprit d'une voix dure :

— En tant que chercheurs spécialisés dans l'étude de la vie telle qu'elle se présente dans les autres systèmes stellaires de la Galaxie, vous connaissiez, mieux que quiconque, les raisons pour lesquelles il est interdit de quitter Ghorna : sauvegarde démographique et eugénisme. Pour ces mêmes motifs, les couples ne peuvent engendrer qu'un enfant. Vous avez d'ailleurs satisfait à cette règle, puisque vous avez déjà un fils de huit ans : Raanko. Néanmoins, vous avez bravé l'Interdiction Majeure en vous téléportant sur la Terre, une planète orbitant autour d'une étoile relativement proche — et ce, sans vous soucier de préserver l'intégrité de la race ghornienne — de *votre* race !

Shorn Kaloornao esquissa un geste de la main pour solliciter la parole, mais le gouverneur Tanennkor haussa le ton, cassant :

— Laissez-moi finir, insoumis ! Vous avez usé des pouvoirs physiques et supramen-

taux propres à notre espèce pour approcher les Terriens, sans doute dans le but de tenter je ne sais quelle expérience insensée, susceptible de mettre gravement en danger la société ghornienne. Sans vouloir anticiper, ni préjuger du verdict des Sages — qui sera prononcé une fois l'instruction en cours achevée —, je doute que vos arguments, quels qu'ils soient, puissent être considérés comme recevables ! (Un sourire cruel apparut sur les lèvres minces du monarque.) En tout état de cause, l'accès à vos laboratoires respectifs vous est dorénavant interdit.

Les époux échangèrent un regard consterné, puis Shorn leva la main, objectant avec énergie :

— Que faites-vous de nos travaux en cours, Gouverneur ?

— D'autres chercheurs moins indisciplinés les poursuivront. Targ et Douлма Kirindo, vos collaborateurs directs, devraient faire l'affaire — si toutefois ils n'ont pas été corrompus par vos recherches dans des domaines interdits ! Vous pouvez déjà vous estimer heureux qu'on ne vous incarcère pas avant le procès.

Les deux savants ne purent s'empêcher de frissonner. Les cités pénitentiaires de Tikrounda — la Planète Noire, comme on l'appelait — étaient construites sous dôme afin de les protéger d'une atmosphère hautement toxique. Il était impossible de s'en évader, et les prisonniers y étaient traités avec une dureté d'autant plus grande que leur crime était grave. Pourtant, la menace sous-jacente dans la voix de Tanennkor ne réussit pas à intimider Yunga, qui leva la main à son tour et déclara :

— Vous commettez une erreur, Gouverneur ! Nos séries de tests déterminants sont sur le point d'aboutir et je doute que le couple Kirindo soit en mesure de nous remplacer efficacement. J'aurais même tendance à soupçonner Targ d'avoir davantage d'ambition que de compétence !

— Je partage pleinement le point de vue de Yunga, renchérit Shorn. Quant à Douлма, mon assistante — dont je vous rappelle que je ne l'ai pas choisie personnellement —, elle me paraît tout aussi arriviste que son époux, et d'un niveau scientifique trop faible pour prendre ma succession. En leur confiant nos postes actuels, vous allez réduire à néant des années de recherches !

Soudain désireux d'en finir avec cette entrevue, Tanennkor se dressa et brandit un index menaçant :

— Vous laisser poursuivre vos travaux marginaux serait une grave erreur ! Vous auriez pu et pourriez encore nuire gravement à notre monde. J'espère seulement que vous n'avez pas transgressé la Loi Eugénique de limitation démographique. Quoi qu'il en soit, je souhaite que ceux qui auront à vous juger fassent preuve de la plus grande sévérité — afin que jamais pareille folie ne puisse se renouveler ! (Le despote s'interrompit brièvement, avant d'ajouter avec un demi-sourire sarcastique :) Savez-vous que les critiques hargneuses que vous avez formulées tout à l'heure à l'encontre des époux Kirindo tendraient à me les rendre plus sympathiques encore ? (Son visage redevint impénétrable.) L'entretien est terminé.

La mort dans l'âme et révoltés par tant d'injustice, Shorn et Yunga s'inclinèrent néanmoins avec respect avant de se retirer. Derrière cette apparente docilité, Tanennkor soupçonnait qu'ils étaient bien décidés — malgré les risques encourus — à poursuivre l'œuvre à laquelle ils s'étaient attelés.

Poussant un grognement désapprobateur, le gouverneur de Ghorna pressa l'un des boutons de commande intégrés à l'accoudoir gauche de son fauteuil. Le double faisceau de lumière safranée fusionna en un cône plus large, au sein duquel apparut un couple en tunique verte. L'homme avait des cheveux assez longs, de couleur châtain. La femme, très belle, était parée d'une abondante chevelure fauve. Tous deux mirent un genou à terre, conservant la tête baissée pendant que la voix grave de Tanennkor rompait le silence :

— Relevez-vous, Targ et Douлма Kirindo... (Ils obéirent, conservant une attitude d'humilité servile, tandis que leur maître poursuivait :) Vous aviez vu juste en dénonçant les Kaloornao pour leurs travaux dissidents. Ils ne vous aiment pas, j'ai pu le constater. Qu'importe ! Même si votre cursus est moins brillant que le leur, c'est vous, désormais, qui occuperez leur poste. A charge pour vous de constituer un Comité Scientifique apte à vous épauler — et que vous contrôlerez discrètement, afin de vous assurer de l'orthodoxie de ses membres.

Les narines de Targ Kirindo frémirent imperceptiblement, puis il s'inclina avec déférence, imité par son épouse. Tanennkor se félicita : il avait de toute évidence fait le bon choix.

— Nous sommes infiniment honorés et touchés par votre immense bonté à notre égard, ô Maître Gouverneur. Nous saurons nous montrer dignes de votre confiance, soyez-en assuré. Et, pour commencer, nous allons effacer des mémoires de l'ordinateur central les données concernant les expériences menées par ces traîtres de Kaloornao ! Nous vous soumettrons ensuite un programme de recherches qui, nous en sommes persuadés, recevra votre agrément, ô Maître Vénéré.

— Je vous en sais gré, Kiroundo. Vous pouvez maintenant vous retirer.

Les deux délateurs prirent alors congé, non sans multiplier les courbettes serviles. D'excellents éléments. Vraiment.

Sur la Terre. Clinique Les Mimosas, une heure plus tard.

Dans le hall du bureau des entrées de la clinique, le nombre des journalistes n'avait cessé d'augmenter au fil des heures. Perpétuellement harcelée, l'infortunée réceptionniste se sentait au bord de la

crise de nerfs, lorsque l'arrivée d'un rouquin assez corpulent attira l'attention de la meute grouillante des reporters.

— Monsieur Duvallois ? s'enquit l'un d'eux en se précipitant vers le nouveau venu.

Celui-ci, qui tenait un bouquet de fleurs à la main, avec autant d'élégance que s'il s'était agi d'une botte de poireaux, secoua la tête d'un air éberlué :

— C'est pour le concours du plus beau bébé ? On m'en a parlé... Je suis Ernest Lavoine et...

— Pardonnez-moi, c'est une erreur, répondit le journaliste.

Et il rejoignit ses collègues sous les lazzis de ceux-ci, laissant l'heureux papa tout dépité à l'idée qu'on eût pu couronner un autre candidat nouveau-né plutôt que sa rouquine et forcément sublime progéniture !

Il y eut d'autres méprises, qui amenèrent la gent journalistique à se montrer graduellement plus réservée, se contentant de tendre l'oreille au patronyme annoncé par chaque nouvel arrivant qui se présentait à la réception.

L'arrivée du compositeur, porteur d'un magnifique bouquet de roses, déclencha naturellement une bousculade dantesque. En une fraction de seconde, il se retrouva avec une demi-douzaine de micros sous le nez, tandis que les appareils photo crépitaient et que les cameramen jouaient des coudes et des genoux pour tenter de le cadrer. Les questions et les suppliques fusaient de partout, si nombreuses qu'elles en devenaient incompréhensibles. Luttant pour garder le sourire — il ne s'était pas attendu à une telle agitation —, Marc subit l'offensive avec une patience remarquable, protégeant son bouquet de son bras plié.

— S'il vous plaît, intervenez auprès de la direction pour qu'on nous laisse voir Mme Duvallois et l'enfant !

— Allez, soyez sympa, quoi ! Nous ne faisons que notre métier !

— Mon patron va m'étrangler si je ne rapporte pas une photo du bébé...

— Comment expliquez-vous cette naissance... euh... inimaginable ? demanda une jeune femme, presque une adolescente.

Le compositeur nota qu'elle avait appuyé si fort sur son bloc-notes la pointe de son stylo que celle-ci s'était rompue, mais la journaliste — vraisemblablement une stagiaire —, sous le coup de l'émotion, ne s'en était pas aperçue. Elle avait tellement l'air d'une débutante que Marc, pris de pitié, voulut lui répondre — mais à cet instant, un radioteur au strabisme prononcé lui fourra un micro dans l'oreille :

— Et le bébé ? Le bébé ? A qui ressemble-t-il le plus ? A votre femme ? Ou à vous ?

Marc soupira, prenant un air faussement accablé :

— Comment ? Personne ne vous a prévenus ? Il a la peau verte, des yeux rouges et ses mains sont palmées, avec six doigts ! Mais le plus ennuyeux, ce sont ses deux bouches...

Un air horrifié apparut sur le visage de la stagiaire, tandis que ses aînés éclataient de rire, comprenant enfin que le compositeur se moquait d'eux.

— Rassurez-vous, reprit celui-ci. Notre petit Jérémy est tout ce qu'il y a de plus normal.

— Pourtant, objecta un journaliste à lunettes, les spécialistes consultés sont unanimes : un enfant né à quatre mois et demi ne peut pas être viable, il s'agit d'une impossibilité physiologique.

Marc haussa les épaules.

— Désolé, mais je ne suis que le père de cet enfant. Pour les explications, voyez les savants...

— Ne seriez-vous pas vous-même un chercheur de Sophia Antipolis ? interrogea la stagiaire. Un généticien, peut-être ?

— Pas du tout, je ne suis qu'un compositeur de chansons — un artiste... Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais rejoindre ma femme et le « petit monstre » !

Patricia donnait le sein à Jérémy lorsque son mari entra dans la chambre sur la pointe des pieds, soulagé d'avoir échappé à la horde médiatique, contenue en bas de l'escalier par deux solides infirmiers. Les époux, rayonnants de bonheur, échangèrent un sourire complice, tandis que Marc allait déposer son bouquet de roses sur la table de nuit. Songeant que Patricia était vraiment splendide en nouvelle maman, il se pencha sur elle et déposa un tendre baiser sur ses lèvres, puis embrassa délicatement la

nuque de leur enfant — lequel, laissant un instant échapper le sein de sa mère, accueillit son père par un rot tonitruant.

— Eh bien, mon bébé ? pouffa la jeune femme.

Marc s'assit au bord du lit avec un rire joyeux.

— A en juger par la puissance et la qualité de cette première éructation, nous en ferons peut-être un chanteur de rock !

— Pitié, Marc ! Tu ne trouves pas qu'un seul compositeur dans la famille suffit amplement ?

— Ou alors un peintre, plaisanta-t-il. Avec ton talent et le mien réunis, il ne devrait avoir aucun mal à décrocher le Prix de Rome !

Au fait, en parlant de prix, ton père travaille encore à une de ces inventions mirobolantes dont il a le secret. Il m'a confié avoir la certitude qu'elle lui vaudrait la médaille d'or du concours Lépine.

— Hum, marmonna-t-elle, dubitative, avec un manque d'enthousiasme évident. De quoi s'agit-il, cette fois-ci ? D'une nounou automatique ?

— Tu y es presque, mon amour : un berceau électronique qui chante, berce et donne le biberon ! Décidément, je l'adore, cet homme, rit-il. Figure-toi qu'il est allé voir la postière des Fabrettes, tu sais, la grosse Marguerite, pour lui emprunter le poupon en plastique de sa petite fille.

— Que compte-t-il en faire ?

Marc adressa un regard malin à son épouse.

— Il l'a lesté de trois kilos de sable et l'a placé dans son berceau révolutionnaire installé devant la maison, avant de déclencher le mécanisme... Résultat des courses, ton brave Mathieu de père a bien failli dégringoler du platane ! (Patricia battit des paupières, sans comprendre, et il enchaîna :) Tu comprends, il a dû utiliser la grande échelle pour aller récupérer la malheureuse poupée, que son berceau, transformé en catapulte, avait projeté dans les plus hautes branches de l'arbre. Une question de réglage, paraît-il...

Ils rirent aux éclats, ce qui ne parut pas déranger Jérémy qui s'était remis à téter avec obstination, lové au creux du bras de sa mère.

— Pauvre papa, déplora Patricia en essuyant les larmes d'hilarité qui perlaient à ses yeux. Il doit être le plus malchanceux — et le plus méconnu — des inventeurs ! Je suppose qu'il a dû être déçu...

— Tu le connais : il envisage de modifier le prototype pour proposer à l'ESA^[1] une fronde géante capable de lancer des satellites en orbite ! « Et s'ils n'en veulent pas, » m'a-t-il dit avec son savoureux accent méridional, « je récupérerai le mécanisme et, moyennant quelques petits perfectionnements, j'en ferai un robot pour le *pitchoun*. » J'ai objecté que Jérémy avait cinq jours à peine et qu'il se passerait du temps avant qu'il ne soit en âge de jouer avec un robot. Imperturbable, ton père m'a répondu : « Ça fait rien, je commence à y travailler dès ce soir ; comme ça, il sera fin prêt quand il aura grandi ! » Et il a ajouté qu'en attendant, il pourrait toujours jouer avec Wabydoo.

— Papa témoigne en toutes circonstances d'un optimisme à toute épreuve, conclut Patricia sur un ton sentencieux où pointait une nuance d'ironie.

1. — European Space Agency : Agence Spatiale Européenne.

Heureux, détendu, Marc embrassa à nouveau son épouse, puis caressa avec tendresse la petite tête blonde du bébé.

— Quand je pense que tu craignais d'être stérile, soupira-t-il, savourant chaque seconde de cet instant privilégié entre tous. Notre petit Jérémie est peut-être né avant terme, mais il est parfaitement normal — et même superbe !

Le regard clair de Patricia rencontra le sien, et il y lut un bonheur intense, qu'aucune ombre ne venait voiler.

— Tu connais l'origine de mes craintes, dit-elle. En août dernier, lorsque nous nous sommes réveillés avec ces étranges marques sur les bras et cette désagréable irritation de nos muqueuses génitales, j'ai vraiment eu peur que cette inexplicable anomalie n'ait des conséquences... enfin, que nous ne puissions plus avoir d'enfants à cause de cela ! Mais il n'en a rien été et je suis la plus heureuse des femmes, conclut-elle en déposant un baiser sur le front du nourrisson.

Cinq années plus tard, dans le vallon de Bruguet. Il est minuit en ce 19 mars 1990.

L'étrange ovoïde auréolé de lumière traversa à nouveau le ciel criblé d'étoiles et vint lentement se poser au bord de la Brague, en contrebas de la demeure des Duvallois. Tout comme cinq années plus tôt, et avec le même *plop* sonore, une lueur globulaire de faible diamètre, qui tirait sur le bleu, s'échappa de l'émissaire cosmique. Elle voleta de droite et de gauche en s'élevant pour dominer le secteur — puis, sans plus d'hésitation, reconnaissant parfaitement les lieux, elle plongea sur la maison flanquée d'une piscine et commanda l'ouverture de la porte d'entrée.

La minuscule nef-robot n'avait plus besoin d'inspecter le living, le salon ou le studio d'enregistrement ; ces détails demeuraient gravés dans sa mémoire électronique depuis sa première visite, quelques heures avant la naissance de Jérémie.

Dans le hall, elle découvrit deux nouveaux tableaux signés Patricia Duvallois — des toiles merveilleuses représentant des paysages oniriques avec, surimposés en transparence, des visages féminins et masculins d'une grande beauté, aux contours adoucis par de subtils dégradés à l'aérographe. La sphère bleutée hésita un instant à gravir l'escalier, puis flotta, intriguée, vers la grande corbeille basse qui avait remplacé le panier de la petite boule de poils gris et roux si joueuse qui l'avait à la fois émue et un peu inquiétée, il fallait bien l'admettre, lors de son premier passage...

Un grondement sourd et menaçant s'éleva de la corbeille, en même temps qu'une grosse tête enrobée de fourrure se dressait, les babines retroussées sur les crocs impressionnants d'un bearded collie devenu adulte ! La surprise fut totale chez la visiteuse d'outre-espace qui s'écarta d'un bond, couinant de frayeur, puis se fâcha soudain, admonestant l'animal à la somptueuse toison gris ardoise et fauve ; l'ayant connu tout petit, elle avait des difficultés à admettre qu'il affichât des sentiments xénophobes sous le prétexte qu'il avait grandi.

Wabydoo, les oreilles dressées et l'œil suspicieux, écouta les sons électroniques aux intonations tout à la fois sévères et comiques, considérant avec méfiance cette « baballe », dont l'apparence lui disait vaguement quelque chose. Les onomatopées sautillantes émises par la sphère se muèrent peu à peu en geignements attendris. Le chien parut enfin se souvenir — mieux : comprendre la signification de ce mystérieux langage fait de « bzioong » et autres « woo-woo ». Dès lors, il cessa de grogner et, en

signe de conciliation, agita la queue avant de donner un grand coup de langue au globe de lumière. Celui-ci fit un nouvel écart, émettant des caquètements de protestation au son métallique qui rendirent tout penaud l'animal.

Ayant ainsi sèchement précisé les limites à ne pas dépasser, la sphère bleutée entreprit de s'éloigner de Wabydoo. Contrit, ce dernier émit deux aboiements joyeux, en guise de tentative de réconciliation, mais pour toute réponse, la nef-robot revint virevolter au-dessus de sa tête et lui adressa une série de sons fluctuants. La menace contenue dans ces « paroles » fit courber l'échiné au bearded collie qui se recoucha dans son panier, la queue entre les pattes. Gardien des lieux, de souche nobiliaire inscrit au Livre des Origines Françaises^[2], il ne tenait pas à se retrouver la queue tondue, barbotant dans la piscine à minuit passé, puisque tel était l'avertissement proféré par cette étrange « baballe » s'il ne se tenait pas tranquille !

La sphère monta à l'étage, négligeant cette fois la chambre des maîtres des lieux pour pénétrer dans celle du bambin aux boucles blondes, qui venait d'avoir cinq ans le jour même. Couché en chien de fusil, tenant dans ses bras une peluche — réplique exacte de Wabydoo —, Jérémy avait l'air d'un ange. Avec des roucoulements de tourterelle énamourée, l'intruse caressa la tête de l'enfant, faisant à peine voleter ses cheveux. Puis elle recula d'un mètre, soudain silencieuse, et projeta un pinceau de lumière dorée sur le front paisible. Au bout d'une demi-minute, les paupières ainsi éclairées commencèrent à frémir ; aussitôt, le trait lumineux se rétracta dans la sphère qui parut se diluer dans l'air.

Elle se rematéralisa à l'extérieur et s'orienta. Planant vers la ferme voisine, elle s'infiltra dans l'écurie et tournoya autour du box où dormait un poulain nommé Cossard, qui était le grand ami de Jérémy — une amitié cependant partagée avec Wabydoo.

La nef-robot ne s'attarda guère et traversa le mur de l'écurie pour réapparaître à nouveau à l'extérieur. Après un instant d'hésitation, elle se dirigea vers une vieille bergerie — dont les fenêtres qui n'étaient pas condamnées ne tenaient plus que par un gond, tandis qu'il manquait souvent une planche ou deux devant celles qui l'étaient ! Faisant le tour de la bâtisse, la lueur globulaire en découvrit l'entrée : une lourde porte de bois vermoulu, consolidée par des planches clouées de travers et dotée de deux énormes cadenas. Ces derniers n'opposèrent aucune résistance au faisceau orangé projeté par l'intruse, et ils s'ouvrirent sagement avec un petit claquement.

Un invraisemblable bric-à-brac encombra le sol et les étagères qui tapissaient les murs. Une moitié de la longue table centrale servait d'établi de bricolage, avec deux étaux, une scie circulaire et une perceuse, alors que l'autre supportait un laboratoire qui mariait la chimie — s'il fallait en croire la quantité d'instruments de verre bicornus entassés là — à la physique — sans doute élémentaire — et à la mécanique.

Dans un coin, le « berceau électronique » de Mathieu reposait sous une épaisse couche de poussière. La sphère s'immobilisa au-dessus de l'étrange appareil, afin d'essayer de comprendre à quoi il pouvait bien servir. Elle sonda çà et là des boutons, des curseurs, des manettes disposés sur une plaque latérale grise de toiles d'araignée poussiéreuses... Soudain, un déclic se produisit : le lit d'enfant fit un bond de deux mètres et se mit à bercer avec une telle ardeur que l'inconnue venue des étoiles fut catapultée sans douceur contre un caleçon long qui séchait sur un fil — le laboratoire secret servait aussi de buanderie et de séchoir à son propriétaire.

2. — Gotha ou Who's who du monde canin en France.

Engloutie par une ouverture traîtresse, la petite sphère s'empêtra dangereusement dans la jambe gauche, puis dans la droite, haletant et suffoquant comme si elle avait manqué d'air ! Elle parvint enfin à ressortir du vêtement désuet par la fente verticale qui l'avait engloutie un instant plus tôt — fente dont la fonction demeura une énigme pour la visiteuse d'outre-espace, peu habituée aux sous-vêtements terriens, qu'ils fussent masculins ou féminins.

Abandonnant ce secteur à haut risque du laboratoire, elle alla survoler l'établi — et stoppa net au-dessus de Zéphyrin, le robot que Mathieu promettait depuis cinq ans déjà à son petit-fils. Plus ou moins anthropomorphe, avec ses bras et ses jambes cylindriques et articulés, il possédait toutefois une tête relativement plate, qui évoquait davantage celle d'un insecte surréaliste, avec ses antennes et ses yeux pédonculés ajoutés à ses deux yeux « normaux » et à celui que son inventeur qualifiait de « nuqual » ; pragmatique, Mathieu avait naturellement prévu une marche arrière pour son androïde — ainsi que bien d'autres fonctions, que la sphère bleutée découvrait au fur et à mesure, par sondage télémétrique. Certes, la plupart d'entre elles n'existaient encore que dans l'imagination de l'inventeur, mais la visiteuse pouvait les deviner à partir des bricolages inachevés — et pour le moins empiriques ! — qui emplissaient le corps du robot. Au passage, elle émettait des ronronnements admiratifs ou des gloussements accompagnés de pulsations d'une phosphorescence orangée, indice d'une hilarité contenue — qu'elle libérerait plus tard, dans l'espace, sans risque de déranger qui que ce fût, puisque les sons ne se propagent pas dans le vide.

Satisfaite de ses investigations, la minuscule nef lumineuse projeta sur l'androïde immobile un faisceau jaune vif qui, tel un scanner, en inventoria systématiquement les composants. La sphère mémorisa la liste de ces derniers ; elle communiquerait celle-ci plus tard à sa base de départ, là-bas, très loin dans les étoiles, employant pour ce faire les ondes subspatiales, dont la transmission était instantanée.

Elle quitta ensuite le singulier laboratoire aux allures d'arrière-boutique de brocanteur, pour se rematérialiser dans la chambre de Mathieu Rousselin. Vêtu d'un pyjama à rayures, couché sur le côté droit, le candidat perpétuel au concours Lépine ronflait tel un bienheureux, le sourire aux lèvres, rêvant sans doute à d'ébouriffantes inventions. Cette fois, ce fut un jet de lumière verte qui jaillit de la sphère pour frapper le crâne du fermier. Il remua un peu dans son sommeil, toussota et fronça brièvement les sourcils. Puis il se retourna avec un profond soupir et afficha un sourire béat qui illumina son visage d'énergique quinquagénaire, non dépourvu d'un certain charme avec sa chevelure brune parsemée de fils d'argent.

La lueur globulaire émit un gloussement. Empruntant la fenêtre ouverte, elle quitta la pièce et survola le vallon du Bruguet pour rejoindre l'engin ovoïde en état d'invisibilité. Recouvrant sa luminosité, celui-ci s'éleva à une vitesse ascensionnelle croissante, avant de disparaître parmi les étoiles et leur cortège de mondes innombrables...

Tôt le lendemain matin, Mathieu batailla un moment avec les gros cadenas — copieusement rouillés — de son *laboratoire secret* avant de parvenir à en ouvrir la porte vermoulue. Son œil expert découvrit aussitôt *le drame* et il se raidit, les mâchoires crispées. Le berceau-catapulte n'avait pas pu sauter tout seul hors de l'endroit où il était coincé depuis des mois pour se retrouver de l'autre côté de l'établi !

Assailli par un doute affreux, l'inventeur comprit le drame et ressortit en hurlant, défiguré par la fureur :

— C'est la NASA ! Les Américains ! Ah, les coyotes, les rapaces, les... les rats tout court ! Ils sont venus cette nuit faucher mon invention ! Que dis-je ? *Mes inventions* ! Ces saligauds m'ont spolié, volé, entruandé, escroqué, entu... entourloupiné ! Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je vais mettre une porte deux fois blindée, disposer des pièges partout, des barbelés, des appâts empoisonnés et j'enverrai un message de protestation — et une note de frais — à « Vouachainton » ! Je l'adresserai même à Bill Clinton, en recommandé avec accusé de réception !

Tiré du sommeil par ces clameurs, Marc s'était mis à la fenêtre. En pyjama, les cheveux ébouriffés, il observait avec inquiétude son beau-père au comble de la fureur :

— Eh bien, Mathieu, qu'est-ce qui vous arrive ?

— La CIA, Marc ! La CIA a tenté de voler mes inventions !

Le compositeur, blasé, étouffa un bâillement et afficha une mine rassérénée :

— Ah bon, sur le moment, j'ai cru qu'il s'agissait de quelque chose de grave. A plus tard, Mathieu, je vais dormir encore un peu...

L'inventeur méconnu battit furieusement des paupières devant tant d'insouciance. Luttant pour retrouver son calme — un combat difficile, en raison de son tempérament méridional —, il retourna inspecter plus attentivement le laboratoire. En dehors du berceau, rien ne paraissait avoir été touché. Zéphyrin lui-même, son invention la plus secrète, reposait toujours sur l'établi. Il s'approcha du robot et le considéra avec fierté. Haut d'environ un mètre trente, l'androïde s'obstinait à rester couché, incapable du moindre mouvement — et ce en dépit des multiples perfectionnements que Mathieu lui avait apportés ! Avec une certaine mauvaise foi, ce dernier refusait en effet de reconnaître que sa totale méconnaissance de l'électronique, des circuits intégrés et des « puces » — à l'exception de celles de Wabydoo — était peut-être pour quelque chose dans l'inertie tenace de Zéphyrin.

Dix fois, rendu furieux par un tel entêtement, le grand-père l'avait menacé de le démanteler, de le transformer en moulin à légumes, en broyeur pour fosse septique ou en machine à laver... Rien n'y avait fait, et le rêve de créer un robot protecteur et amuseur d'enfant s'effiloçait de jour en jour — « protecteur », car le génial inventeur pensait pouvoir doter l'androïde de réflexes foudroyants pour lancer ses poings extensibles contre quiconque nourrirait de mauvaises intentions. Et au cas où le voyou aurait été un véritable champion de course à pied, la bouche spéciale de Zéphyrin lui aurait inmanquablement expédié une giclée de *Mégapuantor*.

Il s'agissait là d'une autre invention de Mathieu, à base de patchouli et d'ail pourri — avec un zeste de choux de Bruxelles non moins décomposés ! — dont l'odeur demeurait tenace pendant huit jours au minimum, quel que fût le nombre de bains et de douches que l'on prenait. Le chercheur en savait quelque chose pour s'être malencontreusement renversé sur lui un litre de ce composé tenace, ce qui l'avait contraint à s'isoler dans son laboratoire pendant une bonne semaine. Les cochons eux-mêmes effectuaient un détour pour éviter de respirer la moindre bouffée de ce « parfum » dont même les fabricants de farces et attrapes n'avaient pas voulu. Par bonheur, au bout d'un certain temps, le sujet finissait par s'habituer à l'effroyable puanteur ; Mathieu, philosophe, considérait ce dernier point comme une nouvelle preuve de l'incroyable adaptabilité de l'homme.

Songeant qu'il était temps de renforcer les mesures de sécurité, le grand-père de Jérémy sentit la fureur monter à nouveau en lui. Il allait une fois encore manifester son courroux, lorsqu'une étrange quiétude s'empara de lui, accompagnée d'une douce mélodie que ponctuèrent de courtes vibrations indéfinissables. Le front plissé par un puissant effort intellectuel, il demeura immobile : une idée, puis une seconde, puis une troisième, puis une foule d'autres germèrent alors dans son esprit soudain purgé de toute colère. Et chacune de ces idées lui apportait le moyen de perfectionner telle ou telle fonction de Zéphyrin — mais surtout, de l'animer, de faire en sorte qu'il marche enfin, cessant d'être un grotesque pantin inarticulé pour devenir un véritable androïde !

Quel merveilleux jouet pour son petit-fils, songea Mathieu. Seulement un jouet ? Voire, bien autre chose... Il lui suffirait d'attendre un peu, le temps de trouver les matériaux appropriés, d'élaborer les schémas des circuits imprimés hérissés de composants électroniques, de thyristors, d'inductors vecto-tensoriels multidimensionnels, de...

Rêveur, le fermier-inventeur haussa les épaules, cessant de divaguer. Des racks ? Des thyris... trins, des « tasseurs », des bidules électroniques ?

— Faut pas pousser ! grommela-t-il entre ses dents. Quand on ne connaît rien à ces trucs, on ne les tripote pas au risque de tout faire sauter !

Cinq ans plus tard, dans la nuit du 18 au 19 mars 1995, un terrible orage s'abattit sur la région.

Malgré le tonnerre qui claquait comme autant de salves d'artillerie, malgré les éclairs qui illuminaient les chambres à travers les persiennes à jalousie des fenêtres, la maisonnée Duvallois dormait à poings fermés. Jérémy s'était pourtant déjà retourné à plusieurs reprises, sans toutefois se réveiller vraiment. Soudain, il ouvrit les yeux, envahi par l'impression fugitive qu'il avait perçu une étrange vibration, ponctuée d'une brève cascades de notes modulées évoquant les arpèges d'une harpe. Cet inexplicable signal, probablement généré par son inconscient, cessa au bout de trois secondes. L'enfant s'assit alors dans son lit, éprouvant une subite angoisse à l'origine inconnue — peut-être liée, cependant, à cette bizarre mélodie... A moins qu'il ne s'agît de la peur des éléments déchaînés.

Il élimina cette dernière hypothèse. L'année précédente, avec ses camarades d'Europa, le lycée international de Sophia-Antipolis, il avait participé à un camp de plein air à Guillestre, dans les Alpes de Haute-Provence. Une nuit, un orage d'une violence inouïe — qui n'avait toutefois rien d'exceptionnel dans cette région du Queyras — avait ravagé le campement. La foudre était même tombée sur un sapin voisin, le fendant en deux et noircissant sa cime. Témoignant d'un courage inattendu pour son âge, Jérémy avait alors houspillé certains de ses copains qui n'en menaient pas large, à la grande admiration de l'accompagnateur et d'une partie des élèves. Tout fier de sa bravoure depuis cet épisode, il ne s'émouvait pas outre mesure lorsque les éléments se déchaînaient ainsi.

Mais dans ce cas, pourquoi ce réveil en sursaut ? Et d'où venaient ces arpèges hauchant une sourde vibration ? Pourquoi cette angoisse subite, irraisonnée, qui l'assailait ? Quelle était l'origine de cette certitude inexplicable qu'un péril rôdait, menaçant, dans les environs ?

Un long hennissement de son ami Cossard, un solide percheron, lui fit réaliser où résidait le danger. Effrayé sans doute par l'orage, le cheval hennit à nouveau et donna

des coups de sabot contre la paroi de son box, dans l'écurie où il se trouvait enfermé comme toutes les nuits.

Rejetant draps et couvertures, Jérémy sauta du lit. Le visage soucieux, il chaussa en hâte ses baskets et regarda à travers les vitres battues par la pluie, constatant qu'il n'y avait aucune lumière dans l'écurie. Malgré le vacarme du tonnerre, les hennissements et les chocs répétés des sabots de Cossard contre les parois de bois de sa stalle, le grand-père dormait toujours. Conscient d'une urgence qu'il ne s'expliquait pas lui-même, l'enfant dévala quatre à quatre l'escalier et sortit, sans même songer à se munir d'un imperméable. Une fois dehors, il sauta les marches du perron et courut dans la boue sous une pluie diluvienne, dans la lumière stroboscopique des éclairs qui zébraient le ciel.

Il eût tôt fait de contourner la maison, mais lorsqu'il atteignit l'écurie, il dégoulinait d'eau et ses mèches blondes étaient collées à son front. Ouvrant en hâte la porte qui grinça, il actionna l'antique interrupteur. La lumière anémique d'une ampoule nue oscillant au bout de son fil, au milieu de la travée centrale, dissipa partiellement les ténèbres.

Jérémy se ruait vers le box de Cossard lorsque le tonnerre gronda une nouvelle fois — assourdissant, ébranlant l'atmosphère elle-même. Terrorisé, le percheron se cabra, hennit plus fort encore et cogna violemment de ses sabots contre le portillon. Il y eut un sourd craquement, suivi d'un choc et d'un gémissement à fendre l'âme. Le ventre noué par l'inquiétude, l'enfant ouvrit la stalle — et ne put s'empêcher de pousser un cri à la vue du cheval couché sur le flanc, dont la jambe antérieure gauche présentait une vilaine fracture.

— Cossard ! Mon Dieu !

Détournant le regard de l'os brisé qui jaillissait d'une plaie sanglante, sans doute horriblement douloureuse, Jérémy sortit au pas de course de l'écurie. Les mains en porte-voix, la tête rejetée en arrière, les yeux clignant sous la violence de l'averse — mais fixés sur la fenêtre de la chambre de ses parents —, il appela de toute la puissance de ses poumons :

— Papa ! Papa !

La lumière se fit dans la chambre et, bientôt, son père ouvrit les volets, fort surpris de découvrir son fils, dont le pyjama collait à la peau comme s'il était tombé tout habillé dans la Brague.

— Jérémy ? fit-il, incrédule ? Mais qu'est-ce que tu fiches sous la pluie ?

— Viens vite, papa ! Viens : Cossard s'est blessé !

— Bon sang ! J'arrive tout de suite. Va te mettre à l'abri, tu risques d'attraper la mort. J'appelle le vétérinaire et j'arrive.

— Il vaut mieux que j'aille réveiller grand-père, décida Jérémy. Il aura bien une serviette pour me sécher.

Son père acquiesça et se précipita vers le téléphone sans même penser à refermer la fenêtre.

Tous phares allumés, le 4x4 franchit le portail de la ferme et s'arrêta devant l'écurie. Le docteur Meillan sortit du véhicule, tenant sa sacoche au-dessus de sa tête pour se protéger tant bien que mal de la pluie qui crépitait toujours avec violence, et cou-

rut rejoindre Marc et Patricia Duvallois qui l'attendaient avec impatience, un imperméable jeté en hâte sur leur robe de chambre.

A l'intérieur, Mathieu Rousselin, vêtu d'un pyjama rayé, remuait lamentablement la tête, considérant tristement le « couple » formé par le cheval blessé auprès duquel était accroupi un Jérémy anxieux.

— Merci d'être venu si vite, soupira le fermier d'un air embarrassé, fourrageant dans la tignasse emmêlée de ses cheveux poivre et sel. On est sacrément inquiets, vous savez ? Té, venez par là.

Le vétérinaire, qui connaissait Mathieu de longue date — il l'appelait d'ailleurs par son prénom —, hocha la tête, appréhendant le drame qu'allait immanquablement déclencher son diagnostic. Sa brève conversation téléphonique avec Marc Duvallois avait suffi pour lui faire envisager le pire. Il posa sa sacoche près de l'animal blessé et essuya ses lunettes embuées, tandis que Jérémy se relevait pour lui céder la place.

Le vétérinaire n'eut besoin que d'un coup d'oeil pour tirer l'inéluctable conclusion. Il flatta un instant le garrot du percheron couché, puis se releva en soupirant d'un air apitoyé :

— Pauvre bête ! Une fracture ouverte — ça ne pardonne pas. Je suis désolé, mes amis, mais il n'y a plus rien à faire pour lui, sinon abréger ses souffrances.

Comprenant que son fidèle Cossard allait mourir, l'enfant releva vivement la tête, les yeux agrandis par une soudaine horreur.

— Non ! s'écria-t-il pathétique. Je ne veux pas qu'on le tue !

En larmes, il tomba à genoux auprès du cheval blessé dont il chercha à entourer le poitrail de ses bras, en un dérisoire geste de protection. Le vétérinaire échangea un regard consterné avec Mathieu, qui secoua la tête et sortit un grand mouchoir à carreaux à l'aide duquel il tamponna ses yeux humides.

Jérémy sanglotait, suppliant qu'on laissât son ami en vie. Lorsque sa voix se brisa, sa mère s'agenouilla et le serra contre elle, le visage tendu, la gorge nouée, tandis que son père, d'un signe discret du menton, attirait le vétérinaire vers l'entrée de l'écurie :

— Vous êtes certain qu'il n'y a plus rien à faire ? chuchota-t-il. On ne peut pas essayer de lui mettre une attelle, ou quelque chose du même genre ?

Le praticien secoua la tête, attristé.

— Vous savez comme moi que ce serait inutile, monsieur Duvallois. Il n'y a pas de blessure plus grave pour un cheval. Votre Cossard ne pourra plus jamais se tenir sur ses jambes — et je ne parle pas des souffrances qu'il endure...

Abandonnant un instant Jérémy qui, en pleurs, caressait tristement son ami condamné, sa mère rejoignit les deux hommes et, à son tour, supplia le docteur Meillan. Le cœur gros, celui-ci eut une moue désolé et tapota affectueusement l'épaule de la jeune femme.

— Au fond de toi, Patricia, tu sais bien qu'il n'y a pas d'autre solution. Souviens-toi, quand tu étais petite et que ton père m'a appelé pour Noiraud, votre vieux chien de berger devenu incapable de se déplacer. Là aussi, il n'y avait plus rien à faire et j'ai dû le piquer.

Patricia porta la main à sa bouche, essayant de maîtriser son émotion et de refouler le sanglot qui montait dans sa gorge. Son mari l'enlaça tendrement et elle s'abandonna,

la tête sur son épaule, incapable de retenir plus longtemps ses larmes. Détournant pudiquement le regard de cette scène déchirante, le vétérinaire vit Mathieu sortir de l'écurie, les épaules voûtées ; le fermier, qui ne s'était à aucun moment fait d'illusions, ne tenait pas à assister à la mort du percheron.

Dans le box, toujours agenouillé auprès de l'animal, Jérémy passait et repassait sa main au-dessus de la blessure, l'effleurant à peine en murmurant d'une voix enrouée par l'émotion :

— N'aie pas peur, Cossard... Tu ne vas pas mourir. Tu verras, le docteur Meillan va sûrement trouver un moyen de te soigner... C'est un ami de grand-père, tu sais ? (Il déglutit avec peine, la gorge nouée par l'émotion.) Cossard, je t'aime tant ! Je ne veux pas que tu meures !...

Incapable de refouler ses larmes, il éclata en sanglots.

Mal à l'aise, le vétérinaire préleva dans une grosse seringue le contenu ambré d'une ampoule de verre. Redressant l'instrument, il en poussa légèrement le piston pour chasser l'air qui restait dans le cylindre de plastique gradué. Puis, s'adressant aux parents, il soupira :

— Il faut y aller. Inutile de le laisser souffrir plus longtemps.

Il se tourna vers le box — et se figea, abasourdi, la seringue à la main, n'en croyant pas ses yeux. Derrière lui, Marc et Patricia, qui s'apprêtaient à lui emboîter le pas, laissèrent échapper une double exclamation d'incrédulité.

Cossard finissait maladroitement de se redresser, illuminé par les ultimes éclairs de l'orage qui s'éloignait ! A genoux dans la paille, Jérémy effleura une dernière fois la jambe blessée... *qui ne portait désormais plus la moindre trace de la terrible fracture !*

L'enfant — qui ne semblait pas très bien réaliser ce qui se passait, songea le vétérinaire interdit — demeura un instant hésitant, comme s'il prêtait l'oreille à un bruit qu'il était le seul à entendre. Puis il leva un visage rayonnant de bonheur vers le percheron et, se relevant à son tour avec une étrange lenteur, il flatta l'encolure de l'animal inexplicablement guéri, apparemment inconscient du fait que les trois adultes contemplaient la scène de leurs yeux agrandis par l'incrédulité.

Un bruit de pas arracha le vétérinaire à sa fascination. Il tourna la tête et découvrit que Mathieu, sans doute attiré par le silence soudain qui s'était abattu sur l'écurie, venait d'y pénétrer à nouveau. A la vue du cheval parfaitement rétabli, le fermier battit des paupières à plusieurs reprises, le regard fixé sur la jambe naguère brisée, qui ne portait pas même une marque ou une cicatrice. Puis sa mâchoire se décrocha et il balbutia :

— Il est gué... Il est guégué... ?

— Mais non, Mathieu, il n'est pas gai ! intervint le docteur Meillan, qui commençait à reprendre ses esprits. Il est guéri, voilà tout !

La joue collée contre le poitrail de son ami, Jérémy riait à travers ses larmes.

— Guéri ? *Vraiment* guéri ? Oh put... Fan de chichourle, se reprit *in extremis* le fermier, c'est un miracle de la Bonne Mère !

Tirant de sa poche son grand mouchoir à carreaux, il se moucha bruyamment avant de s'essuyer les yeux, un peu gêné :

— Té, c'est l'humidité ! Chaque fois qu'il pleut, faut que je m'enrhume et que j'aie les yeux qui pleurent !

Il se moucha une nouvelle fois avec un bruit de trompette qui fit tressaillir Cossard. Le vétérinaire, un genou à terre, examinait avec minutie le membre qu'il avait jugé irrémédiablement lésé un instant plus tôt. Il avait du mal à admettre que la fracture ouverte eût disparu comme par enchantement. Pourtant, l'évidence était là : il n'y avait pas même une goutte de sang, et le pelage lui-même avait recouvré son intégrité !

— Jamais vu un truc pareil ! grommela-t-il, médusé.

Les sourcils froncés, il vida sur le sol le contenu de la seringue désormais inutile et entreprit de ranger son matériel dans sa sacoche, bougonnant à mi-voix.

— Merci d'être venu malgré ce mauvais temps, docteur, dit Marc Duvallois. Combien vous dois-je ?

Le vétérinaire leva vers lui un regard dépourvu de toute émotion. Au fond de lui-même, il hésitait entre la peur et la colère, mais il n'était bien entendu pas question d'afficher l'une ou l'autre, et c'est d'une voix neutre qu'il répondit :

— Mon cher Marc, j'exerce la médecine vétérinaire ; c'est mon métier. Je ne peux pas déceimment réclamer des honoraires pour une guérison dans laquelle je n'ai pris aucune part — et qui, si vous me permettez d'exprimer mon avis, relève du domaine de l'irrationnel !

— Vous êtes bien gentil, Meillan, balbutia Mathieu, ne sachant trop que dire devant la pertinence de la remarque.

Le vétérinaire regagna sa voiture et se retourna une dernière fois : Cossard croquait une pomme que Jérémy venait de lui donner. Complètement dépassé par ce qu'il fallait bien appeler un prodige, Meillan secoua à nouveau la tête et monta dans son 4x4, regrettant de s'être dérangé pour rien.

Enfin, pas tout à fait, puisqu'il avait assisté à un miracle !

Le lendemain la pluie avait cessé et le soleil encore bas sur l'horizon annonçait une belle journée. Devant la maison, Jérémy achevait de fixer son cartable sur le porte-bagage de sa bicyclette lorsque sa mère parut sur le perron :

— Il est sept heures et demi passées, mon chéri. Ne traîne pas en route si tu ne veux pas être en retard au lycée. Stella ne t'attendra pas, tu le sais.

— Je dis juste un petit bonjour à Cossard et je file, maman, promit l'enfant en enfourchant son vélo.

Le percheron tourna la tête vers lui en l'entendant arriver. S'arrêtant devant l'enclos où se trouvait le cheval, Jérémy lui lança, joyeux :

— Salut, Cossard ! Tu vas bien ? Tu sais que cette nuit tu m'as fait une peur bleue ?

Il s'apprêtait à repartir, lorsqu'une voix grave retentit :

— *J'en suis désolé, Jérémy. D'autant plus que tu n'as pas dû beaucoup dormir... J'espère que tu n'es pas trop fatigué ce matin ?*

L'enfant demeura un instant interdit puis, méfiant, regarda autour de lui, se demandant d'où pouvait bien provenir cette voix qu'il ne connaissait pas. S'agissait-il d'une farce de son grand-père, qui ne détestait pas « faire des niches » lorsque l'occasion s'en présentait ? Vraisemblablement pas : après cette nuit mouvementée, il était probable que le fermier dormait encore.

Le cheval s'approcha, passa la tête par-dessus la clôture et le regarda fixement.

— *Je voudrais te remercier : tu m'as sauvé la vie, la nuit dernière. Je ne l'oublierai jamais.*

Abasourdi, Jérémy répondit par réflexe au percheron, sans mesurer le côté surréaliste de cet entretien :

— Je n'y suis pour rien, tu sais ? Je n'ai pas fait grand-chose...

Il s'interrompit, réalisant subitement ce qu'il était en train de faire : il *discutait* avec un *cheval* ! Un frisson parcourut son échine et il recula un peu sur son vélo, incapable de détacher de Cossard ses yeux écarquillés de stupeur.

— Tu... Tu parles ?

— *Bien sûr, que je parle !*

Sidéré, l'enfant poussa un cri étranglé et voulut fuir ce qui ne pouvait être qu'une incroyable hallucination auditive. Mais il était si troublé que son pied glissa de la pédale et qu'il perdit l'équilibre. La bicyclette tomba sur le côté, mais, vif comme l'éclair, il sauta de la selle et évita une chute aussi humiliante que douloureuse. En toute hâte, il redressa son vélo et l'enfourcha, prêt à filer à toute vitesse.

— *Tu ne t'es pas fait mal ?* interrogea la voix.

A cet instant, Jérémy prit conscience que les mots ne résonnaient pas à ses oreilles, mais paraissaient se former directement dans son esprit. Profondément perturbé par cet inexplicable phénomène, il jeta un dernier coup d'oeil désemparé au percheron, qui le regardait avec bonté — puis, appuyant de toutes ses forces sur les pédales, il prit la fuite sur le chemin boueux puis s'engagea sur la départementale qui conduisait à son lycée, distant d'un peu plus de deux kilomètres.

Dans son dos retentissait un immense éclat de rire qui se mua soudain en un long hennissement...

A cinq cents mètres de la maison des Duvallois se dressait la villa où vivait Stella Désormeaux, la camarade de classe de Jérémy. Contrairement à leurs habitudes, la petite Québécoise ne l'attendait pas devant chez elle. Sans doute était-elle déjà partie, se dit-il, constatant, d'un coup d'oeil sur sa montre, que l'étrange « conversation » avec Cossard l'avait mis en retard. Encore tout retourné par celle-ci, il mit le cap sur le lycée.

« Ce n'est pas possible, » songeait-il. « Les chevaux ne parlent pas ! C'était une illusion... Oui, c'est ça : une hallucination auditive ! »

Il avait l'impression que l'extraordinaire événement hanterait ses pensées durant des heures, mais tandis qu'il pédalait avec vigueur, inquiet de son retard, la prémonition de l'accueil qu'allait lui réserver son professeur de français — premier cours de la journée — prit le pas de ses préoccupations.

Le professeur en question, qui répondait au nom de Noël Faugeas — et que ses élèves avaient subtilement surnommé Faux-Derche — paraissait en effet à l'affût de la moindre occasion de prendre Jérémy en faute. Sans doute le méprisait-il parce que ses parents, qui exerçaient des professions artistiques, n'appartenaient pas à l'intelligentsia de Sophia-Antipolis — « Cité Internationale de la Sagesse, des Sciences et des Techniques ».

Cependant, bien peu de parents d'élèves — pourtant membres de cette élite intellectuelle que le professeur de français semblait tant estimer — partageaient cette atti-

tude partielle ; à l'inverse, la plupart d'entre eux témoignaient de la sympathie, voire de l'amitié, à l'endroit de Marc et de Patricia Duvallois. Tout en accélérant l'allure, Jérémy songea avec tristesse que Faugeas aurait assurément manifesté davantage de considération envers lui si son père avait été un compositeur célèbre, « lancé » par des chanteurs-vedettes tout en haut des hit-parades, et si sa mère avait connu la gloire, exposant dans les galeries les plus cotées.

La grande cour du lycée, avec son bassin rond garni de nénuphars et son petit jet d'eau, était désespérément vide lorsque Jérémy franchit le portail. L'horloge électrique, au-dessus du grand escalier, marquait 8:01.

L'enfant casa son vélo dans le bloc prévu à cet effet, au milieu de la quantité de deux-roues, avec ou sans moteur, qui s'y alignaient déjà, et courut vers l'escalier, son cartable sous le bras. Le cœur battant, il grimpa les marches quatre à quatre. Une fois sur le palier, il galopa le long du couloir desservant les salles de cours — et ralentit en poussant un soupir de soulagement lorsqu'il découvrit ses condisciples qui, en rang par deux, pénétraient dans la classe.

Mamadou Coumba, qui venait de la Côte-d'Ivoire, aperçut le retardataire et, agitant la main, lui adressa une grimace dont la signification était claire : « Une minute de plus et tu te faisais sonner les cloches ! » Ceux qui, comme Jérémy, appréciaient les proverbes de son pays — lesquels s'avéraient le plus souvent fort pertinents — surnommaient Mamadou « le Sage » ; les autres lui accordaient plus volontiers le sobriquet de « Figaro » — sous-entendu le barbier et, en d'autres termes, « le Raseur » !

Grand et osseux, le visage anguleux, les cheveux châtain, vêtu d'un polo beige et d'un jean, Faugeas donnait l'impression que son évolution intellectuelle s'était arrêtée au mois de mai 68. Il semblait avoir du mal à réprimer sa morgue devant les « fils de bourgeois » qu'étaient à ses yeux rétrécis les élèves du lycée Europa. Assis à son bureau, il promenait un regard plein de suffisance sur les enfants qui se répartissaient, non sans un certain brouhaha, selon la disposition habituelle.

Jérémy se retrouva, comme chaque jour, à côté de sa fidèle amie Stella, dont les longs cheveux bouclés étaient aussi blonds que les siens ; le père de celle-ci dirigeait un laboratoire de géophysique à Sophia-Antipolis.

— Je t'ai attendu, ce matin, chuchota-t-elle en lui jetant un regard en coin. Où étais-tu passé ?

— C'est mon cheval qui m'a par... Enfin, il s'est blessé, cette nuit. Il a eu peur de l'orage. Il a fallu appeler le véto...

Stella, peu convaincue, insista :

— C'était grave ?

— Euh... Moins qu'on le craignait. Fais gaffe, conseilla-t-il en remuant à peine les lèvres, Faux-Derche va causer...

— Aujourd'hui, amorça ce dernier, nous allons étudier certaines particularités du français qui peuvent paraître déroutantes au premier abord, non seulement pour nos hôtes étrangers, mais aussi, reconnaissons-le, pour nombre de nos compatriotes eux-mêmes. (Il commença à écrire au tableau en commentant :) Voici des cas où le pluriel change totalement le genre du mot de référence, que je souligne en rouge. Prenons par exemple le mot amour...

Accoudé à son pupitre, Jérémy n'écoutait plus, l'esprit de nouveau envahi par

l'incroyable incident du « cheval parlant ». Et comme sur la route, alors qu'il pédalait ferme pour rattraper son retard, il se morigéna, rejetant les faits dans la catégorie des hallucinations. Mais la voix grave de Cossard, si réaliste que cela en devenait gênant, résonnait en écho dans sa mémoire : « *Je voudrais te remercier... Tu m'as sauvé la vie... Je ne l'oublierai jamais... Jamais... Bien sûr, que je parle... parle... parle...* »

Faugeas poursuivait son cours, une règle à la main, s'avançant dans la travée de la classe :

— Amour est aussi un mot-piège. D'un amateur d'art, par exemple, on dira : « Il témoigne d'un amour exclusif pour le figuratif. » En revanche, si amour est pris dans le sens de passion, de sentiment affectif, surtout en poésie, on parlera d'amours violentes. Violenfós, insista-t-il en appuyant sur la dernière syllabe. Le genre, masculin au singulier, sera devenu féminin au pluriel...

Dans la seconde rangée de pupitres, Marika Baumann — une Allemande de onze ans au visage rond perpétuellement souriant — se pencha vers Gina Fornelli, sa voisine, et lui chuchota à l'oreille :

— Un bistrat, des bistrots ! Un chacal, des chacaux — ou des chacottes, si ce sont des femelles !

La petite Italienne porta la main à la bouche, secouée par un rire qu'elle s'efforçait d'étouffer.

Agitant toujours sa règle, Faugeas — qui n'avait fort heureusement rien entendu — s'avançait dans la deuxième travée, poursuivant sa leçon :

—... Prenons encore un exemple et choisissons le mot orgue. Nous disons : « Cet orgue est beau, » et cela paraît évident. Mais au pluriel, cela nous donne : « Ces orgues sont belles... »

Parvenu au niveau de Jérémy qui rêvassait toujours, il l'épia un instant — tandis que Stella, inquiète, toussotait avec beaucoup de distinction en donnant de petits coups de pied sous la table à son voisin distrait.

Faugeas répéta, détachant bien les syllabes :

— Les orgues sont bel-les... Bel-les...

Constatant que l'enfant ne l'écoutait pas davantage, le professeur de français abattit sa main à plat sur le pupitre de l'élève distrait, qui sursauta violemment et leva un regard vague sur Faugeas. Celui-ci pinça les lèvres, refrénant sa colère, et cita d'un ton exagérément doctoral :

— « Ceux qui sont éveillés sont dans un même monde, mais ceux qui dorment sont chacun dans un monde particulier », n'est-ce pas, monsieur Duvallois ?

Un instant dérouté, Jérémy ne tarda pas à se ressaisir et, mû par une impulsion subite, se leva pour débiter d'un seul trait :

— Vous venez de citer une phrase d'Héraclite d'Ephèse, né en 550 et mort en 480 avant notre ère. Ce philosophe grec, de sang royal, affichait des sentiments antidémocratiques. Il aurait entretenu des rapports épistolaires avec Darios I^{er}, roi des Perses. Il manifestait un souverain mépris envers les autres philosophes et leurs méthodes, fondées sur l'expérience et l'observation. Le style de ses écrits était à la fois lapidaire et paradoxal — sinon peu clair. Au demeurant, la difficulté de ses textes l'avait fait surnommer Héraclite l'obscur...

Jérémy eut un imperceptible froncement de sourcils, réalisant qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il entendait à nouveau l'étrange cascade de notes cristallines, se détachant sur une non moins curieuse vibration, qui avait résonné la nuit précédente dans l'écurie, alors qu'il suppliait Cossard de se rétablir. Il s'interrogea un instant sur l'origine de cette mélodie venue de nulle part — puis, comme poussé de l'intérieur, il afficha un sourire ravi et enchaîna, presque sans transition :

— Quant au mot orgue, de masculin au singulier, il devient féminin au pluriel : « de belles orgues ».

Noël Faugeas, soufflé par cette tirade inattendue, s'assit sur le coin du pupitre de Jérémy, le dévisageant avec une expression mi-figue, mi-raisin. Stella, quant à elle, considérait son ami avec admiration, ébahie par tant d'érudition. Les autres élèves restaient cois, médusés — tous, sauf Benoît Larieux, dit la Bonbonne, qui jalousait féroce­ment Jérémy. Dépité par la forte impression que le « Blondinet » avait faite sur la classe, le gros garçon s'agitait sur son banc, savourant à l'avance la réaction de Faugeas.

Ce dernier regagna son bureau, pensif — et, se retournant soudain, apostropha l'impertinent, qu'il vouvoya par dérision :

— En dépit du grand savoir que vous venez de témoigner, monsieur Duvallois, n'oubliez jamais ceci : une classe est faite pour étudier, et non pour somnoler. Pour cette raison, vous me copierez cinq cents fois : « Je ne dois pas rêver pendant le cours de français. »

Au fond de la salle, de sa place près du radiateur, Larieux laissa échapper un petit rire sarcastique.

— Cinq cents fois, monsieur ? répéta Jérémy, atterré.

— Tout à fait, confirma Faugeas. Et, pour tout vous dire, je trouve que ce n'est pas cher payé.

L'enfant baissa la tête, consterné par cette punition aussi exorbitante qu'imméritée.

— Tu le connais d'où, cet Araldite ? chuchota Stella.

Jérémy ouvrit la bouche pour lui répondre — et prit conscience du fait qu'il en était incapable. Il *ignorait* où et quand il avait acquis les connaissances dont il venait de faire preuve.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Ça m'est venu comme ça... Et d'ailleurs, son vrai nom, c'est Héraclite. Pas Araldite !

Le visage de Stella se ferma et il comprit qu'il l'avait non seulement déçue, mais également vexée. Sans doute s'imaginait-elle qu'il se moquait d'elle. Il voulut lui expliquer qu'il n'en était rien, mais Faugeas, qui n'avait pas cessé de l'épier, l'interpella d'un ton sec et cassant :

— Jérémy Duvallois, à mon bureau !

Il obéit, rentrant la tête dans les épaules, appréhendant plus que tout une aggravation de sa punition.

— Puisque monsieur Je-sais-tout ne s'intéresse que très médiocrement à mon cours, ricana le professeur, employant cette fois-ci la troisième personne pour bien marquer son mépris, il va aller porter cette circulaire à M. le directeur, qu'il priera de bien vouloir la signer. Et s'il ne s'égaré pas sur le chemin du retour parce qu'il se sera mis à rêvasser, il me la rapportera... A condition qu'il ne l'ait pas perdue en route, bien

entendu !

Quelques rires discrets s'élevèrent, vite couverts par Benoît et deux ou trois de ses complices, qui avaient cru bon de s'esclaffer bruyamment. JérémY jeta un regard de défi à son ennemi juré, puis se dirigea vers la porte, la tête haute.

Tandis qu'il s'éloignait le long du couloir, il entendit le professeur qui, jugeant l'incident clos, reprenait son cours :

— Les mots-pièges sont nombreux. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, tentacule est du masculin, et l'on se gardera de dire des tentacules menaçantes, à l'inverse du mot...

Benoît Larieux était incomparablement satisfait de ce qui venait d'arriver à JérémY. Il n'avait jamais aimé ce poseur, qu'il ne manquait pas une occasion de provoquer — ainsi que sa petite amie, d'ailleurs. Penché vers son voisin, il était fort occupé à débâter sur « ce blondinet qui se prend pour un savant », lorsque la voix de Faugeas l'interpella d'un ton sec :

— Larieux ! Veux-tu répéter ce que je viens de dire ?

Le gros garçon promena un regard plein de désarroi sur ses camarades, comme pour implorer leur aide, cherchant désespérément dans sa mémoire les paroles du professeur — auxquelles il n'avait bien entendu pas prêté la moindre attention, trop occupé à se réjouir de la punition qui frappait JérémY.

Orgue ? Oui, mais quel pouvait bien être l'autre mot ? Ventricule ? Non, plutôt tentacule ! Oui, c'était cela : tentacule !

Soulagé, il s'empressa de satisfaire la curiosité de Faugeas :

— Les orgues n'ont pas de tentacule, m'sieur !

Le professeur exhala un long soupir et, secouant la tête, haussa le ton pour dominer l'hilarité qui s'était soudain emparée de la classe tout entière :

— Vraiment, Larieux, ta présence ici demeure pour moi une énigme. Ta place devrait être à l'étable, avec les ânes !

Au troisième étage du bâtiment, JérémY s'arrêta devant la classe où M. Cordier-Faloni, directeur de l'établissement, enseignait les mathématiques. Après une brève hésitation, il frappa discrètement à la porte. Une voix lui cria : « Entrez ! » Il obéit et salua d'une brève inclination de la tête, un peu intimidé de se trouver devant l'autorité suprême du lycée Europa, sous les regards d'une trentaine de « grands » de Première qui passeraient le bac de français trois mois plus tard.

Au tableau noir, un adolescent au visage marqué par l'acné séchait devant une forêt d'équations. Le directeur, qui le considérait d'un air sévère, se radoucit en observant JérémY :

— Que veux-tu, mon petit ?

L'enfant s'avança et tendit la circulaire d'un air un peu gauche :

— M. Faugeas m'a demandé de vous donner ceci. Je dois lui rapporter ce papier signé... Si vous le voulez bien, ajouta-t-il avec prudence.

Cordier-Faloni alla s'asseoir à son bureau et entreprit de lire attentivement le texte dactylographié.

Pendant ce temps, JérémY parcourut la classe du regard — pour s'arrêter sur le potache boutonneux qui suait sang et eau devant un problème apparemment insoluble.

Il considéra un instant les symboles mathématiques qui s'alignaient sur le tableau, et s'apprêtait à reporter son attention sur les élèves silencieux, lorsque la vibration mystérieuse ponctuée de cinq notes cristallines résonna à ses oreilles, le projetant dans un état second où tout lui paraissait subitement d'une incroyable limpidité. Plissant le front, il s'empara d'un morceau de craie et, avec des gestes aussi rapides que précis, il entreprit de corriger certains symboles, compléta la formule et reposa la craie. L'élève au visage bourgeonnant le regardait avec stupeur, aussi pétrifié que le reste de la classe, dont les membres paraissaient partagés entre l'incrédulité et l'admiration.

Quittant son bureau, le directeur — qui n'avait rien remarqué — remit à Jérémy le document signé :

— Tiens, tu rapporteras ça à ton professeur de français...

Jérémy acquiesça et quitta la salle, non sans avoir coulé une œillade complice à l'adolescent qu'il avait tiré d'un mauvais pas. Il ignorait comme il s'y était pris, mais le résultat était là, incontestable.

Il referma la porte et demeura un instant derrière celle-ci, tendant l'oreille. De l'autre côté du panneau de bois, Cordier-Faloni, découvrant l'équation corrigée, s'exclama à l'endroit de l'adolescent boutonneux :

— Ça alors ! Votre démonstration est digne d'un matheux de Polytechnique ! J'ignorais que vous possédiez un tel niveau, mon ami, même si votre père a, parmi les Sophilopolitains^[3], la réputation d'être un as de l'électronique !

3. — Nom donné aux habitants de Sophia-Antipolis.

CHAPITRE II

Le carillon électrique venait de sonner, annonçant la récréation, et les élèves dévalaient les marches dans un joyeux brouhaha. Jérémy et Stella descendaient plus tranquillement, bavardant avec quelques-uns de leurs amis. Outre Mamadou Coumba, Marika Baumann et Gina Fornelli, ils étaient entourés par Jeff Howland — un Américain au visage tavelé de taches de rousseur, redoutable joueur de base-ball — et Hùng Lê, un Vietnamien dont la paisible apparence dissimulait, malgré son jeune âge, un expert en arts martiaux.

Stella poussa soudain un cri : Benoît Larioux venait de la bousculer et, ratant — volontairement, sans doute — une marche, avait empoigné à pleine main ses longs cheveux blonds. Recouvrant son équilibre, le garçon replet s'éloignait déjà, flanqué de ses deux comparses habituels qui riaient sous cape : Givré, dont le véritable nom était Marcel Gervais, et Ludovic Poisson, aussi filiforme que Larioux était dodu.

Le sang de Jérémy ne fit qu'un tour et il interpella son ennemi :

— Fais gaffe à toi, la Bonbonne ! T'as intérêt à laisser Stella tranquille. Je ne te le répéterai pas deux fois !

Le susnommé se retourna et répliqua, goguenard :

— Si t'as un problème, Blondinet, tu n'as qu'à venir dans la cour. Je t'attends !

Jérémy s'apprêtait à bondir en avant pour relever ce défi, mais la petite Québécoise l'en empêcha en posant une main sur son bras :

— Ne lui réponds pas. Ça n'en vaut pas la peine.

Mamadou approuva d'un grave hochement de tête, énonçant sur un débit rapide une phrase en dialecte akan-baoulé, qu'il ponctuait en agitant son index. Amusé, bien qu'il n'eût bien évidemment rien compris, Jérémy imita son geste en hochant la tête :

— Je ne le fais pas dire, Mamadou...

Souriant à belles dents, l'Ivoirien traduisit, exagérant fortement son léger accent :

— C'est un proverbe de chez moi : « Quand le jeune singe mange trop de cacahuètes, il risque plus tard de ressembler à l'hippopotame. » Et un hippopotame, c'est pas très malin et ça ne grimpe pas facilement aux arbres !

Le groupe d'enfants éclata de rire et poursuivit sa descente vers la cour de récréa-

tion, où les élèves jouaient et se bousculaient bruyamment. En retrait, dans un jardinet agrémenté de bancs que ceinturait une haie de buis, les enseignants se détendaient eux aussi — bavardant, fumant une cigarette ou buvant le médiocre café du distributeur automatique du lycée.

Jérémy tiqua en voyant Larioux et ses deux comparses assis sur la margelle du bassin circulaire où flottaient des nénuphars, mais il passa néanmoins près d'eux en compagnie de Stella, les ignorant ostensiblement.

— Roméo et sa Juliette, ricana la Bonbonne. Manque plus que la mandoline pour chanter *Ma cabane au Canada* !

Jérémy se raidit, tenté de faire volte-face — mais son amie se hâta de l'entraîner, marmonnant :

— Viens, laisse tomber. Ce niaiseux ne sait dire que des « sottiseries ».

Blémissant sous l'affront, Larioux recueillit un peu d'eau du bassin au creux de ses mains et en aspergea la Québécoise, qui suffoqua de surprise, les bras écartés, sa bouche dessinant un « Oh » scandalisé. Son compagnon se retourna vivement, les poings serrés, et découvrit Gervais et Poisson qui gloussaient, serviles, tandis que le chef du trio lançait d'une voix dédaigneuse :

— Je ne dis pas que des conneries — niaiseuse toi-même ! J'espère que ça t'aura rafraîchi les idées !

— La Bonbonne, énonça Jérémy sur un ton qui ne disait rien de bon, je t'avais prévenu que si tu recommençais...

Nullement impressionné par le jeune garçon, à qui il rendait bien une quinzaine de kilos, Larioux feignit la frayeur, se protégeant le visage de son bras replié, tandis que ses acolytes, nullement dupes, se tordaient de rire. :

— Pitié, grand Jérémy ! larmoya-t-il, se voulant comique. Je l'ai juste un peu mouillée — j'te jure que je l'ferai plus... Pitié ! Ne me fais pas de mal !

Jérémy s'avança d'un pas déterminé, mais il reçut un coup en traître dans le plexus solaire et tomba en arrière, le souffle coupé. Il sentit qu'on le prenait sous les aisselles pour l'aider à se relever. Tournant la tête, encore étourdi par la violence du choc, il reconnut Jeff Howland et Hùng Lê, qui s'étaient tout naturellement portés au secours de leur ami.

— Si t'en veux encore, Blondinet, t'as qu'à demander ! plastronna Larioux, les poings sur les hanches.

Jérémy, le visage dur, riva ses yeux bleus sur son agresseur. La colère montait en lui, irrépressible. Il n'en avait rien à faire d'être battu ou ridiculisé — mais il ne pouvait supporter l'idée que Benoît s'en prenne à Stella. Il s'apprêtait à se ruer sur le gros garçon lorsque naquit au fond de lui-même l'étrange vibration ponctuée de notes mélodieuses qui commençait à lui être familière.

Devant lui, Larioux paraissait tel un matamore, menaçant, prêt à cogner :

— Puisque ça ne t'a pas suffi, voilà du rabiote...

Mais au lieu de s'élançer, il se figea soudain, et son rictus mauvais se tordit en une grimace d'incompréhension. La musique intérieure de Jérémy augmenta en intensité, tandis que la Bonbonne promenait autour de lui des regards désemparés : *il venait en effet de réaliser que ses pieds ne touchaient plus terre et qu'il commençait à dériver*

silencieusement au-dessus des nénuphars! Il agita les bras, voulut hurler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Soudain, la mystérieuse force qui le sustentait cessa son action et il tomba comme une masse dans le bassin peu profond, provoquant un raz-de-marée en miniature. Le contact du liquide glacé parut libérer sa langue paralysée et il se mit à crier de frayeur, assis dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Sortant de la transe dans laquelle l'avait, comme toujours, projeté la musique qu'il était le seul à entendre, Jérémy jeta un rapide coup d'œil circulaire. Dans le jardinet voisin, les adultes en pleine discussion ne s'étaient aperçus de rien, habitués qu'ils étaient au vacarme des récréations. La plupart des élèves n'avaient rien remarqué non plus ; seuls le petit groupe qui entourait Jérémy et les deux comparses de Larieux avaient été témoins de la scène — et tous contemplaient avec des yeux ronds la Bonbonne qui, humilié, fulminant de terreur, tapait du poing dans l'eau, soulevant des gerbes de liquide autour de sa grassouillette personne !

Tous — sauf Jeff, qui fixait Jérémy d'un regard ébahi.

— *Yeah!* s'exclamat-il à mi-voix. *It's fantastic! Terrifie! Incredible! Jérémy — you're a Psiboy!*

Nul ne l'avait entendu, hormis peut-être Stella et Hùng Lê, mais si c'était le cas, ils ne le manifestèrent pas.

Adressant un clin d'œil complice à l'Américain ébahi, le garçon reporta son attention sur son adversaire toujours assis dans le bassin. La musique s'éleva à nouveau, telles les notes d'une harpe céleste — et une large feuille de nénuphar s'envola soudain, pour venir se plaquer sur la face congestionnée de Larieux. Celui-ci, aveuglé, tâtonna un moment avant d'arracher le végétal intempestif, puis fondit brusquement en larmes, sans cesser de donner des coups de poings rageurs dans l'eau.

Attiré par le tumulte, Noël Faugeas découvrit, ahuri, l'un de ses élèves en train de patauger dans le bassin aux nénuphars, entouré d'un cercle d'élèves fort occupés à se « fendre la pêche », et qui ne paraissaient nullement désireux de se porter au secours du malheureux Larieux. Même ses deux acolytes, Gervais et Poisson, demeuraient prudemment à distance, affichant des mines outrées dont le professeur de français n'eut aucun mal à percevoir l'hypocrisie ; à n'en pas douter, ces deux-là avaient dû se gausser sans vergogne de leur « chef », ne modifiant leur attitude qu'en voyant un adulte arriver.

— Eh bien, Larieux ! s'exclama Faugeas, mi-furieux, mi-amusé. Qu'est-ce qui te prend ? Tu t'entraînes pour les Jeux olympiques ou tu te rafraîchis les idées... en te trompant de sens ?

Attirés eux aussi par le bruit, les lycéens, toutes classes confondues affluaient vers le bassin et, réflexion ironique de Faux-Derche aidant, les rires redoublaient. Seuls, remarqua l'enseignant, Jérémy Duvallois et Jeff Howland, le visage perplexe, semblaient ne pas ne partager l'hilarité générale, mais il n'y attacha aucune importance. Même si l'un des enfants qui avaient assisté à la scène lui avait décrit l'invraisemblable enchaînement d'événements dont Benoît Larieux avait été victime, Noël Faugeas n'en aurait en effet pas cru un seul mot.

Athée et fier de l'être, il avait en effet pour « bible » le *Bulletin du Collectif Rationalo-Positiviste*, auquel il collaborait d'ailleurs régulièrement, sans réaliser à aucun moment

qu'il s'agissait d'une feuille de chou du plus haut comique pour qui ne partageait pas la partialité scientifique et l'obscurantisme rétrograde de cette secte ridicule ! Une secte néanmoins bien structurée, implantée dans nombre de régions et composée des scientifiques les plus bornés qu'il fût possible de trouver. Prompts à vitupérer, dénigrer et critiquer systématiquement ceux qui, par leurs travaux, s'écartaient de leur schéma de pensée basé sur l'intolérance, ces matamores du savoir vouaient un culte fervent à leur « gourou », le professeur Flavien Malaval-Darbaud.

Noël Faugeas, quant à lui, se considérait comme le disciple le plus dévoué de cet illustre professeur qui appréciait ses articles, invariablement dans le droit fil du rationalisme le plus sclérosé qui fût ! Et tandis qu'il aidait d'un air dégoûté l'infortuné Larieux à sortir du bassin, il songeait en fait à sa prochaine dénonciation des « charlatans » pour qui les pouvoirs paranormaux — comme par exemple la psychokinèse — constituaient une réalité, et souriait à l'idée de ce qu'il allait leur passer !

Benoît, lui, écopa de deux heures de colle.

A la sortie des cours, peu après quinze heures, Jérémy et ses amis se retrouvèrent près du portail du lycée. Le vélo à la main ou posé contre le mur, ils devisaient avec animation au sujet du problème essentiel que constituait le choix de leurs activités durant les vacances de Pâques. Outre le petit groupe qui avait assisté *de visu* à la défaite de Larieux, il y avait là le Belge Erik Van Hecken, l'Espagnol Ruiz de la Fuente et un Anglais rouquin répondant au nom de Peter Wiggins.

La conversation venait à peine de commencer lorsque Jérémy vit arriver, main dans la main, Wanda Ginzberg et Bachir al-Hamid. Alors que plusieurs aïeux de la petite Juive avaient péri dans le massacre du ghetto de Varsovie et que son compagnon était né de parents palestiniens, tous deux avaient vu le jour en France et passaient pour les meilleurs amis du monde. Aux yeux de Ruiz, qui se piquait de s'intéresser aux subtilités de la politique internationale, ils constituaient un symbole de la réconciliation qui s'opérait entre leurs deux peuples, grâce aux multiples bonnes volontés qui se manifestaient de part et d'autre. Mais pour l'heure, les deux « amoureux » étaient bien loin de ces préoccupations.

— C'est toujours pareil, ronchonnait Ruiz. A un mois des vacances, on n'a encore rien décidé.

— C'est vrai, ça, approuva Wanda en se tournant vers Jérémy. Mercredi dernier, Stella et toi vous aviez dit qu'on pourrait explorer des grottes. C'était vraiment pour faire de la spéléo — ou simplement pour flirter... à l'ombre ?

La Québécoise rougit jusqu'aux oreilles, la bouche ouverte et le souffle coupé, puis elle finit par pouffer en voyant son amie éclater de rire, puis ajouter :

— Tu sais, Bachir et moi, on aurait bien aimé aller avec vous.

— J'ai même fait des provisions de bougies, renchérit Bachir en acquiesçant vigoureusement. Et mon frangin m'a promis de me prêter une salopette et deux casques de chantier.

— Tu as la tête si grosse qu'il te faut deux casques ? demanda Mamadou d'une voix grave.

— Comme si tu ne savais pas que le second est pour Wanda ! riposta le Palestinien en lui décochant une bourrade amicale.

— Alors, intervint Jérémy, que demande le peuple, les amis ? (Il écarta les bras, en

une parodie de solennité.) Je vous rappelle que les grottes en question abriteraient de fabuleux trésors, si l'on en croit les traditions locales... Qui est d'accord pour aller les explorer ? (Il marqua une pause, l'œil brillant de malice.) Votons !

Tous levèrent vivement la main, à l'exception d'Erik Van Hecken, qui devait partir passer les vacances en Belgique, chez ses grands-parents.

— Décision adoptée à la majorité moins une voix, conclut Jérémy. Désolé pour toi, Erik. Ce n'est que partie re...

Il fut interrompu par les cris d'une altercation provenant de l'extérieur du lycée. Etonné, car l'endroit était en temps ordinaire réputé pour son calme, il entraîna ses amis dehors... Et tous se figèrent, incrédules : deux lascars blonds d'une vingtaine d'années, vêtus de jogging, agrippaient par le col deux élèves qu'ils étaient de toute évidence en train de menacer, tandis qu'un troisième d'origine maghrébine, en survêtement de polyester brillant, ramassait avec des gestes fébriles les petits rectangles de papier plié qui jonchaient le sol. Il n'était point besoin d'ouvrir l'un d'eux pour deviner qu'ils contenaient de la drogue.

A nouveau, les étranges notes mélodieuses accompagnées d'une vibration sourde résonnèrent dans la tête de Jérémy ; cette fois, il réagit instantanément — le visage dur, les yeux brillants :

— Arrêtez ! Laissez-les tranquilles !

L'un des dealers blonds se tourna vers lui, l'air mauvais, lâchant le gamin qu'il secouait :

— Casse-toi, morveux ! C'est pas de ton âge !

— C'est toi et tes potes qui allez vous casser, intervint paisiblement Hùng Lê.

Et, sans se départir de son calme, il lança violemment son cartable qui, tel un frisbee, siffla dans les airs jusqu'au menton du loubard, à la seconde précise où celui-ci allait se ruer sur lui.

Ses complices, l'instant de surprise passé, foncèrent vers les « agresseurs », bien décidés à leur faire payer cet « outrage » — mais Jérémy, serrant les poings, se concentra... L'un des voyous, quittant la terre ferme à son corps défendant, fit un saut de carpe et retomba durement sur le sol, tandis que le troisième, entraîné par son élan, et curieusement incapable de contrôler la vitesse de sa course, alla s'écraser de plein fouet le mur du portail !

Jérémy chercha du regard le premier larron — qui, affolé, courait en tout sens pour récupérer les doses de drogue qui s'étaient échappées de ses poches lorsqu'il avait « embrassé » le cartable de Hùng Lê. Son poison remis à l'abri, il sortit un cran d'arrêt et se jeta sur le Vietnamien ; celui-ci donna l'impression de pivoter sur lui-même et, lorsqu'il eut achevé son élégante pirouette pour se remettre en position d'attaque, son agresseur achevait à la fois de hurler et de dégringoler de l'altitude à laquelle il avait été propulsé par le jeune Asiatique.

Les trois marchands de mort se relevèrent en grimaçant, essayant avec des gestes nerveux leurs joggings couverts de poussière. Celui qui paraissait être le chef du funeste trio, les dents soudées de rage, brandit le majeur vers les lycéens, en un geste obscène qui s'adressait tout particulièrement à Jérémy et à Hùng Lê :

— Bande d'enfoirés ! On se reverra — et cette fois, ça va saigner !...

Stella prit le bras de son camarade, tandis que Wanda se serrait contre Bachir. Voyant

cela, le dealer maghrébin lança quelques phrases en arabe au jeune Palestinien — qui lui répliqua furieusement, employant la même langue.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? s'enquit Jérémy.

— Oh, des choses dégueulasses sur nos copines... Et moi, je lui ai conseillé d'aller se faire... aimer chez les babouins !

— Les macaques, c'est pas mal non plus, railla Mamadou.

Ces reparties détendirent l'atmosphère et les enfants éclatèrent de rire. Le dealer ainsi ridiculisé montra le poing et cracha :

— Parole, on se reverra — et vos meufs, vous verrez ce qu'on leur fera...

Sa menace se transforma en un cri d'horreur tandis que, sous les yeux soudain devenus luminescents de Jérémy, il subissait une violente poussée qui le catapulta sur ses complices. Une nouvelle fois, tous trois roulèrent dans la poussière — au moment précis où une fourgonnette de la gendarmerie, qui passait par hasard devant le lycée, stoppait dans un grincement de freins !

Gina courut au-devant des représentants de l'ordre :

— Arrêtez-les ! Ils ont attaqué des élèves qui voulaient les empêcher de vendre leur sale drogue ! Fouillez-les, ils en ont plein les poches.

Deux des gendarmes se précipitèrent pour ramasser les délinquants, tout en leur passant les menottes. Dans les secondes qui suivirent, ceux-ci furent délestés d'une dizaine de doses de drogue et de trois couteaux à cran d'arrêt fort peu réglementaires ! Un gendarme ouvrit l'un des papiers pliés et fit la moue en découvrant la poudre blanche qu'il contenait.

— De l'héroïne, dit-il, consterné. Allez, on les embarque !

Quand le fourgon se fut éloigné avec sa « récolte », le petit groupe fit cercle autour de Jérémy, le dévisageant maintenant à loisir. Malgré lui, il ne put s'empêcher de se sentir intimidé.

— Comment t'as fait ça ? interrogea Jeff, troublé.

— Fait quoi ?

— Ben... Ces salopards, à deux reprises, ils se sont envolés — un peu comme la Bonbonne tout à l'heure — alors que tu les fixais avec des yeux presque... lumineux !

Jérémy dut faire un effort pour ne pas montrer la surprise qui s'était emparée de lui en entendant les derniers mots de l'Américain. Haussant les épaules, il tenta de dédramatiser la situation :

— J'avais peut-être des yeux furieux, oui, mais c'est pas suffisant pour les avoir fait s'envoler ! se défendit-il, mal à l'aise. Et plutôt que de me poser des questions dont je ne connais pas la réponse, je pense qu'il vaudrait mieux qu'on s'organise. Sinon ces sales types vont nous pourrir la vie. Vous êtes d'accord pour qu'on se réunisse.

— *Ja*, mais pas ici, devant le portail, suggéra Marika. On devrait trouver un endroit plus discret.

— Les vestiaires de la piscine d'hiver, proposa Stella. A cette heure, il n'y a sûrement personne.

Enfourchant leurs bicyclettes, il ne leur fallut que quelques minutes pour se rendre à l'endroit suggéré par la jeune Québécoise. Ils abandonnèrent leurs vélos contre une haie de troènes, dont les pieds trop espacés par endroit laissaient un passage facile à

leur corps d'enfant. Bientôt, après avoir escaladé un mur et franchi un portillon d'aération, ils se retrouvèrent dans les vestiaires et s'assirent en arc de cercle, les yeux levés vers leur camarade aux réactions — et capacités — parfois si bizarres.

D'abord gêné par cette admiration qu'il lisait dans les regards convergeant sur lui, Jérémy se sentit peu à peu envahi par une étrange force qui semblait ruisseler à l'intérieur de lui-même par de minuscules canaux charriant des milliers de mots, de pensées, de notions inconnues de lui jusqu'alors et qui s'agençaient dans sa tête presque naturellement. Il ferma les yeux un instant et fit une profonde inspiration comme pour mieux assimiler cette bouffée de maturité qui lui était mystérieusement inoculée. Puis, lentement, gravement, il prit la parole.

— Voilà, mes amis, une dramatique constatation : des dealers viennent jusque devant le lycée vendre de la drogue, de l'héroïne, une saleté qui détruit le corps et l'esprit ! La chance a été avec nous, et l'arrivée des gendarmes a permis leur arrestation, mais il ne faut pas se leurrer : dans quelques jours tout au plus, ces voyous seront remis en liberté et ils recommenceront leur trafic. Leurs menaces contre les filles de notre groupe n'étaient pas des paroles en l'air, soyons-en bien persuadés. A partir d'aujourd'hui il va falloir ouvrir l'œil et nous tenir prêts à riposter. Et d'abord je propose qu'on prenne une première décision. Vous avez vu comment Hùng Lê a envoyé sur le tapis un de ces sales types ? Je suggère que nous allions tous, filles et garçons, nous inscrire à un cours de karaté, de judo ou d'un autre art martial. Que ceux qui sont d'accord lèvent la main.

Ayant obtenu l'unanimité, Jérémy poursuivit :

— Vous vous souvenez de ce camp de plein air au Queyras, dans les Hautes-Alpes, où nous sommes allés l'année dernière ? Un soir, après un orage terrible, on s'est tous réunis dans une bergerie en ruine et on a discuté pendant des heures sur le monde dans lequel on voudrait vivre si on avait les moyens de changer celui dans lequel nous vivons. On a aussi parlé des gens qui nous entourent et qui ont oublié le sens des mots tels que l'honnêteté, le courage, le partage, le désir d'aider les autres, la tolérance — je dis tolérance et non lâcheté, car l'on peut être tolérant et trouver intolérable que des hommes, quels qu'ils soient, se conduisent comme des assassins ou des voyous !

« Regardez le lycée Europa en général — et, en particulier, notre groupe de camarades venus de tous les coins de la Terre, de toutes les religions, de toutes les cultures... A nous seuls, on est un vrai *melting pot* comme disent les adultes, une espèce de petite marmite dans laquelle bouillonnent toutes nos différences pour créer une fraternité nouvelle ! Regardez, invitait-il en désignant du geste Wanda, qui avait pris la main de Bachir. Regardez notre copine israélite et notre copain musulman... Est-ce qu'ils se battent sous prétexte que, il y a peu de temps encore, leurs parents — et, avant eux, les générations qui les ont précédés — le faisaient en Israël, ou en Palestine, poussés par des extrémistes ?

Il observa un instant de silence et fixa intensément la fillette et son petit ami :

— Le ferez-vous vous-mêmes ?

Wanda haussa les épaules, comme si elle trouvait cette idée ridicule — et sans doute était-ce le cas, songea Jérémy.

— Non seulement on ne le fera pas, mais Bachir et moi, on a écrit un spectacle comique, en mélangeant des mots yiddishs et arabes au français. C'est l'histoire d'un couple judéo-musulman qui s'aime, mais se dispute tout le temps pour un oui ou pour

un non. Je vous jure que ce n'est pas triste ! D'ailleurs pour annoncer la couleur, on l'a appelé : *Où t'as mis les babouches ? Eh ! Bouffe pas tout le couscous !* On a décidé de la jouer à la fête du lycée à la fin de l'année scolaire.

L'assemblée ayant éclaté de rire à l'énoncé du seul titre, la dernière phrase fut noyée dans une cascade d'hilarité enfantine. Un immense espoir naquit dans le cœur de Jérémy. Peut-être ses paroles n'étaient-elles pas seulement le reflet d'une rêverie pré-adolescente ; peut-être ce groupe disparate, multiracial et multiculturel, représentait-il *vraiment* un creuset où se forgeait la société de demain...

— Bravo, Wanda et Bachir ! salua-t-il. C'est vrai qu'en faisant rire les gens, on peut leur faire comprendre beaucoup de choses. Je le sens, nous semblons tous partager le désir de contribuer à édifier un monde meilleur. Malheureusement, nous ne sommes encore que des enfants, et il est peu probable que nous puissions agir au grand jour, car certains ne nous comprendraient pas et risqueraient de nous mettre des bâtons dans les roues... C'est pourquoi je vous propose de nous unir dans ce que l'on pourrait appeler une société secrète... Disons une confrérie, un clan fraternel et, si vous êtes d'accord, on pourrait l'appeler « les Compagnons de la Licorne » !

— Pourquoi de la licorne ? s'étonna Ruiz. On aurait pu choisir le renard, l'aigle ou le loup, non ?

En signe d'ignorance, Jérémy gonfla ses joues dans une moue enfantine, puis il prit conscience que ses camarades étaient suspendus à ses lèvres, attendant sa réponse. Il réfléchit un instant, cherchant au fond de lui-même les motifs qui l'avaient poussé à prendre pour emblème cette créature mythique, née, dans l'imagination humaine, du croisement contre nature d'un cheval et d'un narval. Puis il expliqua, s'adressant au jeune Espagnol :

— Parce que c'est un animal très beau, finit-il par rétorquer. Très beau mais aussi très fascinant, car il incarne des qualités cachées qui peuvent s'exercer, d'après certaines légendes, dans le monde visible aussi bien qu'au-delà de l'espace et du temps... Ma mère m'a un jour raconté cette légende quand j'étais tout petit, et je ne l'ai jamais oubliée.

Il se tut quelques instants, s'étonnant lui-même de son excitation et de la passion qu'il mettait à prononcer ce discours — ainsi que des mots inhabituels, voire tout à fait nouveaux dans son vocabulaire, dont il usait —, tandis qu'à travers son esprit passaient en permanence ces étranges arpegges associés à une vibration mélodieuse venue d'il ne savait où. Il enchaîna, éprouvant l'impression de sortir d'un rêve :

— Nous aurons aussi des activités publiques tout à fait visibles, comme par exemple des excursions, des jeux de rôles, *etc.* — la boîte à idées est ouverte en permanence ! Et même, j'ai une idée, on pourrait faire imprimer des tee-shirts avec le nom de notre « club » et une représentation d'une licorne cabrée, les pattes avant levées, dans une attitude combative du genre « Qui s'y frotte s'y pique ! » Je demanderai à ma mère de réaliser ce dessin, elle sera sûrement d'accord. (Il se tourna vers le Vietnamien, qui l'écoutait d'un air rêveur.) Hùng Lê, peux-tu essayer de trouver un fabricant de décalcomanies à transférer sur les tee-shirts à partir de cette illustration ?

— Pas de problème, Jérémy. J'ai un de mes cousins, qui est dans le prêt-à-porter. Je lui demanderai de nous aider. En plus je sais que si l'on a assez d'argent pour en commander une cinquantaine, par exemple, on peut les payer moins cher.

— Très bien. Chacun d'entre nous va voir de quelle somme il pourra disposer et on en reparlera demain, en fixant une moyenne pour les cotisations. En revendant les tee-shirts avec un bénéfice, ça nous fera une cagnotte pour démarrer... Ah ! Une chose importante : personne ne pourra rentrer dans cette société secrète sans qu'on soit tous d'accord ; ça s'appelle la « cooptation » et, que ça plaise ou non, on aura le droit de refuser ceux qui ne nous plairont pas.

« Pour chaque réunion, on décidera de mots de passe, de signes de reconnaissance, de communication cachée. En cas de besoin, on pourra utiliser un "*signe de détresse*" — qu'il faut qu'on invente ensemble. Et un jour, mes amis... ou plutôt mes compagnons, vous verrez, même en agissant dans l'ombre avec nos moyens pour le moment petits, nous ferons de grandes choses, pour le bonheur du plus grand nombre.

— Pour agir dans l'ombre, fit Mamadou, moi, je suis déjà bien placé : la nuit, je passerai facilement inaperçu !

Ils rirent de sa boutade, puis Jérémy conclut :

— Pensez à tout cela, vous tous, Compagnons de la Licorne et jurons ensemble de garder secrètes nos délibérations !

Ils levèrent la main et déclarèrent d'une voix ferme :

— Nous le jurons !

Sous des apparences ludiques venait de naître une organisation

« enfantine » destinée à accomplir bientôt des choses étonnantes...

Ernest Romanet, le droguiste barbu et chevelu des Fabrettes connaissait Mathieu Rousselin depuis la communale, et tous deux s'étaient toujours fort bien entendus. C'était à lui que le fermier-inventeur achetait régulièrement des produits chimiques invariablement destinés aux travaux secrets que celui-ci menait dans son laboratoire.

Tout était d'ailleurs secret, chez ce savant méconnu, tellement en avance sur son temps qu'il était parfois obligé de fabriquer lui-même les produits d'avant-garde entrant dans la composition de ses mixtures. N'avait-il pas, un jour, devant Romanet, laissé échapper le nom — habilement travesti — d'un de ces composés qui n'avaient jamais été rendus publics ? Cette « teinture-père de cucurbitacée » — ou quelque chose d'approchant — avait plongé le droguiste dans une profonde perplexité, à tel point qu'il était allé questionner, mine de rien, Olive Maliveau, le pharmacien du village — un autre ancien de la communale. Ce dernier, peu au fait des travaux de l'industrie chimique, n'avait pu le renseigner ; il connaissait bien évidemment les teintures mères — mais « pères » ? Cela devait relever des travaux pharmacologiques réservés à l'Armée, et donc soigneusement dissimulés aux civils.

Une autre fois, le distrait Mathieu avait laissé tomber l'un de ses bouts de papier sur lesquels il griffonnait en hâte des notes, codées afin de dérouter d'éventuels espions. Il s'agissait d'une énumération des plus bizarres, peut-être des formules incantatoires aux consonances savantes : saccharinate de bibendumine, andouilline-saucissonnate de salpêtre, soufre natif de barbentane, charbon de bois d'arbre pulvérulent et de préférence en poudre... Suivaient d'autres produits par bonheur moins exotiques.

Quelle aubaine, avait songé le droguiste à la tignasse hirsute. Une fois Mathieu parti, il s'était hâté de mélanger les ingrédients dont il connaissait le nom. Tout d'abord, il avait fait bouillir la mixture, qui avait simplement répandu des vapeurs irritantes. Il l'avait alors versée dans une cocotte-minute qu'il mit à chauffer sur le plus gros brûleur

de la gazinière... Puis était arrivé un habitué, un bavard qui s'était éternisé.

Romanet et son client, soudain catapultés par le souffle d'une violente explosion, n'avaient dû la vie sauve qu'au passage opportun de la benne à ordures, dans lesquelles ils avaient atterri sans trop de mal. Les pompiers étaient fort heureusement parvenus à éteindre le sinistre. Cet attentat criminel n'ayant jamais été revendiqué, l'enquête avait tourné court, mais l'on avait soupçonné le FLNC, le droguiste ayant un jour traité de *figatelli* un chauffard — immatriculé 2B — qui lui avait fait une queue de poisson. L'insulaire avait alors brandi un poing menaçant, rapidement transformé en bras d'honneur — avant qu'il ne renverse la silhouette en contre-plaqué d'un charcutier hilare qui servait d'enseigne à la *Charcuterie des Gourmets* ! L'irascible avait alors lâchement pris la fuite. Était-il revenu se venger ? La brigade de gendarmerie du village n'avait même pas estimé nécessaire d'alerter les plus fins limiers de la capitale, alors que la victime tempêtait pour obtenir immédiatement le concours du FBI et de Scotland Yard, refusant d'admettre que ces réputés organismes étrangers n'avaient pas le droit d'opérer dans nos régions !

Ce matin-là, lorsque Mathieu vint faire des emplettes, son air fébrile et mystérieux et sa façon de cacher avec le pouce, sur un petit papier énumérant des noms de produits chimiques, ceux qu'il n'avait pas commandés au droguiste, intriguèrent Romanet. Se composant une mine innocente, celui-ci interrogea, l'œil rivé sur le doigt masquant partiellement la litanie des ingrédients énigmatiques :

— Et après, Mathieu, qu'est-ce que ce sera ? Té, fais un peu voir ta liste, que je...

L'inventeur fit prestement disparaître dans sa poche le morceau de papier en question et répondit avec un détachement trop ostentatoire pour être naturel. A l'évidence, raisonna Ernest, il lui cachait quelque chose ; aussi biaisa-t-il, sur un ton tout aussi détaché :

— Et tes inventions, Mathieu, ça marche ?

— En général, ça marche... Mais la dernière, elle, elle court tellement vite que j'ai de la peine à la rattraper ! Ça va faire du bruit et me rapporter un bon paquet de pognon !

Le commerçant s'efforça de dissimuler son vif intérêt pour hasarder, avec une désinvolture aussi sincère qu'une promesse électorale :

— Tu as bien de la veine et tu vas réussir, je le sens. Note bien que tu le mérites, avec toutes les heures que tu passes dans ton labo. Et si... Enfin, c'est pour dire, hein ? Si, des fois, tu avais besoin d'un coup de main, tu sais que tu peux compter sur moi !

— Je sais, Ernest, je sais, répondit l'inventeur avec une impatience feinte. Bon, je te dois combien ?

— Rien ne presse, Mathieu. Et cette invention — sans trahir tes secrets, tu t'en doutes —, c'est quoi, en gros ?

— En gros comme en détail, c'est... (Mathieu regarda autour d'eux avec circonspection avant de confier à voix basse :) C'est un lustrant universel pour voitures, mais ça sert aussi de gel pour la douche et de shampooing-brillantonneur. Tu vois d'ici les débouchés internationaux, avec le Marché commun ? Et même avec l'Union soviétique qui n'est plus unie ? Et je ne te cause pas de l'Afrique et de l'Asie... Té, je vais même ouvrir un compte au Lichetintin !

— Au quoi ?

Après avoir poussé un soupir de commisération à l'endroit de l'ignorance de son

copain d'école, peu versé en matière de finances internationales et de paradis fiscaux, Mathieu consentit à expliquer :

— C'est un pays, voyons, comme la Suisse, où l'on peut ouvrir un compte bancaire numéroté... Ça, c'est pas nouveau : mon compte, au village, il a déjà des numéros. Mais au Lichetintin, y disent rien au fisc et le percepteur, macache, il est marron — tu piges ?

Pour piger, Romanet avait pigé. Il se voyait déjà lui aussi ouvrir un compte dans le paradis fiscal du « Lichetintin ». Car si Mathieu ne savait pas prononcer correctement Liechtenstein, le droguiste, lui, entendait parler pour la première fois de ce pays, qu'il situait très approximativement pas loin du Danemark et de la République tchèque, sur le Danube ou la Volga. En tout cas en Europe, et peut-être même en Belgique, supprimait Ernest qui, fervent lecteur des aventures de Tintin et Milou, devinait que leur père, Hergé, s'était vraisemblablement inspiré du « Lichetintin » pour baptiser son héros.

— Bon, tu me donnes la facture, que je te règle ?

— Attends. Ton shampooing, il est pour homme ou pour femme ?

— Pour les deux, pardi ! Et même pour les enfants, répondit le génial inventeur en rectifiant négligemment une mèche de cheveux récalcitrante. Alors, tu me la donnes, cette facture ?

— Allons, y a pas le feu, temporisa le droguiste, qui rêvait toujours à ce paradis fiscal...

— Non, c'est sûr. Mais j'ai rendez-vous tout à l'heure avec mon banquier, qui veut absolument investir de gros capitaux dans cette invention ; elle est pratiquement prête et les essais vont commencer — en grand secret, naturellement.

— Naturellement, répéta Romanet. Euh... Tu sais, les banquiers, ça cherche toujours à te couillonner et ça te prend des intérêts comme c'est pas possible ! (Il se gratta la barbe, fourragea dans son abondante chevelure noire et, après un soupir, se jeta à l'eau :) Té, il te faudrait combien, pour finir d'inventer ton lustrant-universel-pour-voiture-et-shampooing-brillant ?

Mathieu consulta sa montre, jouant les businessmen affairés, et haussa les épaules :

— Avec tous les capitaux que j'ai déjà investis, il faudrait dans les mille francs — nouveaux, bien sûr. Avec mille cinq cents francs, ça irait encore plus vite... Mais avec deux mille, ce serait prêt demain matin !

Le droguiste ne jugea pas nécessaire de lui demander à quelle heure. Ouvrant son tiroir-caisse, il en tira un « Pierre et Marie Curie » et l'agita, comme pour s'éventer.

— Cinq cents balles, ça pourrait pas suffire ?

— En plus du montant de ma commande d'aujourd'hui, alors ? De toute façon, j'ai pas de monnaie.

— Tope là ! Tu gardes ces produits chimiques et le billet de cinq cents et tu m'apportes un échantillon dès que le produit-miracle est prêt, d'accord ?

— Entendu, Ernest, je t'apporte ça incessamment sous peu — et, en tout cas, avant la semaine prochaine.

— J'ai hâte de l'expérimenter, avoua Romanet. Et si l'essai est concluant, on va voir le notaire et on signe un petit contrat. Tu marches ?

— Je marche. Je t'appelle bientôt.

Quand l'inventeur fut sorti, le droguiste se frotta les mains avec énergie, ravi d'avoir

trouvé un pigeon qui, avant peu, deviendrait une véritable poule aux œufs d'or !

Sitôt dehors, Mathieu fut secoué par un éternuement, dans lequel il vit un signe bénéfique. Déposant ses sacs sur le trottoir, il se moucha un bon coup. Rempochant son mouchoir, il se frotta les mains de satisfaction. Quel bonheur d'avoir — enfin ! — trouvé un commanditaire en ce gros Romanet qu'il avait manœuvré de si magistrale façon !

Au coin de la rue déboucha le père André Gaignard, le curé du village, un personnage qui semblait surgi d'un film de Pagnol tant il était démodé avec sa soutane, ses grosses chaussures montantes à lacets et son béret basque posé de travers sur ses cheveux courts et bouclés. Découvrant Rousselin qui, chargé de sacs et de paquets, riait encore sous cape en s'éloignant de la boutique du droguiste, l'ecclésiastique, jovial, interpella son ami d'enfance :

— Eh, Mathieu, qu'est-ce que tu as à te marrer en douce comme ça ? Si je ne te savais pas honnête, je penserais que tu viens de rouler quelqu'un !

Mathieu eut un haut-le-corps, comme si cette réflexion le choquait, et répondit avec le même accent méridional que celui du prêtre :

— Moi, rouler quelqu'un ? Pense-toi un peu, Dédé ! Si je ris, c'est parce qu'Ernest vient de m'en raconter une bien bonne !

— Ah bon ? Ça tombe bien, je vais justement chez lui pour lui acheter des bougies. J'en profiterai pour lui demander de me la raconter.

L'inventeur, mécontent de sa piètre ruse, changea d'attitude et prit une mine vertueuse :

— Tu n'y penses pas ! Tu connais Ernest avec ses histoires de eu... riosité malsaine, se hâta-t-il de corriger.

Le prêtre lui coula un regard soupçonneux :

— Je ne te savais pas si puritain. Dis-moi, Mathieu, à quelques mois près, il y a combien de temps que je ne t'ai pas vu à la messe ?

Rousselin se sentit rougir.

— Oh, pas longtemps ! répondit-il avec la plus parfaite mauvaise foi. Le mois dernier, je crois. Enfin... Moi, je t'ai vu — mais toi, tu ne m'as pas vu, parce que j'étais caché dans la foule.

— Dans la foule ? Vraiment ? Alors, ce devait être à la messe de minuit, l'an dernier, car c'est le seul jour où mes paroissiens se rassemblent — sans trop se faire prier — dans la maison de Dieu... Et à confesse, Mathieu ? Oh, je ne te demande pas à quelques mois, juste à quelques années près...

De plus en plus penaud, l'inventeur baissa la tête :

— Tu sais ce que c'est Dédé, la vie de fou que je mène, avec mes recherches. C'est bien simple : je suis toujours sur la brèche, à mettre au point ceci, à bricoler cela, à inventer...

—... des mensonges ? insinua le bon curé en contenant son envie de rire. Allez, vaï, je sais que tu es un brave type, même si tu ne viens pas souvent à la messe. Mais sache que je suis ton ami et que j'ai à la cure un de ces vins de noix dont tu me diras des nouvelles, si tu acceptes mon invitation à prendre un verre un de ces quatre... Par exemple, le jour où tu viendras te confesser...

Jérémy et Stella roulaient côte à côte à bicyclette, sur la route peu fréquentée du Vallon du Bruguet. Après avoir commenté la dramatique agression des dealers, ils se remémoraient le singulier gag de la journée — ce qui était tout de même plus agréable.

— Le gros Benoît le derrière dans l'eau — j'ai cru mourir de rire ! gloussa la petite Québécoise. Mais blague à part, poursuivit-elle, reprenant son sérieux, qu'est-ce qui a bien pu se passer, pour qu'il s'envole comme ça et tombe dans le bassin ? D'ailleurs, il est arrivé la même chose aux dealers, tout à l'heure... C'est vraiment étrange...

Jérémy eut une moue d'ignorance :

— Je n'y comprends rien, moi non plus, je peux te l'assurer.

Stella fut reprise par le fou-rire :

— Et quand la Bonbonne a reçu le nénuphar sur la figure et qu'il s'est mis à taper du poing dans l'eau comme un fou ! hoqueta-t-elle. Je n'arrivais même plus à respirer !

— C'est sûr, ça valait un dessin animé de Tex Avery ! Avec les fesses dans la flotte et les nénuphars autour, on aurait dit une grosse grenouille !

Les deux enfants rirent de plus belle. Puis une expression pensive apparut sur le joli visage de la fillette, qui demanda soudain :

— Dis, Jérémy, tu sais ce que ça veut dire, Psiboy ? (Il la considéra d'un air étonné et elle reprit :) C'est Jeff qui a employé ce mot, pendant que la Bonbonne jouait les montgolfières — et il te regardait, à ce moment-là.

Troublé, envahi par un sentiment étrange, il analysa ces deux termes. Sur le moment, il n'avait pas prêté une attention particulière aux paroles du jeune Américain, bien qu'il les eût sinon comprises, du moins appréhendées de façon purement instinctive. Mais à présent, maintenant que Stella soulevait ce point précis, elles le plongeaient dans un abîme de réflexion.

— Je sais simplement que psi — avec un i, et non un y — est utilisé pour désigner les facultés psychiques particulières que possèdent certains humains... Euh... Dans le lot, il doit y avoir quelque chose comme une action à distance sur la matière, mais je n'en sais pas plus. Il faudra que je demande à Jeff...

Embarrassé, tant par la question de son amie que par les difficultés qu'il éprouvait à y répondre, il accéléra son allure. En sens inverse arrivait, juchée sur un vieux vélo, une dame d'un certain âge à l'allure encore jeune. En minijupe et tee-shirt myosotis, coiffée d'un chapeau de paille à large bord, elle portait de grosses lunettes de soleil.

— Bonjour, les enfants ! fit-elle en leur décernant un large sourire.

Stella hésita, mais Jérémy répondit, avec un geste amical :

— Bonjour, madame...

— Qui est-ce ? interrogea la fillette lorsque la cycliste les eut dépassés. Tu la connais bien ?

— Non, pas vraiment. Je sais juste que c'est une aristocrate — une comtesse, ou une baronne... Nous l'avons croisée, un jour, avec mon grand-père. Il paraît qu'elle est un peu bizarre. Les gens du coin l'appellent l'Originale, mais je n'ai jamais entendu personne en dire du mal.

Ils stoppèrent bientôt devant un vieux portail, à l'amorce du chemin perpendiculaire à la route qui menait à la splendide villa des parents de Stella. Celle-ci posa un pied à terre, paraissant réfléchir, préoccupée :

— JérémY, il s'est passé des tas de choses incompréhensibles, aujourd'hui. Même toi, tu étais bizarre...

— Bizarre ? Ce doit être parce que je pensais à Cossard. J'étais inquiet à son sujet. La blonde Québécoise retrouva le sourire.

— Je préfère ça, dit-elle. J'avais peur que tu ne sois fâché — et je ne voyais vraiment pas pourquoi tu l'aurais été. OK, JérémY, à ce soir. Ça tient toujours, j'espère ?

— Bien sûr, Stella, confirma-t-il en l'embrassant sur les deux joues.

— Au fait, j'ai eu une idée, pour les Compagnons de la Licorne... Est-ce qu'on ne pourrait pas admettre des grandes personnes, si nous les jugions valables ? Ça pourrait nous être utile, tu ne crois pas ?

JérémY, qui n'avait pas envisagé cette hypothèse, réfléchit un instant, puis acquiesça.

— Pourquoi pas ? fit-il. Il faudra soumettre ton idée au Grand Conseil Secret, mais moi, je voterai pour. (Il marqua une brève hésitation silencieuse.) Tu sais, je suis rudement content que tu fasses partie de notre confrérie. Comme ça, on sera encore plus souvent ensemble !

Elle eut un élan vers lui et l'embrassa de nouveau, puis lui lança, avant de s'éclipser, confuse et rougissante :

— Moi aussi, je suis contente, JérémY... A ce soir.

Après avoir quitté Stella, JérémY s'éloigna en pédalant joyeusement. Il venait de négocier prudemment le premier virage de la route, roulant bien à droite, lorsqu'un étrange phénomène se produisit sans qu'il en ait conscience...

A une centaine de mètres de là, sur le bas-côté, apparut graduellement un couple de personnages translucides, tous deux vêtus d'un collant métallisé. L'homme était grand et robuste, avec une solide musculature et un visage sympathique ; la femme, très belle, avec de longs cheveux blonds, portait sur la poitrine un splendide pectoral d'or incrusté de pierres précieuses qui chatoyaient de feux multicolores. Leurs silhouettes gagnèrent en densité et devinrent transparentes, tandis qu'ils regardaient avec émotion le garçonnet qui venait droit sur eux, inconscient de leur présence.

Il traversa leurs corps fluidiques sans même s'en apercevoir, sifflotant une chanson guillerette — dans laquelle il était facile de reconnaître la « patte » de son père — et s'éloigna en direction de sa maison.

Shorn et Yunga Kaloornao s'étaient retournés pour le suivre des yeux, le visage attendri.

— Il ne nous a pas vus, constata avec regret la jeune Ghornienne.

— Il est trop tôt, ma chérie. Il n'est pas prêt ; le temps n'est pas encore venu. JérémY n'a que dix ans de cette planète — ce qui correspond à cinq de la nôtre...

Elle prit amoureusement le bras de son époux et soupira :

— Nous avons quand même fait un beau petit Terrien...

— Avec, tout de même, la contribution de son père et de sa mère en ce monde, rappela Shorn en l'enlaçant. Nous ne sommes que ses co-parents, ne l'oublie pas. Mais la part de notre code génétique que nous lui avons transmis fera de lui un enfant exceptionnel ! (Il sourit.) Un enfant du Cosmos, qui découvrira graduellement ses étonnants pouvoirs lorsque le besoin s'en fera sentir — comme tout à l'heure, dans la cour du lycée.

— Un Psiboy, ainsi que l'a si astucieusement surnommé l'un de ses amis, renchérit Yunga.

Shorn effleura ses lèvres d'un baiser :

— Il est temps de repartir. Le contact transdimensionnel va s'interrompre — et il ne faudrait pas que Tanennkor, ou l'un de ses sbires, s'aperçoive de notre escapade.

Ils s'éloignèrent sur la route, main dans la main, tandis que leurs silhouettes paraissaient se diluer dans l'air, invisibles aux yeux des humains vivant sur la Planète Bleue.

Les mains blanches de farine, la mère de Jérémy préparait un gâteau lorsqu'il fit irruption en trombe dans la cuisine.

— ' Soir, m'man ! lança-t-il.

Il déposa sur sa joue un baiser hâtif et se rua vers le réfrigérateur, où il prit une bouteille de lait. Il en but au goulot plusieurs gorgées et la remit en place.

— Je t'ai préparé un sandwich. Il est sur le vaisselier.

— Merci, m'man ! répondit-il en filant vers la porte.

— Hé ! Où vas-tu ? Tu n'as pas de devoirs ?

— Oh, pas beaucoup, m'man, assura-t-il, oubliant de parler de sa punition. Mais je les ferai tout à l'heure — ou demain. Bon, je vais voir comment va Cossard.

Il sauta à pieds joints les trois marches du perron et commença à mastiquer son sandwich en longeant la maison à pas lents, l'air à présent indécis. Sa conversation du matin avec le percheron n'avait-elle été qu'un rêve ? Ou bien celui-ci allait-il l'accueillir de son incroyable « voix » grave ?

Parvenu à l'angle de la bâtisse, il se pencha et coula un regard oblique vers la partie gauche de l'enclos. Le cheval, qui paraissait l'attendre, la tête légèrement penchée de côté, le héla dès qu'il le vit :

— *Viens, Jérémy ! Ecoute ! J'ai quelque chose à te dire.*

Tel un garnement pris en faute, l'enfant s'approcha jusqu'à la clôture, hésitant. Il esquissa un geste pour caresser Cossard — mais y renonça aussitôt, horriblement gêné et quelque peu mal à l'aise.

— C'est bien vrai, Cossard ? Tu parles ? demanda-t-il, la gorge nouée.

— *Tu n'as pas rêvé : je parle,* confirma le percheron. *La preuve, c'est que tu m'écoutes, non ?*

— Et... Il y a d'autres personnes qui peuvent t'entendre ?

L'animal secoua sa grosse tête.

— *J'ai essayé, mais ça n'a pas marché. Je crois que, pour l'instant, tu es le seul humain dans ce cas.*

— Mais pourquoi moi ? demanda Jérémy, incapable de se départir de son incrédulité.

— *Ça, je n'en sais rien.*

— *Moi non plus !*

L'enfant se raidit, le front couvert de sueur. Cette nouvelle voix, moins grave, qu'il percevait mais n'entendait pas — au sens strict du terme —, paraissait monter du sol. Baissant les yeux, il découvrit Wabydoo qui remuait la queue en le regardant d'un air joueur. Songeant que la situation commençait à tourner à l'absurde, Jérémy interrogea

d'une voix qu'il essayait de rendre ferme :

— Comment ? Toi aussi, tu parles ?

Le bearded collie s'assit à ses pieds, sans cesser d'agiter son appendice caudal, et jeta un coup d'œil au cheval.

— *Ben oui, comme tu vois... Qu'est-ce que tu croyais, Jérémy ? Que seul ce grand baudet avait droit à la parole ?*

Cossard souffla des naseaux, sarcastique :

— *Il ne manquait plus que ce sac à puces !*

Wabydoo grogna, mécontent de l'outrage, mais il trouva plus sage de déguerpir lorsque le percheron se mit à hennir en agitant sa tête et la crinière. Une fois à bonne distance, le chien lança quelques aboiements, pour la forme. Tout à la fois troublé et amusé, Jérémy les considéra, pensif :

— Au lieu de vous disputer, vous pourriez peut-être me dire pourquoi vous ne m'avez pas parlé plus tôt ?

— *On te parlait, assura Cossard, mais tu ne nous entendais pas.*

A cet instant, un bruit de moteur leur fit tourner la tête à tous les trois. Une vieille R20 fort mal entretenue, qui venait de franchir le portail, manœuvrait pour se garer à quelques mètres de la maison. Deux hommes sortirent du véhicule. L'un était grand, maigre, vêtu d'un costume sombre et tenait une serviette de cuir à la main. Son acolyte, petit et rondouillard, affecté d'une importante calvitie frontale, portait un costume vieillot et étriqué ; il avait lui aussi une sorte de cartable à l'apparence franchement désuète. En dépit de la distance, Jérémy leur trouva l'air revêche et antipathique.

Sa mère parut sur le perron, s'essuyant les mains avec un torchon. Les deux hommes se dirigèrent vers elle et lui adressèrent quelques mots, inaudibles à cette distance. Elle hocha la tête, visiblement contrariée, puis invita les rébarbatifs visiteurs à entrer.

— *J'aime pas ça du tout, grogna Wabydoo.*

— *Qu'est-ce que ces oiseaux de mauvaise augure viennent faire ici ?* renchérit Cossard.

Jérémy eut un geste évasif ; il n'en avait pas la moindre idée, mais au creux de son estomac naissait la boule douloureuse d'un sourd pressentiment.

Dans le living, Patricia Duvallois regardait avec anxiété l'huissier rondouillard tirer de son cartable râpé des feuillets dactylographiés, à l'en-tête du cabinet G. Pingret et A. Destrousse. Son comparse filiforme, de son côté, déroulait sur la table une affiche portant en gros caractères l'inscription : VENTE AUX ENCHERES D'UNE MAISON. Du plat de la main, il la maintint dépliée et déclara d'une voix sèche, dépourvue de toute trace de sentiment humain :

— Désolé, madame, mais nous ne pouvons attendre votre mari. Nous n'avons pas que ça à faire...

Le visage décomposé, la jeune femme essaya de parlementer :

— Mais mon époux est juste allé poster du courrier à Valbonne, à trois kilomètres à peine ! Il ne devrait pas tarder à revenir...

Pingret redressa sa grande carcasse maigre à faire peur :

— De toute manière, qu'il soit là ou non ne change rien à la situation. Pour nous, c'est exactement la même chose. Nous sommes dans l'obligation d'apposer cette affi-

chette à l'extérieur afin de signifier publiquement la mise aux enchères de votre maison. Et nous le ferons, conclut-il d'une voix où paraissaient s'entrechoquer des glaçons.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça ! implora Patricia. Accordez-nous un délai supplémentaire pour payer — vous savez bien que nous finirons par régler nos dettes...

Destrouse ricana, et ses bajoues de bulldog tremblotèrent comme de la gelée. Pingret, quant à lui, se contenta d'un vague geste de la main :

— C'est votre problème, madame. M. Duvallois, votre époux, ayant commis l'imprudence d'acquérir des parts dans une société d'édition musicale qui a déposé son bilan — au lieu de lui verser les droits mirifiques auxquels il s'attendait —, le voilà responsable d'une partie des dettes de cet éditeur... de second ordre. De surcroît, vous devez plusieurs remboursements mensuels du prêt pour la construction de cette maison, sans parler de ceux contractés pour l'équipement d'un studio d'enregistrement et pour la réalisation d'une piscine !

— Vous avez eu toutes les possibilités d'arrangement et vous n'avez rien réglé, renchérit Destrouse. Vous étiez pourtant prévenus. Votre maison a été saisie et le tribunal a tranché : elle sera donc vendue aux enchères. Vous auriez dû vous en soucier plus tôt.

Patricia sentait ses nerfs la lâcher. Les yeux embués de larmes, elle essaya une fois encore de temporiser :

— Mais nous n'avons besoin que d'un peu de temps. Mon mari est en pourparlers avec un autre éditeur, et plusieurs de ses compositions ont beaucoup plu à un chanteur célèbre, qui a promis de les interpréter... Nous allons avoir de l'argent, nous pourrons payer — bientôt...

— Dans ce cas, répliqua l'obèse sur un ton ironique, tout est parfait. Vous n'aurez aucun problème pour vous acheter une autre maison — ou pour racheter celle-ci à son nouveau propriétaire !

Au comble du désespoir face à cette cruelle attitude, Patricia se laissa choir sur une chaise, le corps secoué de sanglots. Mais cela n'empêcha pas les deux sinistres individus de lui faire signer l'exploit d'huissier — un bien bel « exploit », en vérité !

Jérémy — qui, en dépit de son inquiétude, avait repris sa conversation avec Cossard et Wabydoo — tourna soudain la tête en direction de la maison. Comme un écho lointain, il entendait l'étrange vibration accompagnée de notes mélodieuses — sa petite musique intérieure, comme il l'appelait machinalement — et percevait, quoique encore confusément, le chagrin et la douleur de sa mère. C'était une sensation vraiment bizarre de pouvoir ainsi capter les sentiments, les joies et les peines d'autrui, songea-t-il, bouleversé. De toute évidence, ce phénomène relevait du même ordre que sa capacité de parler aux animaux — voire de soulever quelqu'un à distance pour le laisser retomber dans trente centimètres d'eau ou le catapulter contre un mur...

Une image apparut à la lisière de son esprit — celle d'une petite sphère de lumière qui changeait de couleur. L'avait-il réellement vue un jour ? Il ne s'en souvenait pas, mais en lui naquit la certitude que cette « chose » mystérieuse ne représentait pas une menace, bien au contraire ! Peut-être même avait-elle un rapport avec ses pouvoirs psi...

Il fronça les sourcils, s'interrogeant au sujet du terme employé par Jeff, après le bain forcé de Larieux. Psiboy... Psi... Soudain, sans raison apparente, un mot s'élabora

dans son subconscient pour remonter à la surface de son esprit : Psychokinèse ! Et il sut que celui-ci qualifiait ce prodigieux talent qui permettait de déplacer à distance les objets — et, accessoirement, la Bonbonne ou quelques dealers... Psychokinèse — ou effet PK.

D'où cette connaissance, cette certitude pouvait-elle bien lui venir ? Il s'était déjà posé une question analogue — sans lui trouver de réponse — dans les vestiaires de la piscine et, auparavant, à propos d'Héraclite, lorsque son soudain savoir au sujet du philosophe grec lui avait valu cinq cents lignes...

Quel salaud, ce Faugeas !

Au même instant, ledit Faugeas était fort occupé à rédiger un article où il fustigeait dans les grandes largeurs la parapsychologie, cette « pseudo-science de charlatans ». Son idole, le professeur Malaval-Darbaud, lui avait demandé de s'en charger pour le *Bulletin du Collectif Rationalo-Positiviste*, en vue d'un numéro spécial consacré aux « escrocs de l'irrationnel ».

Quelle ne fut pas la surprise du professeur de français de voir sa tasse de café se soulever toute seule et s'incliner pour verser lentement son contenu sur la pile des feuillets déjà dactylographiés ! Il demeura un instant figé, l'index immobilisé au ras d'une touche de sa machine à écrire — puis se leva brusquement, renversant sa chaise au passage.

— C'est... c'est impossible, grommela-t-il, les yeux exorbités, essayant de conserver son calme. J'ai été victime d'une illusion ; j'ai dû renverser moi-même cette tasse de café, sans m'en rendre compte... Ou alors, c'est le chat, ou une souris — ou un courant d'air ! De... de toute manière, poursuivit-il en bégayant, la parapsychologie est une imposture, une foutaise... On le sait, car la science avance^[4] !

Aucun nouvel événement « illusoire » ne se manifestant, le cartésien impénitent finit par trouver le courage de s'approcher des feuillets souillés — et découvrit avec effroi *qu'ils ne portaient plus la moindre inscription* ! Hormis les taches brunes laissées par le café, ils étaient aussi vierges qu'au moment de leur sortie de l'usine à papier !

Faugeas attira à lui une bouteille de whisky et en lampa une grande goulée. Le lendemain, quand il se réveillerait avec une sévère gueule de bois, il pourrait toujours mettre sur le compte de l'ivresse les phénomènes inexplicables auxquels il n'avait pas, ne pouvait pas avoir assisté !

Ignorant l'incident dont venait d'être victime son « cher » professeur de français, Jérémy, depuis l'enclos, fixait son attention sur le perron, où venaient d'apparaître les deux huissiers. Ils en descendirent les marches et se mirent en demeure de punaiser une affichette sur l'un des montants en bois du portail. Aux pieds de son maître,

4. — A l'évidence, Noël Faugeas a gobé « rationnellement » le livre *OVNI, la science avance*, cosigné par Jean-Claude Bourret, mais écrit par son maître à penser : Jean-Jacques Vélasco, responsable du SEPRA (Service d'Expertise des Phénomènes de Retombées Atmosphériques, CNES, Toulouse), un organisme bidon, payé par les contribuables pour dénaturer la vérité — le duo Bourret-Vélasco le démontre — et intoxiquer le public ! Le rôle totalement négatif du SEPRA et de certains de ses propagandistes a été vigoureusement dénoncé par votre serviteur Jimmy Guieu dans l'ouvrage documentaire *Nos « maîtres » les extraterrestres* (Les Presses de la Cité), ainsi que dans diverses vidéocassettes documentaires de la série *Les Portes du Futur*, produite par « Dimension 7 », Marseille, et distribuée par Ciné Horizon, 8, rue Pradier, 75 019 Paris. (N.D.L.A.)

Wabydoo grogna entre ses crocs :

— *Je savais bien qu'il allait se passer quelque chose !*

L'enfant ne l'écoutait pas. Le regard fixe, les paupières légèrement plissées, il se concentra sur l'affiche, que les deux oiseaux de mauvais augure — selon l'excellente définition de Cossard — avaient bien du mal à faire tenir. Et bien que ladite affichette se trouvât à une soixantaine de mètres et qu'elle eût été disposée de dos, par rapport à Jérémy, le texte qu'elle portait s'étala soudain devant ses yeux, inexplicablement agrandi : *VENTE AUX ENCHERES D'UNE MAISON sise à...* Suivaient l'adresse, les motifs de la saisie et les modalités de mise aux enchères publiques.

Etreint par l'angoisse, il partit en courant, puis ralentit le pas en voyant sa mère sortir de la maison. Les huissiers, satisfaits d'avoir pu placarder l'affiche, retournaient vers leur vieille voiture poussiéreuse. Jérémy aperçut soudain son grand-père qui remontait de la rivière, avec sa canne à pêche et son panier en osier vide. S'étonnant de voir sa fille en pleurs, Mathieu jeta un regard hostile aux duettistes porte-malheur et laissa tomber son matériel de pêcheur pour serrer dans ses bras Patricia, dont le visage était baigné de larmes.

Indifférents à la détresse de celle-ci, Pingret et Destrousse montèrent dans la R20. Jérémy, debout au milieu du chemin, fixait la voiture de ses yeux devenus presque lumineux. L'obèse tourna la clef de contact — sans autre résultat que quelques ratés. Il effectua plusieurs autres tentatives, toujours en vain. A ses côtés, son compagnon filiforme commençait à s'impatienter, tandis que l'enfant, pour rejoindre sa mère et son grand-père, se rapprochait du véhicule récalcitrant.

Au moment où il arriva à la hauteur de celui-ci, les quatre portières s'arrachèrent de leurs charnières et tombèrent au sol avec fracas. Les huissiers n'eurent pas le loisir d'analyser ce phénomène : secouée par une force mystérieuse, la voiture s'était mise à tanguer sur place, pendant que Jérémy obliquait vers le perron. Le capot se souleva, s'arracha, voltigea à distance en même temps que le bouchon du radiateur sautait avec une détonation, laissant fuser un épais jet de vapeur ! Les cahots s'intensifièrent, ballottant les charognards de pauvres gens qui, paniqués, s'accrochaient aux montants des portières disparues, cherchant à s'extraire de leur poubelle mécanique en pleine crise d'hystérie.

Accompagné par sa petite musique intérieure, Jérémy gravit les marches et courut se blottir dans les bras de sa mère et de son grand-père de plus en plus intrigués. Mathieu marmonnait entre ses dents, parlant de « justice immanente », mais surtout, il paraissait trouver assez drôle les soubresauts désordonnés, de plus en plus violents, de la guimbarde — dont les passagers venaient d'être à plusieurs reprises catapultés vers le plafond, avec une telle force que deux bosses étaient apparues dans le toit de la R 20 !

Les quatre pneus se dégonflèrent avec un sifflement lamentable ; l'automobile s'affaissa ; le pare-choc arrière se détacha avec un craquement. Devant ce tableau, Patricia finit elle aussi par sourire à travers ses larmes, étreignant son fils qui baissait la tête, paraissant se concentrer — tout en coulant un regard en biais vers le véhicule moribond.

Au prix des pires difficultés, les huissiers parvinrent enfin à s'extirper de leur fâcheuse position. Ils tombèrent à genoux, ahuris, puis se relevèrent et, titubant, se palpant le crâne, se hâtèrent de s'éloigner de la voiture ensorcelée. Comme pour saluer

leur déconfiture, le pot d'échappement lâcha une assourdissante pétarade avant de se rompre et de tomber à terre.

Tremblant autant de rage que de frayeur, les deux hommes se tournèrent vers la mère de Jérémy. Brandissant un index menaçant, Destrousse postillonna de colère :

— C'est vous ! C'est votre faute ! Vous avez saboté notre voiture presque neuve !

— Je suis témoin ! aboya Pingret, livide, avec une mauvaise foi scandaleuse. Nous sommes assermentés, vous savez ? Tout ce que nous dirons à la justice sera considéré comme irréfutable ! Vous allez avoir de sacrés ennuis, croyez-moi !

Mathieu suffoqua d'indignation :

— Des ennuis ? Vous croyez que vous ne nous en avez pas assez fait, des ennuis ? Si je ne me retenais pas, je... je... (Vibrant de rage, il brandit le poing, trop en colère pour parvenir à s'exprimer sans bafouiller :) Je vais vous... vous sortir... a-a-avec pertes et fracas !

Un sinistre craquement retentit. Pingret et Destrousse, ouvrant des yeux démesurés, firent vivement volte-face, révélant le dos de leur veston, fendu verticalement du col jusqu'en bas ! Puis, comme s'ils avaient tous deux reçu un formidable coup de pied aux fesses, ils bondirent en avant en poussant des hurlements du plus haut comique.

Jérémy sourit. *Il lui avait suffi d'ébaucher mentalement les coups de pied en question pour qu'ils se transforment à distance en coups de pied « fluidiques » — encore que fort matériels pour les postérieurs qui les avaient encaissés !*

— Je vous ferai remarquer que, malgré mon envie de vous casser les dents, je n'ai pas bougé de ma place, tint à signaler Mathieu, luttant contre l'envie de rire qui s'emparait de lui. Il faut croire qu'il y a quelqu'un derrière vous, bien planqué, qui s'amuse à vous botter le train — bien que je ne voie autour de vous que l'épave qui vous a servi de voiture jusqu'à aujourd'hui... Il faudra d'ailleurs que je tire ce tas de ferraille jusqu'à la décharge, tout à l'heure...

« Tiens, fit-il, la main en cornet derrière l'oreille, j'entends un bruit bizarre — comme qui dirait des coups de pied au truc, si vous voyez ce que je veux dire ?

Jérémy « voyait » très bien, lui ; les mouvements qu'il esquissait discrètement avec son pied droit se traduisaient à distance par de formidables coups dans le postérieur des deux importuns ! Incroyable ! *Le fait de visualiser la scène suffisait à la concrétiser à distance !*

Soudain, les pantalons des huissiers se déchirèrent avec un parfait ensemble et tombèrent en accordéon sur leurs chevilles, révélant de superbes caleçons : à fleurs pour le maigre Pingret et à cœurs enlacés pour le dodu Destrousse ! Quant à leurs cartables, qui avaient volé au loin, ils s'étaient ouverts et leur contenu s'éparpillait, s'envolant vers la rivière !

Secoué par des hoquets de rire, le grand-père attrapa au vol l'un des documents et l'agita vers les huissiers :

— Tenez, j'ai pu en sauver un...

Les deux hommes remontèrent tant bien que mal leurs pantalons en lambeaux et firent quelques pas vers Mathieu. Ce dernier leur tendit le procès-verbal de saisie qu'il tenait... ouvrant les doigts bien avant qu'ils n'aient pu s'en emparer. Le papier virevolta dans les airs, hors de portée, prenant comme les précédents le chemin de la rivière.

— Désolé, pouffa l'inventeur. Je crois que c'était notre saisie — enfin, la vôtre. On dirait que vous ne l'avez pas *saisie* à temps !

Destrousse se redressa, rouge de colère, tenant ce qui restait de son pantalon :

— Nous reviendrons ! éructa-t-il. Vous pouvez compter là-dessus !...

— C'est ça, ricana Mathieu. Allez, au revoir, messieurs ! Et bon vent !

Les coups de pied occultes reprirent de plus belle. En caleçon, les vêtements en loques, les huissiers tentèrent de courir, mais ils ne cessaient de tomber et de se relever, les pantalons en accordéon sur les chevilles.

Un hennissement furieux leur fit tourner la tête et leur panique redoubla lorsqu'ils virent Cossard se ruer vers eux, escorté d'un Wabydoo aboyant à tout va et de Pivoine — un énorme cochon.

Au moment où ils atteignirent le portail, ils durent faire un brusque saut de côté afin d'éviter de percuter le break 405 de Marc Duvallois, de retour de Valbonne. Puis, tenant leurs hardes à deux mains, ils s'enfuirent à toutes jambes sans demander leur reste.

Interloqué, le compositeur avait dû faire un écart pour ne pas renverser ces « fous » en guenilles, au risque de rayer la peinture gris métallisée de sa voiture. Il franchit à son tour le portail, dans l'autre sens, et son étonnement augmenta lorsqu'il découvrit l'épave en pièces détachées qui trônait devant la maison. Il alla se garer un peu plus loin et sortit de sa voiture alors que Cossard, Wabydoo et Pivoine revenaient sagement au bercail.

— Qui étaient ces deux zouaves ? demanda-t-il à Patricia qui courait vers lui, ses yeux rougis indiquant qu'elle avait pleuré.

Elle se jeta dans ses bras, de nouveau au bord des larmes, et il lui caressa les cheveux avec tendresse tandis qu'elle répondait entre deux hoquets :

— Des huissiers... La maison va être vendue aux enchères ! Mon chéri, qu'est-ce qu'on va devenir ? Tu imagines l'expulsion ? Tout abandonner à ces rapaces ? Où irons-nous, avec les animaux ?

Sur le perron, Mathieu, embarrassé, ébouriffa les boucles blondes de Jérémy en coulant un regard accablé au couple enlacé.

— Je n'aurais jamais pensé que cela arriverait si vite, murmura Marc, bouleversé.

Tenant toujours Patricia par la taille, il gravit les marches et caressa la joue de son fils en esquissant un pâle sourire :

— Est-ce que mon bonhomme a fini ses devoirs ?

— Euh... Pas encore, papa.

— Eh bien, fiston, il va falloir t'y mettre. Nous avons à parler, ta mère et moi.

Jérémy considéra ses parents, dont il percevait l'accablement. Il n'avait vraiment pas le cœur à s'enfermer dans sa chambre pour y faire ses devoirs — avant de s'attaquer à l'injuste punition infligée par Faugeas.

— Je ne pourrais pas rester un peu avec grand-père ? interrogea-t-il.

Le compositeur contempla son beau-père, puis la voiture en pièces détachées, l'air préoccupé :

— C'est vous qui avez fait ça ?

Mathieu, se dandinant d'un pied sur l'autre, s'autorisa un sourire :

— J'aurais bien voulu — mais non !

Rassuré, mais toujours aussi intrigué par l'état dans lequel se trouvait le véhicule, Marc se tourna vers Jérémy :

— D'accord, tu peux rester avec grand-père. Mais surveille-le bien, hein ? (Emu par la détresse de l'enfant, il se pencha vers lui, le serra dans ses bras et s'adressa à lui avec gravité, comme à un adulte :) Rappelle-toi ce que je t'ai déjà dit, Jérémy : il ne faut jamais perdre confiance dans l'avenir.

Les yeux emplis de larmes, l'enfant articula d'une voix enrouée :

— Papa... Si on devait partir, on pourrait emmener Wabydoo, Cossard et Pivoine ?

— Ecoute, fiston, rien n'est encore fait, mais tu peux être certain que je ferai tout mon possible pour éviter ça. Quant aux animaux, c'est promis : on les gardera, assura le compositeur en se relevant avant de pousser doucement Jérémy vers Mathieu. Qui sait ? Peut-être ton grand-père fera-t-il un jour une invention qui lui apportera gloire et fortune !

Patricia embrassa son fils, infiniment triste, puis elle entra dans la maison avec Marc. Tous deux avaient visiblement encaissé un coup très dur, ce dont témoignaient leurs épaules voûtées et l'expression désolée de leur visage.

— Dis, grand-père, demanda Jérémy, tu me montres ta dernière invention ?

Mathieu hésita, embarrassé :

— C'est qu'elle n'est pas tout à fait finie. Té, attends-moi là ! Si j'arrive à la terminer d'ici un quart d'heure, je t'appelle. Sinon, eh bien, ce sera pour plus tard. D'accord ?

Son petit-fils acquiesça d'un mouvement de tête et s'assit sur la marche inférieure du perron, les jambes repliées, entourées de ses bras, le menton appuyé sur les genoux, et il regarda tristement l'inventeur s'éloigner vers son laboratoire.

Au passage, Mathieu jeta un coup d'oeil à l'épave en morceaux qui avait appartenu aux deux huissiers. Malgré la gravité de la situation, un certain amusement le gagna. L'état de la voiture lui rappelait en effet une de ses inventions récentes, le « rayon nettoyant », qu'il avait expérimentée sur une fourgonnette de la gendarmerie. Les pandores, en la retrouvant décapée et la tôle pleine de trous, avaient eu bien du mal à croire qu'il avait seulement voulu lustrer leur véhicule, et il avait fallu l'intervention du maire de Valbonne en personne pour faire relâcher l'inventeur — dont le seul commentaire avait été que son « truc n'était pas tout fait au point »...

Arrivé à la ferme, Mathieu se dirigea vers la bâtisse branlante qui abritait son laboratoire. Pas moins de cinq verrous et trois cadenas maintenaient fermée la porte vermoulue et rafistolée de partout, sur laquelle était clouée une pancarte portant l'inscription suivante, rédigée d'une écriture malhabile :

LABORATOIRE SECRET
DÉFENSE D'ENTRER OU DE SORTIR
DANGER PERMANENT
PIÈGES A FEU, PIÈGES A LOUPS, PIÈGES A RATS
Y A RIEN A VOIR, CIRCULER !
ATTENTION ! MEFI !
CE LABORATOIRE DE RECHERCHES N'EST PAS UNE SUCCURSALE DE
SOPHIA ANTIPOLIS !

Prudent à l'extrême, Mathieu promena autour de lui des regards circonspects avant de se hisser sur la pointe des pieds pour récupérer le trousseau de clefs caché dans une fissure du mur, au-dessus du chambranle. Il ouvrit successivement les cinq verrous et les trois cadenas, puis entra dans le local puissamment protégé dont il repoussa la porte...

Quelque chose se referma soudain sur sa cheville et il se mit à pousser des cris de douleur entrecoupés de jurons. Le visage crispé par la souffrance, il ressortit en titubant, sautant à cloche-pied, pour aller s'asseoir sur le tronc d'arbre servant de banc, et entreprit d'écartier les mâchoires du piège — au ressort par bonheur en partie détendu — qui enserraient son pied gauche. Il en avait disposé une grande quantité, afin de faire obstacle aux espions et aux voleurs, tant du KGB que de la NASA, ainsi qu'aux écumeurs de clapiers — lesquels, reconnaissait-il bien volontiers, étaient plus communs que les agents secrets des puissances étrangères !

Toujours assis sur la première marche du perron, Jérémy ressassait les implications de la visite des huissiers. Le bruit des sabots du percheron lui fit lever la tête et il alla à la rencontre de celui-ci. A mi-chemin de la ferme et de la villa, l'enfant appuya sa tête sur la joue de Cossard, incapable de refouler plus longtemps son chagrin. Désireux de le consoler, le cheval frotta ses naseaux contre lui, et sa voix de basse s'éleva :

— *Voyons, Jérémy, ce n'est pas la peine de pleurer comme ça. Nous sommes avec toi. Tu verras, tout s'arrangera, même si la journée n'a pas été très bonne...*

— Tu parles d'une journée ! s'écria l'enfant. Ce matin, mon prof me punit et me colle cinq cents lignes ! Ce soir, j'apprends que je n'ai peut-être plus de maison ! Si tu n'étais pas là, ce serait le jour le plus triste de ma vie...

Wabydoo, qu'il n'avait pas entendu s'approcher, se frotta contre ses jambes et lui donna un coup de langue réconfortant sur la main.

— *C'est bien pour ça que tu peux compter sur nous*, dit-il, insistant sur le dernier mot. *Et s'ils veulent nous prendre la maison, ils peuvent même envoyer l'armée ; on sera là pour l'accueillir, tu peux nous faire confiance !*

Cossard opina d'un mouvement de tête qui agita sa crinière :

— *Ce roquet a bien parlé ! Pour une fois, je suis presque d'accord avec lui.*

— *Roquet ? Il me traite de roquet ?* grogna le bearded collie. *Si je ne me retenais pas, je ferais du pâté d'alouette avec ce baudet !*

Attiré par l'altercation sans gravité, Pivoine s'approcha et, à la grande surprise de Jérémy, qui ne l'avait jamais entendu parler, intervint d'une grosse voix :

— *Et dire que les humains parlent d'un « caractère de cochon » et d'un « temps de chien » ! Si vous voulez mon avis, ils feraient mieux d'intervertir les termes des deux expressions.*

— *Ça y est, renâcla Cossard, le voilà qui monte sur ses grands chevaux !*

Et il lança un long hennissement qui ressemblait fort à un rire homérique.

Mathieu était en train de refermer avec soin les verrous et cadenas de la porte de son laboratoire lorsqu'il entendit hennir Cossard. Tournant la tête, il découvrit Jérémy qui, outre le cheval, se trouvait en compagnie de Wabydoo et de Pivoine — sans oublier un couple de canards répondant aux patronymes de Jojo et Sidonie, ainsi qu'une ribambelle de poules et poussins.

— Pauvre petit, soupira l'inventeur en secouant la tête. Il a tant de chagrin qu'il en devient fada : voilà qu'il cause avec les bêtes, maintenant !

A cet instant, l'enfant quitta les animaux pour retourner s'asseoir sur le perron, le coude sur un genou et le menton dans la main — la position du « Penseur de Robin », songea le grand-père en regagnant la ferme en claudiquant, pestant contre cette « sâleté de piège » qu'il avait pourtant lui-même posée !

Lorsqu'il ressortit du poulailler, un peu plus tard, Jérémy était toujours assis sur les marches. Boitillant toujours, il traversa la cour pour le rejoindre, et son petit-fils tourna la tête vers lui, étonné :

— Tu t'es fait mal ?

— Non, non, c'est rien. Dans le labo, avec tous mes travaux secrets, j'ai mis des pièges un peu partout... En fait, y en a tellement que je sais plus bien où je les ai placés. Alors, ça arrive que j'en prenne un dans la guibolle. Clac ! Ça fait mal, sur le moment, mais pas trop, parce que c'est des pièges d'occasion que j'ai chinés à la brocante. En réalité, ils font plus de peur que de mal, et je ne suis pas sûr qu'un espion qui s'y ferait prendre abandonnerait la partie... (Une idée lumineuse lui traversa l'esprit, amenant un froncement de sourcils.) Oh ! Fan ! J'ai trouvé : je vais y accrocher des grelots. Comme ça, si un voleur d'inventions se fait piéger, au moins, les grelots m'alerteront et je viendrai lui coller quelques baffes bien senties avant de le traîner chez les gendarmes à coups de pompes dans le postère !

Un instant déridé en imaginant la scène, Jérémy pouffa. Mais le chagrin ne tarda pas à reprendre le dessus et il se remit à renifler. Mathieu entoura alors de son bras réconfortant les épaules de son petit-fils et l'attira contre lui en s'exclamant de sa grosse voix à l'accent méridional :

— Allez, vaï, Jérémy ! On s'en sortira. Ta maman, elle va faire un malheur, un de ces jours, avec ses tableaux qui sont cent fois plus beaux que ceux de Picasso ! Moi, des toiles qui veulent rien dire, où les yeux sont à la place des oreilles et où la bouche remplace le nez, j'en voudrais pas pour boucher les cabinets ! (Il gloussa.) Et ton papa, il a un talent terrible ! Il finira par réussir, tu verras. Ses chansons, elles auront un succès du tonnerre. C'est pas comme ces gringalets chevelus, à la tronche en biais, qui grattouillent leur guitare en bêlant comme des chèvres en rut ! Les chansons de ton papa, on les chantera partout, même dans les petits villages. Et aussi à la radio, à la télé, dans les théâtres, dans les patronages, à l'Olympia. Il saura plus quoi faire de ses disques d'or, tu peux me croire ! Et des maisons, on en aura dans le monde entier, toutes plus belles les unes que les autres, pour quand on voyagera...

Jérémy tourna la tête et leva les yeux sur son grand-père, réconforté par son enthousiasme.

— Tu le crois vraiment ? On ne partira pas ?

— J'en suis certain, mon petit. Té, j'en suis tellement sûr que, dès demain, je vais repeindre la clôture. Et après, je t'emmènerai à la fête foraine. Ça nous fera un peu oublier nos... enfin, les problèmes quoi ! abrégea-t-il en se levant.

Il épousseta le fond de son pantalon et prit dans son gousset une grosse montre retenue par une chaînette.

— Déjà sept heures ! s'exclama-t-il. Il faut que je me dépêche d'aller flanquer cette épave à la décharge. A tout à l'heure, pitchoun...

Et il partit d'un bon pas, songeant à sa dernière invention, à laquelle il avait donné le nom d'« estourbisseur électronique à action compensée ».

Jérémy refermait les volets de sa chambre lorsqu'il aperçut, punaisée sur le portail à claire-voie, la tache claire de l'affiche annonçant les motifs de la saisie de la villa. Ses mâchoires se serrèrent instinctivement tandis qu'il fixait l'imprimé infâmant, et ses yeux devinrent graduellement luminescents. Au milieu de l'affiche se forma un point rougeoyant qui s'agrandit — puis, d'un seul coup, l'imprimé s'enflamma et se réduisit en cendres que la brise du soir ne tarda pas à balayer.

L'enfant battit des paupières, interloqué. Certes, animé par la colère qu'il éprouvait devant l'injustice symbolisée par ce morceau de papier, il avait éprouvé le besoin de le détruire — mais de là à le voir s'enflammer spontanément, comme par magie, il y avait de la marge ! S'agissait-il d'une nouvelle manifestation psi, analogue à celles qui s'étaient déjà produites dans le courant de cette journée riche en événements inexplicables ? Jérémy se promit d'en parler à son grand-père ; même si toutes ses créations n'étaient pas couronnées de succès, l'inventeur possédait des connaissances scientifiques qui lui permettraient assurément de découvrir la raison de cette énigme.

Son regard tomba sur Zéphyrin, qui se dressait dans un angle de sa chambre. Le robot n'avait jamais daigné fonctionner, ses mécanismes internes à la folle complexité n'avaient jamais émis le moindre ronronnement, ses paupières métalliques et ses membres ne s'étaient jamais animés — mais l'enfant se souvenait avec émotion du jour où Mathieu le lui avait offert, en disant :

— Té, je voulais finir Zéphyrin, te faire la surprise d'un robot parfait, qui aurait marché, couru, parlé et qui t'aurait défendu si des voyous t'avaient attaqué — mais j'ai pas pu. Enfin, j'ai pas su... Faudrait s'y connaître en électronique, en racks bourrés de transistors, en servomécanismes — et moi, j'y comprends rien.

— Mais, grand-père, s'était étonné Jérémy, toi qui ne lis jamais de livres sur l'électronique ou la robotique, où as-tu appris des mots comme « racks » ou « servomécanismes » ?

Mathieu avait alors haussé les épaules d'un air négligent, avant d'expliquer :

— Une nuit, quand tu étais encore bien petit, j'en ai rêvé. Quand je me suis réveillé, il y avait tout plein de mots inconnus qui valsaient dans ma tête. Ça m'a tellement filé la migraine que j'y ai plus pensé. (Il avait toussoté.) Alors, voilà : Zéphyrin, je te le donne. Y parle pas, y fait rien, mais comme tu aimes tant les romans et les illustrés de science-fiction, eh bien, ça te fera un bidule de plus dans ta chambre, avec tes maquettes d'astromobiles, de fusées et tout le bataclan.

Empli de joie, le garçon avait alors sauté au cou de son grand-père pour le remercier de ce si merveilleux cadeau — inutile, puisqu'il ne bougeait pas d'un pouce, mais dans lequel son constructeur avait mis tant d'amour qu'il valait tous les jouets du monde aux yeux de Jérémy. Avec le temps, Zéphyrin était même devenu le confident de l'enfant — et ce soir-là, celui-ci ne dérogea pas à ses habitudes, contant au robot immobile ses malheurs et ceux qui frappaient sa famille.

Insensible, l'androïde demeurait dans son coin, sur un socle de bois également fabriqué par le grand-père, entre une armoire pleine de vêtements et une bibliothèque croûlant sous le poids de l'aquarium réservé à Méli et Mélo, deux gros poissons rouges, mais aussi d'une quantité de livres : romans de SF et documentaires sur les OVNI,

l'archéologie mystérieuse, l'astronomie ou les civilisations disparues... A côté de ces rayonnages, dont le contenu témoignait d'un rare éclectisme pour un enfant de cet âge, se trouvait le bureau de Jérémy, sur lequel étaient soigneusement rangés tous les accessoires habituels d'un écolier, ainsi qu'une calculatrice programmable, un petit magnétophone et des dictionnaires anglais, français et allemand. Au-dessus de cette table de travail était accrochée une photographie prise lors d'une excursion organisée par le lycée. Le cliché montrait Jérémy, entouré de ses fidèles amis : Stella, Mamadou, Jeff, Gina, Ruiz, Teddy, Marika, Erik et Hùng Lê. En arrière-plan, sur le côté, on distinguait Benoît Larioux qui semblait faire le pitre, se moquant de la bande du « Blondinet ».

A gauche du bureau se dressait la silhouette d'un ordinateur pourvu d'une imprimante à jet d'encre. Les murs libres de la chambre étaient couverts de posters : fusées sur leur polygone de lancement à Cap Kennedy, la navette *Challenger*, l'envol d'une massive Saturn V, une vue panoramique de l'habitacle d'une capsule Apollo, des paysages extraterrestres — peints ou photographiés —, une immense carte du ciel et un planisphère de la Lune côtoyaient Michael Jackson en train d'effectuer son fameux *Moonwalk*, Harrison Ford ou Roy Thines, l'immortel interprète de David Vincent. Sur des étagères, enfin, étaient posées des figurines en plastique ou en résine : personnages, monstres et astronefs tirés de films de SF et de bandes dessinées, parmi lesquels Gaston Lagaffe, Tintin et Milou, mais aussi Luke Skywalker, R2D2, *l'Enterprise* et un Dalek^[5], dont la silhouette de salière paraissait bien plus comique que menaçante.

Le cœur gros et le moral bien bas, Jérémy promena un regard maussade sur cet univers familier qu'une inique décision de « justice » menaçait de lui arracher. Il avait soudain l'impression que c'était son enfance, ce temps merveilleux, qui risquait soudain de s'achever, et sa tristesse ne fit que s'accroître. Regardant le robot figé dans son coin, il eut un mouvement de colère devant tant d'injustice. Avait-on le droit de le priver ainsi de ses rêves ?

— Et toi, Zéphyrin, marmonna-t-il, tu ne peux pas faire quelque chose, au lieu de rester planté là comme un *santibelli*^[6] ? (Il secoua doucement la tête et soupira :) Pardonne-moi, ce que j'ai dit était idiot — et aussi injuste que ces cinq cents lignes que m'a collées Faux-Derche ! Oublie-le et ne m'en veux pas. Tu sais que je t'aime bien, même si tu n'es qu'un tas de ferraille inerte... Allez, à plus tard ! Il faut que j'aille me doucher et m'« endimancher », comme dirait grand-père.

A peine avait-il quitté la chambre, refermant la porte derrière lui, que les yeux morts de Zéphyrin se mirent à briller d'une étrange luminescence dorée, tandis qu'un faible ronronnement montait des entrailles du robot, accompagné de bizarres gémissements aigus...

5. — Robot au comportement stupide de la série TV anglaise humoristique Dr. Who.

6. — Santon, en provençal.

CHAPITRE III

A l'entrée de la salle à manger plongée dans l'obscurité apparut une lueur, puis un magnifique gâteau orné de dix bougies. Patricia le déposa au milieu de la table, sous les murmures appréciateurs des convives. Outre Jérémy et sa famille, il y avait là plusieurs Compagnons de la Licorne, accompagnés ou non de leurs parents. Ainsi, Yvon Désormeaux, spécialiste des calculs de fondations d'immeuble, et sa femme Liliane, animatrice bénévole au Centre d'Animation socio-culturelle de Sophia-Antipolis, étaient venus avec Stella, tandis que Marika avait amené son père Helmut, chimiste de son état, et sa mère française, Diane. Étaient également présents Mamadou, Gina et Hùng Lê, qui passaient le week-end chez les Baumann car leurs parents, absents, participaient à un colloque scientifique à Grenoble. Tous avaient bien entendu apporté des cadeaux pour le dixième anniversaire de Jérémy, mais de tous ces présents, celui qui lui avait le plus fait plaisir était le splendide appareil photographique offert par la petite Québécoise. Il s'agissait en effet d'un splendide Centon DF 300, reflex 24 x 36, avec un objectif 70-210, équipé d'un flash, d'un moteur d'entraînement du film Power Winder et accompagné d'autres accessoires de la firme britannique Jessop Photo-Video^[7]. Dès qu'il l'avait vu, l'enfant n'avait eu de cesse de le garnir de piles pour jouer les reporters, fixant pour la postérité les différentes phases de cette cérémonie.

Comme il sied en pareille circonstance, une atmosphère de gaieté régnait depuis le début du repas, mais l'enjouement apparent des Duvallois n'avait pas trompé les Désormeaux, qui demeuraient attentifs à la lueur soucieuse, voire angoissée, qui apparaissait parfois brièvement dans les yeux des parents et du grand-père de Jérémy.

La maîtresse de maison ralluma le lustre et caressa avec tendresse les boucles blondes de son fils :

— C'est tout naturellement à toi que revient l'honneur de souffler les bougies, mon chéri.

Laissant un instant son Centon de côté, Jérémy se leva et, se penchant vers l'énorme gâteau, souffla de toutes ses forces ; les flammes s'éteignirent après avoir vacillé autour de leur mèche. Les applaudissements des convives éclatèrent alors, tandis que tous en-

7. — Succursale française (VPC, vente par correspondance) : Jessop Photo Video, ZI. des Estoublans, n° 16, 3e avenue, 13 847 Vitrolles cedex. Tél : 42 75 38 47. Fax : 42 10 74 60

tonnaient en anglais le traditionnel *Happy birthday to you*, exception faite de Mathieu, davantage familiarisé avec la langue de Frédéric Mistral qu'avec celle de Shakespeare !

Sous la table, Wabydoo y alla même de quelques trémolos d'allégresse, levant un instant le museau de l'os de pintade, garni d'un cartilage particulièrement savoureux, qu'il avait choisi parmi tous ceux que les enfants lui avaient passé, cédant à ses multiples demandes ponctuées de gémissements à fendre l'âme.

Liliane Désormeaux adressa un coup d'œil complice à l'adresse de son époux. Puis, se levant, elle désigna d'un geste de la main les multiples paquets ouverts, empilés sur une table à l'entrée de la salle à manger, qui avaient contenu les cadeaux d'anniversaire :

— Mon cher Jérémy, dix ans est une date importante dans la vie d'un enfant, et ces présents que nous t'avons offerts ne seraient rien s'il ne s'y ajoutait, de notre part, une immense bouffée de joie et d'amour pour toi et tous ceux qui te sont chers. Sache-le, Jérémy, comme on le dit chez nous, au Québec, nous t'aimons « gros »... (Souriant à l'adresse des Duvallois, elle poursuivit :) Nous t'aimons gros toi aussi, Marc, ainsi que toi, Patricia. Et si ce soir je me permets de vous tutoyer pour la première fois, c'est en songeant à Sacha Guitry, qui a écrit, avec sa plume aussi poétique que corrosive : « Je dis tu à tous ceux que j'aime. » Et comme Yvon et moi adorons ta peinture, chère Patricia, nous avons décidé de t'acheter une toile, une de tes merveilleuses toiles hyperréalistes où éclate ton extraordinaire talent. Nous viendrons la chercher demain — et nous en profiterons pour te commander par la même occasion un portrait de Stella.

Elle s'était à peine rassise sous les vivats que Helmut Baumann, faisant claquer ses doigts, réclama à son tour la parole :

— Un instant, s'il vous plaît. Diana et moi n'entendant pas manquer une telle opportunité, vous recevrez donc demain notre visite également. Nous tenons à en profiter avant que vos œuvres, Patricia, ne s'arrachent à prix d'or dans les galeries de la Côte et de la capitale !

Emue, la mère de Jérémy cherchait ses mots pour répondre à ses amis — et désormais acheteurs —, lorsque Mamadou fit lui aussi claquer ses doigts en l'interpellant d'un « M'dame ! » du plus haut comique. Elle tourna son regard vers le petit Ivoirien qui se leva alors, un peu intimidé de devenir le point de mire de l'assistance :

— M'dame Duvallois, je voudrais... Enfin, mes parents — et ceux de Gina et de Hùng Lê — m'ont chargé de vous dire que, dès leur retour de Grenoble, dimanche soir ou lundi matin, ils viendront eux aussi vous acheter un tableau et commander un portrait. (Il sourit à belles dents, affectant cet air malin qui annonçait, chez lui, une de ces plaisanteries sincères dont il avait le secret :) Moi, je sais comment je voudrais baptiser le mien : *Mamadou, un soir de grève de l'EDF*.

— Curieux, comme titre, s'étonna Hùng Lê. Et tu le vois comment, ton portrait ?

Le gavroche africain roula des yeux ronds et accentua son sourire découvrant ses dents blanches :

— Comme ça, les yeux écarquillés, la bouche ouverte... et le tout sur fond noir !

Non contentes de déclencher une crise d'hilarité générale, les pitreries du « Sage » atténuèrent l'émotion de Patricia devant cette perspective d'une rentrée de fonds inattendue ; sans les tirer de leurs ennuis, cette manne inespérée allait néanmoins singulièrement les aider ! Mais cette subite avalanche de commandes l'intriguait, tout de même. Ces amis fidèles avaient-ils appris le drame qu'ils vivaient ? Et, si oui, comment

avaient-ils été mis au courant ? Rien n'avait encore été publié dans les journaux d'annonces légales, et l'affiche infâmante avait disparu du portail. Non, ils ne pouvaient pas savoir. Pas encore. Alors ?

— Tu es un incorrigible — mais si gentil — farceur, Mamadou, sourit-elle. Merci à toi, merci à vous tous, mes chers amis... Je... Je ne sais...

— Moi, chu certain d'ne chose, Patricia, déclara Yvon Désormeaux en exagérant son accent québécois. Si tu tardes à servir c'maudit gâteau, y va sûr' main s'évaporer !

Patricia entreprit de découper le gâteau et en distribua des parts à ses convives — de grosses portions que les enfants accueillirent avec des mines gourmandes.

— Dé-li-cieux, madame Duvallois, la félicita Stella. Jérémy, quand tu viendras en vacances chez nous, à Montréal, nous te ferons découvrir le gâteau de fruits que fait ma mamie, avec tout plein de fruits et d'amandes — c'est bon, tu ne peux pas savoir !...

— Et quand tu viendras en Allemagne, fit Marika, pour ne pas être en reste, c'est la *schwarzwälder Kirschtôrîe* que tu découvriras, un gâteau succulent avec des cerises, du chocolat, de la chantilly et une goutte de kirsch. Un régal !

— Et chez nous, à Abidjan, tu goûteras des beignets de fruit et une crème de corosol — c'est aussi un fruit, comme une grosse fraise, mais vert... Mmm ! Vachement bon !

— Et à Rome, enchaîna Gina, tu verras, ma *nonna* — ma grand-mère, en italien — fait *uno gelato fantastico*...

— Eh là, doucement, les enfants, intervint Patricia en riant. A vous entendre, si chacun de vous invite Jérémy dans son pays, vous allez en faire un globe-trotter et nous ne le verrons ici que pendant la période scolaire !

— Mais l'invitation vaut également pour vous deux, fit le Québécois. Nous avons des amis qui possèdent des galeries d'art à Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke. Je suis sûr qu'ils apprécieront tes toiles et qu'ils seront enchantés d'organiser une exposition. Qu'en dis-tu, Marc, toi qui parles peu ce soir ?

— Eh bien... Nous verrons Yvon. C'est très gentil à vous... A toi, rectifia-t-il. Tout dépendra de notre... emploi du temps.

Chez les enfants, la discussion allait bon train. Stella décrivait à ses petits camarades les extraordinaires randonnées dans la neige du Québec, soit à pied, chaussé de raquettes, soit en skidoo, ces scooters des neiges fabriqués par les importantes usines Bombardier.

Jérémy écoutait, passionné, lorsqu'il réprima un petit sursaut : sous la table, Wabydoo lui tirait le bas du pantalon avec de légers grognements. L'enfant fit intentionnellement tomber sa petite cuillère et se baissa, soulevant la nappe brodée, pour chuchoter :

— Qu'est-ce que tu as, toi ?

— *Je ne sais pas exactement, Jérémy : j'ai comme qui dirait un vertige... Il faudrait que je mange quelque chose de doux — un bout de gâteau, peut-être ?*

— Ça, pas question ! Maman ne veut pas qu'on te donne des sucreries. Sinon, après, tu as les yeux qui pleurent.

— *Oui, mais les vertiges, ce n'est pas bon non plus pour la santé,* répondit le bearded collie. *Alors, rien qu'un petit bout, juste pour goûter...*

— Non, je n'ai pas envie de me faire enguirlander !

Jérémy s'apprêtait à se redresser, lorsque sa mère, qui avait remarqué sa « plongée », lui demanda :

— Mais que fais-tu sous la table ?

— Je cherchais ma cuillère, fit-il en se rasseyant, tandis que Wabydoo lui mordillait la cheville, grognant d'un air mécontent.

L'enfant quitta vivement sa chaise et se mit à sautiller d'un pied sur l'autre, apparemment en colère contre son chien. Au passage, il fit un faux mouvement — parfaitement simulé ! — qui projeta à terre le morceau de gâteau posé au bord de son assiette. Avec un petit aboiement de joie, le bearded collie se jeta sur l'aubaine qu'il emporta en détalant vers la cuisine.

— Vous avez vu, madame Duvallois ? s'exclama Gina. Wabydoo a volé la part de Jérémy !

— Ce soir, je lui pardonne : il a sans doute voulu fêter lui aussi l'anniversaire de Jérémy, dit Patricia, nullement dupe de la petite comédie de son fils. Mais s'il recommence... Les sucreries ne sont pas bonnes pour lui.

Elle ne remarqua pas le sourire qui apparaissait sur le visage de son fils. L'air concentré, ce dernier « écoutait » les ruminations du coupable qui, caché tout en bas du placard de la cuisine, dévorait gloutonnement sa prise, le museau couvert de crème :

— *Ce qui n'aurait pas été bon pour moi, ç'aurait été de ne pas pouvoir goûter ce succulent gâteau ! Tiens, je me demande si Stella ne m'en donnerait pas elle aussi un bout — même petit... Mais elle risque de ne pas apprécier que je lui mordille la cheville... (Une détonation le fit brusquement s'aplatir, terrorisé, au fond de sa cachette :) Ils sont fous, ces humains ! Voilà qu'ils se mettent à jouer à OK Corral dans une maison !*

Jérémy eut du mal à se retenir de pouffer, car le bruit en question était en fait celui d'une bouteille de Champagne Taittinger que son père venait de déboucher pour ses invités.

Les convives passèrent au salon pour déguster le divin breuvage pétillant. Sur le canapé, avec des mimiques de conspirateur et des gestes compliqués, Mathieu confiait à mi-voix aux enfants quelques projets d'inventions mirobolantes. Debout près du piano à queue, Yvon Désormeaux et Helmut Baumann s'entretenaient avec Marc Duvallois, tandis que leurs épouses, assises sur les fauteuils voisins, devisaient amicalement, une coupe de Taittinger à la main.

— Excusez-moi de vous interrompre, dit soudain Patricia, s'adressant aux trois hommes, mais je dois transmettre à mon époux une requête que viennent de formuler Diane et Liliane : Marc chéri, ne pourrais-tu nous chanter l'une de tes chansons ?

Les interlocuteurs du compositeur approuvèrent avec chaleur, tandis que Stella, battant des mains, s'écriait :

— Oh oui ! Chouette, une chanson ! Une chanson !

Les autres enfants firent chorus, imités par Mathieu — et même par Wabydoo qui, pointant prudemment son museau à l'entrée du salon, y alla d'un petit jappement de joie.

— Face à une telle unanimité, je ne peux que m'incliner, constata Marc en s'asseyant au piano.

Pendant que les invités faisaient cercle autour de lui, les yeux brillants, il plaqua quelques accords. Puis, tentant un instant d'oublier ses soucis, il s'adressa à son fils avec un sourire :

— En prévision de ton anniversaire, j'ai préparé une surprise : une chanson spécialement composée pour toi, avec un clin d'œil affectueux à tes copains. Comme les paroles n'étaient pas tout à fait finies, j'avais l'intention de ne te la chanter que plus tard, mais le petit « club » dont tu m'as parlé tout à l'heure m'a donné une idée, même si... Bon, essayons tout de même.

Ses doigts coururent avec virtuosité sur le clavier et, sous les regards admiratifs de chacun, il commença à chanter, de sa voix chaude et grave, une chanson où il était bien évidemment question de Jérémy et de ses dix ans — mais également, à la grande surprise de l'intéressé, de « Ces chevaliers des temps modernes/Les vaillants Compagnons de la Licorne ». Tout aussi étonné — et ravi ! — que lui, Mamadou marquait doucement le rythme sur le couvercle du piano. Stella adressa un sourire attendri à Jérémy, puis reporta son attention sur les doigts agiles du pianiste et Patricia qui, debout derrière lui, avait posé ses mains sur ses épaules, émue par les paroles de cet hymne d'amour dédié à leur fils. Un peu à l'écart, Mathieu sortit son grand mouchoir à carreaux et réussit la performance de se moucher sans bruit.

Soudain, au milieu d'un couplet, la voix de Marc Duvallois se noua sur un bruit de gorge douloureux. Les yeux humides, il referma bruyamment le couvercle du clavier et se leva pour murmurer, enrôlé :

— Je... Excusez-moi.

Il quitta la pièce d'un pas rapide, l'air accablé, et un silence gêné s'installa parmi les convives. Les enfants dévisageaient les adultes, incapables de comprendre ce départ impromptu, mais constatant néanmoins que chacun paraissait mal à l'aise. Désespérée, Patricia chercha à faire bonne figure en balbutiant :

— Pardonnez lui ce... mouvement d'humeur. Ce sont les soucis, le surmenage... Tenez, prenez une autre coupe de Champagne !

— Non merci, Patricia, répondit Liliane Désormeaux, rompant le silence pénible qui s'était instauré. C'est gentil à toi, mais il se fait tard. Déjà dix heures passées ! Il est grand temps de prendre congé...

— Comme tu voudras, murmura Patricia en hochant la tête.

Mais je vous remercie quand même tous de votre... compréhension.

S'approchant de la Québécoise, elle l'embrassa affectueusement, puis fit de même avec Diane avant de raccompagner ses hôtes sur le perron. Mathieu serra la main des invités et s'éloigna, un peu voûté, vers sa ferme. Marika, Mamadou, Hùng Lê et Gina se casèrent sur la large banquette arrière de la Mercedes des Baumann, qui ne tarda pas à démarrer. Seuls les Désormeaux s'attardaient quelques instants encore sur le perron.

— Tu sais, Patricia, nous sommes tes amis, dit Liliane en posant la main sur le bras de la jeune femme. Si nous pouvons faire quelque chose, vous aider, tu ne dois pas hésiter à nous le demander.

— Tu as déjà beaucoup fait ce soir... répondit l'artiste peintre, luttant pour raffermir sa voix. C'est très chic de votre part à tous les deux, mais il n'y a pas lieu de vous inquiéter — ça s'arrangera. Merci tout de même.

Stella embrassa avec chaleur Jérémy qui, ostensiblement malheureux, se mordillait les lèvres, et elle lui chuchota à l'oreille :

— Moi aussi, je t'aime gros, tu sais ?

Puis elle se sauva d'un pas léger pour rejoindre ses parents qui avaient déjà franchi le portail. Leur villa n'étant qu'à quelques centaines de mètres, ils étaient tous trois venus à pied.

— Bon dimanche, leur lança encore Patricia, passant une main dans les cheveux de Jérémy. Bon, dis donc, reprit-elle à l'attention de son fils, il est tard, il faudrait peut-être songer à aller te coucher, non ?

— Je vais le faire, maman, mais... Et papa ? Tu sais où il est parti ?

— Ne t'inquiète pas, il n'est sûrement pas loin. Je vais aller le chercher. Va, monte dans ta chambre.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il grimpa les marches du perron, puis embrassa du regard les abords de la villa, peuplés de silhouettes indistinctes dans la nuit à pleine éclairée par un croissant de lune. Dans le demi-cercle de lumière projeté par la lampe de la façade apparut Wabydoo qui, avec des grognements et de petits aboiements joyeux, vint se coucher aux pieds de la jeune femme. Se baissant, celle-ci le caressa gentiment. Il se frotta contre son mollet en geignant, puis s'éloigna, revint, tourna autour d'elle, la regardant en agitant la queue. Comprenant son manège, elle le suivit. Il gambada un moment devant elle, se retournant fréquemment, avant de soudain filer comme une flèche en direction d'un petit boqueteau de quelques arbres situé derrière la ferme. Là, il se précipita vers Marc qui ruminait de sombres pensées, adossé à un amandier, et se mit à

aboyer en faisant la fête au compositeur. Ce dernier s'accroupit alors et gratta le crâne de Wabydoo en le grondant :

— Allons, pépère, tu vas finir par réveiller Mathieu !

Patricia rejoignit son mari et tous deux s'étreignirent en silence, longuement. Emu malgré lui, le bearded collie les regardait à présent, sans cesser de remuer la queue. Marc posa la main sur la joue de sa femme et celle-ci remua doucement la tête, comme pour caresser de son menton le creux de la paume de son époux, avant de lever vers lui un regard malheureux :

— Qu'allons-nous devenir, mon chéri ? Nous n'avons pas d'économies, pas de travail assuré — rien que des rentrées d'argent irrégulières...

— Je n'en sais rien, murmura-t-il, désespéré. Dans l'immédiat, je n'entrevois aucune solution. Je m'en veux vraiment de vous avoir entraînés dans cette galère, le petit et toi ! Ah ! si j'avais eu un « vrai » métier, comme Helmut ou Yvon ! J'aurais travaillé dans un labo ou une société de Sophia-Antipolis et nous n'aurions pas eu tous ces ennuis ! Jamais je n'aurais eu affaire à cette crapule d'éditeur qui a trompé ma confiance !

Rageur, il se dégagea de l'étreinte de sa femme et cogna du poing contre l'écorce de l'amandier, ce qui lui arracha un gémissement de douleur. Pinçant les lèvres, Patricia s'empara de la main aux phalanges écorchées, la porta à ses lèvres et y déposa un baiser :

— Marc chéri, tu dis souvent qu'il faut « penser positif » ! Regarde ce qui s'est passé ce soir : avant le repas, nous touchions le fond du désespoir — et soudain, d'une façon quasi miraculeuse, l'inattendu s'est produit, avec ces multiples commandes que m'ont passées les Désormeaux, puis les Baumann — et enfin le petit Mamadou, parlant au nom de ses parents et de ceux de Gina et de Hùng Lê ! Tu ne trouves pas ça inouï ?

Ils n'avaient aucun moyen de savoir que nous nous débattions dans les pires ennuis d'argent. Pourtant, s'ils tiennent parole — et j'ai confiance en eux —, leurs achats et leurs commandes vont bien nous aider, dans l'immédiat, même s'ils ne nous permettront pas de rembourser nos dettes...

Marc la serra contre lui et elle sentit qu'il tremblait. Il paraissait vulnérable, mais elle savait qu'au fond de lui-même, il était fort, qu'il avait les ressources morales nécessaires pour surmonter la situation désespérée dans laquelle ils se trouvaient.

— Hélas, dit-il, je ne suis pas près d'oublier les crédits en cours, qui pourraient nous valoir bientôt le retour des huissiers ! Entre le matériel du studio et la piscine, il y en a au total pour près de neuf cent mille francs — auxquels s'ajoute le remboursement du prêt que nous avons souscrit pour faire construire la maison... Enfin, les commandes de nos amis devraient au moins nous permettre de régler les traites impayées relatives au prêt en question !

Patricia se blottit un peu plus contre lui :

— Difficile d'oublier une somme de cette importance, reconnut-elle. Pourtant, un vrai miracle s'est produit ce soir, reconnais-le, chéri ! C'est peut-être le début d'un renouveau, d'une vie nouvelle. Ayons des pensées positives — cela nous aidera, j'en suis certaine !

Il prit la main de sa femme, la porta à ses lèvres et convint, perplexe :

— Tu as raison, mon amour, tout cela est vraiment étrange — un peu comme si la Providence nous était venue en aide pour nous accorder un délai et ralentir la procédure de mise en vente aux enchères de la villa !

Anaïs du Troupech de la Vignanpante, comtesse de son état, n'offrait plus que le lointain reflet d'une illustre famille dont les ancêtres s'étaient couverts de gloire au temps des croisades. De cette splendeur passée, elle ne conservait que son port altier et, comme elle roulait à bicyclette — la voiture étant désespérément au-dessus de ses moyens —, il lui arrivait plus souvent qu'à son tour de tomber après avoir heurté un obstacle que la position de sa tête, fièrement rejetée en arrière, l'avait empêchée de voir à temps. Lors de ces chutes, il était non moins fréquent qu'elle déchire les rares robes et les tailleurs encore plus rares qui lui restaient — et auxquels elle tenait beaucoup, même s'ils dataient un peu.

Mais comme la mode est un éternel recommencement, la minijupe qu'elle portait ce jour-là — et qui lui seyait à ravir dans les années soixante-dix ! — contribuait à faire illusion en dévoilant ses jambes parfaites. D'autant qu'avec le tee-shirt myosotis qui épousait ses formes harmonieuses, la comtesse pouvait encore passer pour une « minette »... prolongée. C'était du moins ce qu'elle estimait admissible dans ses moments d'autosatisfaction ; on ne s'étonnera donc point qu'elle eût été surnommée « l'Originale » dans la région.

Il était environ dix-sept heures et elle pédalait paisiblement sur la petite route départementale menant à son château du Collet de Font-Martine — plus exactement à ce qu'il en restait : un corps de ferme flanqué d'un pigeonnier, à gauche des vestiges du bastion de son illustre famille réduit à un tas de pierres que dominait un donjon délabré —, lorsque, poussant un cri de terreur, elle perdit le contrôle de sa machine qui versa dans le fossé heureusement tapissé d'une herbe drue et élastique.

Elle se releva, fort leste pour son âge — qu'elle n'avouait qu'évasivement, pronon-

çant de façon vague « t-huit ans » —, alors que deux créatures d'épouvante fondaient sur elles : deux monstres vêtus de haillons, issus d'un film d'horreur au budget presque aussi réduit que celui de la châtelaine, et qui s'élançaient toutes griffes dehors...

La comtesse fit une mise au point rapide, regrettant pour une fois que sa coquetterie lui interdît de porter des lunettes en public, et réalisa que les « monstres » en question n'étaient pas griffus et que l'un d'eux, petit et gros, chancelait dangereusement. Arrivé à sa hauteur, celui-ci s'agrippa à elle et s'affaissa mollement, déchirant de haut en bas son tee-shirt — acquis de haute lutte pour un prix dérisoire un jour de soldes où, dans la bousculade, elle avait failli perdre une chaussure, ce qui eût mis ses finances en péril !

Anaïs du Troupech de la Vignanpante connut alors la frayeur de sa vie et elle se mit à hurler de sa voix de stentor, dont elle avait développé la puissance au temps de sa jeunesse, à l'époque où elle faisait du théâtre amateur :

— Au viol ! A l'assassin... Aux assassins ! rectifia-t-elle. Au secours !

Un chien du voisinage se mit à aboyer furieusement, tandis que le petit homme chauve et obèse, qui s'était relevé, prenait un air affligé à la vue des dégâts qu'il avait occasionnés et commençait à se confondre en excuses :

— Pardon... Ne vous mémé...

Outrée, la comtesse lui administra un soufflet si monumental qu'il en tomba à la renverse dans le fossé.

— Mémé ? s'emporta-t-elle. Vous osez m'appeler mémé après avoir tenté de me... Au viol ! se remit-elle à hurler.

— Ne vous méprenez pas, intervint l'acolyte grand et maigre du « violeur ».

A cet instant, Yvon Désormeaux, alerté par les hurlements de la comtesse, déboucha du chemin perpendiculaire à la route qui menait à sa villa. Apercevant les deux olibrius aux allures de clochards qui, apparemment, malmenaient l'Originale, il pointa le fusil à pompe qu'il avait emporté par précaution.

— Que personne ne bouge ! rugit-il. Haut les mains, vous autres !

Anaïs fit volte-face et, se méprenant, leva elle aussi les bras en protestant d'un air indigné :

— Je tiens à vous faire remarquer que je n'ai rien à voir avec ces vauriens, ces manants, ces satyres qui m'ont violée... enfin, presque !

— Rassurez-vous, madame, je ne vous menace pas. C'est à « eux-z-autres » que je donnais l'ordre, répondit le Québécois en employant cette plaisante formule en usage dans sa belle province natale.

« Eux-z-autres » se mirent aussitôt à protester de leur innocence en larmoyant. Ils n'avaient à aucun moment voulu violenter cette dame ; au contraire, c'était eux qui avaient été sauvagement, scandaleusement agressés par les Duvallois ! Cette famille de fous furieux s'était acharnée sur de pauvres huissiers dans l'exercice de leurs fonctions, qui n'auraient jamais fait de mal à une mouche ! Au demeurant, avait-t-on jamais vu des huissiers « saisir » l'un de ces diptères, même entre le pouce et l'index ?

Pour finir, ils supplièrent le géotechnicien de leur accorder la permission d'user de son téléphone afin d'appeler un taxi ; il était en effet impensable pour eux de rentrer en ville dans cet état pitoyable — et leur voiture... Eh bien, leur superbe voiture était en panne.

Yvon Désormeaux, les sourcils froncés, ne pouvait se résoudre à admettre que ses amis les Duvallois — des artistes doux, paisibles et en tout cas bien inoffensifs — eussent mis dans un tel état ces deux individus que l'Originale accusait de tentative de viol. Anaïs, quant à elle, détestait les huissiers, ayant eu jadis à subir plusieurs saisies, et elle leva les bras au ciel lorsqu'elle eut entendu leur version des faits :

— Huissiers, satyres et violeurs... potentiels par-dessus le marché ! (Elle se tourna vers le Québécois.) Vous êtes témoin, n'est-ce pas, cher monsieur, vous qui vous êtes si courageusement porté à mon secours ? Voyez l'état dans lequel ils ont mis mon tee-shirt !

— Mais... mais..., balbutia Destrousse.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Se dressant sur ses ergots, la comtesse s'emporta :

— Et vous osez encore m'appeler mémé ? Malotrus ! Faquins ! Couards et grossiers personnages ! Descendants dégénérés des soudards révolutionnaires régicides ! Je vous traînerai devant les tribunaux ! Vous êtes témoin, n'est-ce pas, cher monsieur ?

— Ma foi, réfléchit le Québécois, on va voir, n'est-ce pas ? Si vous voulez bien entrer un moment chez moi avec ces « malotrus », comme vous les appelez, ma femme vous offrira un breuvage et nous écouterons plus en détail le récit de leur... « agression » par mes voisins. C'est seulement après que je jugerai de la décision à prendre. (Il sourit.) Mais veuillez me pardonner mon étourderie, j'ai omis de me présenter : Yvon Désormeaux, de Saint-Hilaire, Québec.

La comtesse eut une mimique approbatrice, ravie de faire la connaissance de cet homme charmant dont le double, sinon triple quartier nobiliaire — *des Ormeaux de Saint-Hilaire-Québec* — dénotait son appartenance à la vieille noblesse française. Elle accolait ce nom automatiquement à quelque membre de l'état-major du marquis de Montcalm, aux côtés duquel l'un de ses propres ancêtres avait d'ailleurs combattu, en août 1756, lors de la prise du fort d'Oswego, sur les bords du lac Ontario.

— Comtesse Anaïs du Troupech de la Vignanpante, se présenta-t-elle. Nous sommes voisins, puisque j'habite au château du Collet... Je veux dire : à l'endroit où s'élevait jadis ce fier bastion de mes aïeux. Très honorée de vous rencontrer, monsieur des Ormeaux.

— Moi c'est..., amorça l'huissier rondouillard.

— Vous, le ci-devant, on ne vous a pas demandé de décliner votre identité, coupa sèchement la comtesse. Restez dans la fange et contentez-vous de répondre aux questions de ce chevaleresque aristocrate — qui est bien bon de daigner vous accueillir chez lui !

Un moment plus tard, après avoir écouté Pingret et Destrousse et leur avoir permis d'appeler un taxi, Yvon Désormeaux s'indigna, fort mécontent :

— Sachez que les Duvallois sont nos amis ! Mon épouse et moi-même les savons bien incapables de malhonnêteté — et encore plus de se livrer à des actes de violence. Avez-vous des témoins susceptibles de confirmer qu'ils vous ont agressés et malmenés ?

— Malheureusement non, gémit l'obèse, les yeux baissés.

— En revanche, enchaîna le géotechnicien, je pourrais, le cas échéant, témoigner de ce que j'ai vu de votre... agression envers cette aimable personne.

Il inclina brièvement la tête à l'endroit de la comtesse, qui affichait à présent un

sourire radieux. Celle-ci lui rendit son salut, puis reprit une physionomie sévère et, l'index menaçant, demanda aux deux huissiers :

— Et que comptez-vous faire pour me dédommager ?

Les ronds-de-cuir échangèrent un regard incrédule, puis Destrousse bégaya :

— Mais vous dé-dé-dédommager de quoi ?

— Vous osez me demander de *quoi* ? Vous avez vu comme moi les dégâts occasionnés à mon vélo par votre agression : roues voilées, guidon tordu, dérailleur faussé, cadre fendu, fourche disloquée... (Elle continua un moment son énumération, semblant décrire les résultats du passage de la bicyclette sous un char d'assaut.) Et je ne parle même pas de mon tee-shirt haute couture mis en lambeaux par votre double tentative de viol!...

— Double ? Faut pas pousser, protesta Pingret, qui entendait bien se dissocier des responsabilités propres à son associé, lequel en demeura bouche bée !

— Un tee-shirt qui était neuf, poursuivit la comtesse, sans paraître remarquer l'interruption. Ajoutez à cela les séquelles traumatiques de l'agression, les blessures subies (elle montrait son bras droit, égratigné en trois endroits lors de sa chute dans le fossé), le *pretium doloris* et quelques organes internes lésés — voire gravement lésés, comme l'établiront sans doute les examens médicaux... Je doute que vous puissiez vous en tirer avec une simple très forte amende. Mon avocat, M^e du Rocher de la Tour-Prends-Garde, du barreau de Paris, réclamera aussi la prison ferme ! Alors, à vous de choisir : une entente amiable ici et maintenant, devant témoins — ou le ban d'infamie et la paille humide du cachot ! Belle publicité pour votre étude, n'est-ce pas ?

Yvon et Liliane Désormeaux jugèrent opportun de s'éclipser, prétextant la nécessité de préparer la pâtée de leur doberman. Ils estimaient en effet tout à fait superflu d'assister à ces tractations qui, pour aussi discutables qu'elles puissent paraître, n'étaient pas moins justes aux yeux de la comtesse, qui avait été à plusieurs reprises spoliée, dans le passé, par des saisies iniques. En outre, il n'y avait pas le moindre doute que les Duvallois eussent partagé son sentiment à cet égard, songeaient les parents de Stella, qui éprouaient une inquiétude bien légitime pour leurs voisins et amis, maintenant qu'ils étaient au courant des malheurs de ces derniers. C'est pourquoi ils décidèrent d'appeler ceux de leurs amis qui leur paraissaient susceptibles d'acquiescer l'un des tableaux de Patricia, voire de lui commander également un portrait — un plan assurément digne des « Compagnons de la Licorne ».

Pendant ce temps, Pingret et Destrousses, effondrés et hagards, subissaient à leur tour les affres qu'ils avaient suscitées chez bien des infortunés. Car l'Originale n'entendait pas les laisser en paix tant qu'ils ne l'auraient pas dédommée du préjudice qu'ils lui avaient fait subir, eux et tous leurs semblables !

— Mais je n'ai pas de mo-mo-monnaie sur moi, tentait de biaiser Destrousse, à l'évidence davantage visé que son associé par la colère de la comtesse.

— Pour régler à M. des Ormeaux le coup de téléphone que vous avez passé ? Je peux vous avancer la somme, sans intérêt — vous ne direz pas que je suis rancunière ! Quant à notre petite affaire, un chèque de vingt-cinq mille francs suffira à la régler.

— Vingt-cinq mille francs ? s'écria Destrousse.

— Chacun, bien entendu.

— Cha-cha-cha..., bégaya Pingret.

— Sur un air de chachacha ou de tango, cela m'indiffère, mais antidez chacun votre chèque de deux mois — datez-le du 15 mai, ce sera très bien.

— Deux mois ? glapit l'huissier filiforme en lançant un regard virulent à son com-
parse. Mais antedater un chèque est interdit par la loi !

— Justement. Si vous n'êtes pas venus récupérer vos chèques *illégaux* d'ici lundi en m'apportant la somme correspondante en espèces, je les confierai à mon avocat qui saura en faire bon usage, croyez-moi !

Outrés mais bel et bien pris au piège — ils ne tenaient guère à voir éclater un scan-
dale qui ne pourrait qu'éclabousser la renommée de leur étude —, les tourmenteurs
tourmentés se plaignirent un moment encore d'être victimes de manœuvres foncière-
ment malhonnêtes, mais au bout du compte, ils n'en signèrent pas moins les chèques
antedatés réclamés par la comtesse.

Celle-ci venait de faire disparaître les deux rectangles de papier dans son soutien-
gorge lorsque les Désormeaux réintégrèrent leur living.

— Un, dit le géotechnicien. Deux, ajouta-t-il froidement. Si à trois vous n'avez pas
déguerpi, je lâche mon doberman qui se fera un plaisir de vous raccompagner jusqu'au
bas du chemin. Il vous faudra courir sacrément vite si vous voulez sauver ce qui vous
reste de fond de pantalon. (Il eut un sourire carnassier.) Pour vous laisser une chance,
je recommence : un...

Pingret et Destrousse n'attendirent pas la fin de l'ultimatum et se ruèrent vers la
sortie. Arrivant en même temps dans l'encadrement de la porte, ils se télescopèrent,
se bousculèrent, se battirent presque, chacun voulant franchir le premier l'ouverture...
Puis l'huissier filiforme réussit à se glisser à l'extérieur, son associé obèse l'imita et le
bruit de leurs pas décrut dans le lointain.

— Vous êtes un gentleman, monsieur des Ormeaux, déclara Anaïs avec un trémolo
de reconnaissance, et il en va sûrement de même de vos amis les du Vallois — pauvres
malheureux persécutés par les huissiers telle que je le fus moi-même... Ce sont ces
charognards qui m'ont dépouillée de mes terres ancestrales, de mon patrimoine au-
jourd'hui réduit à un tas de ruines et une ferme branlante. Et dire que, si l'on en croit
la tradition populaire, un trésor aurait été caché sur nos terres par mon aïeul, Oscar
Mounard de la Richevigne ! Eh oui, soupira-t-elle, au cours des siècles, une dérive s'est
produite dans l'état-civil aux mains de la roture, et ce nom chargé de gloire est devenu
« de la Vignanpante »...

« Une fois encore, monsieur des Ormeaux, merci de votre courageuse interven-
tion — et merci à vous, chère madame, pour votre charmant accueil. Que Dieu vous
garde. Si vous le voulez bien, je me permettrai de vous appeler de temps à autre pour
prendre de vos nouvelles. (Elle jeta un coup d'œil attendri à l'agrandissement photo-
graphique de Stella qui trônait sur un meuble du living.) Peut-être même aurai-je un
jour le plaisir de connaître votre adorable petite fille ?

— Vous serez toujours la bienvenue, madame la comtesse, assura Yvon en
s'inclinant.

Alors qu'elle repartait en chantonnant sur sa bicyclette — pas si démolie qu'elle
avait bien voulu le dire —, Anaïs croisa un tracteur tirant bruyamment une épave de
voiture qui paraissait revenir en droite ligne de Grozny tant elle était en piteux état.
Au volant de l'engin agricole maculé de boue, un robuste fermier à la cinquantaine

florissante ôta poliment son vieux feutre — une marque de respect plébéien qui alla droit au cœur de la comtesse, laquelle lui répondit d'un charmant sourire, sans cesser de fredonner un air guilleret.

Un sourire si inattendu que Mathieu se retourna et battit des paupières, du vague à l'âme et l'humeur soudain libidineuse. Il suivit longtemps des yeux la silhouette de l'Originale qui pédalait ferme sur la départementale en direction de son domaine ancestral — enfin, de ce qu'il en restait...

En entrant dans sa chambre, JérémY poussa un long soupir devant la pile de feuilles blanches qu'il lui faudrait noircir pour s'acquitter de son injuste punition. « Salaud de Fageas ! » songea-t-il. Il accorda un regard à Méli et Mélo, qui nageaient sagement dans leur bocal, puis tourna la tête vers Zéphyrin, qui n'avait évidemment pas bougé de sa place entre l'armoire et la petite bibliothèque.

— Et toi, tu restes planté là à t'en moquer éperdument, au lieu de m'aider ! ragea-t-il. Tu te rends compte : cinq cents lignes ? Répéter cinq cents fois : « Je ne dois pas rêver en classe pendant le cours de français ! » Si avec ça je n'attrape pas la crampe de l'écrivain ! (Il prit une expression désolée :) Excuse-moi, je dis encore n'importe quoi. Tu n'as pas plus mérité mes reproches que moi cette punition !

Il s'installa à son bureau d'écolier, alluma une petite lampe à abat-jour et, poussant un soupir, s'empara d'un stylo à bille pour commencer à écrire sur la première feuille de la pile, sans le moins du monde soupçonner l'extraordinaire phénomène qui se produisait dans son dos : les paupières métalliques de Zéphyrin venaient de se soulever et un étroit faisceau lumineux de couleur dorée, jaillissant des lentilles optiques des yeux du robot, s'était posé sur la nuque de l'enfant. Au bout d'un court moment, celui-ci se frotta machinalement l'occiput, sans cesser d'écrire. Quelques instants plus tard, le double pinceau de lumière cohérente s'éteignit et les paupières s'abaissèrent lentement.

Celles de JérémY se fermaient elles aussi ; pour lutter contre la fatigue, il décortiqua une tablette de chewing-gum et en froissa l'emballage. Voulant envoyer la petite boule d'une chiquenaude dans la corbeille à papier, il fit tomber son stylo sur le carrelage. Pestant contre sa maladresse, il se pencha de côté pour le ramasser...

Le Bic s'éleva lentement pour venir directement se placer dans sa main !

Sidéré, gagné par une sourde inquiétude, JérémY jeta le stylo sur le bureau et le considéra avec des yeux où se lisait un ahurissement sans nom. Puis, s'enhardissant, il le reprit après un moment d'hésitation et, déployant son bras, le laissa tomber par terre. De plus en plus circonspect, il tendit la main et l'approcha du stylo qui s'éleva de nouveau pour venir se loger entre ses doigts !

« Psychokinèse, » songea-t-il, sans vraiment réaliser ce que signifiait ce mot qu'il avait pourtant déjà évoqué au cours de la journée.

Il regarda longuement le corps transparent du Bic, un léger sourire sur les lèvres, et décida de tenter une expérience... Recommencant à écrire, il leva d'abord l'index, ne tenant plus le stylo qu'avec le pouce et le majeur, puis il écarta très lentement le pouce, pour finalement retirer la main. Et le miracle s'accomplit : livré à lui-même, le Bic continuait d'écrire ! *Je ne dois pas rêver en classe pendant le cours de français...*

L'enfant se mordilla les lèvres. C'était trop beau, le stylo allait tomber, rouler, finir par terre... Mais non : sans se lasser, il continuait d'écrire, couvrant les feuillets de la

même écriture appliquée que celle de Jérémy !

L'idée lui vint alors de procéder à une autre expérience :

— Maintenant, va plus vite, dit-il au Bic.

L'objet, qu'on eût dit ensorcelé, s'exécuta avec docilité, ligne après ligne. Quand il arrivait à la fin d'un feuillet, celui-ci glissait sur la gauche, tandis qu'une nouvelle page, quittant la pile de droite, venait se positionner sur le sous-main, directement sous la bille encreuse !

Fou de joie, Jérémy retint de justesse un cri d'allégresse, la main devant la bouche. Il préféra esquisser un pas de danse, le buste penché, agitant les bras au-dessus de la tête, tel un féroce Iroquois agitant son tomahawk pour fêter une victoire sur les Algonquins, ses ennemis héréditaires. Et tout en dansant, il scandait à voix basse ce chant de triomphe :

— In the baba, le Faux-Derche ! In the baba, le Faux-Derche !

Il tressaillit soudain, réalisant que le stylo, bête et discipliné, écrivait maintenant la phrase qu'il chantonnait.

— Mais non ! Arrête ! Efface-moi ça tout de suite ! Le texte de la punition est : « Je ne dois pas rêver en classe pendant le cours de français ».

Le Bic s'arrêta sans hésiter, le temps que l'inscription erronée disparaisse

— Dieu seul savait par quel miracle —, puis il reprit sa tâche. Troublé, Jérémy tendit la main vers le petit poste de radio — et celui-ci se mit à déverser un flot de musique avant qu'il l'eût touché ! L'enfant s'empressa de l'interrompre d'un simple claquement de doigts. Plongé dans un abîme d'incertitude et d'incompréhension, il considéra alternativement sa main, le stylo à bille et le transistor, murmurant d'une voix médusée :

— Mais alors... La Bonbonne... Les dealers... Les huissiers... C'est moi qui suis responsable de ce qui leur est arrivé ! Jeff avait raison : je suis un « Psiboy » ! Waouh ! Fantastiques, ces pouvoirs psi ! (Il rit silencieusement.) Dis donc, heureusement que ce n'est pas chez le gros Larieux qu'ils se sont manifestés — je préfère ne pas penser à ce qu'il en aurait fait, avec son sale caractère et sa manie de vouloir tout commander... Alors que moi, ces pouvoirs, je vais m'en servir pour faire régner le bien et la justice comme un chevalier des croisades ! Comme les Compagnons de la Licorne ! s'écria-t-il dans une envolée lyrique qui le surprit lui-même.

Très lentement, les paupières de Zéphyrin se soulevèrent à demi, tandis que les deux traits horizontaux en plastique souple qui dessinaient ses lèvres se déformaient en l'ébauche d'un sourire — qui s'effaça lorsqu'il referma les yeux.

Jérémy, qui n'avait toujours rien remarqué, parcourut du regard sa chambre en désordre, puis il tendit la main — sans résultat. Il fronça les sourcils et recommença, en vain, avant de réaliser qu'il devait préalablement visualiser les actes à accomplir par psychokinèse.

Il se concentra alors sur le lit défait. Les draps remontèrent, la couverture se tendit et le drap supérieur se rabattit au-dessus. Le pyjama jeté à la diable sur une chaise se plia docilement et alla se déposer sur l'oreiller ; les chaussures se rapprochèrent l'une de l'autre — puis, une fois réunies, continuèrent à glisser ensemble vers le placard, y bondissant avant que la porte ne s'en referme. Un livre qui traînait par terre se souleva et alla se caser à sa place dans la petite bibliothèque. Sur leur étagère, les figurines se déplaçaient en tournoyant sur elles-mêmes ; la maquette du *Millenium* — l'un des

vaisseaux spatiaux de *La Guerre des étoiles* — décolla de son support et s'éleva lentement pour traverser la chambre, tandis que, surgies de nulle part, retentissaient les premières mesures tonitruantes de la bande sonore du film de George Lucas. Avec un grondement sourd, l'astronef passa au-dessus de la tête d'un Jérémie émerveillé et se mit à tourner dans la pièce...

Pendant ce temps, le stylo à bille avait imperturbablement continué à écrire le texte de la punition, et la pile de feuillets, sur la gauche du bureau, ne cessait de s'épaissir. Lui commandant de s'interrompre, l'enfant s'empressa de compter les lignes rédigées — et s'aperçut qu'il y en avait facilement cinquante de trop ! Il les effaça d'un simple effort de volonté, puis reporta son attention sur le *Millenium*, qui retournait à sa place sur l'étagère — sans remarquer que Zéphyrin, dans son coin, soulevait une paupière pour assister à ce *kiss landing*^[8]... Paupière qu'il rabaissa vivement au moment où Jérémie, croyant avoir entendu quelqu'un l'appeler, se précipita pour ouvrir la fenêtre — découvrant Cossard qui le hélait.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda l'enfant, *mezzo voce*. Tu te rends compte, si mes parents te voyaient ?

— *Ne t'inquiète pas, ils sont allés marcher sur la route, pour parler tranquilles... Tu peux descendre ? Nous avons une surprise pour toi.*

— Une surprise ? Qu'est-ce que c'est ?

— *Descends, tu verras bien.*

A peine Jérémie avait-il quitté sa chambre — en oubliant d'éteindre la lumière — que Zéphyrin s'auréola d'une fluorescence bleutée. S'animant, il s'effaça graduellement et disparut comme l'image d'un téléviseur mis hors circuit !

Il se rematérialisa dans la chambre de Stella, à quelques centaines de mètres de là. La petite Québécoise dormait en chien de fusil, le drap remonté jusqu'aux épaules. Le robot s'approcha et projeta sur son front le double faisceau lumineux qui jaillissait de ses yeux. La respiration de la fillette s'accéléra et ses paupières frémirent, mais elle ne se réveilla point, se bornant à émettre un léger bruit de gorge avant de se mettre à sourire, le visage infiniment détendu.

Les pinceaux de lumière s'éteignirent et, progressivement, Zéphyrin se dilua dans l'air, réapparaissant quasi instantanément dans la chambre de Jérémie. Avant de regagner son coin, il alla à la fenêtre et aperçut l'enfant qui sortait de la maison. Il remarqua aussi Wabydoo, non loin de la grange. Le bearded collie, qui regardait dans la direction du robot, aperçut soudain celui-ci et demeura pétrifié, la langue pendante.

Quelque peu contrarié par ce « témoin » imprévu, Zéphyrin ne perdit pas une seconde pour lui adresser une mise en garde télépathique :

— *Si tu racontes à quiconque ce que tu viens de voir, je te téléporte dans une famille de macrobiotiques !*

L'animal tressaillit, horrifié par cette perspective :

— *Non, pitié, Zéphyrin ! Je garderai le secret, je te le jure. Pas chez les macrobios ! Manger des courges et des navets, des carottes et des poireaux — ah non, alors !... (Une lueur d'intérêt s'alluma dans son regard.) Mais, j'y pense... Tu ne pourrais pas me téléporter un gigot ? J'ai un petit creux et...*

Ce fut un coup de pied — très atténué, il est vrai — que le robot administra à dis-

8. — Littéralement : atterrissage-baiser, c'est-à-dire parfaitement en douceur.

tance dans le postérieur de Wabydoo, lequel s'enfuit en couinant, traitant de tous les noms l'androïde qui, déjà, regagnait sa place. Le moment n'était pas venu pour Jérémy d'apprendre que son fidèle compagnon n'était pas seulement un tas de métal, de circuits et d'autres composants incapables de fonctionner...

Pas encore.

Après avoir quitté la villa, Jérémy retrouva le percheron, qui piaffait d'impatience devant le perron.

— Alors, Cossard, où est cette surprise ?

— *Viens avec moi. Mais tu dois promettre de garder les yeux fermés jusqu'à ce que je te dise de les rouvrir. On est d'accord ?*

— D'accord, mais comment vais-je pouvoir te suivre si j'ai les yeux fermés ?

— *Rien de plus simple, tu n'as qu'à t'accrocher à moi.* L'enfant acquiesça, approuvant cette suggestion, puis il agrippa la crinière de son ami et se laissa piloter dans la nuit. Bruit d'une porte qui grince...

Brefs chuchotements soudain étouffés...

Le silence...

Jérémy reconnut qu'il pénétrait dans la grange à l'odeur caractéristique de la paille. Trichant un peu, il entrouvrit un œil. Les lieux étaient chichement éclairés par le clair de lune et par la veilleuse d'une couveuse installée contre le mur du fond. Soudain, une voix nasillarde fort inattendue résonna sur sa gauche et l'enfant ouvrit tout grand les yeux...

Bec ouvert, une poule s'avancait vers lui en lançant une note, suivie de plusieurs de ses congénères qui poussaient elles aussi une note enrouée. Bientôt, il y eut une douzaine de gallinacés alignés, qui entonnèrent en chœur :

— *Joyeux anniversaire... Joyeux anniversaire...*

Complètement abasourdi, Jérémy roulait des yeux ronds, tandis que Wabydoo, jusque-là demeuré à l'écart, enchaînait joyeusement, aussitôt imité par Cossard :

— *Joyeux anniversaire, Jérémy...*

A cet instant, Pivoine se glissa à son tour dans la grange et trottina vers les chanteuses emplumées, ajoutant une ligne de soliste à l'aide de sa voix de baryton. Eclatant de rire, Jérémy se mit à applaudir, sautant de joie, avant de dérapier sur le sol humide et de tomber à la renverse dans la paille. Wabydoo se précipita pour le rejoindre et lui lécher le visage, cependant qu'un coq s'avancait en clamant :

— *Si vous voulez mon avis, les rois du showbiz n'ont qu'à bien se tenir — pas vrai, Jojo ?*

Le canard, qui venait tout juste d'arriver, opina entre deux « coincoins » :

— *Pour sûr ! Il faudrait demander au père de Jérémy de nous composer une chanson.*

— *Et on l'appellerait la rumba du canard,* approuva le chien. *Avec un bon imprésario, on ferait un malheur ! Enterrées, les vedettes de la télé ! Et comme sponsor, je verrais bien Canigou, Frolic ou Royal Canin... Té, j'en ai déjà l'eau qui me monte aux babines !*

Un bruit de loquet rétablit instantanément le silence. Alerté, Jérémy tourna la tête vers la porte qui s'ouvrait, tandis que les choristes à plumes ou à poils reculaient pour se dissimuler dans la pénombre qui baignait l'essentiel de la grange. L'enfant poussa un soupir de soulagement en reconnaissant Mathieu dans la silhouette qui s'encadrait

dans l'embrasure, une torche électrique dans une main et un panier en osier dans l'autre.

Pour éviter les questions, JérémY décida de prendre l'initiative.

— Tu viens voir si les poules ont pondu des œufs dans la grange, grand-père ? interrogea-t-il.

Embarrassé, Rousselin déposa au sol son panier. La faible lumière ne permettait pas d'en distinguer nettement le contenu, mais il l'éclaira de sa torche, et l'enfant y découvrit une matraque, un extincteur, un vieux fer à repasser, un rouleau à pâtisserie, un battoir, deux gants de boxe, un martinet et une poêle à frire :

— Non, j'ai entendu du bruit dans la grange et, pensant qu'un malandrin cherchait à piquer mes poules, je suis venu aux nouvelles — mais pas les mains vides, rit-il en désignant son armement hétéroclite. Et toi, qu'est-ce que tu fabriques ici ? Il n'est pas loin d'onze heures ; tu devrais être au lit.

JérémY balbutia quelques syllabes indistinctes, puis baises pour se sortir de cette situation délicate :

— C'est avec ce bric-à-brac que tu venais chasser les voleurs ? Tu n'as pas mieux, avec toutes tes inventions ?

— Mais si, voyons ! s'exclama Mathieu. Qu'est-ce que tu crois ? Ça, c'était pour le hors-d'œuvre, juste histoire de mettre un peu d'ambiance. Après, j'aurais sorti mon estourbisseur électronique à effet compensé — je t'en ai parlé, tu t'en souviens ?

— Bien sûr, fit l'enfant en s'approchant, mais je ne le vois pas dans ton panier. Tu l'as oublié ?

L'inventeur promena un prudent regard circulaire et dit, en baissant la voix :

— Eh non, je l'ai pas oublié. Je vais te faire voir comment ça fonctionne...

Wabydoo, qui venait aux nouvelles, recula précipitamment d'un air affolé, en s'écriant :

— *Couche-toi, JérémY ! Le pépé va encore faire sauter quelque chose !*

De son côté, Cossard fit brusquement volte-face et quitta la grange, tandis que les poules se mettaient à courir en tout sens en piaillant elles aussi d'épouvante :

— *Ça va sauter ! Ça va sauter !*

Abandonné sur un lit de paille, un œuf commença à osciller ; il se brisa soudain en deux et il en émergea un poussin aux yeux effrayés qui pépia plaintivement :

— *Ça va sauter ! Ça va sauter !*

Seul à entendre ces lamentations, JérémY n'avait d'yeux que pour son grand-père qui remontait lentement la manche gauche de son veston, découvrant à son poignet un étrange bracelet-montre au cadran doté d'une lunette annulaire sur laquelle puisaient des lumières multicolores. L'enfant, les sourcils relevés, paraissait fasciné autant qu'intrigué :

— C'est drôlement beau pour une arme, avec ces LED qui clignotent...

— Pourquoi dis-tu qu'elles sont laides, ces petites loupiotes ?

— Ça s'écrit L-E-D, grand-père, et ça veut dire *Light Emitting Diode* — en français : diode émettrice de lumière. Ces LED sont formées d'un cristal semi-conducteur d'arséniure ou de phosphore de gallium fonctionnant par effet piézo-électrique.

— Si c'est toi qui le dit, c'est sûrement vrai. En tout cas, moi, un rêvant, une nuit,

j'ai entendu une voix... Elle me disait comment je devais m'y prendre, ce qu'il fallait acheter et tout et tout, pour réaliser ce truc. Mais c'est moi qui l'ai baptisé estourbisseur électronique à effet compensé, ce qui veut bien dire ce que ça veut dire !

— Et ça marche comment ?

— Ben, je ne l'ai pas encore testé avec précision, mais ça devrait marcher. Té, regarde...

D'un amoncellement de paille émergea la tête inquiète de Wabydoo. Mathieu manipulait les poussoirs latéraux de son étrange bracelet-montre ; les lumières clignotantes s'intensifièrent, tandis qu'un *bip-bip-bip* s'élevait vers l'aigu.

Soudain, Mathieu et son petit-fils tressaillirent en entendant la voix de Marc Duvallois, venue du dehors :

— Jérémy ? Où es-tu, Jérémy ?

— Oh, fan ! gémit l'inventeur en rabaissant prestement la manche de son veston.

Il se mit à tourner en rond ; à la recherche d'un endroit pour se cacher, il avisa le tas de paille et s'en approcha en hâte, mais la tête de Wabydoo refit surface et Mathieu grommela :

— Zut ! Ce coin est déjà pris !

— Je suis dans la grange, papa ! lança Jérémy à voix haute. Sors par l'autre porte, grand-père, ajouta-t-il en chuchotant. Si papa nous voit ensemble, il va croire qu'on fait encore des expériences... A demain et dors bien !

Le fermier dodelina du chef :

— A vrai dire, j'ai pas tellement sommeil — mais je file !

L'index sur les lèvres, il s'éclipsa sur la pointe des pieds.

— *Ouf ! Sauvée par le gong !* soupira Wabydoo en s'extirpant du tas de paille.

Riant sous cape, Jérémy se hâta en direction de la grande porte, mais son père poussait déjà l'un des battants de bois.

— Que faisais-tu là ? demanda-t-il. Tu sais que tu as laissé la lumière dans ta chambre ?

— Je suis allé voir Cossard, prétextait l'enfant. J'ai entendu du bruit et j'ai...

Marc lui sourit :

— N'aie crainte, fiston, Cossard est tout à fait guéri... Ecoute, je n'ai pas été très brillant, ce soir. Tu le sais, nous avons des ennuis, ta mère et moi... Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas que tu gardes un mauvais souvenir du jour de tes dix ans. Aussi, pour me faire pardonner, j'ai décidé de t'emmener à la fête foraine. Il est tard, mais demain, c'est dimanche et tu pourras faire la grasse matinée...

Jérémy poussa un formidable cri de joie et sauta au cou du compositeur. Il ne s'attendait certes pas à une proposition aussi alléchante.

— Et, grand-père, il peut venir avec nous ? demanda-t-il. Il n'est peut-être pas couché...

— Bien sûr, qu'il peut venir ! Et s'il est au lit, tu n'auras qu'à l'en tirer. Je suis sûr que, malgré l'heure tardive, il ne refusera pas de boire un verre au *Café des Amis*...

Mathieu, désœuvré — ce qui ne lui arrivait pas souvent —, parcourait des yeux la terrasse aux trois quarts déserte du bar, la plupart des consommateurs se contentant de venir se désaltérer en vitesse avant de retourner à la fête foraine. Sur sa gauche, deux

couples bavardaient à voix haute, riant de temps à autre ; à droite, espacés, quelques messieurs dont les verres étaient vides paraissaient s'ennuyer ferme.

Deux tables plus loin, en face de l'inventeur, une dame seule dégustait une glace. Elle n'était plus tout à fait une jouvencelle, mais conservait néanmoins une allure encore jeune, avec ses cheveux blonds et sa robe de cocktail un peu trop ajustée sur ses légères rondeurs — comme si ledit vêtement n'était plus à sa taille depuis un certain nombre d'années. Un long, très long fume-cigarette était appuyé contre le cendrier à demi plein qui trônait au centre de la table.

L'esseulée tourna la tête juste au moment où Mathieu l'observait, et ce dernier, soudain confus et embarrassé, reconnut alors l'Originale, dont il savait seulement qu'elle était comtesse et propriétaire des restes d'un château délabré situé à quelques kilomètres au nord de sa ferme, sur les hauteurs du vallon de Font-Martine.

Il détourna vivement les yeux, penaud d'avoir été surpris, sans soupçonner qu'Anaïs du Troupech de la Vignanpante, pareillement gênée, avait eu la même réaction — elle qui agissait d'ordinaire en femme de tête. A présent, c'était à son tour d'épier à la dérobée cet homme robuste dans lequel elle reconnaissait l'inconnu qui, assis sur son tracteur remorquant une épave de voiture, l'avait saluée en fin d'après-midi.

S'agissait-il donc d'un ferrailleur ? Non, sûrement pas. Son salut déférent émanait de toute évidence d'un *gentleman* — ou, du moins, d'un *gentleman-farmer*. Paysan eût été trop commun aux yeux de cette aristocrate désargentée... Elle sourit, songeant à la façon dont elle s'était vengée des saisies successives qui l'avaient ruinée en extorquant à ces huissiers la coquette somme de cinquante mille francs. C'était toujours cela de gagné sur la roture qui avait dépouillé son auguste lignée — et qui continuait à s'acharner sur d'autres aristocrates, comme ces malheureux « du Vallois ».

Elle était loin de se douter que ces derniers se trouvaient être le couple sympathique, accompagné d'un garçonnet aux cheveux blonds, qui avait laissé le « *gentleman-farmer* » en question à la terrasse du café avant de se rendre à la fête foraine. Mais elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille lorsqu'un individu barbu et chevelu, sinon vulgaire, du moins ordinaire, s'exclama, à la vue du robuste conducteur du tracteur :

— Salut, Mathieu. Tu es venu tout seul à la foire ?

— Salut, Ernest. Non, j'ai accompagné ma fille, mon gendre et le petit. Eux, ils sont allés s'amuser — et moi, j'ai préféré rester là, tranquille, à réfléchir. Tu prends un verre ?

— Non, merci. Il se fait tard et il faut que je rentre.... Au fait, ton produit-miracle, il est bientôt prêt ?

— J'ai fini la préparation cet après-midi ; les tests sont concluants. Tu jetteras un coup d'oeil en passant sur le break de Marc, là-bas, fit le dénommé Mathieu en désignant du pouce le parking voisin. Sa carrosserie brille comme un sou neuf. Avant de démarrer la production en série, je t'apporterai les premiers bidons lundi. Comme ça, tu pourras en remplir tes flacons, avec provisoirement une étiquette portant juste ta raison sociale. Dans la semaine, quand j'aurai trouvé un nom accrocheur pour ce nouveau produit, j'effectuerai les démarches auprès de l'INPI.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'Institut National de la Propriété Industrielle. C'est là que je dépose d'habitude mes inventions les plus importantes, précisa-t-il en prenant une pose avantageuse.

Anaïs arrangea coquettement une mèche rebelle et se lissa le sourcil avec un geste étudié avant de considérer à la dérobée ce « grand propriétaire terrien » qui cachait aussi un génie de la chimie. Ne venait-il pas de faire allusion à des « produits » révolutionnaires ? En outre, le génie en question devait posséder un solide compte en banque, puisqu'il usait du pluriel à propos de ses inventions ! Bien sûr, cela ne l'empêchait pas de fréquenter des rustres, comme ce barbu à la tignasse hirsute — prénommé Ernest, de surcroît. Mais sans doute ce dernier n'était-il qu'un subalterne, un vulgaire laborantin chargé de conditionner les substances mises au point par celui qu'il appelait familièrement par son prénom.

Les deux hommes se serrèrent la main et le barbu s'éloigna sur un élégant :

— Allez, ciao, Mathieu, je vais ronfler sur mon oreiller !

La comtesse laissa s'écouler quelques secondes, allumant une Lucky Strike logée à l'extrémité de son fume-cigarette télescopique, puis fit tomber — nullement par inadvertance — sa petite cuillère.

Malheureusement pour elle, le démon de l'invention venait de reprendre Mathieu, qui n'entendit même pas le bruit de l'ustensile rebondissant sur le bitume. Assailli par une idée tout à fait inédite, que lui avaient inspirée les dernières paroles du droguiste, il s'empressait de la noter sur son calepin, en commençant par un titre prometteur : « Oreiller anti-ronflements ». Encore de gros bénéfices en perspective — à moins qu'une fois de plus, l'invention mirifique ne générât une avalanche d'ennuis, sinon de cuisants déboires !

A deux tables de là, Anaïs regardait, non sans une certaine admiration, cet homme qui s'appliquait à consigner la formule d'un produit certainement susceptible de révolutionner l'industrie chimique — et, partant, d'accroître sa fortune. Pour la seconde fois, elle laissa échapper sa cuillère... En pure perte : Mathieu se trouvait déjà par la pensée dans son laboratoire secret, à tirer des plans sur la comète, aussi habile en cela que pouvait l'être la comtesse lorsqu'il s'agissait de fantasmer !

Après d'interminables et vertigineuses descentes et remontées entrecoupées de virages mettant à rude épreuve l'estomac de ses passagers, le wagonnet du grand-huit aborda la dernière pente pour venir stopper mollement au bord du quai, où de nouveaux amateurs de sensations fortes attendaient leur tour. Marc et Jérémy débarquèrent, riant encore des cris de terreur que Patricia, au bord de la nausée, avait poussés tout au long de ce qu'elle avait considéré comme une fort pénible expérience.

— C'est fini ! jura-t-elle, le visage d'une blancheur de craie. De ma vie, plus jamais je ne remonterai dans un truc pareil ! Il faut être complètement fou ou masochiste pour...

Son époux l'interrompit d'un baiser volé. Puis, après avoir adressé un clin d'oeil à leur fils, il la prit par le bras pour l'entraîner d'autorité, en décrétant :

— Tu as tout à fait raison, ma chérie... Pour te remettre de ces émotions, que dirais-tu d'aller faire un tour à bord du train fantôme ?

Ouvrant de grands yeux horrifiés, la jeune femme se dégagea avec énergie :

— J'ai compris votre tactique à tous les deux : vous voulez vous débarrasser de moi !

Etonnée de voir Marc regarder par-dessus son épaule, elle tourna la tête et vit alors passer une superbe rousse à la démarche ondulante, en micro-jupe moulant ses

hanches de violoncelle et chemisier généreusement échancré sur une poitrine altièrè. Le compositeur, tirant la langue, se composa une grimace de loup de dessin animé qui arracha des éclats de rire à Jérémý. Puis, faisant mine de reprendre son sérieux, il confia à sa femme :

— Je dois avouer qu'en apercevant ce genre de créature, il arrive parfois que cette perspective m'effleure...

La mimique scandalisée de Patricia se mua rapidement en une expression admirative, assortie d'un sourire enjôleur, à l'approche d'un homme séduisant et sûr de lui, qui paraissait tout droit sorti d'un magazine de mode. A son tour, elle le suivit du regard en soupirant :

— Moi aussi, il m'arrive d'avoir des idées pareilles...

Et, avec un déhanchement outrancier, elle emboîta le pas à l'Apollon.

— Maman, attends-moi ! s'écria Jérémý en se lançant à sa poursuite, bientôt rejoint par son père.

Patricia éclata de rire lorsque celui-ci la prit par la taille pour l'entraîner, cette fois, vers le *Café des Amis* où les attendait Mathieu — que son petit-fils s'empressa de photographier en cachette avec le Centon DF 300, cadeau de Stella, qu'il avait serré contre sa poitrine durant toute la durée de leur « promenade » sur le grand-huit.

L'inventeur griffonnait sur son calepin, non loin d'une dame blonde encore jeune. Un interminable fume-cigarette à la main, celle-ci venait de faire tomber sa cuillère. Ignorant qu'Anaïs avait agi intentionnellement, dans l'espoir d'obtenir une réaction de la part de son grand-père, Jérémý voulut se précipiter pour ramasser l'objet.

Mais, se ravisant, il se contenta de *visualiser* la scène. La cuillère s'éleva aussitôt et revint se poser à sa place initiale, près de la coupe de glace, sous les yeux exorbités de la comtesse qui ne put retenir un cri de frayeur et d'incompréhension.

Alertés par le son aigu émis par Anaïs, les consommateurs — qui n'avaient pas remarqué l'événement prodigieux — se mirent à la dévisager avec curiosité. Une main sur la poitrine, essayant de réprimer les battements de son cœur, elle se força à sourire, comme pour s'excuser à l'adresse de l'inventeur qui avait posé sur elle un regard intrigué. Songeant qu'elle avait dû se cogner le genou contre le pied de la table, celui-ci haussa les épaules et appela d'un geste le garçon, qui vint prendre la commande des Duvallois. D'autres clients — parmi lesquels l'aristocrate — en profitèrent pour renouveler leurs consommations. Les nouveaux arrivants choisirent trois énormes glaces, tandis que les quatre messieurs seuls demandaient qu'on leur serve « la même chose ». Quant à Anaïs, qui avait bien besoin de se remettre de ses émotions, elle commanda un apéritif accompagné d'un siphon d'eau de Seltz, qu'elle pria le garçon de laisser sur la table.

— Vous avez profité de notre absence pour faire des ravages, chuchota Marc en se penchant vers son beau-père.

Mathieu battit des paupières, considéra naïvement la table, puis regarda par terre et autour de lui, avant de reporter son attention sur son gendre :

— Qué ravages ? J'ai rien cassé !

— Marc fait allusion à cette charmante personne qui, à deux tables d'ici, coule de fréquents regards vers nous... ou, plutôt, vers *toi*, pouffa Patricia à voix basse.

Interloqué, le fermier jeta un coup d'œil furtif dans la direction indiquée, faillit

croiser le regard de la dame seule en question et se tourna vers sa fille et son gendre, haussant les épaules :

— Vous avez bientôt fini de vous foutre de moi ? Non mais, vous croyez que j'ai pas autre chose à faire que de... de lorgner vers l'Originale ? Té, jugez-en, insista-t-il en montrant son carnet couvert d'annotations incompréhensibles pour tout autre que lui. Pendant que vous alliez faire les fous sur les manèges, moi, j'inventais encore quelque chose. Alors, vous pensez, la dame d'à côté, c'est tout juste si j'ai remarqué qu'elle était là ! J'ai...

Le reste de sa phrase fut couvert par les grondements d'une dizaine de grosses motos aux pots d'échappement visiblement trafiqués, que pilotaient des skinheads sans casque. Certains étaient flanqués de leurs égéries, vêtues comme eux de « bombers » et de « rangers » — avec cependant moins de badges et de pin's sur leurs revers —, mais portant des minijupes au lieu de pantalons de cuir noir. Quelques-unes d'entre elles avaient le crâne tout aussi rasé que celui de leur « mec », à l'exception d'une touffe ou d'une mèche hérissés, aux coloris aussi criards que leur maquillage qui aurait rendu jaloux un clown.

Dans un bruit infernal accompagné de nuages nauséabonds, les motards débraillés jusqu'au nombril firent halte devant la terrasse, exhibant leurs bras musculeux couverts de tatouages et affichant le plus grand mépris à l'égard des consommateurs. Dans le dos de leurs blousons, des lettres argentées proclamaient *Neandertal Warriors* pour les hommes et *Hell's Furies* pour leurs grotesques femelles. Des battes de base-ball étaient fixées le long du réservoir de leurs engins pétaradants.

Avec une moue d'agacement, Patricia s'efforça de chasser d'un geste de la main les vapeurs puantes des machines, tandis que les moteurs se taisaient un à un. L'un des skinheads, bouffi de graisse et tatoué jusqu'à ses ongles noirs de cambouis, surprit du coin de l'œil le geste de la jeune femme. Se retournant vers ses acolytes, il aboya d'une voix grasse et vulgaire :

— Hé, les keums, z'avez vu la meuf qu'a pas l'air contente de nous voir débarquer ? Allez, on va lui montrer qu'on est pas des cannibales...

Roulant des épaules, il s'approcha de la table de la « coupable » et trempa son index boudiné et crasseux dans la glace de Patricia. Puis, portant son doigt à ses lèvres, il le lécha avec une mine satisfaite. Des gloussements niais émanant de ses comparses saluèrent cet acte de bravoure.

Mathieu, révolté, caressait machinalement son poignet gauche. Jérémie promenait un regard angoissé sur la horde infâme, songeant qu'à côté de ces brutes, les dealers qu'il avait affrontés l'après-midi même faisaient figure de demi-portions. Quant à Marc, bien que bouillant de colère, il essaya de désamorcer la situation en ayant recours à l'ironie :

— Ecoutez, ça va comme ça. Si cette glace vous plaît, finissez-la et qu'on n'en parle plus — entendu ?

— Toi, connard, on t'a pas sonné, répliqua le bouffi sans même le regarder, occupé qu'il était à « dévisager » Patricia — façon de parler, puisqu'il lorgnait ostensiblement un peu plus bas que le visage de l'artiste peintre. Alors, ma grosse, on n'aime pas la bonne odeur d'huile des bécanes des *Warriors* ? ricana-t-il.

Il voulut soulever du bout de l'index le visage de la jeune femme, mais elle le re-

poussa avec une expression de dégoût. Voyant cela, Marc se leva brusquement pour apostropher avec fermeté la meute railleuse :

— Dites, les gars, si vous voulez jouer à Mad Max, vous vous trompez d'endroit. On n'est pas en Australie, ici ! Maintenant, si c'est trop loin pour vous, vous pouvez toujours vous faire engager au Musée des Horreurs de la foire !

Une vague d'admiration envahit Jérémy face au courage dont son père faisait preuve en défiant ainsi le chef de la bande. Interloqué par tant d'audace, celui-ci fronça les sourcils et, prenant à témoin ses *Warriors* et ses *Furies*, il saisit Marc au collet, avec l'intention de le soulever d'une main comme s'il s'était agi d'un fétu de paille. Mais à sa grande surprise, il dut déchanter ; malgré tous ses efforts, le compositeur ne quitta pas le sol. Ce « ringard » ne paraissait pourtant pas si lourd..., marmonna intérieurement le skinhead, haineux, sans songer un seul instant à porter son attention sur Jérémy, dont les yeux commençaient à devenir phosphorescents.

Profitant de cet échec, Marc se dégagea et décocha à son adversaire un uppercut maladroit — et raté ! Pourtant, toutes les personnes présentes entendirent très distinctement le choc d'un coup de poing et le motard partit en arrière en faisant des moulinets avec ses bras, distribuant involontairement des baffes à celles des *Furies* qui ne s'étaient pas écartées assez vite de sa trajectoire. Poursuivant sur sa lancée, il renversa plusieurs de ses comparses, ainsi que deux ou trois tables, traversa, toujours à reculons, la salle du bar et alla percuter la porte des toilettes qui se rabattit brutalement contre le mur. Il y eut une succession de cris de douleur, suivis d'un bruit de chasse d'eau — et l'on vit alors sortir des « lieux » un client un tantinet hébété, la lunette des WC autour du cou, saignant du nez et serrant dans sa main droite une poignée de bois à laquelle pendaient quelques dizaines de centimètre de chaîne rouillée.

Visiblement sonné, le pauvre homme regarda le voyou qui tentait de se remettre sur pied et, sans hésitation — malgré ce qu'il venait de « prendre » —, se porta à son secours, compatissant :

— Mon pauvre monsieur, ça pressait donc tant que ça ?

La petite musique intérieure, qui avait résonné durant toute la scène dans l'esprit de Jérémy, s'éteignit soudain, et il prit conscience que son père, bouche bée de stupéfaction, considérait son poing tout en murmurant :

— Ça alors... Je ne l'ai même pas touché !

Patricia attira son fils contre elle et recula devant la fureur des voyous, qui n'appréciaient guère le sort que venait de subir leur chef.

Mais Jérémy, sans brusquerie, se dégagea un peu de l'étreinte maternelle. Il ne quittait pas des yeux son père qui s'était mis en garde, cherchant à détourner l'attention des brutes pour permettre aux siens de s'enfuir — une attitude courageuse, mais suicidaire dans la situation présente. Involontairement comique, il sautillait d'un pied sur l'autre à la manière des boxeurs — mais sa garde, à l'évidence trop haute, ne trompait personne sur ses capacités.

Le skinhead en chef, qui s'était enfin relevé, revenait en roulant des mécaniques et en soufflant des naseaux. Grognant comme un grizzli, il fonça soudain, l'air aussi aimable qu'un chien enragé ! Marc lui décocha un direct qui le manqua d'une bonne dizaine de centimètres ; néanmoins, le choc encaissé par l'obèse fut tel que l'on entendit sa mâchoire craquer. Littéralement soulevé de terre, il repartit à la renverse en battant

des bras, faisant choir deux consommateurs trop lents à réagir, qui n'avaient pas eu la bonne idée d'aller, comme les autres, se mettre à l'abri à l'intérieur de l'établissement.

La comtesse, scandalisée par le comportement de cette racaille au crâne rasé, s'était rapprochée de l'inventeur si charmant et de sa petite famille, tirant nerveusement sur son interminable fume-cigarette. Il n'était pas plus question pour elle de battre en retraite qu'il ne l'avait été pour ses glorieux ancêtres, sur les champs de bataille de Palestine, du Québec ou d'ailleurs.

Pour laisser à son chef le temps de récupérer et de se relever, l'un des motards — un véritable monstre moustachu, la joue droite entaillée d'une vilaine balafre — fit un pas vers Marc, menaçant. Arborant un air niais, Mathieu s'interposa habilement, avec un geste du bras gauche qui fit remonter sa manche, révélant le singulier et volumineux chronographe, dont les multiples petites lumières colorées clignotaient, attirant le regard du voyou.

— Regarde le joli chrono, mon gars ! S'il te plaît, tu peux le prendre.

Le balafré fronça les sourcils, fixant avec curiosité le bizarre objet qui émettait maintenant une vibration aiguë.

— Alors, tu la veux, la tocante, ou tu la veux pas ? insista le grand-père, écartant les bras pour bien montrer le gadget.

Le moustachu, flairant quelque chose de louche, gratta d'un ongle sale son crâne rasé. Mais il était si hypnotisé par les lumières puissantes qu'il ne vit pas venir le poignet droit de l'inventeur qui, *lesté d'un lourd bracelet de plomb, percuta sa nuque, l'estourbissant instantanément*. Il tomba à genoux, tandis qu'une exclamation d'indignation jaillissait de la meute.

Jérémy laissa échapper une onomatopée qui exprimait tout à la fois sa jubilation et son admiration ; il comprenait maintenant le sens du nom de cette géniale invention : l'estourbisseur électronique à effet compensé !

Pour la seconde fois, le skinhead en chef se remit debout et, titubant sur ses jambes mal assurées, s'apprêta à repartir à la charge, sans se soucier de son œil au beurre noir et de son incisive manquante. Très snob, la comtesse l'arrêta d'un geste, son long fume-cigarette à quelques centimètres des lèvres :

— Dites-moi, beau jeune homme, railla-t-elle, est-ce que vous fumez ?

Les sourcils fournis du bouffi se haussèrent et se rabaissèrent à plusieurs reprises alors qu'il cherchait à comprendre, puis il grogna :

— Ouais, je fume, pouffiasse — et tout à l'heure, je...

— Dans ce cas, prenez donc une Lucky, l'invita l'aristocrate, fort calme.

Et, sans cesser de sourire, elle souffla de toute la force de ses poumons dans son fume-cigarette transformé en sarbacane improvisée, expédiant le mégot incandescent dans l'échancrure de la chemise du motard.

Les amateurs de bel canto se mirent aux fenêtres, persuadés qu'un haute-contre s'exerçait à quelques vocalises avant d'interpréter une œuvre de qualité.

C'en était trop pour les *Warriors* et leurs *Furies* ; rendus fous de rage par les humiliations successives infligées à leur chef, ils foncèrent tête baissée sur ces bourgeois qui avaient osé leur résister. Anaïs, toujours aussi calme, récupéra le siphon d'eau de Seltz posé sur sa table et fit un pas de côté pour sortir de la trajectoire des barbares.

Puis, sautant sur une chaise, elle se contenta de le balancer à la manière d'un encensoir au passage des vauriens ; deux d'entre eux reçurent en plein front la lourde bouteille, protégée par une enveloppe de métal ajourée, et s'effondrèrent, sonnés pour le compte. D'autres évitèrent de justesse l'assommoir improvisé et se mirent à hurler des injures ordurières à l'adresse de l'aristocrate. Sans se démonter, celle-ci entreprit de les asperger avec le jet du siphon, visant plus particulièrement leurs bouches ouvertes qui débitaient des insanités ! A demi étouffés, suffoquant, toussant à qui mieux mieux, deux des hurluberlus cessèrent pour un temps d'être opérationnels.

Mathieu leva le pouce et adressa un sourire complice à Anaïs, qui le remercia fort dignement d'une inclinaison de la tête. Puis, s'avisant d'une urgence, elle fit un geste d'excuse de la main gauche — et, de la droite, elle assena un coup de siphon à une *Fury* qui s'appêtait à lancer une carafe. Lâchant son projectile improvisé, la motarde, à moitié sonnée, fit quelques pas en titubant et alla choir dans les bras d'un des rares consommateurs demeurés à la terrasse du café. Les haut-parleurs de la foire diffusant présentement un *paso doble*, le client un peu éméché se mit à danser avec cette cavalière inespérée, exécutant des figures savantes tout en poussant aux moments appropriés des « Olé ! » joyeux, que Mathieu, Marc et la comtesse ne se privèrent pas pour reprendre en chœur !

— Reste sagement là, mon chéri, dit Patricia à son fils. Il faut que j'aille aider papa et grand-père.

Et elle courut les rejoindre, empoignant une chaise qu'elle jeta dans les jambes d'un colosse au crâne rasé qui se ruait sur Anaïs. Maintenant qu'elle avait oublié sa peur, elle se montrait d'une redoutable efficacité — qui n'avait rien à envier à celle de ses compagnons. Une nouvelle charge des voyous fut ainsi repoussée sans mal par les efforts unis des quatre « combattants ».

Personne ne prêtant plus attention à lui, Jérémy en profita pour user de ses extraordinaires pouvoirs psi. Les yeux littéralement luminescents, les dents serrées de rage, il visualisa un mur de béton nimbé d'un halo de brume. Les tondu, qui revenaient à l'assaut, percutèrent sans douceur cet obstacle invisible — mais aussi dur que du granit — et se retrouvèrent pêle-mêle les uns sur les autres, hors de combat ou peu s'en fallait !

Psiboy remarqua alors qu'à l'autre bout de la terrasse, le skinhead en chef venait une fois de plus de se redresser. Groggy, les lèvres tuméfiées et sanguinolentes, il n'en était que plus redoutable — d'autant plus qu'il venait de saisir la batte de base-ball fixée contre le réservoir de l'une des motos. Jérémy décida de s'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Les poings serrés, les masséters contractés, il visualisa une fusée Ariane... Et le motard décolla, s'envolant avec une vitesse ascensionnelle fantastique pour disparaître dans la nuit, son hurlement dément s'amenuisant graduellement avec la distance.

Il était déjà à plusieurs kilomètres d'altitude lorsque l'enfant — qui ne tenait tout de même pas à le tuer — songea à l'entourer d'une bulle d'air respirable, en prévision de ce qui allait suivre...

Quelques instants plus tard, un astronome de l'Observatoire de Haute-Provence décolla son œil halluciné du télescope dans lequel il était en train de regarder. Un OVNI ! Il venait de voir un OVNI ! Certes, celui-ci possédait une forme tout à fait inhabituelle, puisqu'il ressemblait à un gros skinhead gesticulant, qui brandissait une batte

de base-ball, mais cette vision troubla profondément l'observateur. Devait-il entamer une psychanalyse, ou bien informer son supérieur ?

Il choisit cette deuxième solution, ce qui lui procura à tout le moins le plaisir de voir blêmir le directeur — qu'il ne prisait guère. Lequel faillit d'ailleurs en faire une jaunisse, frémissant à l'idée qu'une aussi abominable nouvelle puisse parvenir aux oreilles des experts bidons du SEpra, ces farouches contempteurs des ufologues^[9], seuls à lutter pour défendre et propager la vérité sur ce sujet capital, invariablement dénigré et dénaturé par la censure officielle.

Un peu plus tard, le motard bouffi, qui s'agitait toujours à l'intérieur de sa bulle d'air en roulant des yeux déments, escorta un instant la navette *Challenger*. Mais les cosmonautes qui se trouvaient à bord se contentèrent en l'apercevant de hausser les épaules avant de retourner vaquer à leurs occupations. Avec ce qu'ils avaient déjà vu, dans l'espace ou sur la Lune, ce n'était pas un extraterrestre de plus qui risquait de les émouvoir — même si celui-ci, sans doute désireux de circuler incognito, s'était déguisé en skinhead crasseux !

Arrivé tout en haut de sa trajectoire parabolique, celui-ci commença à retomber — mais, par bonheur pour lui, la force psychokinésique de Psiboy, qui l'accompagnait, ralentit suffisamment sa chute pour lui éviter de brûler lors de sa rentrée dans l'atmosphère. Un moment plus tard, lorsqu'il atterrit sur une énorme montgolfière, il se crut même sauvé...

Hélas, c'était sans compter avec les vents contraires qui entraînent l'aérostat en direction de Toulouse. Il approchait de cette ville, bastion du SEpra, lorsqu'un faux mouvement lui fit perdre l'équilibre et il repartit en chute libre — pour finalement s'abîmer sur le volumineux tas de fumier de la ferme des Bonfigon !

Réveillé par les aboiements des chiens et les caquètements des poules, le père Bonfigon sortit en chemise de nuit et charentaises, mais armé d'un fusil de chasse. Lorsqu'il vit remuer le tas de fumier, il se raidit, mais quand une créature à l'horrible apparence en sortit, il comprit tout de suite de quoi il retournait et se mit à crier :

— Marcelle ! Vite, téléphone au SEpra !

Son épouse, les yeux gonflés de sommeil, apparut à la fenêtre, son bonnet de nuit juché de travers sur son crâne :

— Le SEpra, c'est pas où que Bébert est gardien de nuit ?

— C'est ça ! Grouille-toi, Marcelle, on tient un Martien ! Y vont sûrement nous filer une prime pour qu'on la boucle. Eux qui s'intéressent aux « retombées atmosphériques », ils vont pas être déçus avec celle-là, de retombée. Dis-leur aussi de venir avec des masques à gaz, parce qu'il pue, le Martien ! Hé, toi ! poursuivit-il en braquant son arme, si tu fais encore un pas, je te troue la panse ! Et les mains en l'air, hein ?

L'immonde créature fangeuse s'exécuta.

Le père Bonfigon ne fut pas surpris une seconde que ce « Martien » l'eût compris. Dame, s'il venait de si loin, il était logique de penser que sa technologie avait également permis la mise au point d'un traducteur automatique — c'était bien la moindre des choses !

9. — Spécialistes des OVNI. Le terme vient de l'acronyme UFO : Unidentified Flying Objects, appellation anglo-saxonne de nos Objets Volants Non Identifiés. Afin d'obtenir une information saine sur ces engins étrangers à la Terre, consulter la bibliographie sélectionnée en fin de volume.

Quand le fourgon de la gendarmerie déboula, toute sirène dehors, sur le champ de foire, la terrasse du *Café des Amis* offrait l'image même de la dévastation : tables renversées, chaises cassées, verres et carafes brisées, des skinheads et autres *Furies* aux yeux pochés, couverts de bosses, gisant çà et là autour du petit groupe constitué par Mathieu, sa fille, son gendre, leur fils et l'Originale, tenant élégamment un long fume-cigarette très kitsch entre le pouce et l'index.

Les six représentants de la loi contemplèrent le tableau, incrédules, leurs regards allant des voyous et leurs motos à l'enfant et aux quatre personnes indemnes, qui semblaient les attendre de pied ferme.

Le moustachu balaféré, les yeux papillotants, se redressa sur un coude et leva un index mal assuré pour larmoyer à l'intention des hommes en uniforme :

— C'est pas nous, m'sieur... C'est eux qui... qui nous ont atta-ta-ta...

Il n'eut pas le temps d'achever son mensonge : jaillie de nulle part, une boule de glace à la fraise s'engouffra dans sa bouche ouverte avec un bruit mouillé. Les yeux exorbités, le skin déglutit, émit un rot monstrueux et retomba dans les bras de Morphée.

Les gendarmes scrutèrent les environs, se demandant qui avait bien pu lui expédier ce projectile comestible. Il ne s'agissait certainement pas de ces consommateurs que les voyous avaient agressés — le patron du bar en témoignait —, non plus que de cet enfant blond au joli minois bien sage. Renonçant à comprendre — l'incident ne présentant pas à leurs yeux une importance capitale —, les représentants de la loi entreprirent d'embarquer sans ménagement les skinheads mâles et femelles, dont les moins abîmés soutenaient les autres pour les aider à grimper dans la fourgonnette.

Le brigadier, quant à lui, s'était chargé de noter l'identité des agressés. Lorsque le compositeur déclina ses noms et qualités, la comtesse s'exclama, médusée :

— Seigneur ! Quelle extraordinaire coïncidence ! Vous êtes donc ce monsieur du Vallois, dont M. des Ormeaux m'a dit tant de bien. Je suis véritablement enchantée de faire votre connaissance, ainsi que celle de votre charmante épouse, de votre adorable enfant et de M. Rousselin, conclut-elle en coulant une œillade au fermier-inventeur.

Marc et Mathieu s'inclinèrent, non sans s'être tant bien que mal repeignés du bout de leurs doigts écartés. Le compositeur hésita imperceptiblement avant de faire un baise-main à l'aristocrate, qui apprécia à sa juste valeur cette marque de distinction. Mathieu, quant à lui, n'eut pas ce courage, et il serra chaleureusement la main de l'Originale, avec un clin d'œil complice, mais baissant la voix pour ne pas être entendu du brigadier, il marmonna :

— Permettez-moi de vous adresser mes plus sincères félicitations, madame la Comtesse. Et sauf votre respect, ajouta-t-il, un brin goguenard, on a fait une sacrée équipe, tous ensemble !

— C'est vrai, convint-elle en pouffant. Mais, je vous en prie, qu'il ne soit pas question de titre nobiliaire entre nous, mon cher Rousselin. Appelez-moi donc Anaïs. Et vous tous aussi, fit-elle en s'adressant à Marc et Patricia. La fraternité des armes n'est pas un vain mot entre gens de qualité. Savez-vous par exemple qu'à la cour d'Henri III, en 1580, un mien ancêtre déjoua un complot et sauva le duc de Joyeuse, confident du roi, qui dès lors ne l'appela plus que « ma sœur » ?

— Ma sœur ? répéta Marc, sans comprendre. Pourquoi donc ?

— Parce que Henri III et son mignon, le duc Anne de Joyeuse, ne cachaient pas

leur fort penchant pour les *gays* de Sodome et de Gomorrhe ! En leur temps, à la cour, il ne faisait pas bon pour un homme de marcher imprudemment à reculons ou de s'attarder à cueillir des pâquerettes dans le parc royal sans protéger ses arrières !

Le brigadier se râcla la gorge pour ramener la conversation à des propos moins historiques et plus immédiats :

— Comment les choses se sont-elles passées, monsieur Duvallois ? Car enfin, ces motards ne se sont tout de même pas assommés eux-mêmes, par inadvertance ? Etiez-vous... armés ?

— Bien sûr que non, brigadier ! s'indigna Mathieu en écartant les bras, révélant sans y penser sa pseudo-montre bracelet sur laquelle clignotaient de multiples lumières colorées.

Etonné, le gradé se rapprocha pour mieux voir ce gadget. Obéissant à un réflexe — qu'il venait d'acquérir durant la bagarre —, l'inventeur faillit envoyer son poignet droit, toujours cerclé par le lourd bracelet de plomb, sur la nuque du pandore ! Par bonheur, Jérémy eut le temps de toussoter discrètement pour le mettre en garde et l'inventeur se ravisa, réalisant la gaffe qu'il était sur le point de commettre.

— C'est un jouet pour mon petit-fils, expliqua-t-il. Un gadget, quoi ! Je le lui gardais pendant qu'il allait faire un tour sur les manèges avec ses parents. N'est-ce pas ?

Les trois Duvallois acquiescèrent vigoureusement, imités par Anaïs, qui faisait osciller entre ses doigts son long fume-cigarette. Afin de faire diversion, celle-ci, très Régence, crut même bon d'ajouter de sa voix haut perchée :

— Quand nous avons vu arriver cette bande de chenapans motorisés qui s'injuriaient et menaçaient de s'étriper, allant jusqu'à abandonner leurs machines pour venir se colleter sur la terrasse où nous prenions paisiblement une consommation, nous nous sommes écartés avec prudence, les laissant échanger entre eux des grossièretés, vite suivies de coups. Grâce à Dieu, brigadier, vous et vos hommes êtes intervenus avec célérité et efficacité — n'est-ce pas, mes chers amis ?

Le brigadier, devant l'unanimité et la concordance des témoignages spontanés, jugea l'affaire réglée. Saluant, il regagna le fourgon, qui démarra sans plus attendre pour emmener les énergumènes au plus proche dépôt.

Incapable de retenir plus longtemps son envie de rire, la comtesse s'adressa à Mathieu :

— Génial, ce prétendu gadget de votre petit-fils ! J'ai cru un instant que vous alliez assommer ce brave brigadier d'un coup de poignet ! Vous êtes un brillant inventeur, monsieur Rousselin, ainsi qu'un homme au grand courage. Et il en va de même pour vous, monsieur du Vallois, qui avez su tenir tête à cette faune d'enragés !

« Quant à vous, chère madame, je sais que vous êtes un peintre de grand talent. Ce sont nos amis communs, les des Ormeaux, qui me l'ont appris aujourd'hui même, en fin d'après-midi. Avec votre permission, j'aimerais grandement voir vos œuvres — et, ma foi, en acquérir une si c'est dans mes moyens. Je dois avoir lundi une rentrée d'argent... inespérée et je me permettrai alors de vous téléphoner.

Elle n'ajouta pas que la somme en question sortait tout droit de la poche des deux huissiers venus persécuter les « du Vallois », préférant garder cette révélation pour plus tard, lorsqu'elle serait un peu plus intime avec cette si sympathique famille — et notamment avec son robuste, séduisant et encore si jeune grand-père !

CHAPITRE IV

Une semaine plus tard, dans le grenier de la villa, aménagé en un atelier spacieux qu'éclairaient convenablement deux larges baies vitrées, Patricia choisissait ses pinceaux et mélangeait ses couleurs. Vêtue d'une combinaison de travail en grosse toile — dont la teinte kaki disparaissait à présent sous un cocktail de coloris que les lavages répétés ne parvenaient plus à éliminer —, la jeune femme s'assit devant son chevalet, le pouce passé dans le trou de sa palette, et commença à peindre, tout en fredonnant une chanson de Marc.

En ce beau matin, rien ne venait ternir sa joie et son bonheur de se livrer à cette activité, qu'elle aimait par-dessus tout. Certes, bien des nuages s'amoncelaient encore sur elle et les siens — dont le moindre n'était pas la crainte d'une nouvelle intervention des huissiers —, mais l'apport d'argent frais, tout au long de la semaine qui venait de s'écouler, avait remonté le moral des Duvallois. En effet, leurs amis avaient scrupuleusement tenu leur promesse d'acquérir une toile — et, de surcroît, de commander un portrait. Chaque soir, après avoir quitté le lycée Europa, l'un des camarades de Jérémy venait sagement poser durant une heure — ce qui laissait à Patricia du temps libre au cours de la journée pour s'occuper des indispensables tâches quotidiennes. Elle consacrait notamment l'après-midi à la réalisation de sujets empreints du réalisme fantastique dans lequel elle excellait tout autant que dans les portraits.

Un léger sourire sur les lèvres, elle ajouta une touche de rose saumon au paysage onirique sur lequel elle travaillait depuis plusieurs jours. Quel genre de visage allait-elle bien pouvoir surimposer en transparence ? songea-t-elle, à l'instant précis où les traits de l'étonnante aristocrate rencontrée lors de la nuit mouvementée, à la fête du village, s'imposaient à elle, radieux.

Oui, c'était une bonne idée — et cela ferait plaisir à leur bienfaitrice.

La comtesse Anaïs du Troupech de la Vignanpante avait elle aussi, en effet, contribué à améliorer la situation financière des « du Vallois ». Sitôt en possession des fonds « aimablement » fournis par les huissiers, elle avait rendu visite aux parents de Jérémy pour leur acheter une œuvre de petit format, réglée illico en espèces. Elle avait même bénéficié d'un tarif de faveur, en raison de ses faibles moyens et de sa courageuse conduite dans la mêlée, où elle avait pris fait et cause pour ses nouveaux amis.

Avant de partir, elle avait également manifesté le désir de s'entretenir un moment avec l'inventeur ; malheureusement, ce lundi matin, Mathieu s'était rendu au village afin d'effectuer — avec parcimonie — quelques achats de matériel en prévision de nouvelles inventions. Déçue, l'Originale s'en était allée, la toile bien emballée puis fixée avec soin sur le porte-bagage de son vélo. Mais au lieu de rentrer directement chez elle, elle avait mis le cap sur le garage, au carrefour du pont de la Veirière, afin d'obtenir un devis pour la réparation de sa voiture ; remise depuis des lustres sous un appentis, celle-ci servait pour l'heure de palace pour araignées, mulots et autres scolopendres. Suffirait-il de recharger la batterie et de verser cinq litres d'essence dans le réservoir de l'antique véhicule pour que celui-ci daigne couvrir les quatre ou cinq kilomètres séparant le château du garage ? Un remorquage augmenterait en effet la facture et, malgré sa bonne fortune, Anaïs ne tenait pas à jeter l'argent par les fenêtres.

D'abord, s'assurer de la validité de la batterie. Ensuite... Eh bien, demain sera un autre jour.

Stella dormait tel un ange, ses cheveux dorés étalés sur l'oreiller, le dos tourné à la fenêtre ouverte sur la nuit tiède de cette fin du mois de mars.

Du vallon du Bruguet s'éleva une petite sphère de lumière. Survolant les méandres de la Brague, elle se dirigea vers la villa des Désormeaux. Après avoir dansé un instant devant la fenêtre ouverte, elle pénétra silencieusement dans la chambre de la fillette. Emettant une douce lueur bleutée, la nef-robot oscilla un instant au-dessus du lit et projeta brièvement un étroit faisceau lumineux — tout d'abord vers l'extérieur, puis sur le parquet où il dessina un cercle... Au centre duquel se matérialisa spontanément Zéphyrin !

Les paupières du robot se soulevèrent et sa tête pivota lentement.

Ses yeux se posèrent sur Stella, puis sur la sphère, qui émit alors un chuchotement aux intonations glougloutantes.

— C'est vrai, répondit le robot d'un ton agacé, je suis couvert de poussière ! Mais je suppose que ce n'est pas pour me le faire remarquer que tu m'as téléporté jusqu'ici ?

Nouvelle cascade de bruits liquides.

— Non, je refuse d'employer ton langage cybernétique ! J'ai été conçu pour parler la langue locale, le français — et même si je comprends tes « nioufnag » et de tes « tarlishook », ne compte pas sur moi pour prononcer d'aussi ridicules onomatopées !

En poussant un soupir excédé, la sphère de lumière capitula :

— Très bien, Zéphyrin. Comme tu voudras. Je t'ai téléporté ici pour que tu ajoutes ton énergie de translation à la mienne. En unissant nos efforts, nous pourrions matérialiser dans cette chambre une jeune personne qui se trouve actuellement sur Ghorna, la planète de nos concepteurs. Es-tu prêt ?

L'androïde acquiesça et étendit les bras. Un halo phosphorescent naquit entre ceux-ci et la nef-robot ; paraissant sortir d'un cocon de brouillard, une silhouette humaine apparut ; tout d'abord floue, elle se densifia, prenant alors l'aspect d'une belle adolescente à la chevelure rousse, vêtue d'une courte tunique que serrait à la taille une ceinture dorée.

S'animant soudain, elle s'adressa à Zéphyrin et à la sphère :

— Merci d'avoir conjugué vos champs d'énergie pour rendre possible ma téléportation. Mon nom est Laïra, Zéphyrin, mais je ne peux t'en dire plus à mon sujet, car

mon temps d'intégration sur ce monde est très limité, et j'ai une tâche importante à remplir : activer dans le cerveau de Stella Désormeaux certaines fonctions psi qui lui permettront graduellement de se mettre en phase positive avec JérémY, que tu connais bien...

Le robot se dandina, soudain joyeux :

— Tu penses ! C'est mon copain. Il me parle tout le temps et je voudrais bien lui répondre, mais cela m'est interdit par ma programmation... Tu ne pourrais pas me délivrer de ce blocage ?

— Pas pour l'instant, mais ça viendra. Sois patient. Maintenant, laisse-moi me concentrer...

Laïra ferma à demi les yeux et étendit ses mains au-dessus de la tête de la fillette endormie. Celle-ci ne tarda pas à entendre une cascade de notes mélodieuses, égrenées par une harpe en surimpression sur une étrange vibration sourde, et elle esquissa un sourire radieux dans son sommeil, en murmurant :

— Comme tu es belle, Laïra ! Veux-tu devenir mon amie ?

La jeune Ghornienne ouvrit les yeux, émue, et se pencha vers l'enfant pour déposer un léger baiser sur son front. Puis, se retournant vivement, le visage anxieux, elle haleta :

— Vite, Zéphyrin ! Reforme le champ de translation et augmente l'intensité de la barrière énergétique de protection ! Sur Ghorna, la Milice du Gouverneur est sur le point d'intervenir : les miens sont en danger et il faut que je les rejoigne immédiatement afin de les alerter ! Vite !

Le robot étendit aussitôt les bras et la sphère vibra ; un vif halo de lumière apparut autour de l'adolescente qui disparut presque sans transition, instantanément transportée sur Ghorna — la planète de Shorn et Yunga, mais aussi celle du sinistre tyran Yilrao Tanennkor !

A leur tour, Zéphyrin et la nef-robot s'empressèrent de se téléporter hors de la chambre, une fraction de seconde avant que Stella ne s'éveille. S'asseyant dans son lit, la fillette se frotta les paupières en soupirant avec regret :

— Pas de Zéphyrin, pas de globe de lumière — et encore moins de « majorette » ! Il n'y a personne dans ma chambre ; j'ai juste fait un rêve bizarre...

Ses pensées dérivèrent vers JérémY et elle se rendormit sur l'image de ce garçon qu'elle aimait « gros », rêvant qu'elle se promenait avec lui, main dans la main, dans une magnifique forêt de conte de fées. Une musique céleste, faite d'arpèges et de vibrations douces, les accompagnait. Et tous deux parlaient avec les animaux qui accouraient vers eux : des biches, des daims, des écureuils — et même deux petits marçassins qui folâtraient, nullement effrayés.

Une féerie naturelle, en ce merveilleux pays des rêves.

Quarante-huit heures plus tard, Mathieu dut à nouveau se rendre au village afin de se procurer certains éléments indispensables à la réalisation de son oreiller anti-ronflement. Il s'agissait à ses yeux d'une perte de temps et d'argent, puisque, l'autre jour, il aurait fort bien pu pousser jusque chez le droguiste et faire d'une pierre deux coups. D'un autre côté, le temps n'était jamais perdu, chez lui, puisque son esprit en perpétuelle ébullition inventait comme d'autres succombent à un vice — sans pouvoir s'en passer. Cette seconde nature aurait fait de lui un sérieux concurrent de Thomas

Edison ou de Léonard de Vinci, s'il avait été leur contemporain ! songea-t-il en laissant sa bicyclette contre l'un des platanes bordant la place du village.

Pour l'instant, tout en se rendant chez Romanet, il planchait sur une autre invention personnelle : un dentier universel en matériau élastique réalisable à partir d'un moule unique — et standard, car adaptable aussi bien sur le maxillaire inférieur que sur le supérieur. Mieux : parfaitement interchangeable, il serait également unisexe et pourrait servir à toute la famille à la condition que ce ne soit pas en même temps ! Mais là aussi, Mathieu réfléchissait à un argument publicitaire : « Pour le prix de deux dentiers universels, nous vous en offrons un troisième ! » Mais ses détracteurs n'allaient-ils pas parler de « châteaux en Espagne » ?

Il fit une halte subite. L'Espagne ! Qu'est-ce qui caractérisait le plus ce pays d'or et de lumière ? Les *toros* ? La *paella* ? La *longanissa*^[10] et le *bodifaro*^[11] ? Les *sombreros* et les *mantilles* ? Les belles Andalouses aux tempes ornées d'accroche-cœur ? Non ! L'Espagne, c'était avant tout les castagnettes ! Tout le monde, là-bas, rêvait de devenir un virtuose des castagnettes ! Mais comment apprendre à se servir de ce noble instrument, bon marché et de faible encombrement, sans irriter ses voisins, surtout pendant la sieste ou le sommeil nocturne ? A l'issue d'une intense réflexion, Rousselin poussa une exclamation en grec, usant du seul mot qu'il connût en cette langue : *Eurêka* ! Il suffisait d'étudier et de mettre au point des castagnettes en caoutchouc garanties insonorisées !

A tant faire, son procédé révolutionnaire pourrait tout aussi bien convenir pour les tambours, équipés d'une peau en caoutchouc sur laquelle l'élève pourrait tout à loisir taper comme un sourd à toute heure du jour et de la nuit sans gêner son voisinage. Idem pour les instruments à vent : un clapet de plastique rendrait délicieusement silencieux les saxophones, trompettes, trombones et autres clarinettes. Dès le lendemain, il appellerait le consulat d'Espagne à Marseille pour s'enquérir des prix des terrains, en vue de faire construire une usine où pourraient être produites, en série, ces merveilles de la technologie « silencieuse ».

— Olé ! s'écria-t-il, tout à ses pensées, faisant sursauter une petite vieille qui — probablement hostile aux corridas — lui jeta un regard désapprobateur.

Ce fut donc un Rousselin tout excité par cette idée nouvelle qui emprunta la grand-rue, mais des cris et des imprécations le tirèrent soudain de ses pensées et il s'immobilisa, intrigué : un groupe des plus étranges, composé d'hommes, de femmes et d'enfants tous aussi chauves que des œufs, gesticulait devant la droguerie d'Ernest Romanet.

L'inventeur fronça les sourcils en entendant les énergumènes en question invectiver son ami et associé, le traitant de noms d'oiseaux, pour la plupart grossiers. Il s'apprêtait à s'approcher pour leur demander quelle mouche les avait piqués lorsqu'un individu assez corpulent, lui aussi chauve et imberbe, parut sur le seuil de la boutique, armé d'un fusil de chasse. Ses traits avaient quelque chose de familier aux yeux de Rousselin — lequel pâlit soudain et sentit son cœur s'emballer sous l'effet de la stupeur.

— Oh ! Fan ! jura-t-il. Ernest !

Méconnaissable, parce que privé de sa tignasse abondante et de sa barbe noir de

10. — Saucisse épicée.

11. — Boudin.

jais, le droguiste supporta un instant les insultes qui pleuvaient, puis, désignant de l'index son crâne aussi rose et lisse que les fesses d'un nourrisson, il fulmina, brandissant son fusil pour faire taire les manifestants :

— Dites, vous m'avez bien regardé ? Vous ne voyez pas que, moi aussi, je l'ai essayé, ce prétendu produit miracle — cette fichue mixture inventée par un fou dangereux ? Bon sang, si je le vois se pointer à l'horizon, je vous jure que je lui troue la panse !

La gorge sèche, tremblant de tous ses membres, Mathieu se blottit précipitamment dans l'encoignure d'une porte, se demandant si sa dernière heure n'était pas arrivée.

A cet instant, une antique 2 CV pétaradante, cabossée et rafistolée de partout, s'immobilisa à son niveau, fumant et toussant, tandis qu'une voix féminine s'écriait joyeusement :

— Rousselin ! Mais que faites-vous là ?

Il lui fit de la main des signes désespérés pour qu'elle s'éloigne avant que les excités qui manifestaient à une dizaine de mètres de là, prenant conscience de sa présence, ne se retournent contre lui pour le lyncher. Par bonheur, Anaïs n'avait pas besoin d'un discours pour établir un lien de cause à effet entre le groupe de chauves vociférants et l'inventeur génial qui se terrait sous ce porche. Ouvrant la portière arrière gauche de son antique Citroën, elle lui fit signe de monter à bord.

A peine avait-il plongé dans l'ouverture que la 2 CV repartit en pétaradant de plus belle, emportant Mathieu qui s'accroupissait piteusement à l'arrière. Lorsqu'ils eurent dépassé les émeutiers furibonds, l'Originale gloussa comme un gamin espiègle qui vient de faire une bonne blague :

— Chauve qui peut, Rousselin ! On les a eus en beauté, ces braillards déplumés ! Mais dites-moi, le gros chauve armé d'un fusil, qui se disputait avec les autres, n'était-ce pas l'ami qui est venu vous saluer le soir de notre rencontre, à la fête foraine ? Celui auquel vous deviez livrer un stock d'un produit révolutionnaire ? (Elle agita la tête en guise d'excuse.) Oui, j'ai indiscrètement écouté votre conversation, mais avouez que vous ne parliez pas sur le ton de la confidence !

Il avoua. Il avoua le lamentable échec de son produit-miracle sur lequel il fondait de grands espoirs ; il avoua son amertume de ne pas être en mesure d'aider efficacement, sur le plan financier, sa fille et son gendre — qui se débattaient dans les pires difficultés, malgré leurs talents artistiques respectifs — ; il avoua enfin l'acharnement du sort sur ses inventions, qui se révélaient invariablement des fiascos... Et tandis qu'il se confessait, il baissait de plus en plus la tête, et le rouge de la honte envahissait son visage.

Au carrefour où se trouvait le garage qui avait réparé — pour un prix tout à fait raisonnable — son épave roulante, l'aristocrate stoppa net sur le bas-côté de la route et le morigéna :

— Vous n'avez pas le droit de dire ça, Rousselin ! Toutes vos inventions ne sont pas des échecs — j'en veux pour preuve ce fantastique estourbisseur qui s'est montré d'une redoutable efficacité contre ces voyous !

Il dodelina du chef et soupira, nullement convaincu :

— Sans doute, madame la comtesse, mais ce n'est qu'un gadget.

— Et alors ? s'emporta Anaïs. Et le yo-yo, avant la guerre ? Et, plus près de nous, le hula-hoop, les scoubidou, le Rubik' s Cube — n'étaient-ce pas des gadgets ? Ils

ont pourtant fait la fortune de leurs inventeurs. Voyez-vous, Rousselin, ce qu'il vous manque, ce ne sont pas les idées, mais un directeur du marketing capable d'en étudier la faisabilité avant de les lancer sur le marché !

— D'accord, madame la comtesse, mais...

— Je vous en conjure, Rousselin, je vous l'ai déjà demandé, cessez de me donner du « madame la comtesse » !

— Et vous, cessez de m'appeler Rousselin ! répliqua l'inventeur, du tac au tac. Mon prénom, c'est Mathieu.

La noble dame désargentée leva la main en signe de conciliation :

— Et je vous rappelle que le mien, c'est Anaïs. (Elle sourit.) Pensez à ce que je vous ai dit. Pour votre bien — d'accord ?

— Facile à dire, madame la... Anaïs, rectifia-t-il. Où voulez-vous que je trouve un... directeur comme vous dites ? Et avec quel argent pourrais-je le payer ?

— Mon fils Edouard est directeur du marketing dans une grosse société parisienne et...

— Et il va abandonner une brillante situation pour venir négocier chez moi, dans la cambrousse, avec un salaire à la mesure de mes moyens actuels — c'est-à-dire zéro, ou peu s'en faut ? Vous rêvez !

— Qui vous a parlé d'embaucher mon fils ? s'emporta la comtesse.

— Vous, pardi !

— Je ne pensais pas à Edouard, Rouss... Mathieu, corrigea-t-elle à son tour, mais à moi. A moi qui m'ennuie à mourir dans mon château en ruine, lâcha-t-elle avec tristesse, les yeux humides. Certes, je ne suis pas une spécialiste du marketing, mais j'ai de l'entregent... D'aucuns diraient du baratin, quoique je préfère un mot moins vulgaire, comme « persuasion ». Je sais parler aux gens, je sais attirer leur attention, et je me sens apte à les convaincre d'adopter une idée, du moment que celle-ci est valable et solide — même si elle ne paraît pas évidente au départ... Et tel est bien le cas de celle qui a présidé à la réalisation de votre estourbisseur électronique à effet compensé. (Elle pinça les narines.) D'abord, c'est trop long.

— Comment ça, trop long ? Le bracelet est réglable selon de diamètre du poignet !

— Je parlais du nom. Et puis, estourbisseur, avouez que ça manque de classe !

— Mouais, convint-il. Je vais y réfléchir et noter tous les noms qui me viendront à l'esprit.

— Moi aussi, Mathieu, fit-elle en coulant vers lui un regard qui semblait inquiet. Alors, qu'en dites-vous ?

— De quoi ?

Elle réprima un mouvement d'agacement :

— Mais de l'offre de collaboration que je vous ai faite, bon sang ! Redescendez sur terre, Mathieu. Ça ne vous intéresse pas ?

Il réfléchit un instant, puis soupira :

— Bien sûr, que ça m'intéresse ! Je dirais même que ça m'intéresse fichtrement. Mais je ne vois vraiment pas comment je pourrais vous payer votre salaire de spécialiste...

— Je suis prête à accepter une rétribution à la commission sur chaque affaire menée à bien par mes soins, assura Anaïs avec un large sourire. Eh bien, vous marchez ?

— Je ne marche pas, je cours ! s'exclama l'inventeur en lui tendant la paume. Topez là !

La blonde aristocrate — sans doute « originale », mais dépourvue de tout snobisme — lui saisit la main et, l'attirant vers elle, déposa un furtif baiser sur ses lèvres, avant d'éclater de rire devant la mine stupéfaite et les yeux papillotants du fermier :

— Foutrebleu, comme disaient mes ancêtres : l'affaire est conclue ! Je suis désormais votre chargée du marketing et... Tenez, j'ai tellement confiance en vos capacités d'inventeur que, si vous acceptez, je peux aussi mettre un peu d'argent dans l'affaire. Pas beaucoup, hélas — disons cinq mille francs. Ça va ?

Cette proposition fut le coup de grâce pour Mathieu, qui demeura un instant ébahi, songeant à tout ce qu'il pourrait réaliser avec une telle somme. Si on lui avait dit, ne fût-ce qu'une semaine plus tôt, que l'Originale lui proposerait un jour d'investir dans les productions de son génie créateur, il aurait éclaté de rire, trouvant une telle idée parfaitement ridicule. Mais à présent, après la bagarre contre les skinheads et son « sauvetage » par l'élégante aristocrate, s'il souriait, c'était de contentement.

— Oh, bonne mère ! s'écria-t-il enfin, plus ému qu'il n'aurait voulu le montrer. Vous me demandez si ça va, alors que, tout à l'heure, j'étais prêt à partir à l'autre bout du monde pour échapper à la bande de chauves ? Anaïs, non seulement vous m'avez remonté le moral et redonné l'espoir, mais en plus, vous m'avez fait un merveilleux cadeau : votre confiance et votre amitié ! (Il hésita une seconde — puis, un peu gauche, il se pencha de nouveau vers elle pour effleurer ses lèvres, aussi timide qu'un enfant :) Voilà, le pacte est scellé. C'est une affaire qui marche. Vous êtes maintenant ma directrice du « marqueting » et on va s'associer dès la conclusion de la première affaire. Venez me voir quand vous aurez un moment et on parlera de tout ça à tête reposée.

— Vous me montrerez votre laboratoire ?

— Bien sûr... Enfin, pas tout de suite, se ravisa-t-il en se rappelant de l'effroyable capharnaüm qui régnait dans l'ancienne bergerie.

— Comment ? C'est toute la confiance que vous m'accordez ? s'emporta soudain Anaïs, se méprenant sur les raisons qui le poussaient à retarder cette visite. Je vous offre une participation financière — modeste, certes, mais effective — et vous l'acceptez, mais voilà que vous faites des manières lorsqu'il s'agit de visiter votre laboratoire ? Vous étiez plus audacieux, tout à l'heure, lorsqu'il s'agissait de me... voler un baiser enflammé ! exagéra-t-elle, les yeux furibonds.

Mathieu se mordit les lèvres, mais il était de toute évidence trop tard pour redresser la situation. Il tenta pourtant de le faire, n'obtenant pour tout résultat qu'une aggravation de la colère qui s'était emparée de la comtesse.

Leur association commençait bien mal, songea-t-il...

A une cinquantaine de mètres de là, dissimulés derrière le tronc d'un platane contre lequel ils avaient appuyé leurs vélos, Jérémy et Stella assistaient, interdits, à la violente dispute entre Mathieu et l'aristocrate. Venant tout juste d'arriver, ils ne les avaient pas vus s'embrasser, et c'est d'un air gêné qu'ils échangèrent un regard devant cette scène houleuse, qui avait pour résultat de faire tanguer la 2 CV.

— Dis donc, s'alarma la fillette, ils ont l'air sacrément en pétard !

— Tu veux dire qu'ils se disputent comme des chiffonniers ? renchérit le garçon. A leur âge, franchement... Alors qu'ils avaient l'air de si bien s'entendre, l'autre soir...

— Cache-toi mieux ! conseilla Stella en l’attirant près d’elle, contre l’arbre.

Il obéit, mais le claquement d’une portière le poussa malgré tout à jeter un coup d’œil. Il vit Mathieu s’éloigner en faisant de grands gestes de fureur, tandis que la voiture démarrait dans un bruit d’embrayage torturé, s’engageant en cahotant sur le chemin qui menait au château en ruine de la comtesse.

— Oh ! la la !, commenta Stella en secouant ses doigts, ça barde !

Jérémy ne répondit pas, troublé d’avoir entendu, quoique moins clairement que d’ordinaire, la petite musique intérieure qui accompagnait la manifestation de ses pouvoirs psi, au moment où la fillette l’avait plaqué contre elle pour lui éviter d’être vu. Il n’y avait pourtant aucun danger. Comment expliquer, dans ce cas, la cascade de notes cristallines qui avait résonné dans son esprit ?

Après avoir parcouru à pied les deux kilomètres qui le séparaient de sa ferme, Mathieu fulminait toujours contre « cette folle avec son fichu caractère, qui veut toujours avoir raison » ! Aussitôt arrivé, il alla s’asseoir près de son laboratoire, sur le tronc d’arbre servant de banc. Wabydoo, en gambadant, vint se frotter contre ses mollets, en quête de caresses, et Rousselin fourragea dans ses poils drus en soupirant :

— Tu sais, Wabydoo, je suis bien malheureux. Encore une invention qui a foiré. J’aurais même pu me recevoir un coup de fusil par l’un de ces excités qui se sont retrouvés chauves après avoir essayé mon shampoing ! Si j’avais su, tiens, j’aurais testé le produit sur toi.

Le bearded collie tourna vers lui un regard sidéré — puis s’enfuit à toutes pattes pour courir à la rencontre de Jérémy et de Stella qui arrivaient à bicyclette. De plus en plus triste, Mathieu le regarda leur faire la fête. Etrange, songea-t-il, on aurait dit que celui-ci avait saisi le sens de ses paroles. Mais non, voyons, c’était impossible ! se morigéna-t-il en secouant la tête. Comment Wabydoo aurait-il pu comprendre ? Ce n’était qu’un animal...

A peine Jérémy avait-il passé le portail, accompagné de Stella, que Wabydoo se rua à leur rencontre. Et, tandis qu’ils le caressaient, il aboya à l’intention de son petit maître :

— *Jérémy ! Voilà que le grand-père est devenu maboul ! Voilà qu’il veut essayer sur moi l’un de ses trucs impossibles — au risque de faire tomber tous mes poils ! Il n’a qu’à faire ses expériences sur un balai, ou sur une brosse à dents — ou sur des poules ! De toute manière, les poules, on les fait pas cuire avec leurs plumes, alors... Mais le mieux, ça serait quand même le balai ; lui, au moins, il risque pas de se plaindre !*

Entourant de ses bras le cou de son chien, Jérémy lui chuchota de se calmer et lui assura qu’il n’était pas question pour lui de servir de cobaye à Mathieu — puis, comme Stella les rejoignait pour caresser elle aussi le bearded collie, il se tut précipitamment. Qu’aurait pensé la fillette si elle l’avait entendu tenir ce genre de conversation avec Wabydoo ?

Laissant celui-ci à ses émotions, les deux enfants entrèrent dans la maison, où Patricia avait préparé leur goûter. Du salon parvenaient les accords du piano, sur lequel Marc composait une nouvelle mélodie. Le goûter terminé, la fillette accompagna l’artiste peintre dans l’atelier du grenier, laissant son camarade potasser une leçon.

Près de trois quarts d’heure s’étaient écoulés, et Jérémy commençait à en avoir un peu assez de travailler, lorsque son attention fut attirée par l’arrivée de la 203

grise — antique, mais soigneusement entretenue — du professeur Biase Charpenel. Ce charmant vieux monsieur, physicien à la retraite, avait été, au début des années soixante-dix, parmi les tout premiers scientifiques à participer à l'élaboration du gigantesque projet du complexe de Sophia-Antipolis, conçu en 1969 par Pierre Laffite, alors directeur de l'École des mines de Paris. Avec son éternel chapeau mou démodé, sa courte barbe poivre et sel et ses lunettes qui avaient la fâcheuse tendance à glisser sur son nez, il avait une apparence tout à fait sympathique, et Jérémy l'aimait beaucoup — tout comme ses parents, d'ailleurs.

Marc sortit de la maison pour aller à la rencontre du savant, à qui il serra la main avec chaleur :

— Je vous remercie beaucoup, cher professeur, de vous être donné la peine de vous déranger après notre entretien au téléphone. Mais entrez donc, je vous en prie...

— Un dérangement bien agréable, monsieur Duvallois, puisqu'il m'a donné l'occasion de faire une petite promenade en voiture. Je ne sors plus guère et j'ai une sainte horreur des chauffards qui transforment nos routes en pistes de stock-car... Mais surtout, je suis enchanté d'avoir le plaisir de revoir Patricia, qui fut l'une de mes élèves les plus brillantes, avant de « mal tourner », plaisanta-t-il.

— Reconnaissez qu'elle est au moins aussi douée pour la peinture qu'elle l'était pour les sciences, répondit Marc avec un sourire. D'ailleurs, elle est en train de faire le portrait d'une camarade de classe de Jérémy, ce qui explique qu'elle ne nous rejoindra que tout à l'heure, une fois la séance de pose finie.

Ils s'installèrent dans le living et trinquèrent amicalement, bavardant un moment de choses et d'autres autour d'un verre de porto Osborne avant que Marc ne se décide à aborder l'objet de leur rencontre :

— Ainsi que je vous l'ai dit, professeur, si Jérémy a invariablement des notes au-dessus de la moyenne dans la plupart des matières, il obtient, non moins invariablement, des résultats médiocres en maths — ce qui constituera un handicap lorsqu'il abordera sérieusement la physique et la chimie, dans les années à venir. C'est pourquoi Patricia et moi avons immédiatement pensé à vous, qui le connaissez et qui lui avez manifesté de la sympathie...

— Une sympathie tout à fait réciproque, sourit le physicien. Cela dit, nous avons moins parlé de mathématiques que de son intérêt pour la science-fiction et, surtout, les fameux OVNI, qui sont un peu ma marotte, comme vous devez le savoir...

— Il ne considère nullement ces... manifestations comme une marotte, signala Marc.

— Et il a tout à fait raison, monsieur Duvallois, puisqu'il s'agit de vaisseaux venus d'ailleurs, d'autres mondes de notre galaxie... Mais nous ne sommes pas ici pour parler de mes convictions. Si vous souhaitez que je donne à Jérémy des leçons de maths — ou, du moins, que j'éclaircisse les points sur lesquels il bute —, ce sera avec le plus grand plaisir que je le ferai... Gracieusement, bien entendu. (Le compositeur voulut protester, mais le vieil homme l'arrêta en secouant doucement la tête.) Non, non, monsieur Duvallois, cela constituera pour moi une distraction fort agréable qui viendra égayer ma solitude, je vous l'assure. Ma seule parente, ma petite-fille Gisèle, mène une vie indépendante et débordante d'activités, en compagnie de son ami — enfin, disons son mari potentiel —, de sorte que je ne la vois pratiquement jamais en semaine.

« Mon seul véritable ami est le professeur Sylvain Mérenghi, lui aussi retraité, un entomologiste qui demeure à Grasse et auquel je rends visite assez souvent, ou que je rencontre aux Fabrettes, lors des réunions de l'association culturelle locale, avec l'abbé André Gagnard, entomologiste amateur plus particulièrement spécialisé dans la lépidoptérologie^[12]. En conséquence, j'ai tout mon temps. Consacrer une heure ou deux par semaine à votre fils, voire l'inviter chez moi pour le week-end ne poserait aucun problème. Mais il me faudra sévir, ajouta-t-il en souriant, sinon votre fils et Roland, le « fiancé » de Gisèle — passionné par les OVNI au point d'être devenu un véritable spécialiste en la matière —, vont transformer ma maison en séminaire ufologique !

Jérémy se montra enchanté à l'idée de se rendre chez le vieux savant qui, une fois la leçon terminée, ne manquerait assurément pas de lui donner les dernières nouvelles glanées de par le monde sur les mystérieux disques volants. Outre le fait qu'il correspondait avec nombre de chercheurs de l'ancien et du nouveau continent, le physicien à la retraite présidait aussi le Comité Scientifique de l'UEC.DDS^[13]. Et si la chance voulait qu'il invitât le garçonnet à passer un week-end à sa maison de campagne du hameau des Cigales, sur la commune de Roquefort-les-Pins, peut-être Jérémy aurait-il l'occasion de rencontrer Roland Quérillac, le futur gendre du professeur, qui était lui aussi ufologue...

Une idée super-chouette — vraiment !

La séance de pose terminée, Stella et Patricia descendirent au rez-de-chaussée. L'artiste peintre, qui avait troqué sa combinaison de travail surchargée de couleurs contre une élégante robe d'intérieur, parut très heureuse de retrouver son ancien professeur. Elle l'embrassa affectueusement sur les deux joues et lui présenta la petite Québécoise.

— Vous devriez passer me voir plus souvent, la gronda gentiment le vieil homme. Mais sans doute avez-vous égaré mon adresse, plaisanta-t-il, l'œil malin. Je vais vous donner ma carte — et j'espère que, lorsque vous ne croulerez plus sous les commandes, vous prendrez le temps de venir faire mon portrait, dans le jardin de ma maison, avec en arrière-plan les mimosas et la tonnelle.

Marc et Patricia raccompagnèrent ensuite le physicien jusqu'à sa voiture, rutilante malgré son grand âge. Après avoir convenu de donner sa première leçon à leur fils le mercredi matin suivant, Baise Charpenel reprit la route de Roquefort-les-Pins. Se tenant par la taille, le compositeur et son épouse le regardèrent s'éloigner, puis rentrèrent dans la maison après avoir adressé un petit signe de la main à Stella, qui s'apprêtait elle aussi à partir.

Jérémy alla avec elle jusqu'au portail, poussant gaiement la bicyclette de la fillette. Wabydoo les escortait, gambadant autour d'eux comme à son habitude. Lorsqu'ils se furent arrêtés près du battant à claire-voie, la petite Québécoise prit la main de son camarade et ils marchèrent en balançant leurs bras, les doigts entrecroisés.

— *C'est beau, l'amour!* lança, sarcastique, le bearded collie.

Stella tressaillit; lâchant brusquement la main de son ami, elle regarda autour d'eux, semblant tendre l'oreille. Jérémy jeta furtivement un regard mécontent au chien,

12. — Étude des papillons.

13. — L'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir, le droit en question faisant bien évidemment référence à la levée du secret sur les OVNI et leurs occupants !

puis réalisa qu'il était impossible que la fillette eût compris ce que l'animal avait « dit ». Rassérénié par cette constatation, il la questionna :

— Tu as sursauté comme si tu avais entendu quelque chose d'inhabituel, non ?

Elle le dévisagea, une lueur de soupçon dans ses yeux d'un bleu très pur :

— Tu ne t'exercerais pas à faire le ventriloque, des fois ?

Il haussa les épaules, cherchant à dissimuler son embarras :

— Mais non, voyons ! Pourquoi tu dis ça ?

Elle regarda une nouvelle fois autour d'eux et baissa la voix :

— Tu ne vas pas me croire, mais j'ai entendu quelqu'un qui disait... (Elle hésita, puis biaisa :)... Qui disait qu'il faisait beau, ou un truc dans le genre — je n'ai pas très bien compris.

— *Oh, la menteuse !* s'exclama Wabydoo.

Cette fois, Stella ne parut pas entendre autre chose qu'un léger grognement, au grand soulagement de Jérémy, qui demeurait néanmoins perplexe.

Lorsqu'ils se furent séparés, après s'être donné une bise amicale, le garçonnet ferma le portail d'un air pensif et houspilla son ami à quatre pattes :

— Tu ne pouvais pas te taire, au lieu de faire des réflexions stupides ?

— *D'abord, ça n'avait rien de stupide — c'était une évidence*, protesta Wabydoo. *Et puis, comment aurais-je pu savoir que Stella me comprendrait juste parce que vous vous teniez la main, comme des amoureux ?*

Jérémy fronça les sourcils, bien obligé de reconnaître que le contact entre ses doigts et ceux de son amie constituait à l'évidence la seule explication possible de l'étrange « anomalie » qu'il avait constatée un instant plus tôt. Ledit contact avait-il induit une sorte de pont télépathique, par lequel la fillette avait pu comprendre les « paroles » du bearded collie ? De plus en plus perplexe, l'enfant se dirigea vers la ferme de son grand-père, toujours escorté de son chien.

— C'est quand même ahurissant, marmotta-t-il alors qu'ils longeaient l'enclos de Cossard, avec lequel Pivoine paraissait en grande conversation.

— *Ouais*, convint Wabydoo. *Il faudra que tu en tiennes compte, à l'avenir, et que tu ne tripotes plus les doigts de ta fiancée quand je...*

— D'abord, je ne lui tripotais pas les doigts ! Ensuite, ce n'est pas ma fiancée !

— *Ah oui ?* s'étonna le cochon. *A vous voir, j'aurais pourtant parié le contraire !*

— *Disons qu'il n'y a rien d'officiel entre eux*, ricana sans méchanceté le percheron.

Haussant les épaules, Jérémy se contenta pour ne pas tancer vertement ces impertinents quadrupèdes : il arrivait en effet près du laboratoire, devant lequel Rousselin affichait une mine funèbre, assis sur le tronc d'arbre couché qui lui servait de banc.

— Grand-père ? Ça ne va pas ? Tu as l'air tout drôle...

Mathieu soupira, tandis que l'enfant s'asseyait près de lui.

— Je ne suis pas « tout drôle », pitchoun. J'ai le cafard, voilà ! J'en ai marre, ras le bol des inventions qui foirent les unes après les autres... Encore heureux qu'elles ne me pètent pas à la figure ! Tu ne peux pas savoir ce que c'est ingrat, de toujours inventer — pour des prunes ! Té, le shampoing-lustrant universel, par exemple : pas plus tard que tout à l'heure, j'ai failli me faire étriper par une bande d'excités à cause de ça.

— Pourquoi ? s'étonna Jérémy, qui avait toute confiance dans les créations de son grand-père.

— Parce que ce shampooing, j'aurais dû l'essayer moi-même avant de le proposer à Ernest, tout simplement ! Si j'avais pris cette précaution, je serais chauve, à l'heure qu'il est — mais ses clients et lui, au moins, auraient conservé leurs cheveux !

L'enfant eut une grimace horrifiée :

— Chauve ? Vraiment chauve ?

— Comme un œuf, mon petit — ça, tu peux me croire... (Il se dressa d'un bloc, tétanisé.) Oh ! Fan ! Bonne mère, protégez-moi ! s'écria-t-il en détalant subitement vers la porte verrouillée de son laboratoire.

Tournant la tête, Jérémy découvrit que la 2 CV de la comtesse, escortée par plusieurs voitures — toutes pleines d'individus aux crânes dépourvus de toute pilosité —, franchissait le portail en klaxonnant à tout va. Assis à côté de l'Originale se trouvait Ernest Romanet en personne, non seulement chauve, mais aussi imberbe, à tel point que l'enfant eut une hésitation avant de le reconnaître.

Il soupira. Il avait cru un instant assister à un débarquement de skinheads !

Devant le laboratoire, Mathieu, de plus en plus inquiet, bataillait avec les clés des cadenas et verrous qui en fermaient la porte.

— La sale femme, maugréait-il entre ses dents. La traîtresse ! Après m'avoir sauvé, voilà qu'elle me vend à ces forcenés, à ces fous qui... Sauve-toi, Jérémy — vite ! Je ne sais pas si je vais avoir le temps de récupérer mes armes secrètes pour repousser l'ennemi !

Psiboy plissa légèrement les paupières ; ses yeux devinrent luminescents... Les cadenas et verrous récalcitrants firent entendre leurs déclics et la porte s'ouvrit toute grande.

L'inventeur demeura interdit une infime fraction de seconde — puis, renonçant à comprendre l'origine de ce miracle, il se rua dans son labo au moment même où la comtesse et Romanet quittaient la vieille Citroën. Autour d'eux, les quinze à vingt personnes qui formaient le commando d'invasion des « boules-à-zéro » abandonnèrent à leur tour leurs véhicules, pour converger vers la vieille bâtisse, apparemment insouciantes des multiples inscriptions et mises en garde faisant état de pièges tous plus effrayants les uns que les autres.

Pendant ce temps, Jérémy s'était dirigé en catimini vers la ferme. Il entra dans l'écurie et se posta à la fenêtre. Il pouvait ainsi voir sans être vu — et entendait bien en profiter, au cas où son grand-père se retrouverait en mauvaise posture !

Les yeux mi-clos, il savoura la lointaine mélodie de sa petite musique intérieure qui, il le savait, ne demandait qu'à s'intensifier.

Dans le laboratoire, Mathieu se démenait à la recherche de ses armes les plus efficaces — mais aussi les moins dévastatrices, car il ne tenait pas à se rendre responsable d'un massacre. Le visage bariolé de maculatures sombres — un artifice de camouflage courant lors des barouds en pleine jungle —, un bandeau rouge autour du front, il sortit enfin, avec la prudence d'un mercenaire s'apprêtant à affronter un bataillon de guérilleros ; il passa tout d'abord la tête par l'entrebâillement de la porte, puis les épaules — et se retrouva coincé par son harnachement digne d'un commando !

Dans son dos étaient croisés deux fusils chargés de gros sel. A son large ceinturon s'accrochaient, d'un côté, une mallette à pharmacie de campagne, et de l'autre, une

gourde et un talkie-walkie — dépourvu de batterie, oubli regrettable. Sur son abdomen pendait un sac étanche, avec des paquets de biscuits et des tubes de quinine, un lance-pierre, une canette de bière vide, un canif et des boules puantes — à défaut de gaz de combat. Sa main gauche serrait un bazooka spécialement conçu pour cracher sur l'ennemi des tomates avariées, sinon pourries — dont il était, pour l'heure, cruellement démuné —, tandis que la droite brandissait un ustensile bizarre, tenant à la fois de la cornemuse, avec ses multiples tuyaux, et du pistolet-mitrailleur, par sa crosse ; il s'agissait d'un « multi-gicleur », capable d'expulser sous pression des jets de purin ou, plus « scientifiquement », de *Mégapuantor*.

Le déguisement du fermier était si parfait et si impressionnant que Wabydoo se mit à aboyer furieusement, avant de prendre la poudre d'escampette.

Romanet et ses compagnons déplumés, quant à eux, se contentèrent de froncer leurs sourcils soigneusement épilés à la vue de ce Tartarin nouvelle formule armé jusqu'aux dents, et certains commençaient à manifester l'intention de battre en retraite, lorsque l'aristocrate, sortant de leurs rangs, franchit les quatre ou cinq pas qui séparaient le commando de l'inventeur.

Son visage perdit alors son expression de guerrière farouche et elle plongea la main dans l'échancrure de son soutien-gorge, pour en retirer un petit rouleau de papier entouré d'un élastique, qu'elle brandit, tout sourire, sous le nez du foudre de guerre empêtré dans son harnachement.

— Est-ce ainsi, mon cher Mathieu, que l'on accueille des amis ?

lui lança-t-elle, ironique. La face peinturlurée comme un Apache, avec tout ce fourbi sur l'échiné et cette cornemuse bizarre dont les *pipes*^[14] émettent assurément autre chose que des notes aigrettes ?

Le fermier prit alors conscience que c'était de la sympathie qui étincelait dans les yeux des chauves réunis autour de lui. Romanet lui-même affichait une mine réjouie, caressant machinalement son menton aussi lisse que son crâne. Avec une grimace d'incompréhension, Rousselin reporta son attention sur Anaïs, qui avait ôté l'élastique du rouleau pour révéler le contenu de celui-ci : des chèques, qu'elle agita avec un sourire sous le nez de l'inventeur.

— J'ai été bien inspirée de retourner au village pour venir en aide à ce pauvre M. Romanet, reprit-elle. Ces braves gens que vous voyez le tenaient en effet pour responsable de leur calvitie, et s'apprêtaient à lui faire un mauvais parti. J'ai donc rétabli la vérité, en leur expliquant la déplorable méprise à la suite de laquelle vous avez confondu par inadvertance cette *lotion dépilatoire* extrêmement efficace avec votre shampooing-brillanteneur. La prochaine fois, mon cher ami, essayez de ne pas conditionner des produits aussi... antagonistes dans des récipients similaires !

« Eh oui, poursuivit-elle, luttant visiblement pour ne pas pouffer, j'ai été obligée de leur révéler votre secret : la mise au point d'une lotion dépilatoire sans le moindre concurrent sur le marché mondial. Et, en tant que responsable du service marketing du holding en préparation — oui, Mathieu, j'ai dû *aussi* leur faire cette révélation —, j'ai offert à ces quinze personnes d'en devenir les premières actionnaires, à concurrence de mille francs chacune. Tenez, mon cher ami, rangez ces chèques dans votre portefeuille ; vous les déposerez demain à notre banque... habituelle.

14. — Prononcer « païp' s ». Mot venant de bagpipes — cornemuse en anglais.

« Une dernière précision : celui de M. Romanet est de mille cinq cents francs, qui viendront s'ajouter aux cinq cents francs qu'il a déjà investis. Nous sommes bien d'accord ?

Bouleversé par la manière magistrale dont la comtesse avait retourné la situation à son — à leur — avantage, Rousselin, les yeux humides d'émotion et le cœur débordant de gratitude, faillit s'écrier : « Putain d'Adèle, et comment que je suis d'accord ! » Mais il sut ravalier ses exclamations idiomatiques — et pas très académiques — pour les remplacer par une formule empreinte de galanterie :

— Vous êtes mon associée et ma bonne fée, chère Anaïs, et je suis absolument enchanté de votre excellente initiative. Mais si vous voulez bien m'excuser un instant...

Et, réintégrant son laboratoire, il s'empessa de se débarrasser de son équipement, aussi encombrant qu'inutile, et de se débarbouiller en hâte pour revenir serrer avec chaleur la main de Romanet et des nouveaux « actionnaires ».

Depuis sa cachette, JérémY n'avait pas manqué une miette de ce spectacle hautement réjouissant. Faisant taire Wabydoo qui grognait, nullement enchanté par la présence de ces envahisseurs au crâne lisse, il songea qu'un tel événement devait se fêter dignement, et faillit courir jusqu'à la villa — puis se ravisa. A tant faire, autant user de ses extraordinaires pouvoirs parapsychiques ; un peu d'entraînement sur ce plan ne pouvait pas lui faire de mal.

Se concentrant, il téléporta derrière le laboratoire une petite table, sur laquelle se matérialisèrent une série de coupes et plusieurs bouteilles de Champagne Taittinger. Puis il quitta l'écurie, alla en courant prévenir ses parents et revint en sifflotant, les mains dans les poches, pour se mêler à l'attroupement.

La comtesse lui sourit, caressa affectueusement sa joue et l'embrassa, en profitant pour chuchoter discrètement à son oreille :

— Il faudrait peut-être fêter cette belle victoire en prévenant tes parents et en offrant un verre à tous ces gens, tu ne crois pas ?

— Certainement, madame la comtesse. Tenez, voilà justement papa et maman qui arrivent. Le Champagne est... Oh, zut ! J'ai oublié les seaux à glace !

L'aristocrate le regarda sans comprendre — puis tressaillit en entendant, tout proche, le bruit de trois bouteilles que l'on glissait chacune dans un seau à glaçons. Elle parut un instant perdre pied, puis murmura :

— C'est donc toi qui as « ramassé » ma cuillère, l'autre soir ? Je me doutais que tu avais des pouvoirs psi... N'aie crainte, fit-elle en serrant l'enfant contre elle, je ne te trahirai pas : ce sera notre secret.

Jérémy acquiesça, troublé par la perspicacité de la si gentille Originale.

Un peu désorientés, Marc et Patricia rejoignirent le groupe massé devant le laboratoire. Anaïs les présenta, puis s'adressa à Psiboy avec un sourire complice :

— Je suppose que l'apéritif nous attend près du labo ?

Tandis que le compositeur remplissait les coupes de Taittinger, Romanet s'approcha de Mathieu et lui demanda d'une voix où perçait une certaine inquiétude :

— Tu es sûr que nos tifs vont repousser ?

Le fermier hésita, ce qui laissa à la comtesse le temps de répondre à sa place. Se baissant pour caresser Wabydoo, elle assura, pince-sans-rire :

— Regardez : les tests ont été effectués sur cet animal. Vous pouvez voir le résultat. Son pelage est magnifique, aussi beau, sinon plus, qu'avant l'expérience. (Tranquillisé, le chauve sourit¹⁵, cependant qu'Anaïs insistait auprès de l'inventeur :) N'est-ce pas, cher ami ?

Rousselin confirma énergiquement ce pieux mensonge, tandis que le bearded colie secouait la tête d'un air écoeuré :

— *C'est fou ce qu'ils sont menteurs, ces deux-là ! Pas étonnant qu'ils s'entendent comme larrons en foire !*

Jérémy, qui avait été le seul à saisir cette réflexion frappée du sceau du bon sens, acquiesça silencieusement — et il eut alors la surprise de voir Wabydoo tourner la tête dans sa direction ! Le chien avait-il « entendu » son approbation, qu'il n'avait pourtant pas formulée à voix haute ?

Si c'était bien le cas, cela lui ouvrait de nouveaux horizons quant à l'usage de la transmission télépathique, et il se promit d'en discuter un peu plus tard avec son fidèle compagnon à quatre pattes.

Une fois les actionnaires repartis, les Duvallois avaient tout naturellement invité Anaïs à dîner. Le repas se déroula dans la bonne humeur et, lorsqu'il s'acheva, la comtesse manifesta son intention de regagner son château. Le compositeur et sa femme l'embrassèrent spontanément, comme s'il s'agissait d'une amie de longue date de la famille, puis Mathieu proposa de la raccompagner jusqu'à sa vieille deux-chevaux... Mais nul n'entendit démarrer le moteur de celle-ci. Marc et Patricia essayèrent de garder leur sérieux, échangeant un coup d'œil amusé et approbateur, tandis que Jérémy, étouffant un bâillement, décidait d'aller se coucher après avoir embrassé ses parents.

Il gagna sa chambre, mais n'alluma point le plafonnier et ouvrit en silence la fenêtre. Son grand-père et l'aristocrate, se tenant par la taille, ne marchaient pas vers la voiture, mais plutôt vers la ferme. Et ce n'était sûrement pas, cette fois-ci, pour parler d'inventions !

Jérémy referma les volets, éclaira la pièce et se mit à rire tout bas, ravi, en s'adressant au robot qui se dressait toujours, immobile, à sa place habituelle :

— Tu ne le sais pas encore, mais grand-père a maintenant une fiancée. Nous sommes tous rudement contents. La comtesse est une grande dame, une aristocrate sensationnelle, une femme d'affaires rusée, plutôt belle pour son âge... Quand tu la verras, tu l'aimeras comme... Mais je dis encore des bêtises, mon pauvre Zéphyrin, puisque tu es simplement mon copain-*santibelli*, aussi figé et muet qu'un santon !

Quand l'enfant se fut couché sur le côté droit, face au mur, le robot tourna lentement la tête vers lui ; ses paupières se soulevèrent doucement et ses lèvres en plastique dessinèrent un mystérieux sourire en double chevron...

Le lendemain matin.

Son petit déjeuner expédié, Jérémy se hâta vers la ferme pour aller embrasser son grand-père avant de partir au lycée. Il voulait aussi lui demander un service, car ses parents, accaparés par leurs tâches respectives, n'auraient sans doute pas le temps de le lui rendre.

En approchant de la ferme, il entendit la radio. Mathieu n'avait donc pas fait la grasse matinée. Il toqua à la porte et l'ouvrit sans attendre de réponse. Le fermier, en

15. — Oui, l'effet est faible, mais comment y résister ?

robe de chambre, se retourna tout d'une pièce, affichant une expression ahurie vraiment hors de proportion avec la visite, tout à fait habituelle, de son petit-fils. Celui-ci avisa, sur la table, deux bols, des tartines beurrées, des pots de miel et de confiture, des serviettes, un sucrier — et, détail incongru, une boîte plate de comprimés d'édulcorant destiné à remplacer le sucre.

— Tu es gentil d'avoir préparé un petit déjeuner pour moi, grand-père, mais j'ai déjà mangé.

Fort embarrassé, Rousselin chuchota presque :

— Tant pis, alors... (Il embrassa hâtivement l'enfant et enchaîna :) Dépêche-toi, si tu ne veux pas être en retard au lycée.

— J'ai encore du temps, tu sais ? J'étais venu te demander si, demain matin, tu pouvais me conduire chez le professeur Charpenel ; c'est au hameau des Cigales. Il doit me donner une leçon de maths.

Visiblement de plus en plus contrarié, Rousselin répondit très vite, toujours à voix basse :

— Pas de problème, pitchoun. Tu me rappelleras ça ce soir, après l'école — d'accord ?

Il s'apprêtait à reconduire l'enfant à la porte lorsqu'une voix féminine se mit à fredonner, tout proche ! Mathieu toussota et, cherchant à masquer l'affolement qui le gagnait, se força à plaisanter en désignant du pouce, par-dessus son épaule, la radio posée sur une étagère au-dessus de la table :

— C'est... Euh... C'est des amateurs qui chantent... sans musique.

— *A cappella* ?

— Non, à Radio Monte-Carlo, corrigea le fermier, qui ignorait tout de l'italien en général et des termes musicaux en particulier. Bon, maintenant, va vite à l'école et...

— Au lycée, grand-père.

— C'est pareil, fit Mathieu, l'esprit ailleurs. Allez, tu vas finir par être en retard et...

A ce moment, la comtesse sortit de la salle de bain, enveloppée dans un peignoir bien trop grand pour elle, une serviette nouée tel un turban autour de sa chevelure blonde. Elle se figea en découvrant Jérémy, battit des paupières, puis haussa les épaules et vint embrasser l'enfant — lequel n'avait pas un instant pensé à l'éventualité de cette rencontre, bien que, la veille, il eût vu Anaïs et son grand-père se diriger enlacés vers la ferme.

— Bonjour, Jérémy, tu es un vrai petit homme, dit l'aristocrate, qui avait tôt fait de se ressaisir. Quelle élégance ! On dirait que tu vas à une réception.

Il eut un geste évasif. Il était effectivement bien habillé, avec une chemise de toile façon jean bleu comportant deux poches de poitrine et un pantalon vert à pinces avec deux poches devant et une de gousset. Mais le fin du fin étaient assurément ses chaussures Derby couleur cognac, à boucle réglable.

— C'est le jour de la photo de classe, comme tous les ans, dit-il. Maman a donc veillé à ma tenue.

— Elle a bon goût, complimenta Anaïs. En outre, tu sens bon comme un jeune premier !

— C'est *Insensé*, annonça-t-il.

Son grand-père, horriblement gêné, se méprit sur la signification de cette réponse et bougonna, renonçant à jouer la comédie :

— Mais non, fiston, c'est pas insensé ! Ça s'est fait comme ça... Tu sais, le hasard, les circonstances de la vie sont parfois drôles. Il arrive qu'on fasse une rencontre inattendue et qu'on s'aperçoive alors que cette rencontre est un don de la Providence et que... euh...

— Jérémy n'est plus un gamin, Mathieu, dit la comtesse en riant, avant de déposer un baiser sur sa joue pas encore rasée. Je suis sûre qu'il n'a pas besoin d'explications — surtout aussi vaseuses que les tiennes, mon chéri — pour admettre l'évidence. Puisque nous sommes libres tous les deux, pourquoi biaiser et ne pas avouer tout simplement que nous avons décidé de vivre ensemble ? Nous avons une foule de projets à réaliser, grâce à tes inventions — et puis, nous nous aimons ! (Elle se tourna vers l'enfant, tandis que le fermier la prenait dans ses bras.) Voilà, Jérémy, tu sais tout. Qu'en penses-tu ?

Psiboy, à la fois ému et enchanté, afficha un sourire réjoui :

— Je suis rudement content, madame la...

— Plus de madame entre nous, l'interrompit-elle. A défaut d'être ta vraie mamy, je serai une amie pour toi. Et une amie, on la tutoie et on l'appelle pas son prénom. OK ?

— OK, Anaïs, répondit-il, conquis, en lui sautant au cou avant d'embrasser une nouvelle fois son grand-père. Eh bien, c'est papa et maman qui vont être contents ! Et Stella aussi ! Ciao ! A ce soir !

Il partit en courant, enfourcha sa bicyclette et s'éloigna en chantonnant, sous les regards attendris du nouveau couple.

— C'est curieux, ce revirement, grommela Rousselin, perplexe. Quand il a compris, pour toi et moi, il a dit : « C'est insensé... » Et pourtant, juste après, il avait l'air fou de joie de nous savoir ensemble.

La comtesse éclata de rire :

— Mais non, mon cœur. Il répondait juste à ma question au sujet de son parfum...

Mathieu fit claquer ses doigts, amusé, cette fois.

— Mais oui ! *Insensé*, de Givenchy — le parfum de son père... Comment n'y ai-je pas pensé ?

Puis son regard rencontra celui d'Anaïs et il constata que les yeux de celle-ci reflétaient la lueur de bonheur qui était apparue dans les siens...

La récréation battait son plein dans la grande cour du lycée Europa. Un peu à l'écart des autres élèves, Jérémy et Stella, près du bassin aux nénuphars, conversaient avec animation. La fillette avait affiché la plus grande surprise en apprenant l'incroyable nouvelle au sujet de Mathieu et d'Anaïs :

— Tu en es sûr ? Elle est peut-être simplement venue tôt ce matin parce qu'il l'avait invitée pour le petit déjeuner ?

— Mais non, elle sortait de la salle de bains, toute nue...

— *Quoi ?* s'écria la fillette, estomaquée.

— Nue, mais enveloppée dans un peignoir du grand-père, se hâta de rectifier le garçon. On voyait rien... Ils ont passé la nuit ensemble, et je crois bien qu'ils s'aiment, tu sais ?

— Mais enfin, Jérémy, ils sont *vieux* !

Psiboy éclata de rire :

— C'est toi qui est vieux jeu ! A partir de quel âge a-t-on le droit d'être amoureux ? Et jusqu'à quel âge peut-on s'aimer ? Je veux dire, comme un couple et... Et tout, quoi, éluda-t-il, aussi gêné que son grand-père avait pu l'être le matin même au moment de l'apparition d'Anaïs.

Stella reconnut qu'elle n'en savait rien, et il sut qu'il avait marqué un point.

— Réfléchis, mon grand-père a à peine la cinquantaine. Ça fait plus de vingt ans qu'il est divorcé d'avec ma grand-mère, qui ne supportait plus qu'il passe son temps à inventer des trucs et des machins qui ne fonctionnaient jamais. Note bien qu'ils ne sont pas fâchés ; même qu'ils s'écrivent de temps en temps. Ma mamy lui a dit un jour qu'elle serait heureuse de me connaître. Elle voudrait que j'aie passé les vacances là-bas, en Californie, où elle est remariée avec un industriel.

Cette digression parut énerver la fillette :

— Et la comtesse, alors ? Si elle a un fils de trente ans, elle doit être plus vieille encore que ton grand-père !

— Pas évident. Elle a pu se marier très jeune, à dix-huit ans, par exemple. Ça se faisait beaucoup, dans le temps. Et puis, on s'en fiche, non ? L'important, c'est qu'ils soient heureux ; le reste ne nous regarde pas.

— Sûr, concéda Stella, mais à première vue, « ça a pas d'allure »^[16]. De toute manière, c'est toi qui as raison : on s'en fiche. D'ailleurs, mon cousin Renaud, qui vit à Macamic — un village de l'Abitibi, à sept cents kilomètres de Montréal —, s'est bien marié à dix-huit ans. Et Iloona, sa femme, avait tout juste seize ans... Seize ans, répétait-elle, songeuse. A peine six de plus que moi ! Remarque, on se marie jeune, chez les Amérindiens — et il se trouve qu'Iloona descend de la tribu des Crees-Mistassinis. Si tu viens en vacances au Québec, on pourrait aller les voir. Renaud est garde forestier et secouriste. Un jour, alors qu'il recherchait des touristes égarés, avec des *Mounties*^[17], il a même vu un Sasquatch dans les bois... Tu sais ce que c'est ?

— L'équivalent canadien du yéti, non ? C'est fantastique ! Tu te rends compte, si nous allions là-bas et que nous tombions nous aussi sur l'une de ces créatures ? Les copains d'ici ne nous croiraient jamais — à moins, bien sûr, que je ne rapporte une photo de cet être fabuleux, prise avec le Centon DF 300 que tu m'as offert pour mes dix ans.

Stella paraissait nettement moins enchantée que Jérémy par cette perspective :

— Moi, j'aurais peur, même avec toi !

Tout en riant, il lui prit la main et la serra fort. Il s'apprêtait à lui adresser quelques paroles de réconfort lorsque sa petite musique intérieure retentit, tel un avertissement. Ce phénomène le troubla tellement qu'il ne s'aperçut pas que la petite Québécoise réagissait comme si elle percevait elle aussi les arpèges modulés par la harpe sur une douce vibration.

Sans se concerter et avec un ensemble parfait, les deux enfants firent volte-face — et découvrirent Larieux qui s'approchait en catimini, tenant entre le pouce et l'index un lézard gigotant. Il était escorté par ses inséparables âmes damnées, « Givré » et Ludovic Poisson, dit « l'Anguille ». Mais la Bonbonne n'eut pas le loisir de glisser le reptile terrifié dans le cou de la fillette, car une double gifle, qui, toute « virtuelle » qu'elle fût, n'en possédait pas moins une force considérable, claqua sur ses joues. Déséquilibré, le

16. — Expression québécoise courante signifiant : « Ça n'a pas de sens. »

17. — Appellation familière des membres de la Police Montée.

cancre partit à la renverse en gesticulant pour tenter de rétablir son équilibre, bousculant au passage ses comparses, qui le précédèrent — de fort peu — dans le bassin aux nénuphars où tous trois basculèrent avec un hurlement de rage et de désespoir mêlés.

Les lycéens, attirés par le bruit, accoururent en masse, jouant des coudes pour ne pas perdre une miette de ce réjouissant spectacle. Au premier rang de la foule des élèves figurait la fine fleur des Compagnons de la Licorne — dont Bashir al-Hamid, qui brandissait le lézard échappé des doigts boudinés de Larieux.

— Je vais libérer cet inoffensif petit animal, dit le jeune Palestinien, en souhaitant que, dans tes rêves, il se transforme en un « dino » tout droit échappé de *Jurassic Park* et se lance à ta poursuite ! Qui sait ? Ça te fera peut-être maigrir...

Mamadou, quant à lui, y alla d'une nouvelle astuce, dans laquelle on reconnaissait plus sa « patte » que l'héritage d'une quelconque sagesse ancestrale, en dépit du ton sentencieux sur lequel il la prononça :

— A trop pomper l'air aux gentilles gazelles, faut pas s'étonner de se retrouver un jour le cul dans le marigot !

L'arrivée au pas de course d'un professeur mit un terme à l'hilarité générale, ainsi qu'à la baignade involontaire de la Bonbonne et de ses lieutenants. L'adulte, les poings sur les hanches, luttant visiblement pour ne pas éclater de rire lui aussi à la vue de ce piteux — et humide ! — trio, houspilla les galopins sans ménagement, s'adressant plus particulièrement à Benoît, qui ne paraissait pas avoir réalisé qu'un nénuphar lui couvrait à demi la tête :

— Je me demande si, dans une vie antérieure, tu n'étais pas un batracien ! Allez, filez tous les trois à la conciergerie, où madame Imbert s'occupera d'essorer et de sécher vos affaires. Quand vous serez présentables, vous irez voir de ma part M. le directeur et vous lui exposerez les raisons pour lesquelles vous avez jugé bon de faire trempette. Quant à figurer sur la photo de classe, tout à l'heure, je crois que, dans l'état où vous êtes, vous pouvez faire une croix dessus. Larieux, remettez ce malheureux nénuphar où vous l'avez pris !

Cette dernière phrase déclencha une cascade de rires. Écarlates, penauds et honteux, les trois acolytes sortirent du bassin et s'éloignèrent en traînant les pieds, dans le bruit liquide qu'émettaient à chaque pas leurs baskets détrempées.

Ce ne fut qu'à la sortie des cours, après dix-sept heures, que Jérémy et Stella purent enfin échanger librement leurs impressions. Après avoir suivi la petite route qui menait au vallon du Bruguet, ils avaient laissé leurs vélos contre un talus, pour aller s'asseoir au bord de l'eau, sur une roche moussue, faisant choir une motte de terre et dégringoler quelques pierres pour atteindre ce siège improvisé. La température était tiède et le cours d'eau chantonnait doucement, créant une ambiance propice aux confidences.

La fillette regarda son camarade, non sans une certaine inquiétude :

— Qu'est-ce qui nous arrive, Jérémy ? Ce matin, quand tu m'as pris la main, j'ai senti que tu entendais comme moi cette étrange musique, qui évoquait une harpe accompagnée d'une vibration mélodieuse...

Il hocha la tête, dissimulant sa surprise. Ainsi, Stella avait perçu la même chose que lui... Cela signifiait-il qu'elle possédait elle aussi des facultés psi ? Cela aurait expliqué sa réaction à l'innocente remarque de Wabydoo, la veille au soir.

— Je l'appelle ma petite musique intérieure, dit-il d'une voix douce. Elle se mani-

feste de temps à autre, comme lors de notre bagarre contre les dealers — ou l'autre soir, à la fête, quand les motards sont arrivés...

Il n'en dit pas plus, préférant écouter ce que Stella avait à lui dire. Il sentait confusément, du haut de ses dix ans, que cet instant était important, l'un des plus importants de son existence, peut-être.

— Alors, elle se manifeste toujours en cas de danger ? fit la petite Québécoise. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui s'est passé ce matin : nous nous sommes retournés simultanément et nous avons vu la Bonbonne qui s'appropriait à me jouer un mauvais tour avec ce lézard... (Elle frissonna.) J'ai voulu le gifler, à ce moment-là, et il a réagi comme s'il recevait effectivement une gifle !

— Deux, rectifia Psiboy. Moi aussi, j'ai désiré lui coller une baffe. (Ils rirent un instant, puis il reprit :) Je crois qu'il est inutile de nous leurrer : nous disposons de facultés psi qui échappent au commun des mortels — et j'ai également remarqué que celles-ci sont amplifiées lorsque nous nous touchons.

— Mais... Et ces voix qui viennent de nulle part ? Et ce rêve si étrange que j'ai fait ? Il était tellement extravagant que je n'ai pas osé t'en parler.

A son tour, il la regarda avec une attention soutenue :

— Et maintenant, tu veux bien me le raconter ?

Elle acquiesça et lui parla d'une sphère de lumière apparue dans sa chambre, dessinant un halo dans lequel devaient se matérialiser Zéphyrin, puis Laïra, la belle adolescente court vêtue qui s'était penchée sur elle pour l'embrasser sur le front, en lui disant : « Je suis ton amie. » Elle lui raconta comment elle s'était réveillée, pour découvrir qu'il n'y avait personne dans sa chambre — ni robot, ni jeune fille aux cheveux de flamme. Et il l'écouta, parce qu'il savait qu'elle disait la vérité, et que ce qu'elle décrivait correspondait, d'une certaine manière, à la réalité.

Ensuite, elle lui parla du second rêve, celui où ils avaient tous deux marché dans une forêt de rêve, baignée par l'énigmatique musique qui allait de pair avec les manifestations de leurs pouvoirs psi, tandis que des animaux gambadaient à leur côté, leur *parlaient* de leurs curieuses voix haut perchées.

— C'était comme dans un film de Walt Disney, mais à une différence près : j'avais la certitude que tout était *vrai*. Enfin, pour nous deux. Et j'étais tellement heureuse de... de pouvoir évoluer ainsi au cœur du merveilleux pays des songes.

Elle l'observait avec une infinie douceur, les yeux humides d'émotion, tandis qu'elle revivait son rêve par la pensée.

Jérémy lui sourit et prit tendrement sa main :

— Tu te rappelles de ce que j'ai dit à Faugeas, le jour de mon anniversaire ?

— Avant qu'il ne te punisse ? Tu as cité une phrase d'Araldite, sur les rêves.

— Héraclite, pas Araldite : « Ceux qui sont éveillés sont dans un même monde, mais ceux qui dorment sont chacun dans un monde particulier. » Dommage, j'aurais bien aimé me retrouver moi aussi dans ton rêve et t'y rencontrer !

— Oui, ce serait chouette si on pouvait se rejoindre dans les rêves...

— *A l'aide... A l'aide... Ça m'écrase !*

Les deux enfants se levèrent brusquement, cherchant à découvrir d'où pouvait provenir cette petite voix haletante et à peine audible.

— *J'étouffe... Sous la motte de terre.*

Les enfants se souvinrent alors que, pour atteindre ce rocher moussu au bord de l'eau, ils avaient fait tomber quelques pierres et une motte de terre. Stella se pencha vivement et, avec précaution, souleva celle-ci ; une reinette, une adorable et minuscule grenouille verte apparut, toute maculée de terre. Jérémy la prit délicatement dans sa main et le petit batracien roula des yeux globuleux :

— *J'étouffais, tu sais ?*

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? interrogea la fillette, en cherchant à reprendre la main gauche du garçonnet. Depuis que tu m'as lâchée, je n'entends plus rien.

Une fois le contact physique rétabli entre eux, la fillette perçut à son tour :

— *Merci à toi aussi !*

Et la grenouille, sauvée, plongea lestement dans le ruisseau, pour aller se perdre parmi les roseaux de l'autre rive. Jérémy s'aperçut qu'une larme d'émotion et de joie perlait sur la joue de son amie — qui confessa d'une voix enrouée :

— J'ai hésité à le croire : ça me paraissait impossible que les animaux puissent parler — ou du moins, que nous autres, humains, puissions comprendre ce qu'ils nous disent. Mais tu as ce don extraordinaire, Jérémy, et je le partage avec toi lorsque nous nous tenons par la main. C'est merveilleux ! Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Tu ne m'aurais pas cru. Si nous n'avions pas découvert par accident qu'un contact physique entre nous te permettait à toi aussi d'« entendre » les animaux, nous n'en aurions peut-être jamais discuté. Il fallait que tu constates l'évidence du phénomène. (Il hésita.) Cette fonction psi est nouvelle pour toi, mais je crois qu'elle va se développer — et qu'un jour, tu pourras percevoir directement les paroles des animaux, même en-dehors de ma présence.

Jérémy l'entoura de ses bras, adorablement maladroit, et lui donna un baiser sur la joue.

— Tu ne crois pas qu'il faudrait s'entraîner, tester ces pouvoirs ? suggéra la Québécoise.

— J'y avais déjà songé, et cela pourrait nous être très utile, en effet ! répondit Psiboy, avant de l'embrasser, cette fois-ci plus près de la commissure des lèvres que de la joue.

Quand ils regagnèrent la villa où Stella allait « subir » une nouvelle séance de pose pour son portrait, ils se dirigèrent d'abord vers l'enclos du percheron. Ils trouvèrent celui-ci entouré de Wabydoo, de Pivoine et d'autres animaux de la ferme qui entonnèrent en chœur à leur approche :

— *Ils sont fiancé-és ! Ils sont fiancé-és !*

La fillette rougit, confuse, et répliqua en agitant l'index :

— C'est faux ! Je vous interdis de dire ça. D'ailleurs, ça ne vous regarde pas ! On s'aime gros, c'est tout — pas vrai ? fit-elle à l'adresse de Jérémy.

Après une hésitation, celui-ci porta à ses lèvres la main de son amie, pour y déposer hâtivement un baiser, reprenant à son compte une expression d'Anaïs, destinée à son grand-père, qu'il avait entendue le matin même :

— Tu as raison, *mon cœur*, tout ça ne les regarde pas.

Et ils s'éloignèrent vers la villa, sous les quolibets et les rires — sans méchanceté aucune — des animaux ravis de constater que, désormais, la fillette pouvait les comprendre et leur répondre, à l'instar de son « fiancé ».

Le lendemain matin.

L'immense parking du supermarché de l'Etang, qui se dressait à la limite ouest de Mougins, en bordure de la forêt du Parc Départemental de Valmasque, était déjà bien encombré lorsque Mara Fornelli, accompagnée de sa fille Gina, y gara sa voiture. Quelques instants plus tard arriva la Mercedes de Liliane Désormeaux, qui vint s'immobiliser sur la place voisine. Les deux jeunes femmes s'embrassèrent amicalement, tandis que leurs filles en faisaient autant, puis toutes quatre se dirigèrent vers l'entrée de la grande surface.

Se séparant de leurs mères, Stella et Gina mirent le cap sur le rayon des articles de sport, jeux de plein air et autres maillots de bain, non sans avoir convenu de les retrouver aux caisses d'ici une demi-heure à trois quarts d'heure. Il y avait déjà pas mal de monde du côté des travées alimentaires et des vêtements, mais celle réservée aux accessoires de camping et de plage était presque déserte.

— Que penses-tu de Hùng Lê ? interrogea soudain Gina.

Cette question inattendue surprit Stella :

— Ben, le plus grand bien, pardi ! Ne fait-il pas partie, comme nous, des Compagnons de la Licorne ?

— Je te demande ça parce que j'ai rendez-vous avec lui ici, au rayon camping. Hier, en sortant des cours, nous sommes allés nous promener au bord de la rivière et... Enfin, bon, il m'a embrassée, comme au cinéma. Ça fait tout drôle, tu sais ?

La Québécoise battit des paupières.

— Comment pourrais-je savoir, puisqu'il ne m'a jamais embrassée ?

La petite Italienne pouffa :

— Je me suis mal exprimée. J'aurais dû dire plutôt : « Et toi, quel effet ça t'a fait quand Jérémey t'a embrassée ? » C'est bien ton fiancé, non ?

Stella s'apprêtait à répondre qu'elle aimait gros le garçonnet, lorsqu'une main s'écrasa sur sa bouche, tandis qu'un bras puissant la soulevait et l'entraînait derrière le rayon, où se trouvait l'accès aux entrepôts, le sas de la réserve du supermarché. Gina, de son côté, avait subi le même sort, emportée par un second individu. Elle ne pouvait voir le visage de celui-ci, mais elle découvrit avec horreur que le ravisseur de son amie était l'un des dealers auxquels ils avaient eu affaire quelques jours plus tôt, devant le lycée !

Ayant entraîné les deux fillettes terrorisées dans un secteur mal éclairé de l'entrepôt, les deux voyous les jetèrent à terre, entre deux palettes portant des cartons de boîtes de conserve. En un tournemain, ils appliquèrent un morceau de sparadrap sur la bouche de leurs victimes et, en ricanant, commencèrent à se livrer à des attouchements brutaux. Révulsées, les malheureuses gigotaient désespérément pour tenter d'échapper à leur étreinte — en vain.

— On vous avait promis qu'on vous retrouverait, petites salopes, cracha l'un des vauriens. Alors, quand je vous ai vues, tout à l'heure, j'ai dit à mon pote qu'on allait vous faire payer pour les autres ! En plus, ça sera sacrément agréable, se mit-il à rire en constatant que Stella avait cessé de se débattre et, apparemment résignée, se prêtait à ses attouchements. Ah, tu y prends goût, hein ? Tu verras, je vais te...

Nul ne devait jamais connaître la fin de sa phrase, pour l'excellente raison qu'une batte de base-ball, paraissant tomber du ciel, venait de s'abattre en travers de son vi-

sage. Sonné, le nez brisé, il s'effondra et lâcha la fillette, qui fit un bond de côté en levant ses yeux noyés de larmes vers Hùng Lê, son sauveur !

Sans perdre de temps, celui-ci sauta souplement de la pile de cartons en haut de laquelle il s'était dissimulé et, avec un moulinet d'une rapidité inouïe, envoya sa batte à la rencontre de la mâchoire du dealer qui, inconscient de ce qui se passait autour de lui, étreignait encore Gina avec des grognements purement bestiaux.

Délivrées, les deux fillettes arrachèrent leur bâillon avec une grimace de douleur — et la brune Italienne se jeta sans hésiter dans les bras du jeune Vietnamien pour lui donner un baiser passionné, « comme au cinéma ». Stella, quant à elle, se borna à l'embrasser fraternellement sur les joues en déclarant :

— Tu sais, je t'avais vu. C'est pour ça que j'ai cessé de me débattre. Je savais que tu allais intervenir, et mieux valait détourner l'attention de ce salaud !

— Heureusement que je passais au bout du rayon au moment où ces fumiers vous ont enlevés, dit Hùng Lê. Raflant au passage une batte de base-ball au rayon sports, j'ai couru vers l'entrepôt et, me guidant au bruit, j'ai escaladé une pile de cartons — la suite, vous la connaissez... (Il se tourna vivement vers les deux voyous qui revenaient lentement à eux et, levant son arme improvisée, menaçait :) Si vous cherchez à exercer des représailles sur l'un ou l'autre d'entre nous, je vous assure que vous n'aurez plus jamais l'occasion de nuire !

Stella, bouillant de fureur, dévisageait les ignobles personnages étalés dans l'espace libre entre les deux entassements de cartons ; elle revivait par la pensée les instants horribles que Gina et elle avaient endurés et imaginait ce qui leur serait arrivé si Hùng Lê n'était pas passé au bon moment au bout de la travée...

Une bouffée de haine pure monta en elle, tandis que ses yeux se posaient sur les deux piles de cartons qui s'élevaient de part et d'autre des voyous groggies — *et les caisses en question se mirent à osciller doucement, avant de soudain dégringoler avec fracas sur les deux dealers !*

Le cœur de Stella battait à tout rompre. Elle avait pensé très fortement à Jérémy et à ses pouvoirs psi, tout en visualisant du mieux qu'elle pouvait la finalité de son souhait — et sa volonté avait produit un effet PK qui, déséquilibrant les lourds cartons, les avait précipités sur les voyous !

Hùng Lê se débarrassa de sa batte de base-ball et, prenant la main des fillettes, les entraîna à toutes jambes vers le sas communiquant avec le magasin. En sortant de celui-ci, ils faillirent tous trois bousculer Liliane et Mara qui, s'impatientant de ne trouver personne au rendez-vous près des caisses, étaient venues chercher Stella et Gina au rayon camping-jeux de plein air.

— Oh ! s'exclama la Québécoise en découvrant le corsage en partie déboutonné et la jupe froissée de sa fille. Je vois que vous avez joué comme des petits fous, sans souci pour vos affaires... Vous êtes dans un bel état !

Gina subissait au même moment des remontrances identiques de la part de sa mère, qui ajouta à l'endroit de Hùng Lê :

— Tu me déçois beaucoup. On dirait que vous vous êtes tous les trois battus comme des chiffonniers !

— Attendez avant de nous juger ! dit Stella d'une voix forte. Venez plutôt voir...

Et les enfants entraînaient les deux femmes vers les épais battants en plastique

souple barrant l'accès à l'entrepôt, qu'ils franchirent tous les cinq après une brève hésitation de la part des adultes. Dans la travée de droite, des employés s'affairaient autour d'un amoncellement de cartons — dont certains, éventrés dans leur chute, avaient répandu sur le sol les boîtes de conserve qu'ils contenaient. Les hommes en blouse orange dégageaient avec précaution deux jeunes gens en jogging au visage en sang — sans doute blessés par l'effondrement de ces empilements de caisses mal arri-mées. L'un d'eux jeta un regard torve à Hùng Lê et aux fillettes, puis perdit connaissance, tandis que l'autre bavochait des paroles incohérentes en dodelinant de la tête.

— Pourquoi nous avoir montré cette scène pitoyable ? s'étonna Liliane Désormeaux lorsqu'ils eurent regagné le magasin.

Stella redressa la tête et déclara d'un trait :

— Ces sadiques nous ont enlevées, Gina et moi, et ils nous ont entraînés dans l'entrepôt pour nous... violer ! Et, sans l'intervention courageuse de Hùng Lê, ils seraient sûrement parvenus à leurs fins.

— Voilà pourquoi nos affaires sont dans cet état, compléta Gina. Les deux jeunes femmes, horrifiées par cette révélation tout à fait inattendue, s'excusèrent auprès du petit Vietnamien, l'embrassant l'une après l'autre pour le remercier et le féliciter de sa conduite héroïque, pendant que Stella ajoutait, mentant avec le plus parfait sérieux :

— Après l'entrée en scène de Hùng Lê, ces voyous ont voulu s'enfuir en grimpant sur des caisses qui se sont effondrées, les entraînant dans leur chute.

Liliane et Mara échangèrent un regard interrogateur, et la première s'étonna :

— C'est bizarre qu'ils aient emprunté cette voie pour déguerpir, non ? N'aurait-il pas été plus simple pour eux de filer par la sortie ?

— Eh bien, expliqua Gina, après le coup de batte qu'ils ont reçu, leurs idées ne devaient pas être très claires... Tu sais, maman, Hùng Lê a vraiment été formidable ! C'est un vrai héros !

Un héros à qui tous ces compliments, quoique parfaitement mérités, avaient fait monter le rouge aux pommettes, lesquelles s'enflammèrent un peu plus lorsque la petite Italienne l'embrassa à nouveau — sur la joue cette fois-ci, présence des parents oblige !

Le professeur Charpenel habitait une villa sur les hauteurs du hameau des Cigales, qui dominaient le ruisseau de la Miagne, sur le territoire de la commune de Roquefort-les-Pins. Il venait tout juste de finir son petit déjeuner, ce matin-là, lorsqu'il eut la surprise de voir arriver une antique Aronde de 1954, à bord de laquelle se trouvaient, outre Mathieu Rousselin et JérémY — qui venait prendre sa leçon de maths —, Anaïs du Troupech de la Vignanpante, que le vieux savant avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises, lors des réunions de l'Association Culturelle des Fabrettes.

— Ravi de vous revoir, comtesse, dit-il. Avez-vous pu, finalement, obtenir des archives départementales les relevés cadastraux que vous désiriez, concernant les terres jadis possédées par vos ancêtres ?

— Hélas non, cher monsieur Charpenel, soupira l'aristocrate. Nos biens ont été spoliés durant la Révolution, et nos archives familiales volées ou détruites. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'une telle chose nous arrivait, puisqu'au XVI^e siècle déjà, nous avons pâti des persécutions religieuses infligées aux adeptes de la Réforme. A cette époque, un de mes ancêtres protestants aurait caché dans la région un tré-

sor que l'on disait important, laissant un document avec des indications codées qui devait permettre de le retrouver. Mais ce parchemin — s'il a existé — a pu tomber entre les mains des pillards, papistes ou révolutionnaires... (Elle haussa les épaules.) De toute façon, cela fait belle lurette que nous avons fait une croix sur ce magot, peut-être légendaire.

— Avez-vous pensé à faire appel à un radiesthésiste ? Certains obtiennent des résultats étonnants, en dépit des négations systématiques de la secte rationaliste, plaisanta-t-il.

— J'y songerai un jour, assura la comtesse.

Mathieu et elle prirent congé, non sans avoir convenu que le professeur, qui avait un rendez-vous vers midi à Sophia Antipolis, ramènerait Jérémy chez ses parents. Après un signe amical au physicien et à son petit-fils, Rousselin démarra. Il conduisait lentement, craignant toujours de perdre, sur les mauvais chemins, un écrou, un boulon ou toute autre pièce indispensable.

— Mathieu, mon cœur, ton Aronde ne vaut guère mieux que ma deux-chevaux ! commenta Anaïs. Je suppose que tu roulais à meilleure allure lorsqu'elle était neuve ?

— Pas aussi vite qu'un pilote de course, mais je tapais volontiers un bon cent à l'heure, reconnut-il en obliquant à gauche en direction des Fabrettes. Cela dit, je dois te faire un aveu : cette Aronde, je ne l'ai pas achetée neuve, mais d'occasion en 65.

— Ma deux-chevaux était elle aussi d'occasion lorsque je l'ai achetée après mon divorce, il n'y a pas loin de vingt-cinq ans, confessa l'aristocrate, décidément sans complexe. Robert, mon ex-mari, qui lui non plus n'était pas riche, en ce temps-là, m'a même aidée pour son achat. C'était chic de sa part.

— Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie, ton mari ?

— Il était dans l'industrie, mais il n'avait pas eu le bonheur de décrocher un gros *deal* — une grosse affaire, si tu préfères. Un jour, il m'a avoué avoir une liaison et m'a demandé si j'acceptais de divorcer. Il voulait partir tenter sa chance aux Etats-Unis, et me promettait de me verser une pension alimentaire dès qu'il le pourrait. Fataliste — et, je le reconnais, plus très amoureuse de lui —, j'ai dit d'accord, mais j'ai gardé avec moi Edouard, notre fils, et j'ai repris mon nom de jeune fille, ainsi que mon titre nobiliaire.

« Robert a tenu parole quelques années plus tard, et il m'a fait régulièrement virer une pension alimentaire, plutôt réduite, chez des amis communs en Suisse — pour que le fisc ne me ponctionne pas. Hélas, je ne sais comment, le percepteur m'est un jour tombé dessus et mes ennuis ont commencé ! Ce qu'il restait des terres de mes ancêtres, ainsi que les annexes du château, ont été saisis. J'ai dû me battre avec le fisc, les huissiers et payer un avocat pour repousser sans cesse la vente aux enchères du peu qui subsistait du patrimoine familial !

Elle tourna vers lui un visage redevenu serein et souriant :

— Mais je t'ai enfin rencontré, et je me sens... rajeunie. Je suis si heureuse auprès de toi que j'ai la conviction que nous allons bâtir ensemble quelque chose qui consolidera encore notre... notre...

— Notre quoi, ma puce ? C'est le mot « amour » qui te fait peur ?

— Un peu, oui, mais c'est à lui que je pense depuis hier soir, sans trop oser en parler... Même si j'ai envie de le crier !

Mathieu arrêta l'Aronde au bord de la petite départementale, tira le frein à main et, se tournant vers sa compagne, la prit dans ses bras :

— Et moi, Anaïs, tu crois que je n’y pense pas, à ce mot que la pudeur nous empêche de... Et puis merde, il n’y a pas de honte à dire : « Je t’aime », et je te le dis, voilà ! A quelques variantes près, nous avons traversé les mêmes épreuves, tous les deux. Moi aussi, ma femme m’a dit un jour qu’elle avait un amant — et ça m’a fait mal. Mais que pouvais-je y faire ? On ne force pas quelqu’un à vous aimer s’il ne vous aime plus. Et puis, c’est vrai, je passais trop de temps à inventer des trucs et des machins qui ne marchaient jamais ! Alors, j’ai pris la décision qui s’imposait, comme tu l’as fait avec ton mari. Je lui ai simplement dit : « D’accord, divorçons, mais je garde la petite et tu pourras la voir quand tu voudras... » Patricia avait dix ans, à l’époque.

« Gisèle a été soulagée : elle aussi projetait de partir en Amérique, avec celui qu’elle aimait. Ce n’était pas un mauvais bougre, paraît-il, mais il ne voulait pas d’enfant tout de suite. Plus tard, ils ont eu deux garçons et vivent heureux — tant mieux pour eux... Et aujourd’hui, Anaïs, ma fée, je peux dire que, sans cette séparation, toi et moi ne nous serions probablement jamais rencontrés. Alors, plus question de pudeur déplacée : on s’aime et on se le dit tant qu’on voudra, d’accord ? rit-il en donnant des coups de poing joyeux sur le tableau de bord.

— D’accord, rit-elle pareillement, je t’aime. Mais foutredieu, arrête de cogner comme ça sur cette malheureuse voiture ! Si tu la casses, il ne nous restera que ma « deudeuche » — et nous ne risquons pas d’aller loin avec elle !

Heureux comme des collégiens, ils repartirent vers le village des Fabrettes, qui s’étalait en contrebas, avec sa petite église face à la mairie, sur la grand-place où, trois matinées par semaine, s’installait le « marché aux légumes », avec également l’étal du poissonnier et celui du marchand de fromages, lequel vendait aussi un peu de charcuterie. Un village paisible, sans histoire, si l’on exceptait les démêlés temporaires qui opposaient Rousselin et le droguiste — à présent réconciliés grâce à l’ingéniosité et l’imagination fertile de la comtesse.

Un village hors du temps, bien qu’il fût situé non loin de Sophia Antipolis, déjà à l’image d’une métropole du futur !

En dehors des jours de marché, la grand-place — d’une grandeur toute relative — servait de parking, mais les véhicules y étaient rares, et Mathieu n’eut que l’embarras du choix pour se garer. Traversant la place en diagonale, Anaïs et lui se rendirent à la minuscule succursale locale de la BRDE — la « Banque Régionale de Développement Economique » —, où se trouvait le compte souvent débiteur de Rousselin. Le directeur, qui cumulait ses fonctions avec celles de fondé de pouvoir et de caissier, régnant sans partage sur ses trois employés, reçut le couple avec une réserve polie. Mais celle-ci ne tarda pas à se transformer en un large sourire lorsque Mathieu lui expliqua qu’ils ne venaient pas solliciter un délai pour éponger un découvert, mais, tout au contraire, ouvrir un nouveau compte.

— Un compte courant, je suppose ? fit le banquier, affable.

— Non, pas courant, fixé ici, précisa le fermier, peu au fait du jargon bancaire. Madame la comtesse du Troupech de la Vignanpante et moi allons créer prochainement une industrie dans la région et...

— Cela m’étonnerait que vous obteniez les dérogations nécessaires pour l’implantation d’une usine dans ce secteur du département, l’arrêta son interlocuteur, dubitatif. A combien se monterait le dépôt pour l’ouverture de ce compte ?

— Oh, un peu plus de deux millions, répondit Rousselin.

Il vit alors le banquier battre des paupières et rectifier la position de son nœud de cravate, avant de déclarer avec une obséquiosité onctueuse :

— Soyez assuré de tous nos vœux de réussite dans cette entreprise, cher M. Rousselin. Nous disions donc un apport de deux millions de francs...

— Mon associé parlait en *centimes*, pas en nouveaux francs, précisa la comtesse, pour dissiper le malentendu.

Le directeur de l'agence eut un haut-le-corps méprisant. Sa bouche dessinait à présent une moue dédaigneuse évoquant un oviducte de gallinacé sur le point d'expulser un œuf.

— Donc, *seulement* vingt et quelques milliers de francs.

Agacé, Mathieu prit le bras de sa compagne et bougonna :

— Viens, ma chérie, nous trouverons sûrement un meilleur accueil à Valbonne. C'est une vraie ville, là-bas, et la concurrence entre banques y jouera en notre faveur !

Le banquier s'éclaircit la voix, s'aidant du geste pour tenter de minimiser sa bévue et ramener ces futurs industriels dans le giron de la BRDE.

— Vous vous méprenez, chère madame et cher monsieur. Sans doute me suis-je mal fait comprendre... (Il se força à arborer son sourire le plus commercial.) Je vais tout de suite accéder à votre désir, bredouilla-t-il en farfouillant dans ses papiers derrière le comptoir, tirant à grand bruit de leur somnolence la dactylo et le comptable.

— Le compte devra être ouvert à nos deux noms, précisa Rousselin.

— Un compte joint, alors ?

Opinant du chef, l'inventeur consulta du regard l'aristocrate — laquelle, avec calme et sans ostentation, entreprit sans perdre de temps d'assener le coup de grâce à ce boutiquier jouant les *golden boys* :

— Provisoirement, car dans le courant de l'année, nous créerons une société par actions, avec une raison sociale spécifique. Nos conseillers respectifs planchent actuellement sur ce projet, bluffa-t-elle, imperturbable, manipulant avec aisance le langage propre à la haute finance. Ce sera relativement long, car le mien se trouve aux Etats-Unis ; je l'ai chargé d'effectuer un montage financier afin de lancer une OPA sur une holding, au Texas, suite à une succession rendue compliquée par le fait que deux compagnies pétrolières sont en compétition dans un projet de *joint-venture*.

— J'entends bien, madame la duchesse..., commença le banquier de poche, déglutissant avec peine.

— Je ne suis que comtesse, corrigea-t-elle avec modestie. Bon. Pour simplifier, au début, contentez-vous de nous ouvrir un compte joint. Quand les capitaux américains seront transférés ici, ma *clearing bank* m'en avisera et je vous faxerai alors les documents *ad hoc*. Nous sommes d'accord ? conclut-elle en tirant de son sac les chèques remis la veille par leurs tout premiers porteurs de parts.

Le directeur de la minuscule agence les rafla vivement et avec dextérité, sans doute de crainte qu'Anaïs ne se ravise.

— Ne vous donnez pas la peine de remplir le bordereau de versement. Je vais m'en charger personnellement, si vous le voulez bien...

Une demi-heure plus tard, nantis d'un compte joint, tous deux sortirent de la

banque main dans la main, sans cacher leur joie. Mais à peine avaient-ils mis le pied dehors que Mathieu se figea, interdit, les yeux dirigés vers l'église. Sur le petit parvis de celle-ci venait en effet d'apparaître le père André Gaignard, son ami d'enfance ; mais au lieu de porter son éternel béret basque, le saint homme avait la tête recouverte d'un volumineux pansement !

— Oh ! Fan ! s'écria l'inventeur. J'espère qu'il ne s'est pas fait, lui aussi, un shampoing avec ma fichue mixture...

— Tu crois ? s'alarma la comtesse. Tiens, il nous a vus. Plus question de nous esquivier en douce.

L'air malheureux, le prêtre faisait signe à Rousselin — qui lâcha brusquement la main d'Anaïs, comme un écolier pris en faute, en découvrant l'expression d'étonnement choqué qui déformait le visage de l'ecclésiastique.

— Oh, pauvre ! s'exclama Mathieu, jouant les innocents. Qu'est-ce qui t'est arrivé, Dédé ?

— Ne m'en parle pas ! C'est une pierre qui m'est arrivée dessus. Elle s'est détachée du clocher dimanche dernier, quand j'ai tiré la corde de la cloche pour appeler les fidèles à la messe. (Il les toisa l'un après l'autre avec une mimique de reproche.) Vous n'étiez pas là, alors vous ne pouvez pas savoir. La voûte du clocher, qui a été endommagée pendant la guerre, risque à tout moment de dégringoler. Et comme il y a de moins en moins de monde qui vient aux offices — té, on ne peut pas aller jouer au tiercé, barjaquer^[18] au bistrot ou s'enguirlander au sujet du foot et, en plus, rendre grâce au Seigneur ! —, le produit des quêtes est de plus en plus dérisoire. Et je ne vous raconte pas ce que je trouve dans les troncs !

« Et dire que de grands pécheurs claquent des milliards de centimes pour un joueur de football, enchaîna-t-il après avoir poussé un interminable soupir. Bon, passe encore qu'ils ne viennent pas à la messe, je le leur pardonnerais volontiers — mais ils pourraient au moins faire des dons, avec tout l'argent qu'ils ont ! Oh, pas pour ma petite église, non, mais pour tous les malheureux qui crèvent de faim et qui ne risquent pas, eux, d'aller dépenser des sommes folles pour voir des gugusses taper dans un ballon ! Des idoles du stade qui s'en mettent plein les poches, tandis que d'autres prennent des pierres sur la cafetière ! conclut-il, accablé, en palpant délicatement l'épais pansement qui lui couvrait le crâne.

— Mon pauvre Dédé, je suis aussi scandalisé que toi.

— *Nous* sommes aussi scandalisés que vous, M. le curé, appuya Anaïs. Et si Dieu veut qu'un jour nos projets commerciaux aboutissent, nous vous ferons un don substantiel. N'est-ce pas, mon cœur ?

Devenu subitement écarlate, Rousselin opina, horriblement gêné de ce mot tendre, prononcé devant le prêtre. Celui-ci ouvrait à présent de grands yeux incrédules, se demandant sans doute s'il avait bien entendu.

Avisant Mathieu au bord de l'apoplexie, la comtesse réalisa la nature de son « tourment » et, décidant d'opter pour la plus grande franchise, avoua au père Gaignard :

— Oui, M. le curé, Mathieu et moi avons décidé de vivre ensemble et de...

— Vous comptez donc vous marier ? hasarda le prêtre.

— Euh... Oui, mais pas tout de suite... Enfin, plus tard, plaida l'inventeur. Le plus

18. — Terme provençal signifiant parler à tort et à travers, dire n'importe quoi.

urgent, c'est de créer une affaire, avec du... du marketing et... Oh ! explique tout ça à mon ami, ma puce, tu t'en tires bien mieux que moi.

Le brave curé ferma un instant les yeux et inspira profondément pour se préparer à écouter la « mécréante » :

— Vous ne l'ignorez pas, mon père, Mathieu invente des tas de choses qui ne quittent que rarement son labo, commença celle-ci. Ce qui lui manquait, c'était une « commerciale », une spécialiste du marketing — et il se trouve que je suis fort à l'aise dans ce domaine. Ensemble, vous verrez, nous allons accomplir de grandes choses.

— Et c'est toi, Dédé, qui nous marieras, promet Rousselin, avec une spontanéité aussi touchante qu'inconsidérée.

— C'est ça ! ricana le père Gaignard. Tu es divorcé et tu me demandes de vous marier à l'église ! Tu n'es pas sérieux.

— Moi aussi, je suis divorcée, confia la comtesse, retenant une subite envie de rire.

— De mieux en mieux !

— Divorcée et protestante, ajouta-t-elle, très incidemment.

C'en était trop pour l'ecclésiastique, qui leva vers le ciel un regard implorant :

— Pardonnez-leur, Seigneur, même s'ils savent parfaitement ce qu'ils font. C'est sans mauvaise intention de leur part, sinon celle de m'embêter et de jeter le tourment dans mon âme !

— Là, Dédé, excuse-moi de te le dire, mais tu deviens franchement casse-bonbons ! s'exclama Rousselin, excédé. Si tu veux pas nous marier, quand le moment sera venu, on se contentera de la mairie. Mais tu me... tu *nous* vexerais si tu refusais notre invitation au repas de noces !

Avec un sourire très légèrement crispé qui exprimait néanmoins une chaude sympathie, l'Originale posa la main sur le bras du prêtre :

— C'est vrai, ça nous ferait tellement plaisir que vous soyez des nôtres... *Dédé*.

Les bornes étaient dépassées, songea le père Gaignard, sur le point de s'insurger contre cette familiarité déplacée — surtout de la part d'une protestante ! Mais un élanement douloureux dans son crâne tempéra son impulsivité. Cette pointe de souffrance n'était-elle pas le signe d'une réprobation venue d'En-Haut, à la suite de son intolérance et du refus qu'il était sur le point d'exprimer ? Hochant la tête, il répondit, évasif :

— Eh bien, je verrai, madame la comtesse.

— Appelez-moi Anaïs, *Dédé*. Je serais tellement contente si vous acceptiez mon amitié.

Il se morigéna, admettant *in petto* qu'il avait un tantinet exagéré, et lui décerna un bon sourire :

— Vous avez raison, Anaïs. Je ne me vois pas faire la g... la tête à la future femme de mon meilleur ami — même si celui-ci n'use guère ses semelles à venir à la messe. Allez, les amoureux, que Dieu vous garde !

L'heure que Jérémy venait de passer avec le professeur Charpenel n'avait rien eu de pénible, tant celui-ci avait su se montrer patient et désireux d'aider au maximum son élève. Sa technique pédagogique — que l'on aurait pu qualifier d'art — et la chaude sympathie qu'il exprimait rendaient bien plus facile la compréhension des maths, cette

matière aride qui, jusqu'alors, tendait à rebuter l'enfant.

La leçon venait juste de se terminer lorsqu'une inexplicable angoisse submergea celui-ci, comme dans ces cauchemars où un être cher vous appelle à l'aide et où vous demeurez paralysé, incapable de vous porter à son secours. Songeant immédiatement à Stella, il chercha à sonder le psychisme de la fillette. Un instant, il crut l'avoir « accroché », mais il ne perçut qu'une grande confusion, accompagnée d'une terreur indicible — puis la liaison mentale unilatérale fut interrompue. Son angoisse s'estompa alors et il avala d'un trait le grand verre de jus d'orange que venait de lui apporter le professeur. Jérémy fit le point sur la désagréable sensation qui l'avait un instant envahi. Elle laissait en lui un amer goût d'échec, une irritation de n'avoir pas su interpréter correctement l'immense désarroi capté dans l'esprit de Stella. Celle-ci se trouvait-elle en danger ? Il s'en voulait de ne pas être parvenu à en acquérir la certitude. Mais si ç'avait été le cas, qu'aurait-il pu faire ? Il ignorait où elle se trouvait et, de tout façon, même s'il l'avait su, il n'aurait pu intervenir à temps.

Néanmoins, quelque chose, une impression diffuse lui disait que sa « fiancée » était saine et sauve. Ne disposait-elle pas, après tout, de pouvoirs psi analogues aux siens ?

— Il va être temps d'y aller, dit le vieux savant en consultant sa montre. Je ne conduis pas très vite, tu sais. (Il ébouriffa les cheveux du garçonnet.) En chemin, nous aurons amplement le temps de bavarder au sujet des OVNI, si tu le veux.

Sur la route du retour, Jérémy constata effectivement que l'excellent homme s'obstinait à respecter une moyenne de cinquante kilomètres/heure, avec de rares pointes à soixante. A ce régime, rien d'étonnant que sa vieille 203, fort bien entretenue, ait pu conserver cet aspect impeccable !

Comme s'il avait deviné les pensées de l'enfant, le physicien dit en souriant :

— Je ne crois pas avoir dépassé le soixante à l'heure au cours des vingt dernières années. Il y a un proverbe grec qui dit : « Abstiens-toi d'une heure pour vivre cent ans. » Et la vitesse excessive est une chose dont je peux effectivement m'abstenir.

— Vous avez sûrement raison, monsieur Charpenel. Mais les astronefs, dans les romans de science-fiction, ils vont toujours à des vitesses supérieures à celles de la lumière. Pourtant, la physique dit que c'est impossible... Alors ?

— Alors, mon enfant, il faut avoir la sagesse qui fait défaut aux pédants de la science « officielle » — qui sont nombreux, bien trop nombreux à préférer de telles âneries. Ce n'est pas parce que nos moyens technologiques ne nous permettent pas, aujourd'hui, d'atteindre — voire simplement de *concevoir* — les vitesses supraluminiques qu'il faut dénier à d'autres civilisations, plus évoluées que la nôtre, la possibilité d'accomplir de telles prouesses.

« Rappelle-toi ceci, mon cher enfant : demain, la physique des tachyons^[19], appliquée à l'astronautique, permettra à des vaisseaux de plonger dans l'hyperespace à des vitesses infinies, annulant en quelque sorte l'espace et la durée ! Les voyages transgalactiques seront alors monnaie courante et l'on se déplacera, en un temps ridiculement court, d'un système stellaire à un autre — tout comme, aujourd'hui, nous allons sans difficulté d'une ville à l'autre.

19. — Particules hypothétiques, possédant une masse qui a pour carré un nombre négatif. Leur principale caractéristique est qu'elle peuvent, se jouant des lois relativistes, se mouvoir plus vite que la lumière !

— Et les extraterrestres, professeur ? Vous pensez qu'ils viendront nous voir, un jour ?

— Oui, Jérémy, ils viendront... S'ils ne sont pas *déjà* venus, déjà là... Mais du fond de mon cœur, je souhaite que ces êtres étrangers à la Terre qui nous rendront visite, demain ou après-demain, auront atteint un tel niveau de sagesse et de civilisation qu'ils pourront nous apporter l'amour et la fraternité...

CHAPITRE V

En traversant au ralenti le village des Fabrettes, le professeur Charpenel eut la surprise de voir le père Gaignard avec un volumineux pansement sur la tête. Il se gara aussitôt près de l'église et, accompagné de Jérémy, se hâta vers le prêtre qui s'éloignait.

— Monsieur le curé ! le héla-t-il. Que vous est-il arrivé ?

L'ecclésiastique se retourna et un sourire s'épanouit sur son visage lorsqu'il reconnut le physicien. Membres de l'association culturelle du village, les deux hommes se tenaient réciproquement en haute estime. Il leur arrivait souvent de bavarder ensemble, ainsi qu'avec Sylvain Mérenghi, le savant à la retraite ami du professeur, qui partageait avec le prêtre sa passion des insectes — et en particulier des papillons.

Les salutations d'usage échangées, Gaignard consentit à expliquer l'origine de sa blessure, pour conclure sur le même ton d'amertume qu'il avait employé plus tôt dans la matinée, lors de son entretien avec Mathieu et la comtesse :

— Eh oui, mon bon monsieur Charpenel, dans notre société portée sur l'abrutissement, on trouve sans peine des millions — que dis-je ? des milliards ! — pour les caisses des *clubes* sportifs, surtout ceux des équipes de football —, mais lorsqu'il s'agit de réparer un clocher de village qui tombe en ruine, il n'y a plus personne !

— Avez-vous pensé à solliciter Richard Dupez, le président des *As du Stade* ? suggéra le vieux physicien. On le dit richissime.

— Ce ne sont pas que des on-dit, marmonna le prêtre. Il l'est réellement. Et, de même qu'il y avait un « milliardaire rouge » acoquiné avec Moscou avant la chute du mur de la honte, nous avons aux Fabrettes un milliardaire pro-irakien qui, pendant la guerre du Golfe, ne vendait pas que des concombres ou des camemberts à Saddam Hussein ! Que Dieu me pardonne de me faire l'écho de ces ragots, mais l'on a parlé, dans les chaumières, de blanchiment de narco-dollars mêlés aux pétro-dollars convertis — par je ne sais quelle mystérieuse alchimie — en écus européens versés dans une banque, helvétique selon les uns, caraïbe selon les autres...

« Le solliciter, dites-vous ? (Le père Gaignard eut un ricanement sans joie.) Autant solliciter un poteau télégraphique pour qu'il vous offre une communication gratuite sur le compte de France Telecom ! Depuis que je suis ici, je ne l'ai vu qu'une seule fois à la messe, pour la communion solennelle de sa petite fille. Le cérémonial le passionnait

tellement qu'il s'y est endormi — et il ronflait, qui plus est ! Je l'ai réveillé en secouant sous son nez le panier de la quête. Au tintement des pièces de monnaie, il a ouvert les yeux, puis son portefeuille — et après avoir pris son temps pour chercher parmi une liasse de gros billets, il en a trouvé un de vingt francs qu'il a « royalement » laissé tomber dans la sébile, avec un sourire protecteur et parfaitement hypocrite.

« Cet homme est un avare, monsieur Charpenel — un avare doublé d'un rapace ! (Il baissa la voix pour continuer, sur le ton de la confiance :) Je pense que tout le mal qu'on dit de lui est encore en dessous de la vérité. Et, en outre, je me demande s'il ne serait pas un peu fêlé. Ne faut-il pas l'être pour trafiquer avec Saddam Hussein et ses hordes d'infidèles ? Pour verser dans le stalinisme le plus rétrograde et, en même temps, ramasser des millions ? Et que Dieu me pardonne si je cancanne à tort et à travers — mais cet homme est un pécheur doublé d'un prédateur !

Jérémy avait écouté cette diatribe sans bien en comprendre les subtilités. Agé de six ans à peine lors de la fameuse guerre du Golfe, il n'en conservait aucun souvenir, sinon celui de — meurtriers — « feux d'artifice » nocturnes explosant sur les écrans de télévision. Songeant qu'il lui faudrait demander des précisions à son ami Ruiz, le seul Compagnon de la Licorne qui ne s'égarait pas trop dans les méandres de la politique internationale, il reporta son attention sur la réponse du professeur Charpenel, s'efforçant d'en mémoriser les détails.

— Je ne crois pas que vous péchiez par excès, mon père, disait le vieil homme, un sourire de compréhension sur les lèvres. Et je sais à quel point ce prétendu « protecteur » des sports passe pour une sinistre crapule. Financier et promoteur immobilier véreux, il n'en est pas, m'a-t-on dit, à quelques exactions près. Il possède notamment la réputation d'acheter pour une bouchée de pain des usines ou des industries en difficulté, puis d'en licencier la moitié ou plus des employés, « retapant » ainsi l'affaire pour la vendre un bon prix.. Avant qu'elle ne fasse à nouveau faillite — définitivement, cette fois-ci.

Le prêtre hocha la tête d'un air accablé :

— Je le sais bien. Mais je n'arrive pas à comprendre comment, avec de telles pratiques, il parvient à éviter les conflits sociaux...

— Oh, mais c'est tout simple : grâce à l'intervention occulte et à la protection — intéressée, bien entendu — d'une conseillère ministérielle attachée au MICOCO-URDE, le grand ministère du Commerce, de la Coopération, de l'Urbanisme et du Développement : Mme Todavía Masparné y Monises^[20] une aristocrate dont la famille a émigré en France pour fuir la guerre d'Espagne. (Il haussa les épaules.) Mais laissons donc ces tristes crapules à leurs sombres combines... La justice immanente finira bien par les châtier un jour ou l'autre.

« Quant à vos difficultés, monsieur le curé, je vais en parler à certains de mes amis, et j'espère les convaincre de se montrer généreux, dimanche prochain, à la messe. J'y assisterai d'ailleurs moi-même — bien que cela ne m'arrive pas souvent, comme vous le savez !

L'ecclésiastique eut à son tour une moue d'indulgence et tapota gentiment la joue de l'enfant :

20. — Patronyme hispanique d'origine qui pourrait se traduire par : « *Encore plus de pognon et de pépettes* » !

— Tu feras mes bonnes amitiés à ton grand-père, Jérémy, et dis-lui bien que s'il peut, dimanche prochain, faire un petit entracte dans ses recherches et ses inventions, je ne serais pas fâché de le voir assister, lui aussi, à la grand-messe, avec sa... (Il tousso-ta.) Avec sa fiancée. Et, ma foi, dis également à tes parents qu'ils seront les bienvenus, s'ils consentent à l'accompagner, avec toi.

Psiboy acquiesça, tout en se promettant d'en parler également à Stella. Il espérait bien l'avoir à ses côtés sur le banc de l'église, le dimanche suivant. Il faudrait aussi qu'il demande à Ruiz ce qu'il savait de ce financier véreux...

Le lendemain.

Allongé en maillot sur une chaise longue au bord de sa piscine, Richard Dupez sirotait un whisky tout en lisant le journal dans le calme de son immense propriété, située un kilomètre à l'est du Camp Tracier, sur le territoire de la commune de Roquefort-les-Pins. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au corps encore mince mais à la musculature flasque, dont le visage garni d'épais sourcils n'inspirait guère la sympathie ; on y lisait en effet une dureté impitoyable, doublée d'un égoïsme monumental, et le pli méprisant de sa lèvre inférieure dénotait une personnalité dont l'épicurisme avait depuis longtemps débordé des limites raisonnables pour se transformer en une gloutonnerie à la lisière de l'obscène.

Le petit téléphone mobile posé près de sa chaise longue se mit à sonner. Il le prit, pianota sur l'étroit clavier pour signaler qu'il acceptait la conversation, puis demanda, avec un large sourire :

— Comment allez-vous, chère amie ?

A l'autre bout du « fil », la conseillère ministérielle Todavia Masparné, etc., eut un rire de gorge :

— Rassure-toi, mon gros lapin, je suis seule. Nous pouvons parler librement.

— Je suis ravi de t'entendre, ma bichette jolie. Quand viendras-tu me rejoindre pour que nous passions tous les deux un week-end prolongé, à... discuter de nos projets communs ?

— Je ne peux encore t'indiquer un créneau, mais j'espère que ce sera très prochainement. Pour l'instant, je ne dispose que de très peu de temps. J'attends la visite d'un collègue, un éminent juriste, spécialiste des procédures d'expulsion dans l'intérêt des communes et de l'Etat. C'est bien ce que tu m'avais demandé, mon poussinet ?

— Tu es toujours la plus maligne et la plus forte, ma canette en sucre ! gloussa-t-il. Si l'opération que je projette réussit, je peux t'assurer que la somme déposée sur ton compte genevois va encore grimper joyeusement.

Il perçut soudain une sonnerie d'appel dans l'écouteur, et sa « bichette jolie » se hâta de mettre un terme à leur conversation, lui promettant toutefois de faire l'impossible pour le voir très bientôt.

Reposant le combiné, le scélérat de la haute finance, la mine réjouie, alluma un énorme cigare et le cala entre ses dents, pour le téter comme l'eût fait un nourrisson affamé avec la tétine de son biberon, puis il se servit de l'allumette pour enflammer son journal, lequel tomba au sol où il continua à se consumer. Ensuite, le promoteur véreux trempa son « barreau de chaise » dans son whisky, se leva de la chaise longue, esquissa un pas de danse, reposa son verre, remit son cigare — éteint — entre ses dents et piqua une tête dans la piscine, le tout le plus naturellement du monde !

Après avoir effectué quelques brasses, il revint vers l'échelle et, le cigare aux lèvres, reprit pied sur le ciment, jeta le cylindre de tabac détrempe et entreprit de s'étirer, les bras tendus... pour ramener violemment sa dextre vers son visage, s'octroyant une demi-douzaine de gifles magistrales !

Sifflotant gaiement, bien qu'il eût les joues en feu, il regagna ensuite sa somptueuse villa, imitant à la perfection la célèbre démarche d'Aldo Maccione, sans oublier de saluer d'un geste large et amical les pins qui bordaient le chemin.

Un esprit tordu ? Probable... Mais assurément fêlé — à condition, bien entendu, de se fier uniquement aux apparences...

En salopette de travail, les mains gantées de caoutchouc, la comtesse avait décrété qu'il était temps — et grand temps ! — de mettre un peu d'ordre dans le laboratoire secret de Mathieu. L'inventeur n'avait, bien évidemment, pas manifesté un enthousiasme délirant à l'annonce de cette décision, pourtant frappée du sceau du bon sens. Pour l'heure, il s'était donc retranché à l'extrémité opposée de l'établi, afin d'élaborer le prototype de l'oreiller anti-ronflements que lui avait suggéré une dizaine de jours plus tôt une réflexion d'Ernest Romanet. Mais l'aristocrate venait sans cesse le déranger, tenant d'un air dégoûté, entre le pouce et l'index ou à deux mains — tout dépendait du poids de l'objet —, l'une des innombrables vieilleries qui encombraient les lieux.

— Et ça, mon cœur, c'est utile ? demandait-elle d'un air innocent.

Dans la plupart des cas, il s'écriait :

— Bonne mère, bien sûr que c'est utile, ma chérie. C'est même plus qu'utile : c'est indispensable !

— Ah bon. Et ça sert à quoi ?

Il prenait alors un air évasif.

— Ben, j'en sais trop rien encore — mais ça servira sûrement un jour.

— Comme repaire d'araignées ou nid de souris ? Comme tous ces objets qui se transforment en petits tas de pièces soudées par la rouille, complètement inutilisables ? Voyons, mon cœur, ces rossignols, ces rebuts qui encombrent au moins la moitié de la pièce, tu n'en feras jamais rien. Laisse-moi les entasser dans une caisse que tu iras jeter à la décharge.

Il finissait par accepter une fois sur deux, comique jusque dans l'expression du déchirement qu'il éprouvait. Lorsque la caisse en question était pleine, il la portait sur la remorque du tracteur, et revenait en soupirant à fendre l'âme — non sans avoir sauvé un ou deux bouts de ferraille corrodés, qu'Anaïs, invariablement, jetait au fond de la caisse suivante, elle aussi destinée à la décharge.

La comtesse tomba soudain dans un abîme de perplexité en découvrant dans sa frénésie de rangement une *chose* des plus bizarres, sûrement oubliée depuis des lustres derrière l'établi : deux robustes sandows liés à mi-longueur par une bague de métal. A l'une des extrémités étaient fixées deux poignées en bois — et, à l'autre, deux séries de cinq anneaux de métal rouillé.

— Ce bidule est censé servir à quoi ? s'enquit-elle.

— Ça ? C'est une invention géniale qui n'a jamais très bien marché. Je lui avais donné un nom anglais, pour faire « classe » : « Biskoto-Quick ». Tu vois ces anneaux ? Il y en a dix : un pour chaque orteil. Alors, on passe les orteils dedans, on tend les jambes, on raidit les pieds, on saisit les poignées et on tire ensuite avec énergie sur les sandows ;

ça renforce les muscles des bras, des jambes, du dos... Et ça fait la joie des dentistes ! soupira-t-il d'un air désabusé. Le type à qui j'avais prêté ce prototype — il voulait faire des affaires avec moi, tu comprends — a reçu les anneaux en pleine poire ! Il a perdu trois dents et récolté plein de bleus dans l'histoire ; je ne te raconte pas comment il était furieux ! J'ai dû lui payer le dentiste, et ça m'a coûté la peau des fesses — d'autant que les assurances et la sécu n'ont rien voulu savoir pour faire entrer le... enfin, l'incident regrettable dans la catégorie des accidents du travail.

— Je vois, fit-elle d'un ton pincé. A la poubelle et parlons d'autre chose ! (Elle lança le Biskoto-Quick dans la caisse à rebuts à demi pleine.) Ce matin, j'ai envoyé à mon fils un échantillon de ta lotion dépilatoire. Il la fera tester par le labo parisien de sa firme de produits de beauté et, d'ici à une semaine, il sera fixé sur son efficacité — que je lui ai d'ailleurs garantie personnellement, au téléphone.

— Tu ne crois pas t'être un peu avancée, ma chérie ?

— Pas du tout, répondit Anaïs en secouant la tête. Hier soir, en allant faire quelques courses au village, j'en ai profité pour aller saluer ton ami Romanet. Eh bien, sa barbe et ses cheveux commencent à repousser — timidement, d'accord, mais c'est un encouragement, non ?

« Sinon, Edouard a réfléchi à l'exploitation du produit. Il faudra concevoir deux présentations : une ligne féminine, avec un baume dépilatoire, et une autre pour les hommes, dénommée « mousse à raser sans rasoir » ou quelque chose dans le genre. Une véritable révolution. Il devient urgent de déposer un brevet à l'INPI — en fournissant de fausses indications quant aux éléments constituant ta mixture. De la sorte, quiconque voudra s'informer sur sa composition, dans l'espoir de la copier moyennant certaines modifications mineures, en sera pour ses frais ! La véritable formule, tu la vendras au plus offrant.

— Non, ma chérie, rectifia-t-il. *Tu* la vendras toi-même, puisque tu es ma directrice du département marketing. Je te laisse carte blanche.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui donna un baiser avant d'insister :

— Vraiment ? Pourtant, que sais-tu de moi ? Je suis peut-être une intrigante, habile à jouer la scène de la séduction, qui te fait croire que je suis amoureuse de toi pour...

Il la serra dans ses bras, lui rendit son baiser et la berça tendrement contre sa poitrine :

— Tu sais, tout en toi me fait penser aux preux chevaliers du Moyen Age, même s'ils ne comptaient aucune femme dans leurs rangs. Quand tu m'as relaté brièvement l'histoire de tes ancêtres, bagarreurs et guerriers intrépides, plus riches de courage et d'héroïsme que d'espèces sonnantes et trébuchantes, il y avait dans ta voix un accent de vérité qui ne pouvait tromper. Alors, je te le redis, belle comtesse : tu as carte blanche. Tout ce que tu feras sera bien et je m'inclinerai avec joie devant ta volonté.

Elle lui décocha un sourire malin :

— Dans ce cas, tu vas me laisser faire le ménage et débarrasser ton labo de toutes ces saletés qui l'encombrent !

— Mais je..., commença Mathieu, réalisant dans quel guêpier il venait de se fourrer.

— M'as-tu, oui ou non, donné carte blanche ? A moins que tu ne sois un homme de peu de foi, bien sûr — et parjure, de surcroît ?

Pris au piège, Mathieu leva les bras au ciel et, renonçant à discuter, s'en alla en

ronchonnant quérir son attirail de pêche à la ligne. Puis il entreprit de descendre vers le fond du vallon voisin, où coulait la Brague.

— Bou Diou, pesta-t-il. Je me suis laissé couillonner comme un bleu ! J'aurais mieux fait de rester célibataire : au moins, je serais encore libre de farfouiller tant que je le voudrais dans mon labo, sans qu'un... une casse-pieds ne vienne me dire : fais pas ci, fais pas ça, jette ci, jette ça...

Il interrompit soudain son monologue et battit des paupières en découvrant un peu plus bas Jérémy et Stella qui, assis sur la berge et les pieds dans l'eau, échangeaient de chastes bisous, le plus souvent sur les joues...

— Allons bon, maugréa-t-il *in petto*. Il a fallu qu'ils choisissent le meilleur coin pour la pêche !

Progressant sur la pointe des pieds, il se dirigea vers l'amont de la petite rivière, dans l'espoir de trouver un autre endroit poissonneux, n'essayant de ne pas faire de bruit, afin de ne pas déranger ces « pitchouns qui jouaient aux grandes personnes en faisant semblant d'être fiancés »...

En début d'après-midi, Jérémy était allé chercher Stella — et à peine étaient-ils parvenus sur les bords de la rivière, loin des regards indiscrets, que la fillette s'était jetée d'elle-même dans les bras de Psiboy pour l'étreindre avec force. Puis, d'une voix dont le calme dissimulait son émotion, elle lui avait conté le drame que Gina et elle avaient vécu le matin même, dans les entrepôts du supermarché. Il l'avait écoutée, sidéré, avant de lui faire part de cette irrépressible angoisse qui s'était emparée de lui à la fin de son cours de maths — et dont il comprenait à présent l'origine.

— Je n'ai malheureusement pas pu réussir à te localiser, dit-il, ni identifier la nature du danger qui te menaçait, mais le malaise que j'éprouvais était incontestablement réel — à tel point que j'ai craint un instant que le professeur ne s'en aperçoive. (Il serra la fillette contre son cœur, puis poursuivit :) Je féliciterai Hùng Lê, notre frère Hùng Lê, pour sa conduite héroïque, tout à fait digne de ce que l'on peut attendre d'un Compagnon de la Licorne. Il faudra qu'un jour nous nous penchions sur le problème créé par ces dealers et autres voyous qui sévissent dans le secteur et que nous leur donnions une telle leçon qu'ils iront exercer leurs talents ailleurs... Ou qu'ils changeront de « profession » !

Stella nicha son visage au creux du cou du garçonnet :

— Tu ne veux pas que nous parlions d'autre chose ? J'ai déjà surmonté cette pénible expérience, mais je préfère malgré tout éviter de penser à ces satyres !

— Tu as raison, *angel*^[21], nous avons mieux à faire...

Il l'embrassa avec fougue, plus passionnément encore que les fois précédentes, au point que la fillette en eut des frissons — premiers émois de sa vie amoureuse naissante. Reprenant son souffle, profondément troublée par les sensations inédites qui l'envahissaient, elle réfléchit à voix haute :

— Tu sais, la griserie que j'ai ressentie en essayant de faire bouger les caisses à distance était purement extraordinaire ! Et, lorsqu'elles ont dégringolé sur nos agresseurs, j'ai même éprouvé du plaisir — un plaisir étrange, que je ne saurais qualifier, mais qui montait du fond de mon être...

Un bruit dans les fourrés les fit se retourner. Es découvrirent alors Wabydoo qui,

21. — « Ange », « mon ange » en anglais.

tout frétilant, les apostropha :

— *Alors, les amoureux ? Vous êtes tellement occupés à vous bécoter que, tout à l'heure, vous n'avez même pas entendu approcher Mathieu. Il a rigolé en vous voyant et il est allé pêcher un peu plus loin.* (Il lorgna d'un air désapprobateur sur Stella qui haussait les épaules, ne croyant pas un mot de ce que racontait l'incorrigible blagueur canin, puis ajouta :) *C'est dommage car le bon coin pour la pêche, c'est bien ici !*

— Tu en es sûr ? fit Jérémy.

— *Sûr, que j'en suis sûr !*

Stella, qui percevait par télépathie le plan qu'élaborait son ami, posa la main sur le bras de celui-ci en formulant mentalement :

— *Ne serait-il pas préférable de nous téléporter ensemble vers la ferme, plutôt que de confier cette tâche à Wabydoo ? Cela nous ferait un bon entraînement.*

— *Tu as raison, mon chou,* répondit l'enfant par le même canal, *mais laissons-le tout de même agir. Nous nous livrerons à des exercices plus compliqués lorsqu'il sera revenu.* Bon, enchaîna-t-il à voix haute en s'adressant au bearded collie, tu veux bien aller chercher un seau dans le poulailler ? Tu mettras dedans un solide sac poubelle et tu nous apporteras tout ça le plus vite possible, d'accord ?

Le chargé de mission agita affirmativement la tête et la queue, avant de filer comme une flèche. Il revint bientôt, serrant l'anse du seau entre ses dents. Puis, intrigué, il observa en silence les enfants qui, assis sur la berge de la rivière, se tenaient la main en fixant l'eau claire agitée de remous...

Soudain, Wabydoo sursauta : comme par magie, une carpe de belle taille — qui devait bien peser cinq livres — sembla bondir hors de l'eau pour venir atterrir dans le seau doublé d'un sac poubelle noir ! Puis, dans un temps très court, des goujons, des gardons, des vairons et une énorme brème d'au moins dix livres suivirent le même chemin que la carpe. Au bout d'un quart d'heure, le seau débordait de belles pièces encore frétilantes, à la grande joie du chien qui sautillait et tournait en rond, incrédule :

— *Ça alors ! Je ne sais pas comment tu t'y prends, Jérémy, mais il faudra qu'un de ces quatre tu m'emmènes faire une balade aux Fabrettes — du côté de la boucherie, par exemple. Je t'indiquerai mes morceaux préférés puis j'irai me cacher un peu plus loin — et toi, hop ! tu les feras voltiger vers moi...*

— Ah non ! Ce serait du vol ! Et l'on ne vole pas un honnête commerçant.

— *Honnête ?* s'indigna l'animal. *Ce sale type qui m'a un jour donné un coup de pied parce que je me... soulageais à côté de son magasin ? Bon, laissons tomber les beaux morceaux — mais s'il s'agissait de déchets, tu serais d'accord, dis ?*

Psiboy hésita avant d'acquiescer :

— Pour les déchets, je veux bien. Mais comment veux-tu que je sache où le boucher les met ?

— *Moi, je le sais : derrière le comptoir, dans des seaux en plastique.*

— Comment as-tu appris ça ? s'étonna Stella.

— *Parce que avant de me frapper sauvagement, ce sale type m'avait vu fureter dans... Enfin, je... Bon, ça va, j'étais entré dans la boutique, juste pour voir, quoi !*

— Tu ne viens pas de me dire qu'il t'a flanqué un coup de pied parce que tu avais pissé sur la devanture ?

— *Non, Stella. Il me l'a filé dans le magasin, ce tortionnaire — et c'est pour me venger que j'ai fait pipi... et même un peu plus que ça ! Après, je suis allé chercher les collègues du quartier pour leur dire que le boucher, sans doute devenu fou, jetait des déchets toutes les cinq minutes. En peu de temps, c'est une dizaine de chiens qui montaient la garde devant le magasin, reniflant un peu partout et en profitant eux aussi pour se soulager ! l'avait même un chat — mais lui, on ne l'avait pas invité. Depuis, je ne vais plus seul aux Fabrettes : les autres clebs m'en veulent d'avoir été chassés à coups de pied par le boucher ! Ce sadique doit être un footballeur raté !*

Les deux enfants pouffèrent en imaginant la scène, mais ils en revinrent rapidement à leur préoccupation du moment : le manque de récipients. En effet, le seau et le sac rapportés par Wabydoo s'avéraient insuffisants. Stella et Jérémy durent donc se résoudre à localiser psychiquement l'endroit où Rousselin avait trempé sa ligne, avant de téléporter vers eux le seau en plastique de ce dernier — fort léger car il ne contenait qu'une ablette de la taille d'une sardine ! Les plus gros poissons y furent transvasés — puis les seaux et le sac, pleins à ras bord, disparurent pour se rematérialiser auprès du pêcheur jusque-là malchanceux.

Quand celui-ci se retourna, les enfants, venus épier ses réactions, n'eurent que le temps de se tapir dans l'herbe, tandis que s'élevaient ces bégaiements prononcés d'une voix étranglée :

— Oh fan ! Bonne mère ! C'est pa-pa-pa-pas vrai ? Je rêve ! J'ai jamais vu ça ! La multiplication des poissons et des seaux — avec en plus un sac poubelle ? Comme au temps du Christ, la pêche miraculeuse... Les seaux en moins — surtout des seaux en plastique ! C'est sûr, personne ne me croira. Té, dimanche, j'irai à la messe, ça fera plaisir à Dédé et... Et puis, ça ne me fera pas de mal non plus !

Ce fut Wabydoo qui, aboyant joyeusement, trahit la présence des enfants. Renonçant à se cacher, ceux-ci descendirent vers la berge en s'extasiant hypocritement devant la prise miraculeuse.

— Grand-père ! C'est super ! Tu connais des coins drôlement poissonneux !

Le pêcheur toussota avant de répondre, vaguement gêné :

— Oui, et j'en sais d'autres, le long de la Brague, mais aucun aussi bon que celui-là. On va se faire une sacrée friture, et je pourrai même donner une belle pièce à Dédé, mon copain d'école qui a mal tourné, rit-il.

— Il est en prison ? s'alarma la fillette.

— Non, je plaisantais, expliqua Rousselin. C'est tout le contraire : il est curé à l'église des Fabrettes. Té, Jérémy, tu diras à tes parents qu'on les invitera très bientôt. Anaïs est un fin cordon-bleu, vous verrez ! Bon, fit-il en se levant, je crois que ça suffit pour aujourd'hui : j'ai pris assez de poisson. Allez, les enfants, filez vite vous aussi — et soyez sages, hein ? ajouta-t-il en clignant de l'oeil.

Stella rougit jusqu'aux oreilles. Le grand-père soupçonnait-il quelque chose ? Les avait-il surpris tous deux à s'embrasser, comme l'avait assuré Wabydoo ? La honte la submergea.

Percevant son trouble, Jérémy en devina la raison et, lui prenant ostensiblement la main, il l'entraîna en répondant à Mathieu :

— Ne t'inquiète pas, grand-père. A notre âge, on est sages ; on ne fait pas des bêtises comme les enfants — je veux dire : les *jeunes* enfants.

— Euh... A bientôt, monsieur Rousselin, dit la fillette d'une voix embarrassée. Et mes félicitations pour cette belle pêche !

— Merci, ma chérie. Bien le bonjour à tes parents.

Quand ils se furent éloignés, se tenant toujours la main, la petite Québécoise murmura, attendrie :

— Il est gentil, ton grand-père, de m'avoir appelée « ma chérie » comme si j'avais été sa petite fille.

— Attends, je vais voir comment ça fait... (Psiboy hésita brièvement avant de murmurer, les yeux mi-clos, sur un ton énamouré :) Stella — *ma chérie...* C'est sympa, non ?

Elle acquiesça, si bouleversée par ce premier mot d'amour qu'elle n'osa plus ouvrir la bouche jusqu'au portail, où elle récupéra sa bicyclette et l'enfourcha.

— A demain, Jérémy, fit-elle.

Et elle se sauva sans oser faire la bise à son camarade, comme à l'habitude lorsqu'ils se séparaient pour rentrer chacun chez soi.

Surpris, il la regarda s'éloigner, pédalant de toute la vitesse de ses petites jambes. L'avait-il fâchée ? Déçue ? Ou bien faisait-elle seulement preuve de timidité, voire de pudeur ? Perplexe, il regagna la maison de ses parents, les mains dans les poches. Décidément, les filles étaient d'étranges créatures, songeait-il, impatient de la retrouver le lendemain, afin d'avoir avec elle une explication franche et de l'assurer qu'il n'avait pas voulu la choquer, ni lui faire de la peine.

Un vieux paysan aux cheveux gris, vêtu d'un pantalon de velours marron et d'une chemise à carreaux, marchait sur la berge, une canne à pêche dans une main et un grand panier vide dans l'autre. Rousselin, qui s'apprêtait à emporter — non sans mal — sa pêche miraculeuse, entendit les pas du nouveau venu ; levant la tête, il l'aperçut qui venait dans sa direction et le héla :

— Hé, Tonin ! Ça en fait du temps qu'on s'est pas vus.

Le pêcheur bredouille s'arrêta, les yeux arrondis par la surprise et l'admiration devant ces seaux débordant de poisson et ce sac de toile gonflé de carpes, vairons, brèmes et autres barbeaux.

— Oh fan, Mathieu ! Tu pêches à la dynamite — ou quoi ?

Sans répondre, l'inventeur s'empara du panier du vieux paysan et y transvasa carrément le contenu d'un de ses seaux :

— Té, Tonin, voilà pour toi. Ça fera plaisir à ton fils et à toute ta famille... Ça va, chez vous, au fait ?

— Bah, c'est pas toujours facile, tu sais, avec la récolte. Il faudrait que José puisse acheter d'autres terres, du matériel et agrandir le vignoble.

Antonin Daguzon était le beau-père de José Berthaud, un Pied-noir venu, après les événements d'Algérie, s'installer non loin de là, au lieu-dit les Restanques, pour fonder une famille et cultiver la vigne. Mais les quinze hectares de sa petite propriété, qui jouxtait les terres de Rousselin, étaient bien insuffisants pour produire de grands crus et rapporter de confortables revenus. Mathieu avait sympathisé avec Tonin, avec qui il partageait la passion de la pêche, puis avec José et son épouse, Irène. Quant à leurs enfants, Louis et sa sœur Pascale, respectivement âgés de onze et treize ans, ils avaient

rapidement trouvé un bon copain en la personne de Jérémy, même s'ils ne le voyaient pas très souvent, dans la mesure où il fréquentait le Lycée International de Sophia Antipolis, alors que tous deux, de condition plus modeste, devaient se contenter du collège de Valbonne.

Le vieux Daguzon considéra son ami avec émotion :

— Tu es vraiment un brave type, Mathieu. C'est avec joie que j'accepte ton généreux cadeau, et je t'assure qu'il sera le bienvenu à la maison. Avec mon manque de bol à la pêche, ce n'est pas moi qui rapporterais d'aussi beaux poissons aux enfants ! Et toi, tes inventions, ça marche ?

— Oh, j'ai des propositions intéressantes, sur lesquelles je devrais être fixé d'ici quelques semaines. Mais sois-en sûr, Tonin, si je décroche le pompon comme je l'espère, je pourrai alors donner un coup de main à José sur le plan financier — en plus de quelques hectares de mes terres pour lui permettre d'agrandir son vignoble.

Tonin en resta bouche bée, si ému qu'il fut incapable d'exprimer sa gratitude. Soudain gêné, Rousselin prit congé, feignant d'être en retard afin de ne pas trahir sa peine à l'endroit de cette famille de

Pieds-Noirs besogneux mais plutôt privés de baraka.

L'après-midi finissait, paisible et ensoleillé. Marc et Patricia prenaient l'apéritif dans le living de leur villa en compagnie de la comtesse. Celle-ci, après une bonne douche, avait troqué sa salopette poussiéreuse contre un jean et un sweater. Confortablement assise dans l'un des fauteuils, elle reposa sur la table basse son verre de porto Osborne — un fameux « dix ans d'âge » — en pouffant :

— Vous vous rendez compte, j'ai sorti cinq caisses de vieilleries, de trucs et de machins rouillés. Ce n'était plus un laboratoire, mais un véritable débarras ! Enfin, ça fera de la place pour les choses utiles.

— Anaïs, vous êtes une fée ! s'exclama la jeune femme. Ou une thaumaturge, pour être parvenue à triompher des manies de mon père. Vous savez qu'il interdisait à quiconque de franchir le seuil de son labo secret ? Vous l'avez transformé. Et, pour tout vous dire, j'ai même l'impression qu'il rajeunit — c'est un miracle !

— Le miracle de l'amour, abonda Marc, citant au passage le titre d'une de ses chansons. Anaïs, c'est une vraie bénédiction que vous ayez rencontré Mathieu. Il n'y a pas de meilleur homme au monde — et, de surcroît, il vous adore. (Il fit une courte pause, puis ajouta :) Je vais être franc avec vous. Avant de vous connaître, nous pensions que vous étiez quelqu'un d'assez fantasque, voire bizarre et snob. Mais notre opinion à votre sujet a radicalement changé à partir de cette mémorable soirée, à la fête foraine, lorsque vous avez... eh bien, gagné le cœur de ce brave homme de Mathieu. Pourquoi vous parez-vous d'une image si différente de votre véritable nature ?

Amusée, la comtesse but une gorgée de porto et répondit sans détour :

— Mathieu m'a, lui aussi, posé cette question. La réponse est simple : quand une femme seule sort, même si elle aspire à trouver l'âme sœur, elle est inévitablement confrontée à des individus qui la harcèlent. Croyant faire de l'esprit, ils débitent des platitudes et des stupidités, et il leur arrive parfois de se montrer grossiers et vulgaires. En jouant les snobs et les originales — vous voyez, je n'ignore pas le surnom dont on m'a affublée —, je me procurais, d'une certaine manière, les « munitions » pour écarter les importuns. Et à l'intention de ceux qui s'obstinaient ou faisaient mine de se montrer

trop entreprenants, j'ai appris quelques prises de judo. Pour me garder en forme, je fréquente de temps à autre une salle de gym associative, à La Colle-sur-Loup — cela pour une cotisation bien plus raisonnable que les tarifs pratiqués par les salles spécialisées dans le *body building* à destination des personnes fortunées. En tout état de cause, cet entraînement m'a servi une ou deux fois, et je peux vous assurer que les malotrus ainsi écartés n'ont pas récidivé !

Une vague de bonne humeur déferla sur le living. Puis, tandis que Marc remplissait à nouveau leurs verres, Patricia prit la parole :

— Vous êtes décidément une femme exceptionnelle, Anaïs. Quand nos finances iront mieux, je serai très heureuse de vous accompagner à cette salle de gym, si vous le voulez bien. Mon métier n'étant pas très « physique », j'avoue que j'ai tendance à me rouiller, et qu'un peu de sport ne me ferait pas de mal.

— Avec le plus grand plaisir, Patricia. A une condition, toutefois : que nous passions au tutoiement, comme de vraies amies. Cela vaut également pour ton mari, s'il est d'accord, bien entendu.

Il l'était, sans restriction aucune, et il l'exprima avec un élan d'affection spontanée pour cette femme qui, à bien des égards, pouvait effectivement être considérée comme exceptionnelle.

Jérémy arriva sur ces entrefaites. Il embrassa ses parents, puis la comtesse, avant de demander à celle-ci :

— Comment as-tu fait pour convaincre grand-père de se débarrasser d'une telle quantité de vieille ferraille ?

— Oh, il en reste encore au moins autant à évacuer, répondit Anaïs, riant de bon cœur, mais je ne désespère pas d'y parvenir bientôt ! J'ai bien l'intention que cette vieille bergerie mérite bientôt son appellation de « labo » — secret ou non. En ce qui concerne ton grand-père, j'ai conçu certains projets beaucoup plus réalistes que ceux qu'il a élaborés jusqu'ici, mais j'ai besoin que vous fassiez tous les trois preuve de la plus grande discrétion à ce sujet. Entendu ?

Narquois, Jérémy et ses parents promirent de garder le silence. Les mystérieux desseins de l'aristocrate les intriguaient, et ils avaient hâte d'apprendre de quoi il retournait. Mais avant même de le savoir, ils lui faisaient pleinement confiance, car ils avaient compris que l'on pouvait compter sur cette femme dont l'originalité ne se trouvait pas là où la plupart des gens le croyaient ; la façon dont elle s'était intégrée en un temps record à leur noyau familial le démontrait amplement.

— Ça alors ! s'écria soudain Marc en désignant la baie vitrée. C'est incroyable !

Tous tournèrent alors la tête et découvrirent Mathieu, qui arrivait en haut de la déclivité menant à la rivière. Inconscient d'être observé, il déposa à terre ses seaux — l'un vide et l'autre plein —, ainsi que le sac de plastique noir débordant de poissons, dont il entreprit de serrer le col avec un morceau de cordelette. Puis, levant les yeux, il découvrit les quatre paires d'yeux braquées sur lui, et il fit signe à leurs propriétaires de le rejoindre — ce qu'ils firent aussitôt, presque en courant.

— Vous les avez achetés à un marchand ambulant ? s'enquit Marc sur le ton de la blague.

Le fermier haussa les épaules :

— Vous en avez vu souvent, vous, des poissonniers ambulants qui se baguenaudent

sur les bords de la Brague ? C'est tellement lourd, ces trucs, ajouta-t-il en désignant du menton son chargement, que j'ai dû laisser provisoirement ma canne et le reste de mon attirail en bas, près des berges. En tout cas, cette pêche miraculeuse, c'est un don du Bon Dieu et je vous jure que j'irai dimanche à la messe pour Le remercier. Ça fera aussi plaisir à Dédé, qui me reproche depuis un sacré bout de temps de ne jamais mettre les pieds à l'église. Vous viendrez, vous aussi ?

Fort étonnés par cette décision, sa fille, son gendre et la comtesse lui assurèrent qu'ils l'accompagneraient à ces — très inhabituelles — dévotions. Puis Marc, saisissant par la queue une carpe imposante, la soupesa avec une mimique admirative et exprima ses félicitations devant une si belle prise, qui pesait neuf ou dix livres au bas mot. Avant de la remettre dans le seau, il jeta un coup d'oeil machinal à la bouche grande ouverte du poisson et fronça les sourcils :

— Dites donc, Mathieu ! Il n'y a aucune trace de l'hameçon ! Vous l'avez pêchée comment, cette carpe ?

Rousselin hésita une fraction de seconde, troublé et embarrassé, puis son imagination débordante lui fournit une réponse convenable, qu'il énonça avec aplomb :

— Ben, à la main, dans les creux sous la berge, pardi !

Anaïs considéra avec circonspection les pieds de l'inventeur, chaussés de baskets à peine maculées de terre, et son pantalon sans la moindre trace d'herbe ni d'humidité au niveau des genoux. Prise d'un doute, elle entreprit d'examiner quelques-uns des autres poissons « pris » par Mathieu, et constata qu'aucun d'eux ne présentait les marques, souvent sanglantes, que laissait en temps ordinaire un hameçon. Hochant la tête, elle coula un regard furtif à Psiboy, qui leva opportunément les yeux vers un vol d'étourneaux passant dans le ciel. La situation était désormais claire pour la comtesse, mais elle se garda bien de trahir le secret qu'elle partageait avec l'enfant. Ce fut donc d'une voix joyeuse qu'elle y alla de son compliment :

— Formidable, mon cœur ! Tu es d'une habileté sans pareille. Nous allons pouvoir remplir le congélateur avec ces pièces de choix, et je nous ferai, à tous les cinq, des plats exotiques succulents. Connaissez-vous le *ca chien bac-kinh*, le poisson à la sauce pékinoise, avec du nuoc-mâm pimenté ? Ou le *ca kho gung*, au gingembre ? Ou encore le *ca kho*, au caramel foncé ?

Si Jérémy se pourléchait les babines d'avance à l'annonce de ces noms chargés de tous les mystères — et toutes les senteurs — de l'Orient, et si ses parents témoignaient d'un intérêt certain, Mathieu, lui, affichait une moue franchement réprobatrice, en face de laquelle Anaïs leva une main conciliante :

— Rassure-toi, mon chéri : pour toi, je préparerai simplement un court-bouillon tout ce qu'il y a de plus traditionnel. Mais tu ne sais pas ce que tu rates ! Je connais aussi des recettes mexicaines, tels le *cebiche* — du poisson cru mariné — ou le fabuleux *pescado estilo yucateco*... Mais je suppose qu'ici cela présenterait quelques difficultés pour trouver des feuilles de bananier. Il y a également les *sushi*, recettes japonaises avec du poisson cru... Bon, abrégea-t-elle devant la grimace de plus en plus prononcée de l'inventeur, tu accommoderas ton poisson comme tu l'entends — et nous, nous te ferons goûter en temps voulu mes recettes exotiques. D'accord ?

Il acquiesça du bout des lèvres, vouant aux gémonies ces « goûts de sauvages », puis, ouvrant le sac, il entreprit de verser une partie de son contenu dans le seau

vide. Pendant ce temps, sous prétexte d'embrasser Jérémie, la comtesse lui chuchota à l'oreille :

— Ce serait idéal si tu pouvais alléger un peu le poids du sac et des seaux...

— OK, répondit-il.

S'emparant du sac, Anaïs le chargea alors sur son épaule. Le poids de celui-ci la fit comiquement tituber, mais elle rétablit son équilibre dès que l'effet PK émis par l'enfant vint à son secours, allégeant le fardeau comme promis.

Mathieu, qui portait les seaux, eut un sursaut de surprise et s'arrêta pour regarder derrière lui, se demandant s'il ne venait pas de perdre d'un coup plusieurs kilos de poisson. Constatant que ce n'était pas le cas, il reprit sa marche en secouant la tête en signe d'incompréhension. Une fois dans la cuisine de la ferme, il souleva à bout de bras ses fardeaux et les déposa sur la table. Anaïs, de son côté, posa le sac à terre, devant l'évier, sans effort apparent, sous le regard suspicieux de Rousselin. Renonçant finalement à comprendre, il haussa les épaules, philosophe, au moment où sa compagne décréait avec un entrain non simulé :

— Mathieu, mon cœur, nous allons vider et laver ces poissons avant de les mettre dans des sachets pour les congeler. Choisis ceux que tu veux garder pour ce soir et demain.

— Que dirais-tu pour ce soir d'une carpe au fenouil, avec des tranches de tomate et de citron ?

— Volontiers. Je te laisse faire.

Mathieu saisit l'anse de chaque seau afin d'aller les déposer près de l'évier — et poussa un grognement de stupéfaction en constatant que leur poids avait plus que doublé ! Hésitant, il s'adressa à Anaïs :

— Chérie, tu veux bien essayer de soulever ça ?

Les bras tendus, elle emporta sans la moindre difficulté les récipients jusqu'à l'évier et les déposa sur le plan de travail. Médusé, Rousselin la rejoignit et, après un instant d'hésitation, choisit une belle carpe pour la vider et la préparer selon sa recette provençale, non sans jeter de fréquents et furtifs regards à ces seaux « ensorcelés », qui changeaient de poids à volonté !

Dehors, caché derrière la fenêtre de la cuisine, Jérémie jugea qu'il avait assez joué avec ses pouvoirs psi au détriment de son grand-père. Les mains dans les poches, le cœur joyeux, il regagna sa maison en sifflotant doucement.

Ce dimanche matin précis serait à maints égards à marquer d'une pierre blanche, songea le père André Gaignard en contemplant la nef pleine à craquer de sa petite église. Il tapota machinalement le volumineux pansement qui lui couvrait la tête. Était-ce le bruit du regrettable accident à l'origine de sa blessure qui, circulant dans la commune, avait ému les habitants de celle-ci au point que tous les bancs et les chaises fussent occupés ? Il y avait même — pour la première fois depuis des lustres — un groupe de fidèles debout, serrés les uns contre les autres près de l'entrée de l'église.

Parmi cette véritable foule se trouvaient notamment, entre autres, son ami d'enfance Mathieu Rousselin, venu avec sa concubine — « Seigneur, pardonnez leurs péchés ! » avait marmonné le brave curé —, et la famille Duvallois au grand complet, accompagnée de Stella Désormeaux. Les parents de la fillette avaient trouvé place quelques rangs en arrière, près du professeur Charpenel — qui avait sans doute invité

ses nombreux amis et relations en les pressant de se montrer généreux au moment de la quête — et de la famille Lê, dont le fils, Hùng, avait pour voisine Gina Fornelli. Le père et la mère de celle-ci, quant à eux, s'étaient installés, non sans mal, sur l'un des bancs latéraux.

Une telle assistance, digne des messes de minuit d'antan, avait ému le prêtre ; il se sentait plus fort, comme galvanisé. Du haut de sa chaire, il prêchait sur un ton pathétique, parlant de la charité et de l'amour entre les êtres humains, ces denrées devenues si rares, et leur opposant la violence omniprésente — celle des champs de bataille et des pelouses de stades, des émeutes urbaines et des rings de boxe, des régimes totalitaires et des séries télévisées...

Et le saint homme de ponctuer sa virulente diatribe avec de grands gestes, se penchant de plus en plus — au risque de basculer de sa chaire, inspirant quelques inquiétudes à ceux qui se trouvaient juste au-dessous de lui ! Certains jugèrent même plus prudent d'abandonner ces places assises, préférant demeurer debout dans un endroit moins exposé.

N'ayant rien remarqué, le tribun poursuivait son prêche « musclé », jetant de temps à autre un regard appuyé à Richard Dupez, lequel

— Dieu seul savait pourquoi — s'était égaré dans cette église en ce dimanche matin à maints égards exceptionnel. Le président des *As du Stade* était même au premier rang, à côté de Marguerite, l'opulente postière des Fabrettes, dont la chaise craquait sous elle au moindre de ses mouvements. Et, contre toute attente, il paraissait suivre le prêche avec attention — lui qui n'avait pas hésité à trafiquer avec Saddam Hussein lors de la guerre du Golfe, et dont les sympathies pour la section locale des Contestataires Unifiés Laïques et Syndiqués^[22] étaient connues de tous ! Mieux, il ponctuait parfois de vifs mouvements de tête, indubitablement approbateurs, les judicieuses paroles du prêtre ; ce dernier, qui s'était aperçu de ces réactions positives, n'en croyait pas ses yeux.

Ce fut au moment de l'Élévation qu'un étrange phénomène se produisit : Richard Dupez émit une sorte de hoquet, devint écarlate et quitta son siège... pour s'élever lentement, toujours dans la position assise, *mais en lévitation* ! Le prêtre faillit lâcher l'hostie et le calice contenant le vin consacré lorsqu'il découvrit ce « miraculé », qui se trouvait être l'individu le plus mécréant de la paroisse ! Au premier rang, une vieille dame confite en dévotion s'écria en joignant les mains :

— Oh ! L'heureux élu qui a été touché par la grâce !

— C'est pas vrai ! protesta l'obèse postière qui occupait le siège voisin de celui au-dessus duquel planait le financier véreux. Je ne l'ai même pas touché ! Et d'abord, je ne suis pas *grasse* ! Juste un peu enveloppée !

Etranger à cet incident, le président du club de foot redescendit et reprit sa place

22. — Les membres de cette organisation évitaient prudemment, dans leur discours, d'employer ce sigle formant une syllabe phonétiquement équivoque — difficile à prononcer dans la bonne société. Leurs adversaires, en revanche, ne se privaient pas de railler ce parti qui ne manquait pas de fondement — une qualité demeurant toutefois insuffisante pour assurer à son chef une dimension culturelle ! D'ailleurs, ce mouvement ne frayait guère avec la culture, non plus qu'avec l'Église, dont le denier du culte donnait des boutons aux militants de base — lesquels, dans l'Europe en gestation, ne voulaient pas davantage entendre parler d'écus...

sur sa chaise. Un bref instant, il donna l'impression de sortir d'un état second — puis il y replongea, les yeux au ciel, les mains réunies.

Derrière lui, Jérémy et Stella se lâchèrent discrètement les mains et échangèrent un bref coup d'œil assorti d'un sourire complice.

L'assistance demeurait pétrifiée par ce prodige. Le père Gaignard, quant à lui, complètement désorienté, avait perdu le fil du déroulement normal de l'office. Il agita la clochette à tort et à travers, puis s'arrêta net, ébahi, lorsque l'impie matérialiste se mit debout et se frappa la poitrine en clamant en latin :

— *Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaëli Archangelo Joanni Baptisti...* (Il murmura quelques paroles indistinctes, puis reprit à haute voix :)... *quiâ peccâvi nimis cogitatione, verbo et opere; meâ culpa, meâ culpâ, meâ mâxima culpâ!*

Le tout entrecoupé de signes de croix frénétiques et de coups sévères sur la poitrine, qui n'allaient pas sans faire tousser l'inattendu repent. Il s'agissait en effet d'une démonstration de contrition ostensible fort surprenante chez ce quidam, qui ne connaissait du latin que le terme *amen* — sans doute par association euphonique avec la deuxième personne de l'impératif du verbe « amener » !

Le bon curé, toujours aussi déboussolé, donna un ordre bref et distrait aux enfants de chœur tout aussi troublés. Ils allèrent chercher les paniers d'osier réservés à la quête, le prêtre en prenant un lui-même pour parcourir les rangs des fidèles afin de recevoir leur obole.

Discrètement — quoiqu'il fût peu probable que quiconque leur prêtât attention en ces instants d'émotion fort compréhensible —, Psiboy et la fillette se prirent de nouveau la main et baissèrent la tête, comme pour prier.

Avec des gestes légèrement saccadés, Dupez sortit son chéquier, son stylo, et s'appliqua à remplir l'un des chèques, qu'il déposa ensuite dans le panier de l'ecclésiastique en débitant sur un ton monocorde :

— Que Dieu me pardonne mes innombrables péchés, mon père, et que ce don puisse vous permettre de restaurer convenablement votre église...

— Dieu vous le rendra, mon... mon fils, bredouilla André Gaignard.

Il baissa les yeux sur le chèque, les releva, dévisagea Dupez, les baissa à nouveau et, les paupières soumisees à des battements incoercibles, il relut le nombre en toutes lettres et bégaya :

— Un mi... mi-mi... *Un million de francs ?*

Un sourire de béatitude illumina son visage et il s'effondra, évanoui, fort heureusement rattrapé par des fidèles. Au même moment, paraissant recouvrer ses sens — et, donc, réaliser ce qu'il venait de faire —, le promoteur eut de soudaines palpitations et s'effondra lui aussi, inconscient, dans les bras de la grosse Marguerite !

L'émotion fut violente chez les personnes présentes en nombre exceptionnel, qui hésitaient à admettre l'évidence. Les yeux humides d'émotion pour ce don du ciel — fût-il l'œuvre d'un sordide matérialiste doublé d'une crapule — qui comblerait de bonheur son vieil ami en soutane, Rousselin avait pris la main d'Anaïs et restait silencieux, ne sachant que dire.

Jérémy et Stella, quant à eux, jubilaient. Ils auraient aimé s'embrasser et crier leur joie d'avoir aussi magistralement télécommandé cette bonne action — dont Richard

Dupez faisait les frais. Mais, le lieu saint ne tolérant guère ce genre de débordements, ils se contentèrent, dans l'émoi général, d'échanger quelques mots par télépathie :

— *Ça a rudement bien marché !*

— *Rien d'étonnant : on s'était entraînés, non ?*

Ils faillirent éclater de rire en évoquant leur excursion à bicyclette vers le Camp Tracier et sa barre rocheuse qui dominait la vaste propriété du *généreux donateur*... Conjuguant alors leurs talents télépathiques, ils avaient suggestionné tout à loisir le richissime magouilleur, lui faisant accomplir les actes les plus absurdes avant de le pousser à se gifler lui-même. L'idée de lui faire finalement adopter la démarche d'Aldo Maccione était de Jérémy ; Stella avait proposé le *Moonwalk* de Michael Jackson, mais Psiboy craignait que Dupez ne fût pas assez souple.

— *Tu ne crois pas que ce serait le moment ?*

— *Si ! Allons-y !*

Les deux enfants avaient néanmoins convenu d'essayer tout de même lors d'une autre occasion... Et les paroissiens rassemblés reçurent le coup de grâce lorsqu'ils virent le bienfaiteur involontaire, au rythme d'un *Hallelujah* endiablé, quitter l'église avec des contorsions évoquant — mais d'assez loin — celles du célèbre chanteur adepte de la chirurgie esthétique !

Quelques jours plus tôt.

Après s'être entraînés à téléguider Dupez, Jérémy et Stella retournèrent auprès de leurs bicyclettes cachées dans les buissons, au flanc de la colline dominée par la barre rocheuse. Munie de jumelles Jessop DCF d'un grossissement 10 x 25, Stella fit une halte pour scruter un orifice sombre qui s'ouvrait dans le roc quasi vertical. Jérémy en profita pour prendre des clichés du site grâce au téléobjectif de son Centon DF 300.

— Tu sais ce que c'est, ce trou au bout de la falaise ? demanda la fillette.

— L'entrée de la Grotte de la Chèvre d'Or, sur laquelle il existe une légende. Dans une quinzaine, pendant les vacances de Pâques — ou, peut-être, au début de l'été —, nous irons l'explorer avec les Compagnons de la Licorne.

— Ce n'est pas défendu ?

— Non — du moins, je ne crois pas. En tout cas, ça fait — ou faisait — partie des terres des ancêtres d'Anaïs. Il faudra emporter des torches électriques et des lampes à carbure de calcium. Mon grand-père en a un tas dans son atelier.

— Je sens que ce sera une fantastique exploration... « comme au cinéma », sourit la fillette. Et comme les héros des films d'aventure, je compte sur toi pour me protéger, d'accord ?

Acquiesçant avec gravité, Jérémy l'enlaça et, s'enhardissant, très sérieux dans son rôle de héros — mais les lèvres closes —, il l'embrassa sur la bouche, remuant la tête tout au long du baiser, ainsi qu'il l'avait maintes fois vu faire sur le grand et le petit écran. Il ne comprenait pas à quoi ces mouvements plus ou moins rotatifs pouvaient bien servir, mais sans doute s'agissait-il encore d'un secret que les grandes personnes gardaient pour elles...

Cillant, le visage rouge, Stella se dégagea avec douceur et s'essuya les lèvres du revers de la main :

— Au ciné, le jeune premier ne bave sûrement pas lorsqu'il embrasse l'héroïne à la fin du film !

Jérémy resta sans voix, la bouche entrouverte, l'air ahuri et mortifié. Puisque c'était ainsi, maugréa-t-il mentalement, elle n'avait qu'à aller se faire embrasser par la Bonbonne !

Stella prit un air dégoûté. Sans contact physique, cette fois, elle venait de capter très clairement les pensées du garçon ! Et elle l'avait senti honteux et malheureux à la fois, blessé qu'il était dans son amour pour elle, et cela l'avait émue — mais elle trouvait dégoûtante cette idée d'embrasser Larieux !

— Je ne voulais pas te faire de peine... *chéri*, dit-elle gentiment. Mais pas question de laisser ce gros cancre m'approcher !

Psiboy tourna vers elle un regard incrédule :

— Tu as capté mes pensées, alors qu'on ne se touchait même pas ? Génial ! C'est venu comment ?

— Je sais pas... Je crois qu'après ce baiser que tu m'as donné j'ai vraiment senti, tout au fond de moi, que je t'aimais gros ; c'est peut-être ça qui a établi entre nous un pont télépathique direct...

Il demeura un instant songeur, puis hocha la tête d'un air concentré :

— Il faudra qu'on s'entraîne. (Il enchaîna mentalement :) *J'aimerais bien savoir si nous pouvons désormais correspondre par télépathie lorsque nous ne sommes pas ensemble.*

Elle eut un sourire radieux et confirma en opinant du chef :

— Oui, on s'entraînera. *Ça nous servira sûrement et on pourra se dire des secrets — ou des mots gentils, comme « chéri », « mon cœur » — c'est Anaïs qui dit ça à ton grand-père — ou bien... « je t'aime gros » !*

— Et même « je t'aime » tout court, rit-il pour confirmer qu'il avait bien reçu le message mental — et sentimental — de la fillette.

Elle lui rendit son sourire, puis interrogea, soudain préoccupée :

— C'est quand même bizarre, ce qui nous arrive. Rien que sur le plan du vocabulaire, par exemple, nous ne parlons vraiment pas comme des enfants de notre âge ; sans être bégueule, je crois même que nous nous exprimons mieux que nombre d'adultes... (Elle le regarda par en dessous.) Comment as-tu pu me souhaiter d'être embrassée par la Bonbonne ? Quelle horreur ! Et je suis sûre qu'il ne connaît pas *un seul* mot gentil !

Une lueur coquine apparut dans le regard de Psiboy :

— Un jour, dans la cour du lycée, je l'ai entendu faire du baratin à Adeline... « Tu sais qu't'es belle, Nine ? » enchaîna-t-il, imitant à la perfection l'accent bovin de Larieux. « Tu veux pas m'attendre à la sortie, pour qu'on aille brouter dans la campagne ? »

— *Brouter ?* Comme c'est vulgaire ! Je n'avais jamais entendu ça. Je suppose que ça veut dire « flirter », dans sa bouche de Néandertalien grasseyeux... Et la fille, qu'a-t-elle répondu à une si galante proposition ?

— *Elle a haussé les épaules en lui conseillant d'aller tout seul à la campagne pour y chercher des moutons en compagnie desquels il pourrait brouter tout à son aise !*

Stella éclata d'un rire argentin qui agita un instant ses boucles blondes. Puis elle redevint sérieuse et songeuse tout à la fois :

— La facilité avec laquelle nous dialoguons psychiquement me déconcerte un peu. Je la trouve même tout à fait anormale... En fait, je dirais la même chose pour nos

facultés psi. Elles sont apparues trop brutalement pour être naturelles — en tout cas, c'est mon impression. (Elle posa la main sur la sienne, avec tendresse.) Tu crois que nous pourrions être des mutants ?

Jérémy réfléchit un instant, passant en revue les romans de science-fiction mettant en scène ce thème qu'il avait lus.

— Tu veux dire des psycho-mutants ? Ou, plus exactement, des mutants psi ? Peut-être. Mais cela n'explique pas les *connaissances* qui me viennent spontanément — comme cette citation d'Héraclite...

— Araldite, pouffa la fillette.

— Oui, « Araldite »..., répéta Psiboy, tout d'un coup soucieux. Tiens, je viens d'avoir une idée pour une expérience : je vais essayer de téléporter ici Wabydoo. Si ça marche, je discuterai avec lui — et toi, pendant ce temps, tu t'efforceras de sonder son cerveau et sa mémoire en fonction des questions que je lui poserai. *Entendu, mon cœur ?*

— Entendu, *Jérémy chéri !* répondit-elle, en passant elle aussi avec aisance du mode verbal au mode télépathique.

Il n'eut pas besoin de se concentrer plus d'une fraction de seconde pour voir le bearded collie se matérialiser spontanément devant eux, pour se mettre à tourner en rond, complètement désorienté par ce qui venait de lui arriver :

— *Eh ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi, ce truc ? Je bavardais tranquillement avec Cossard — et hop, je me retrouve ici !*

Le garçonnet lui expliqua rapidement la nature de l'expérience qu'il venait de tenter. Wabydoo l'écoutait avec attention, la tête comiquement penchée sur le côté. Lorsque Jérémy en arriva au « déplacement d'objet déclenché à distance par une énergie psychodynamique », le chien s'ébroua et le coupa :

— *Je comprends que dalle à tout ça, mais je sais que je ne suis pas un objet, comme une casserole ou un bout de viande.*

Une nouvelle idée naquit dans l'esprit de Jérémy :

— A ce propos, tu aurais une idée de l'endroit où le boucher met les déchets de viande, dans son magasin ?

— *Juste derrière le comptoir, dans des seaux en plastique.*

— Tu es sûr que ce sont des déchets ? questionna Stella.

Le chien grogna, baissa la tête, puis reprit de l'assurance :

— *Sûr et certain.*

La petite Québécoise se concentra. Comme par magie, un bac en plastique apparut, contenant deux paquets de viande enveloppée, sur lesquels figurait une note : Mme Germain, 128 Frs 50.

Wabydoo, qui salivait d'avance, plongea sans prévenir, tous crocs dehors, sur la bonne aubaine — qui disparut aussi mystérieusement qu'elle était venue. Le bearded collie mordit la poussière, cherchant désespérément autour de lui

— Bravo, dit Psiboy à Stella. Tu as parfaitement réussi à téléporter dans les deux sens la commande de cette cliente — de la boucherie jusqu'ici et vice versa. Tu progresses à pas de géant, ma chérie ! (Brandissant l'index, il se tourna vers le chien, auquel il s'adressa sur un ton de reproche :) Ce n'était pas des déchets dont tu voulais

te goinfrer, mais de la belle et bonne viande que nous aurions ainsi volée ! C'est très mal d'avoir menti et tenté de nous faire commettre un acte malhonnête. Stella et moi sommes très fâchés contre toi ; j'espère que tu ne feras plus jamais ça ! Tu promets ?

Penaud, Wabydoo hocha la tête en geignant.

Une fraction de seconde plus tard, il sursauta quand la fillette téléporta sous nez un seau en plastique rempli de déchets de viande, sur lesquels il se jeta tel un affamé, en s'exclamant :

— Merci, Stella. T'es une vraie copine... ma chérie ! J'espère juste que Jérémy ne sera pas jaloux et qu'il ne me flanquera pas un coup de pied quelque part.

Il tressaillit à nouveau à la disparition du seau vide, rematérialisé chez le boucher — non pas à sa place habituelle, mais renversé, par inadvertance, sur la tête du brave homme ! Dans sa boutique pleine de clients, celui-ci obtint un franc succès à tourner les bras écartés comme un derviche, cherchant son chemin à tâtons sans réaliser qu'il lui aurait suffi de soulever son couvre-chef surgi de nulle part pour retrouver une visibilité normale.

CHAPITRE VI

A Vriilna, capitale planétaire de Ghorna.

Assignés à résidence dans la mégapole, avec interdiction d'en sortir jusqu'à leur comparution devant le tribunal, Shorn et Yunga Kaloornao se morfondaient dans cette inaction forcée, à laquelle ils n'étaient pas habitués ; travailleurs acharnés et chercheurs enthousiastes, ils trouvaient toujours, en temps normal, quelque chose à faire — quelque chose d'utile, car ils ne se préoccupaient pas de futilités.

Le procès s'annonçait mal. Le gouverneur Yilrao Tanennkor, soupçonnant de complot quiconque osait s'écarter un tant soit peu des lois — de *ses* lois —, ne manquerait pas de faire pression sur le Conseil des Sages afin qu'aucune circonstance atténuante ne vienne adoucir son verdict. Le couple de savants ne pouvait donc escompter la mansuétude de celui-ci, dont l'autonomie n'était qu'une apparence, puisqu'il était en fait directement placé sous la coupe du sinistre Tanennkor.

Après avoir été limogés de leurs postes respectifs, Shorn et Yunga s'étaient vu interdire l'accès du Centre, que dirigeaient désormais leurs anciens assistants, Targ et Douлма Kirindor. Poussés par une ambition sans bornes, ces derniers n'avaient pas hésité un seul instant avant de trahir leurs anciens patrons, devenant dès lors les serviles complices du despote. Tout était bon pour apaiser leur soif de réussite sociale ; incapables de s'élever par la filière habituelle, ils avaient choisi de recourir à la lâche dénonciation pour y parvenir, sans guère se soucier de leur manque de qualifications vis-à-vis du poste qu'ils occupaient désormais.

Shorn et Yunga, quant à eux, vivaient désormais dans un climat d'insécurité et d'anxiété, tandis qu'ils attendaient leur comparution devant le tribunal. L'inquiétude qui les taraudait ne fit que croître lorsque le visiophone émit le bourdonnement signalant un appel prioritaire. Après avoir échangé un morne regard avec son épouse, le physicien s'installa devant l'écran et actionna une touche, indiquant qu'il acceptait la communication.

Un capitaine de la Milice Planétaire apparut sur le moniteur, sanglé dans l'uniforme gris de son corps. Il compara le cliché holographique qu'il tenait à la main avec l'image du savant qu'il avait sur son propre écran et prit un air satisfait :

— Shorn et Yunga Kaloornao, vous devez vous rendre aujourd'hui à quinze heures

au Centre de Recherches Scientifiques. Son directeur, l'honorable Targ Kirindo, vous y restituera les documents et objets personnels que vous avez laissés sur place lorsque vous avez été congédiés. Un graviplane de service vous y conduira sous escorte. Présentez-vous à notre QG un quart d'heure avant l'heure fixée. Sommes-nous bien d'accord ? (Le physicien acquiesça d'un signe de tête.) Votre accord est enregistré, conclut l'officier avant de disparaître.

Yunga s'agita sur le divan où elle était demeurée assise durant le bref monologue du Milicien. Elle portait une tunique bleu clair qui lui allait à ravir, mais demeurait impuissante à rehausser la couleur trop pâle de ses traits tirés.

— L'idée de revoir Targ et Douлма m'est insupportable, soupira-t-elle. Dire que nous pensions qu'ils étaient nos amis, alors qu'ils n'aspiraient en fait qu'à prendre notre place ! Comme on peut se tromper...

— J'avais entendu des rumeurs à leur sujet, avoua Shorn, mais elles étaient si vagues que je n'y ai pas prêté attention. On racontait notamment que Douлма avait saboté autrefois une expérience menée par son chef de labo, afin que celui-ci soit sanctionné, lui laissant ainsi le champ libre... (Il serra les dents.) Je n'ose imaginer à quel point ces traîtres abjects ont dû nous accabler lors de l'enquête ! Le général Kruiyl-Dérékan a dû en faire des gorges chaudes !

Yunga soupira, découragée. Le haut gradé en question, placé par Tanennkor à la tête de la Milice Planétaire, était sans contestation possible le valet le plus dévoué du gouverneur. Le fait qu'on lui eût confié la charge de mener l'enquête préliminaire au procès était la preuve — s'il en était besoin — du manque d'objectivité et de justice qui caractériserait les séances du tribunal.

— C'est un véritable complot visant à nous perdre, avait dit Yunga.

Et elle avait on ne peut plus raison.

Le graviplane — une sorte de navette allongée, dotée à l'avant d'un cockpit transparent — se posa sur le terrain réservé à cet effet, en bordure du Centre de Recherches Scientifiques, dont les bâtiments étaient disséminés dans un parc immense. Deux robustes Miliciens — dont un lieutenant —, impeccablement sanglés dans leur justaucorps gris métallisé, descendirent le long de la passerelle de coupée, encadrant le couple de « rebelles ». Sur la cuisse musclée des deux hommes pendait l'étui d'un paralyseur qu'ils étaient capables de dégainer en une fraction de seconde, grâce à un entraînement spécial réservé aux membres de leur corps.

A quinze heures précises, la porte du bureau directorial coulissait pour permettre aux prévenus et à leur escorte de se présenter à la convocation. Derrière un bureau en demi-lune, formé d'une dalle lactescente, était assis Targ Kirindo. Ses cheveux châtain relativement longs étaient retenus par un ruban frontal de la même teinte azurée que son justaucorps. Son épouse, très belle avec son opulente chevelure fauve et ses grands yeux noisette, était négligemment assise sur le coin du bureau. Sa tunique, qui tombait à mi-cuisses, offrait des tons moirés à dominante topaze brûlée.

Le nouveau directeur affichait une sorte de morgue hautaine qui dissimulait mal la gêne éprouvée devant celui qui avait été son chef et qu'il avait trahi. Douлма, quant à elle, paraissait nettement plus à l'aise ; elle arborait une moue sarcastique qui montrait bien le mépris dans lequel elle tenait les deux savants.

Targ Kirindo poussa vers son prédécesseur un boîtier de plastique ouvert, qui

contenait quelques dossiers, deux réveils électroniques pourvus d'un générateur anti-g et deux hologrammes dans leur support, dont l'un représentait Shorn et l'autre Yunga.

— Ces objets vous appartiennent. Veuillez les vérifier et les récupérer.

Le physicien et la généticienne firent un inventaire distraité et constatèrent qu'on ne leur avait rendu que les documents sans valeur pour les nouveaux maîtres des lieux. Ils ne s'attendaient d'ailleurs pas à autre chose, mais en obtenir la preuve suscita en eux une colère bien légitime. Non contents de les avoir fait déchoir, voilà que les Kirindo les spoliaient des résultats de leur travail !

Targ choisit maladroitement ce moment pour se lever, imité par sa femme, avec cette fois une expression embarrassée :

— Je comprends votre rancœur à notre endroit, Shorn et Yunga, mais nous ne pouvions vous laisser enfreindre la loi sans réagir ; il y allait de notre honneur de citoyens. Néanmoins, nous aurions préféré conserver votre estime. Ne pourrions-nous faire la paix ? Cela arrangerait en partie les choses...

Tandis qu'il parlait, Douлма et lui s'étaient avancés vers ceux dont ils avaient usurpé le poste. Tout, alors, se déroula très vite. Shorn et Yunga, rendus fous de rage par cette proposition, se jetèrent sur eux avec des grognements de fureur. Surpris par cette agression inattendue, les Miliciens dégainèrent leurs paralysateurs, mais demeurèrent indécis, le doigt sur la détente ; ils hésitaient à faire usage de leurs armes, de craindre d'atteindre les maîtres des lieux — ce qui eût été *très mauvais* pour leur avancement.

Mais les scientifiques félons n'avaient pas besoin d'une aide extérieure pour se tirer de ce mauvais pas. A l'issue d'une feinte, Targ se dégagea et, d'un bond, sauta sur ses pieds ; presque en même temps, Douлма parvint à se libérer de l'étreinte de Yunga. Les Miliciens s'apprêtèrent à tirer, mais le directeur du Centre leva la main pour les en dissuader :

— Rangez vos armes. Nous oublierons cet incident, afin de ne pas aggraver le cas de ces... irresponsables. Je vous conseille d'en faire autant, ajouta-t-il en fixant le lieutenant. Cela vous dispensera de rédiger un rapport... *fastidieux* — me fais-je bien comprendre ?

A cette question lourdement chargée de sous-entendus, l'officier répondit sans hésiter :

— Vous pouvez compter sur notre discrétion, monsieur le Directeur.

Et pour cause ! songeait-il, soulagé de voir s'éloigner la menace des sanctions que n'aurait pas manqué de prendre le général Kruyl-Dérékan. Un tel rapport, transmis au GQG de la Milice, ne pouvait que leur attirer des ennuis. Mieux valait, donc, ne pas ébruiter le fait que son subordonné et lui-même s'étaient laissé surprendre, alors qu'ils avaient pour mission de surveiller étroitement le couple de savants déchu — afin d'éviter, précisément, les incidents de cet ordre.

Ce fut d'un ton bourru que le lieutenant ordonna à Shorn et Yunga de reprendre place à bord du graviplane, pour être reconduits à leur domicile, où ils resteraient assignés à résidence jusqu'à la date de leur procès...

Jérémy avait du mal à trouver le sommeil. Le lendemain, un mercredi, promettait pourtant d'être agréable : après sa leçon de maths, le professeur Charpenel ne manquerait assurément pas de lui parler d'OVNI, et il aurait ensuite tout l'après-midi pour faire ce qui lui plairait — se promener main dans la main dans la campagne avec Stella,

par exemple.

Il essayait de faire le vide en lui, de se décontracter, lorsqu'une vibration modulée dans les graves le fit s'asseoir brusquement dans son lit, aux aguets. Un coup d'oeil aux chiffres rouges de la pendulette lui apprit qu'il était minuit onze.

L'étrange sonorité provenait de l'extérieur, estimat-il. Il se leva et, avec précaution, ouvrit sa fenêtre sur la nuit étoilée. L'air était presque doux, bien qu'avril vînt à peine de commencer. Une pâle lueur dorée puisait à travers le volet fort abîmé de la lucarne d'un cagibi situé au-dessus du laboratoire « secret ». Intrigué, Jérémy chaussa ses baskets, enfila en hâte un blouson sur son pyjama et descendit afin d'inspecter les abords de la maison.

Se guidant au bruit, il marcha jusqu'à l'ancienne bergerie. En y arrivant, il leva la tête et constata que la vibration émanait bien du réduit clos par la lucarne derrière laquelle puisait l'étrange lueur. Négligeant la porte bardée de serrures, verrous et cadenas, Psiboy contourna le bâtiment, alla chercher l'échelle, posée le long de la grange, et la dressa contre le mur du laboratoire. Il en gravit lestement les degrés et risqua un oeil à travers l'une des larges fentes qui s'ouvraient dans le volet. Au milieu de la pièce minuscule flottait un cristal, haut d'une cinquantaine de centimètres environ, pour un diamètre de quinze à vingt centimètres seulement. La lumière dorée émise par ce singulier polyèdre transparent puisait sur le même rythme que l'énigmatique vibration.

L'intensité lumineuse diminua graduellement, tandis que la sonorité s'atténuait ; en même temps, le cristal parut se diluer dans l'air. Il finit par disparaître totalement ; au même moment, le phénomène lumineux et vibratoire, qui avait considérablement décréu, s'interrompit.

Dérouté, l'enfant remit l'échelle à sa place habituelle et regagna sa chambre, persuadé qu'il ne parviendrait pas à s'endormir. Mais à peine s'était-il couché sur le côté droit, tournant le dos à Zéphyrin, qu'une étrange langueur s'empara de lui, l'entraînant doucement vers le domaine des songes...

Derrière lui, les yeux du robot projetaient sur sa nuque un double faisceau de lumière pâle.

Stella arriva à bicyclette vers neuf heures devant la villa des Duvallois. Elle sonna au portail, mais n'obtint pas de réponse, en dehors de l'arrivée d'un Wabydoo frétilant, venu en courant pour accueillir la fillette.

— *Salut, Stella ! la personne. Ce matin, le patron et la patronne sont partis à Cannes, pour acheter du matériel de peinture. Ton « fiancé » est chez son grand-père ; Anaïs lui a préparé le petit déjeuner. Il a mal dormi et s'est levé tard. Et toi, tu as bien dormi ?*

— Tu es un vrai moulin à paroles, Wabydoo ! Non, moi non plus, je n'ai pas très bien dormi, car...

— *Moi, enchaîna l'intarissable bavard, j'ai fait un cauchemar : le boucher des Fabrettes me poursuivait avec un grand couteau et il voulait faire de moi des saucisses ! Je l'ai attendu, puis mordu, au coin d'une rue — et là, mon cauchemar est vraiment devenu terrible : c'était pas le boucher que j'avais mordu, c'était un chat... Mais un chat aussi mahousse qu'un âne, qui s'est mis à me poursuivre et...*

N'écoutant plus ces confidences fantasmagiques — qui eussent sans aucun doute comblé un psychanalyste ! —, Stella soupira et poussa le portail. Elle se remit en selle et

gagna la ferme de Rousselin, plantant là Wabydoo qui aboya, fort mécontent :

— *Eh ! Malpolie ! T'aurais pu au moins attendre la fin de mon histoire !*

Avisant Pivoine, qui trottnait aux côtés de Cossard avec qui il devisait gravement, le bearded collie les prit à témoin pour leur conter sa méconvenue :

— *Vous vous rendez compte ? Cette poseuse de Stella qui n'a même pas attendu la fin de mon histoire ! Pourtant, elle était intéressante : j'étais juste en train de lui expliquer mon cauchemar de la nuit dernière... Vous m'écoutez ?*

— *Non*, grogna le dodu cochon.

— *Et pourquoi ?*

— *Parce que tu nous gonfles tellement que, si l'on t'écoute encore, on finira par ressembler à des montgolfières !*

La mâchoire de Wabydoo se décrocha. Il était si surpris par la réaction de Pivoine qu'il ne songea que trop tard à répliquer à celui-ci qu'il avait déjà l'air d'un aérostat gonflé à l'air chaud — le cheval et son compagnon étaient déjà hors de portée de voix.

Loin de ces zizanies bucoliques, Stella frappait au même moment à la porte de la ferme. Mathieu, qui lui ouvrit, accueillit la fillette avec un large sourire :

— Bonjour, ma chérie ! C'est ton... C'est Jérémy que tu cherches ? se reprit-il en la faisant entrer directement dans la cuisine, où son petit-fils achevait de déjeuner.

Un peu intimidée, elle salua Mathieu et Anaïs, puis embrassa le garçonnet sur les deux joues, comme elle le faisait chaque matin. La comtesse lui sourit gentiment :

— Veux-tu une tasse de chocolat ? (Voyant que la petite Québécoise hésitait, elle se leva, amusée.) Je vais te préparer ça. Mathieu, mon cœur, si tu faisais griller quelques tartines, également ?

— Non merci, madame, parvint enfin à dire Stella. Le chocolat suffira ; j'ai déjeuné avant de venir. (Elle enchaîna pour Jérémy, sur le mode télépathique :) *Si tu savais le rêve étrange que j'ai fait, un peu après minuit ! Quand tu auras fini, on ira faire un tour et je te raconterai...*

— Ce matin, dit Psiboy, j'ai une leçon de maths chez le professeur Charpenel. Il faut que j'y sois à onze heures. Tu veux venir avec moi ? Vous êtes d'accord ? ajouta-t-il à l'intention de son grand-père et d'Anaïs.

Ils acquiescèrent tous les deux.

— Ça ne risque pas de gêner le professeur, pour ta leçon ? s'enquit toutefois Mathieu.

— Je ne pense pas. Et puis, comme ça, Stella pourra profiter elle aussi de ce qu'il m'expliquera.

— Dans ces conditions, pas de problème, ma chérie, assura le grand-père. Nous te laisserons chez tes parents sur le chemin du retour, vers midi et quart.

Comme ils avaient largement le temps de faire un tour, les deux enfants s'éclipserent, promettant d'être de retour à dix heures et demie. Jérémy entraîna la fillette vers le laboratoire, devant lequel ils s'arrêtèrent et levèrent la tête. Lui montrant la lucarne, il lui expliqua les événements de la nuit. Puis, tandis qu'ils s'éloignaient à pas lents, Stella lui dit :

— Eh bien, moi, à minuit dix, je faisais ce rêve insolite... Je volais... Pas à bord d'un avion, non — je volais comme on vole en rêve et j'approchais des ruines romaines du

Camp Trader. Un peu plus loin, à flanc de coteau, j'ai aperçu une bizarre lueur dorée... Je suppose qu'elle était analogue à celle que tu as vue puiser par la lucarne du cagibi.

— Elle venait d'où, ta lueur ?

— Du côté de la Grotte de la Chèvre d'Or. D'ailleurs, je m'y suis rendue, en planant... Et sais-tu ce qu'il y avait à l'intérieur ?

L'image mentale qui apparut alors à Psiboy lui fit hausser les sourcils, incrédule :

— Le cristal géant qui paraissait fait d'or transparent ?

— Et il s'éclaircissait, s'estompait peu à peu jusqu'à disparaître complètement ! Juste après, j'ai vu un disque lumineux, vert clair, qui s'envolait d'un endroit plat, au pied de la colline. Curieux, tu ne trouves pas ?

— Oui, tu as rêvé d'un cristal identique à celui que j'ai observé — mais moi, je n'ai pas aperçu d'engin discoïdal qui décollait. Dommage.

Jérémy entendit son grand-père qui l'appelait. Se retournant, il découvrit celui-ci qui le hélait, les mains en porte-voix, debout sur le seuil de la cuisine :

— Dépêche-toi ! le pressa l'inventeur. Le professeur Charpenel au téléphone !

Le garçonnet accourut, suivi par la fillette, et prit le combiné que lui tendait Mathieu :

— Bonjour, professeur... Non, mes parents sont à Cannes, partis faire des achats. Ils ont branché le transfert d'appel sur la ligne de mon grand-père.

— Intéressant système, apprécia le physicien sur un ton amusé. Ecoute, je voulais leur demander la permission de te garder à déjeuner. Ensuite, nous pourrions aller faire une petite excursion jusqu'à la Grotte de la Chèvre d'Or. Il faudra te munir d'une lampe électrique et...

Abasourdi, Psiboy en oublia d'écouter la suite des paroles du vieil homme pour transmettre par télépathie à Stella ce qu'il venait d'entendre. Celle-ci ouvrit la bouche sur un « oh » de stupéfaction et porta une main à ses lèvres, comme pour s'empêcher de parler. Mathieu et Anaïs, qui avaient suivi la scène, n'en comprirent pas la signification. Pour quelle raison la fillette réagissait-elle ainsi ? Ignorant ce qu'avait dit le professeur, ils ne pouvaient se douter — pas même la comtesse — du bref échange mental qui s'était déroulé sous leurs yeux.

— Ça me ferait énormément plaisir, répondit Jérémy, un peu au hasard. Et je crois que mon grand-père acceptera. Vous seriez d'accord si je venais avec Stella, une camarade de classe ? Vous l'avez rencontrée un jour à la maison ; elle venait poser pour que maman peigne son portrait.

— Une jolie blondinette ? Je me souviens d'elle. Elle sera la bienvenue si elle peut se contenter, comme nous, d'un repas frugal composé d'une salade niçoise, d'un steak-purée et d'un bon dessert. Ce menu vous convient-il ?

Quelque peu inconsidérément, la fillette fit deux ou trois fois oui de la tête. Puis elle se troubla en réalisant que les grands-parents — dans son esprit, la comtesse devenait la mamy de Jérémy — devaient s'interroger sur la signification de son comportement, qui pouvait en effet passer pour « aberrant » !

— Ça ira parfaitement, professeur. Stella a moins d'appétit que moi ! Et pour la marche, elle a justement des Reebok. Attendez, je vous passe grand-père.

Mathieu accorda volontiers son autorisation. Dès qu'il eut raccroché, il appela

Liliane Désormeaux, qui accepta sans difficulté une fois mise au courant de la balade projetée. Les enfants manifestèrent bruyamment leur joie, tempérant toutefois celle-ci lorsqu'ils découvrirent qu'Anaïs, qui commençait à se demander si la fillette n'était pas, elle aussi, douée de talents parapsychiques, coulait vers eux un regard de plus en plus perplexe.

Les joues de Stella s'empourprèrent.

— *Je crois bien que ta mamy a deviné que nous communiquons par télépathie,* émit-elle.

— *Elle sait que j'ai des pouvoirs psi.*

— *Et elle ne l'a pas dit à ton grand-père ?*

— *Non, je ne pense pas.*

— *C'est chic de sa part de ne pas avoir cafardé.*

— *Oui, c'est vrai, Anaïs fait une mamy sensationnelle ! Je sens qu'on va bien s'entendre avec elle.*

Il s'aperçut qu'il avait tout naturellement adopté la comtesse ; elle faisait désormais partie de la famille. Elle avait su se montrer discrète et nouer avec lui des liens de complicité affectueuse, mais surtout il l'aimait « gros », elle aussi !

— Il faudra que nous partions un peu plus tôt, enchaîna-t-il à voix haute, s'adressant à son grand-père. Stella doit passer prendre ses jumelles. Je vais chercher en vitesse mon Centon. Tu viens, ché... Stella, corrigea-t-il précipitamment en rougissant à son tour, tandis que le rire cristallin de la fillette retentissait dans son esprit.

Mathieu les regarda partir en courant vers la villa, puis il se tourna vers la comtesse, arborant une moue d'incompréhension :

— Tu ne trouves pas qu'ils sont bizarres, ces pitchouns ? Je me demande pourquoi Jérémy est devenu tout rouge après avoir dit à Stella : « Tu viens chez moi ? » D'ailleurs, il n'a même pas fini et s'est arrêté en route !

— S'ils avaient été des adolescents, dit Anaïs, prudente, on aurait pu penser qu'il s'agissait de la première syllabe de « chérie », non ? Mais comme ce sont des enfants...

Mathieu la prit dans ses bras en riant :

— Tu as raison. Ils n'en sont pas encore là — ma chérie.

Anaïs approuva vigoureusement, n'en pensant pas moins. Bien que fine mouche, elle n'était pas tout à fait convaincue d'avoir convenablement interprété la nature du mot litigieux.

Des enfants, oui — mais qui grandissaient bigrement vite !

Après le déjeuner préparé par ses soins, le professeur Charpenel s'empara d'un sac à dos garni de tout un matériel bizarre qui avait tendance à le déformer de comique manière. Jérémy plaisanta en comparant l'objet à quelque extraterrestre improbable issu d'un hypothétique monde à atmosphère de méthane. Ce à quoi Stella protesta que les formes de vie que l'on trouverait éventuellement dans une telle atmosphère n'auraient pas grand-chose à voir avec ce « blob jupitérien » à la peau de toile kaki.

— Pourquoi donc penses-tu ça ? interrogea le vieil homme après avoir chargé le sac sur son dos.

— Ben, le méthane et l'oxygène, mis en présence l'un de l'autre, constituent un mélange extrêmement explosif, répondit la fillette. Ça veut donc dire que la vie, là-bas,

ne peut être basée sur l'oxygène. Et cette « bestiole » est censée en respirer, puisque, d'après Jérémy, elle peut vivre dans notre atmosphère.

— Excellente déduction, approuva le professeur, l'air ailleurs. Prêts pour la randonnée pédestre ?

En cette saison, la départementale 7, qui longeait le ravin au fond duquel coulait le ruisseau de la Miagne, n'était pas encore très fréquentée. Le physicien, coiffé d'un « bob » blanc, aux couleurs d'un grand magasin, qui lui donnait une allure franchement cocasse, marchait d'un bon pas, qu'il rythmait par le bruit que faisait la pointe de fer de sa canne en heurtant le bitume.

— J'avais une idée bien précise en vous proposant cette sortie, dit soudain le vieil homme. Mais avant de vous l'exposer, je voudrais poser une question à Stella. T'intéresses-tu, toi aussi, aux OVNI et aux extraterrestres ?

— Oh oui, Jérémy m'en parle souvent, et j'ai parcouru des livres sur ce sujet dans la bibliothèque de mon père. (Elle réfléchit un instant en plissant les yeux à cause du soleil.) Je crois que c'est un problème qui nous concerne tous, mais qu'on nous cache la vérité. Il y a même des savants qui prétendent que ça n'existe pas.

— Des savants bidons, souligna incidemment Jérémy.

— Saine analyse, approuva le professeur, pensif. Venons-en au motif de cette petite marche. La nuit dernière, j'ai été réveillé par une curieuse vibration, à minuit douze très précisément. J'ai vu passer dans le ciel une lueur d'un beau vert émeraude, bien visible à travers les volets de ma fenêtre. Je me suis précipitée pour l'ouvrir et j'ai découvert un disque lumineux, immobile dans le ciel à guère plus d'un kilomètre à vol d'oiseau, un peu à droite — à l'est — de la barre rocheuse.

— Devant la Grotte de la Chèvre d'Or ? s'enquit Jérémy, tout aussi médusé que Stella.

— Oui. Comment sais-tu ça, toi ?

Rendu volubile par cette singulière série de ce qu'il n'était plus possible d'appeler des coïncidences, le garçonnet raconta sa promenade nocturne et le rêve étrange de Stella, où apparaissait le même cristal doré qui se diluait dans les airs. Au fur et à mesure qu'il parlait, un intense étonnement se peignit sur le visage du vieux savant :

— Il serait impensable de mettre tout cela sur le compte du hasard. Vos rêves simultanés...

— Ce n'était pas un rêve, objecta Psiboy. J'ai *vu* ce cristal dans le cagibi au-dessus du labo de grand-père. Aussi certainement que vous avez vous-même vu ce disque volant !

— Et comment interprètes-tu ces événements ?

— Nous en avons discuté, intervint la fillette. Et nous en sommes arrivés à la même conclusion : quelqu'un cherche à nous attirer là-bas, Jérémy et moi... Et vous, peut-être.

— C'est aussi mon avis, confirma Biais Charpenel, même si je ne comprends pas très bien le mécanisme mis en œuvre. Un cristal dans un grenier, un deuxième dans cette grotte — et ce disque lumineux... Il faudra que je consulte mes archives pour voir s'il ne s'y trouve pas recensé un cas analogue. C'est très curieux... Vous êtes toujours partants ? Même si nous ignorons *qui* veut nous faire aller dans ce secteur sauvage ?

— Et comment ! répondirent-ils en chœur.

Ce fut donc d'un pas déterminé qu'ils parcoururent un bon kilomètre et demi. Quittant alors la départementale, ils empruntèrent une petite route mal entretenue qui partait sur la droite et passait un peu plus loin à faible distance de la Grotte de la Chèvre d'Or.

Soudain, le professeur, qui marchait en tête, posa son doigt sur ses lèvres et entraîna vivement les enfants derrière un buisson :

— Vous avez vu, à deux ou trois cents mètres, sur la gauche ?

A l'endroit indiqué stationnaient une Renault 19 havane et une fourgonnette bleu foncé. Stella tendit sa paire de jumelles au vieil homme, qui les porta à ses yeux et fit la mise au point.

— Ce sont les gendarmes de Roquefort-les-Pins. Je reconnais le brigadier Gaubert... en compagnie de quelqu'un que je ne connais que trop bien, même si je ne l'ai jamais rencontré : le professeur Malaval-Darbaud, président du Collectif Rationalo-Positiviste.

— J'en ai entendu parler, remarqua Jérémy. Ils n'ont pas très bonne réputation.

— Ça, tu peux le dire ! approuva le physicien en abaissant les objectifs. Derrière cette appellation se dissimule une secte scientifique des plus méprisables, connue pour son obscurantisme et son étroitesse de vue. (Il haussa les épaules d'un air fataliste.) Allons, les enfants, jouons les promeneurs innocents — et pas un mot, naturellement, de la véritable raison de notre présence ici...

Le brigadier Gaubert et deux de ses hommes observaient depuis le bord de la petite route le professeur Malaval-Darbaud et Jules Landolfi, l'envoyé du SEPR, qui étaient à présent accroupis en contrebas, sur une aire relativement plane, où s'inscrivait un cercle parfait d'une huitaine de mètres de diamètre. A sa périphérie, l'herbe était aplatie sur quinze à vingt centimètres de largeur. Au centre, on distinguait une zone d'écrasement d'environ un mètre cinquante de diamètre.

Le bruit de pas retentissant sur le chemin caillouteux fit tourner la tête aux gendarmes. Le brigadier, reconnaissant aussitôt le vieux savant, masqua une contrariété fugitive derrière une expression affable :

— Bonjour, professeur. Belle journée pour une promenade !

— J'emmène ces enfants herboriser, expliqua Biais Charpenel après avoir salué les trois hommes. La nature est vraiment magnifique au printemps et...

Il feignit d'apercevoir enfin, légèrement en contrebas, les deux civils qui, un genou au sol près des traces mystérieuses, effectuaient des prélèvements de terre et de végétaux à l'intérieur du grand cercle. Fort civil, le physicien ôta brièvement son « bob » pour leur adresser un salut et s'enquit naïvement :

— Voilà de bien curieuses traces, brigadier. Que s'est-il passé ?

— Euh... Il ne s'est rien passé : simple contrôle écologique de routine. Vous savez ce que c'est, conclut l'officier avec un sourire paternaliste.

— J'avoue que non, et cette ignorance me gêne un peu devant ces enfants.

— C'est rien, tonton, juste des traces, v... tu sais, comme en Angleterre ? déclara Jérémy, avec une désinvolture fort bien imitée.

On a vu ça à la télé : deux clochards qui avaient fait des cercles dans le blé, pour rigoler...

Saisissant au vol ces paroles qu'il devait juger pleines de bon sens, Flavien Malaval-Darbaud adressa un sourire à leur jeune auteur et se redressa pour s'approcher du petit groupe. C'était un homme rondelet, d'une soixantaine d'années, vêtu d'un strict costume deux-pièces de couleur grise. Il marchait les jambes un peu écartées, les pieds en dehors, en s'essuyant le front avec un mouchoir.

— Eh oui, il y a partout de mauvais plaisantins — comme ces clochards dont tu parlais. Mais ici, ce sont des farceurs provençaux et sûrement pas anglais qui ont fait ça... Peut-être bien des clochards aussi, allez savoir !

— En tout cas, ils sont plus pauvres que ceux de l'Angleterre, dit gravement Psiboy.

Le « gourou » de la secte rationalo-positiviste releva un sourcil, cherchant à comprendre où le garçon voulait en venir :

— Sur quoi te fondes-tu pour dire ça ?

— Ben en Angleterre, sans compter des pictogrammes vraiment très étranges, on a recensé plusieurs centaines de cercles comme celui-ci en l'espace de quelques semaines. En plus, il y en avait eu avant quantité d'autres en Australie et en Nouvelle-Zélande, et des figures semblables sont apparues depuis — en France, cette fois^[23]. Pour que les deux clodos anglais aient pu fabriquer tous ces cercles, il fallait qu'ils aient pas mal d'argent. Les voyages coûtent cher...

Malaval-Darbaud resta la bouche ouverte durant plusieurs secondes, suffoqué par ce raisonnement d'une logique inattaquable.

— Voyons, Jérémy, tu déranges ces savants avec ton bavardage, intervint le professeur Charpenel, que l'expression du biologiste ravissait. Excusez-le, monsieur... Monsieur ? répéta-t-il avec une insistance timide.

Le brigadier toussota et fit les présentations. Quand il en arriva à Jules Landolfi, Charpenel leva à nouveau son « bob » pour saluer ce dernier — et, devançant le gendarme, se présenta lui-même, omettant de préciser son patronyme :

— Biaisé, retraité de l'enseignement. Et voici mes neveu et nièce : Jérémy et Stella. Tenez, les enfants, fit-il en leur tendant son sac, vous trouverez des sachets plastique et une petite pelle là-dedans ; allez vous amuser à faire comme le monsieur. (Il désignait Landolfi.) Remplissez les sachets avec de la terre et de l'herbe, sur les bords et vers le milieu. Une fois rentrés à la maison, je vous montrerai les collemboles et autres insectes aptérygotes qui abondent dans...

— Pas question ! intervint sèchement l'agent du SEPRA. Nous ne sommes pas dans un jardin d'enfants ! Allez jouer — ou herboriser — ailleurs.

— Vous savez, monsieur, affirma Jérémy, pince-sans-rire, on vous aurait rapporté les collemboles sains et saufs une fois qu'on n'en aurait plus eu besoin.

Le brigadier jeta un coup d'oeil à sa montre, puis consulta du regard Malaval-Darbaud, qui eut un imperceptible mouvement de sourcils avant de s'adresser aux importuns :

23. — Rigoureusement authentique. Des « savants » anglais ont expliqué ces crop circles par le batifolage de hérissons ou d'autres aimables bestioles se livrant à des cabrioles — circulaires ! — à la saison des amours. En France, l'ufologue (?) Michel Figuet avança une explication nettement plus technique : le survol des champs de blé par un hélico volant sur le dos, les pales exerçant plus fortement leur « effet de sol » dans cette position acrobatique. Un bel exemple d'ufologie révisionniste !

— Maintenant, laissez-nous étudier ces traces. Vous devez savoir qu'en cas de pollution radioactive les plus grandes précautions doivent être observées.

— Vous avez raison, monsieur, approuva Stella. La radioactivité est très dangereuse — on nous en a parlé au lycée. Mais ce monsieur ne devrait-il pas porter une combinaison spéciale ?

Elle désignait Landolfi qui, un genou à terre, grattait la terre en plein milieu du cercle.

— Bon, ça suffit ! répliqua Malaval-Darbaud, d'une voix qui dissimulait mal sa rage contenue. Vous avez assez perturbé notre travail. Monsieur... Biaise, je dois vous prier d'emmener ces enfants loin d'ici !

Le « retraité de l'enseignement » prit à témoin les deux enfants :

— Vous voyez, vous énervez monsieur, avec vos réflexions — même si elles sont pertinentes. Après tout, ces savants veillent sur nous, en étudiant ainsi ces traces radioactives... (Il tourna la tête vers le rationalo-positiviste qui trépignait sur place.) Car elles sont radioactives, n'est-ce pas ?

L'universitaire hésita, avant de répondre d'un ton pédant :

— Non, mais nous avons besoin de tranquillité pour... procéder à nos travaux sur ce site protégé par la gendarmerie.

Le brigadier Gaubert acquiesça d'un mouvement de tête et, de nouveau, regarda brièvement sa montre.

— Voilà qui change tout, répondit M. Charpenel. Si le site est protégé par la gendarmerie, il faut partir. Nous dérangeons ces messieurs.

Venez, les enfants, nous allons cueillir des plantes sauvages pour enrichir notre herbier. Ce n'est pas défendu, au moins ? demanda-t-il au brigadier.

— Tant que vous ne saccagez pas la nature, vous pouvez y aller, répondit le brave pandore, qui ne parvenait pas à déterminer si le vieux savant se fichait ou non de lui.

Ce dernier entraîna Jérémy et Stella de l'autre côté de la route, en direction des collines. Ils se dissimulèrent derrière un rocher dès que l'occasion leur en fut donnée, et il leur confia à mi-voix, avec un sourire complice :

— On les a bien eus ! Jérémy, tu es redoutable : quand tu m'as appelé « tonton », j'ai failli en perdre mon sérieux.

— Et la tête des deux autres quand tu as parlé de rapporter sains et saufs les collemboles ! renchérit Stella. J'ai cru mourir de ne pouvoir rire.

— Une chose m'intrigue, cependant, reprit le professeur. Les gendarmes et les guignols scientifiques ne cessaient de jeter des coups d'oeil à leur montre.

— Oui, ils paraissaient pressés de nous voir partir, confirma Psiboy. Je me demande bien ce qu'ils attendaient.

— J'ai moi aussi bien envie de le savoir — même si je m'en doute un peu... Que diriez-vous de remettre à un autre jour l'exploration de la Grotte de la Chèvre d'Or pour commencer illico une contre-enquête ? Jérémy, grimpe sur le rocher — sois prudent — et fais-moi quelques bons clichés au téléobjectif de ces messieurs en train de prélever des échantillons dans le périmètre des traces.

Le garçon escalada le rocher en question, suivi par Stella munie de ses jumelles. Parvenus au sommet, qui était relativement plat, ils s'allongèrent et examinèrent le

site en contrebas, s'assurant qu'aucune des personnes présentes ne levait les yeux dans leur direction. Rassuré, Jérémy mitrailla la scène avec son Centon DF 300 ; le déclenchement du winder et les déclics de l'obturateur ne pouvaient être entendus à cette distance. Tout d'abord, il doubla un plan d'ensemble, où apparaissaient le fourgon, la voiture, les gendarmes et Malaval-Darbaud près de Jules Landolfi, qui alignait les sachets de prélèvements effectués. Ensuite, employant à fond les ressources de son merveilleux téléobjectif, il cadra en gros plan les travaux effectués par les deux hommes. Il prit notamment un cliché du recteur de l'Université de Montagnette-lès-Farigoule, où celui-ci consultait son bracelet-montre d'un air impatient, suivi d'un autre où il échangeait avec le brigadier une mimique qui exprimait son mécontentement embarrassé.

Le bruit d'un moteur naquit dans le lointain. De leur position dominante, Stella et Jérémy ne tardèrent pas à voir apparaître, au détour du mauvais chemin, une énorme tractopelle à chenilles, avec son bras articulé et son godet orientable muni de crocs d'acier. A cet instant, le professeur Charpenel rejoignit les enfants et se coucha sur le ventre à côté de Psiboy qui jubilait :

— J'ai tout pris en double — même l'arrivée de la tractopelle. Ça en fait, un boucan, ces engins-là !

— Tiens, ils ont l'air soulagés, en bas, annonça Stella, les yeux rivés à ses jumelles. Mais pourquoi auraient-ils voulu nous cacher le fait qu'ils attendaient une pelleteuse ?

— Oui, c'est bizarre, marmonna Jérémy.

— Pas bizarre — scandaleux ! s'indigna le vieil homme. Vous ne devriez pas tarder à comprendre pourquoi. Combien de vues te reste-t-il sur cette bobine ?

— Dix-sept. Vous croyez que ça suffira ?

— Je l'espère. Tu as un autre film, à toutes fins utiles ?

Stella, qui avait capté la pensée de Psiboy, retira de son sac « banane » un film Jessop trente-six poses, dont elle défit l'emballage en carton, pour être prête à le tendre en temps voulu à son ami — qui lui adressa un clin d'œil complice :

— *Bonne initiative..., chérie.*

— *Cesse de m'appeler comme ça — même par la pensée ! Tu... Nous aurions bonne mine si ce mot t'échappait, un jour, et que tu le prononces à voix haute en croyant le formuler mentalement...*

— *D'accord, je ferai attention. Mais on s'aime gros, non ? Alors, par télépathie, on peut se le dire quand même...*

— *D'accord..., chéri,* soupira la fillette. *On peut se le dire, mais en faisant attention.*

Il faillit laisser échapper un cri de joie, tant il était heureux. C'était la seconde fois que la petite Québécoise l'appelait ainsi, de ce mot si gentil qui faisait fondre son cœur. Il était sur le point de se laisser aller à rêvasser, lorsqu'il réalisa ce qui avait commencé à se passer sous eux, et il leva le Centon pour fixer la scène sur la pellicule.

La pelleteuse mécanique venait de quitter la mauvaise route pour descendre dans la zone en contrebas où s'épalaient les traces. Malaval-Darbaud fit un signe de la main, et le gros godet s'éleva au bout de son bras articulé, avant de se mettre à creuser en profondeur à l'aide de ses crocs d'acier, détruisant méthodiquement la totalité des traces laissées dans ce secteur par l'atterrissage d'un vaisseau venu d'un autre monde !

— Je ne m'étais pas trompé ! s'écria le professeur. Le SEPRA réédite ici le coup de Bernay.

— De quoi s'agit-il ? demanda Jérémy, sans interrompre ses prises de vue.

— Durant l'été 1990, près de Bernay, dans l'Eure, on a découvert un grand trou parfaitement circulaire au milieu d'un champ de maïs. Il n'y avait pas la moindre trace de pas, ni de pneus, qui y accédait. Les gendarmes, qui font bien leur travail, ont pris des photos sous tous les angles, mesuré, examiné tout cela. Finalement, comme la loi les y oblige, ils ont envoyé leur rapport au SEPRA — dont les prétendus experts sont accourus dare-dare... Et savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils ont loué une pelleteuse mécanique et totalement ravagé ce trou qui, pour eux, faisait désordre, pour ensuite déclarer qu'il s'agissait d'un cratère de météorite. Après réflexion — au cas où il n'y aurait eu aucun témoin de l'impact —, ils se sont d'ailleurs ravisés. S'il faut en croire leur version, ce serait un cratère laissé par une bombe de la dernière guerre qui aurait explosé spontanément^[24].

— Et on ne leur a rien fait ? demanda Psiboy, qui rechargeait son appareil avec le film vierge tendu par Stella.

— Absolument rien. Le SEPRA, couvert par le Centre National d'Etudes Spatiales, en profite pour se comporter comme s'il était au-dessus des lois. Qu'un quidam quelconque détruise des preuves dans une affaire criminelle et il sera poursuivi, sévèrement condamné — et ce ne sera que justice. Mais dans le domaine qui nous intéresse régnent l'impunité et la loi du silence, imposées par la toute-puissante mafia rationalo-positiviste...

— N'y a-t-il aucune manière de réagir ? interrogea Stella en rangeant le film impressionné dans son sac « banane ».

— Il existe une organisation, l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir, à laquelle j'appartiens, ainsi que mon gendre. Elle a engagé le combat à l'échelle de l'Europe. En effet, de plus en plus de scientifiques honnêtes, appartenant à toutes les spécialités, mais aussi des hommes et des femmes de bonne volonté, de simples citoyens conscients de leur devoir, rejoignent les rangs de cet organisme privé — hélas, également privé de moyens ! Mais ne dit-on pas que les petits ruisseaux font les grandes rivières ? Un jour, l'UEC.DDS deviendra un torrent impétueux qui baliera les mensonges et les iniquités^[25]. Vous qui êtes jeunes, purs et assoiffés de justice, n'oubliez jamais ce qu'a écrit Charles Péguy : « Qui ne gueule pas la vérité quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires. »

Constatant que la pelleteuse s'en allait et que les deux « guignols scientifiques » prenaient congé des gendarmes, Psiboy émit à l'intention de Stella :

— *On va leur piquer les sachets de prélèvements. Tu es prête, ma chérie ?*

24. — Révoltant, mais absolument authentique, comme exposé dans les annexes (p. 227) de mon roman-vérité : *EBE 2 : Lentité noire d'Andamooka*, paru chez Vaugirard/Presses de la Cité.

25. — Vous pouvez d'ailleurs rejoindre ses rangs — si vous n'êtes pas adepte de l'Union Rationaliste ou du SEPRA, ni inféodé à quelque groupe ufologique prompt à gober les prétendues explications dénaturant la vérité. (Par exemple : les thèses sociopsychologiques, les retombées de ferraille dues aux fusées américaines, russes, ou lancées par les Papous, voire les hélicoptères volant ventre en l'air et autres bidonnages flagrants.) En un mot, si vous êtes un citoyen libre, responsable et soucieux de défendre la vérité, contactez Claude Chapeau, Coordonateur de l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir, 17, allée des Lavandes, Les Hameaux du Soleil, 06270 Villeneuve-Loubet — pas très loin, donc, de l'endroit où se déroule l'action de Psiboy.

— *Où sont-ils ?*

— *Le type du SEPRA les a placés dans le coffre de la voiture. Fais marcher ta psycho-perception...*

La fillette se concentra et visualisa distinctement les sachets en question, rangés dans un bac plastique gris, à droite d'une caisse à outils. D'un bref mouvement de tête, elle donna alors le signal. A l'instant même, les échantillons se matérialisèrent au pied du rocher. Lorsqu'il redescendit de son perchoir, le professeur Charpenel faillit avoir une syncope en les découvrant sagement alignés. Son regard soupçonneux observa alternativement les deux enfants. Il était de toute évidence impossible qu'ils fussent allés chercher les prélèvements. Jérémy, à l'affût des pensées du vieil homme, sentit la panique le gagner :

— *L'idée d'un phénomène PK l'effleure, émit-il à l'endroit de Stella. Il hésite à l'admettre, mais...*

— *Nous devrions lui dire la vérité. Il nous aime beaucoup, je le sens.*

— *Oui, je sais. Tu « entends » ? En ce moment, il pense à Gisèle, sa petite fille.*

— *Oui, il aimerait tellement qu'elle épouse Robert et qu'ils lui donnent des petits-enfants beaux et intelligents comme nous... J'en rougis !* (Stella tressaillit et saisit brusquement le bras de Psiboy.) *Mon Dieu ! Il repense maintenant à la messe de dimanche dernier.*

— *Il revoit la scène. Quelle mémoire photographique, dis donc ! Aïe ! Il se souvient que nous étions juste derrière Richard Dupez...*

— *Chéri, je crois qu'il a compris !*

— *C'est notre faute, aussi !* ragea Jérémy. *Nous sommes restés trop longtemps sans parler. Il a deviné que nous communiquions par télépathie. Regarde à quel point il est ému : il en a les larmes aux yeux.*

Le vieux physicien, la gorge nouée, s'agenouilla et prit la main des enfants, leur demandant avec avec douceur et affection :

— *Alors, vous êtes des sujets psi ? Je n'ai jamais vécu d'expérience aussi fantastique, aussi merveilleuse — aussi bouleversante, également... Si vous pouvez lire en moi, vous savez que je respecte votre silence — peuplé de pensées que vous échangez, à en juger par vos mimiques. Je ne vous poserai aucune question. Si vous voulez en parler, n'hésitez pas, toutefois. Je suis là pour vous aider.*

— *Merci, monsieur Charpenel, répondit la fillette d'une voix émue. Je me sens soulagée de savoir que vous ne nous trahirez pas. Nous pensons comme vous que nos talents doivent rester un secret.*

— *Dans ce cas, peut-être devriez-vous les exercer de façon plus discrète !* suggéra le vieux savant. *Passes encore de faire signer à Dupez un chèque d'un million de francs — mais vous auriez pu vous dispenser de le faire léviter au-dessus de sa chaise !*

Tous trois rirent de bon cœur. Puis, ayant constaté qu'il n'y avait plus personne auprès du cercle rendu méconnaissable par la pelleteuse, ils décidèrent de redescendre au Hameau des Cigales. Jérémy donna au professeur les deux pellicules qu'il avait impressionnées, afin qu'il les fasse développer. Quant aux échantillons, le vieil homme comptait les confier à un scientifique membre de l'UEC ; l'usage de ces preuves d'une manipulation du SEPRA serait décidé plus tard, d'un commun accord.

Ils partirent d'un bon pas en chantant joyeusement :

— Ah, ça ira, ça ira, ça ira, les gens du SEBRA dans la combine !

Ah, ça ira, ça ira, ça ira, les gens du SEBRA on les aura !

La voiture de Flavien Malaval-Darbaud et Jules Landolfi tomba en panne à quelques kilomètres de là. L'agent du SEBRA eut beau actionner le démarreur, le moteur ne voulut rien savoir. De mauvaise humeur, les deux hommes soulevèrent le capot, sans rien trouver d'anormal. Désirant démonter le carburateur, Landolfi alla chercher ses outils dans le coffre — et demeura muet de saisissement devant le bac, vide, qui avait contenu leurs échantillons...

Pas tout à fait vide, cependant, car dans le fond reposait une feuille de papier portant une inscription :

CECI EST UN PRÉLÈVEMENT

— Eh bien, que se passe-t-il ? interrogea le rationalo-positiviste en faisant lui aussi le tour du véhicule. Vous vous foutez de moi ! gronda-t-il lorsque son acolyte lui désigna le corps du délit. Où sont passés les pré... les échantillons ? corrigea-t-il *in extremis*.

Landolfi eut un geste évasif.

— « Prélévées », laissa-t-il tomber. Je n'aime pas ça du tout. Il devait y avoir quelqu'un de caché à proximité de la voiture, qui a profité de ce que nous prenions congé des gendarmes pour nous faucher notre « récolte ».

A cet instant, le moteur de la R 19 démarra tout seul et celle-ci commença à s'éloigner, en première. L'agent du SEBRA courut pour tenter de monter à bord, mais les portières se refermèrent et le véhicule accéléra, lui projetant au visage un épais nuage de gaz d'échappement qui le fit suffoquer.

Derrière lui, Malaval-Darbaud étouffait, lui aussi, mais de rage.

Il ne s'était pas encore rendu compte qu'il avait posé le pied droit dans une bouse de vache fraîche.

Il était environ seize heures lorsque le professeur Charpenel arrêta son antique 203 grise devant la ferme de Mathieu. Celui-ci et Anaïs, sortant de la maison, vinrent à sa rencontre pour l'inviter à prendre une tasse de café. Il accepta et entra à leur suite dans la cuisine, où les enfants s'étaient déjà engouffrés avec des cris joyeux.

— Si vous préférez, mamy fait aussi un chocolat au lait rudement bon ! signala Jérémy.

Ce « mamy » qu'elle entendait pour la première fois émut profondément la comtesse, qui y vit la preuve — s'il en fallait une — de la rapidité avec laquelle le garçonnet l'avait acceptée. Souriant rêveusement, elle alla mettre du lait à chauffer sur la cuisinière. Elle venait de poser la casserole sur le feu lorsque le téléphone sonna. Mathieu décrocha, se nomma, écouta un instant, puis tendit le combiné à son petit-fils :

— C'est ton copain, Louis Berthaud.

— Salut, Louis ! s'exclama Jérémy, l'air ravi. Ça fait un bail qu'on ne s'est vus, dis donc ! Ça gaze, ta frangine et toi ? (Dans son dos, Stella fronça imperceptiblement les sourcils.) Mais comment ça se fait ? (Il masqua un instant le microphone avec sa main et commenta à l'adresse de son entourage qui tendait l'oreille :) Louis et Pascale ont tous les deux mal aux yeux. Le docteur dit que c'est une conjonctivite... (Il retira

sa main.) Attends, je demande à grand-père. Louis ne veut pas m'en dire plus au téléphone ; il aimerait que j'aïlle le voir — il paraît que c'est important. Je peux y aller avec Stella, à vélo ?

— Tu peux y aller, confirma Rousselin, à condition que tu ne rentres pas à une heure impossible.

Le vieux savant, qui paraissait préoccupé depuis que Jérémy avait parlé de conjonctivite, s'empressa de proposer :

— J'aimerais bien voir ces enfants, moi aussi. En voiture, ce sera beaucoup plus rapide. D'ac ?

— Vous savez, c'est à un kilomètre à peine... D'ac, répondit Psiboy. Ecoute, Louis, reprit-il à l'intention de son camarade. On boit un chocolat et on arrive... Avec qui ? Tu verras bien. A tout de suite.

La grande ferme tout en longueur des Berthaud se dressait au milieu des vignes qui s'étagaient à l'est sur plusieurs niveaux^[26]. Des lézardes se dessinaient çà et là sur la façade vétusté, au crépi tombé en maints endroits. Un bon ravalement et une consolidation n'auraient pas été superflus, mais ses propriétaires, petits viticulteurs, n'en avaient manifestement pas les moyens.

A l'arrivée de la voiture, un chien-loup accourut en aboyant. Jérémy, qui avait été le premier à mettre pied à terre, lui lança :

— Et alors, Bingo, tu ne me reconnais pas ?

Le chien le renifla et ses grognements s'atténuèrent :

— *Pourquoi tu n'es pas venu avec mon copain Wabydoo ?*

— *Je lui dirai de venir te voir demain*, promit l'enfant par télépathie.

Le chien remua la queue en signe d'approbation :

— *Hé, je disais ça comme ça — pour aboyer, quoi ! Comment ça se fait que tu parles « chien » ?*

— *On t'expliquera ça un autre jour, Bingo*, intervint Stella. *Pour le moment, nous venons voir tes maîtres — d'accord ?*

Le chien s'éloigna en grommelant :

— *Ben ça, alors ! Voilà qu'ils parlent tous « chien », à présent ! Faudra que j'en cause à Wabydoo quand il viendra me voir...*

Amusé par le ton perplexe du chien-loup, Jérémy émit à son endroit :

— *On ne parle pas que « chien », tu sais ? On parle aussi « cheval », « canard », « poule », « cochon », et même « grenouille »... On a de l'instruction, tu vois ?*

Stella réprima son envie de rire, tandis que les enfants Berthaud sortaient de la ferme, tous deux porteurs de lunettes de soleil : Louis, âgé d'un an de plus que Psiboy, était très brun et portait un jean délavé et un tee-shirt ; sa sœur Pascale, elle aussi très brune, de deux ans son aînée, était vêtue d'une robe pastel qui la rendait plus mignonne encore. Stella la regarda avec suspicion, tout en effectuant une brève introspection psychique pour s'assurer que cette ravissante préadolescente n'avait pas des vues sur « son » *chum*^[27]. Constatant que ce n'était pas le cas, elle lui sourit avec gentillesse.

— Voici le professeur Charpenel, un grand ami à nous, présenta Jérémy.

26. — D'où la toponymie provençale : « les Restanques ».

27. — Terme québécois signifiant « copain », mais aussi « petit ami ».

Le vieux savant serra la main aux enfants Berthaud, qui demeuraient sur leur réserve, intimidés par cet adulte inconnu.

— Vos parents sont-ils rentrés ? s'informa ce dernier.

— Pas encore, monsieur le professeur, répondit Louis. Ils sont toujours à la réunion de la coopérative vinicole. Vous voulez entrer ? Ou alors, si vous voulez, on peut parler dehors.

Il désigna le banc de bois et les quelques chaises qui, près des deux platanes devant la maison, voisinaient avec un vieux fauteuil d'osier. L'idée fut acceptée d'emblée ; autant profiter de cette douce fin d'après-midi printanier. Le professeur choisit le fauteuil, qu'il orienta face à Pascale et Louis, assis sur le banc.

— Je te laisse faire, Jérémy, dit-il à Psiboy.

— Comment avez-vous attrapé cette conjonctivite ? demanda celui-ci. Vous pouvez parler sans crainte devant M. Charpenel ; c'est un ami sûr. (Il réfléchit.) Pour commencer, si vous pouviez nous montrer vos yeux...

Les deux enfants bruns ôtèrent à contrecœur leurs lunettes, découvrant ainsi le bord irrité et gonflé de leurs paupières rougies, qui brillaient légèrement à cause de la pommade, sans doute prescrite par le médecin, dont on les avait enduites. Puis, après une longue hésitation, Louis soupira :

— Hier soir, on s'est couchés après le film sur la Six. Le mardi soir, nos parents nous laissent regarder la télé, puisqu'on n'a pas cours le mercredi. Je dormais déjà quand Pascale est venue me secouer. (Il tourna la tête vers sa sœur.) Explique-leur comment ça a débuté.

— Il était presque onze heures. Je lisais un peu avant de m'endormir, quand j'ai vu une lueur rouge violacé dans le ciel. Je me suis tout de suite mise à la fenêtre. La lumière émanait d'une drôle de chose triangulaire de quinze mètres cinquante de côté, haute de trois environ, avec des hublots en forme de trapèze, derrière lesquels on voyait des silhouettes floues qui se déplaçaient.

Le physicien toussota :

— Une description extrêmement précise, Pascale. Mais je me demande bien comment tu peux évaluer la longueur d'un des côtés à quinze mètres *cinquante*, alors que ton estimation de sa hauteur se limite à trois mètres *environ*...

— C'est pas compliqué, monsieur. (Elle se leva.) Si vous voulez, on va vous montrer les traces.

— Ben oui, compléta Louis face à l'ahurissement de leurs visiteurs. Le « truc » a atterri. C'est juste à côté. Pascale, tu les emmènes là-bas pendant que je vais chercher un décamètre ?

Dans la terre meuble s'inscrivait un grand triangle équilatéral profond d'une vingtaine de centimètres ; sur toute sa surface, l'herbe drue était tassée, écrasée. L'endroit ne se trouvait qu'à une centaine de mètres de la ferme des Berthaud, sur un terrain en pente conduisant à la Brague, dont le séparait une rangée de saules.

Jérémy, l'œil rivé à l'oculaire de son Centon DF 300, régla le téléobjectif et demanda :

— Stella, Pascal et Louis, pouvez-vous vous placer chacun à un sommet du triangle, pour bien délimiter l'étendue de l'empreinte ?

Les trois enfants s'exécutèrent, et le garçonnet prit une série de clichés. Ce fut en-

suite au physicien de se prêter — de fort bon gré — aux indications de l'enquêteur en herbe, qui paraissait prendre son rôle très au sérieux : il mit un genou à terre et examina le tapis végétal écrasé tandis que Psiboy le mitraillait. Puis Stella et Pascale, plutôt amusées, déplièrent le double décimètre apporté par Louis le long d'un des côtés du triangle. Jérémy vint photographier en gros plan la portion de ruban, sur lequel le trait noir signalant cinquante centimètres au-delà du quinzième mètre marquait précisément l'endroit où s'arrêtait l'un des côtés du triangle. Sur la photo figurerait également le vieux physicien, venu contrôler la longueur mesurée.

— Pour estimer la hauteur de l'engin, dit soudain Pascale, il faut aller vers le peuplier, là-bas.

L'arbre en question se dressait à l'autre bout de l'empreinte géante, du côté nord-sud de celle-ci. La fillette montra aux visiteurs que l'une des branches avait été écorcée, raclée sur un bon demi-mètre ; la partie claire du bois laissait perler la sève le long de cette blessure végétale.

— Je suis monté sur cette branche pour mesurer la hauteur depuis le sol, précisa Louis. Elle est de trois mètres, à quelques centimètres près. L'un des angles de l'engin la touchait presque ; quand il a décollé, sa partie supérieure a râpé l'écorce et mis le bois à vif. Deux vers ont même été coupés net dans leurs trous !

Jérémy photographia son camarade et les gestes que celui-ci effectuait pour commenter ses explications.

— Votre témoignage est d'une rare précision, dit le professeur, perplexe. Mais je m'étonne un peu que, depuis la fenêtre de votre chambre, vous ayez pu discerner tous ces détails — surtout de nuit.

Le frère et la sœur échangèrent un coup d'œil embarrassé.

— Eh bien, expliqua Louis, on a *d'abord* regardé depuis la fenêtre de la chambre. On avait un peu peur — ce truc illuminait les arbres et un bon bout du terrain —, mais on s'est décidés à sortir. On n'a rien dit à nos parents, de peur qu'ils nous interdisent d'y aller voir de plus près. Bingo gémissait dans sa niche, puis il s'est mis à hurler à la mort. On l'a fait taire, mais il a continué à gémir. Il a même refusé de venir avec nous ; il tremblait comme s'il avait très froid...

— Ou comme s'il mourait de peur, ajouta Pascale.

— Ensuite, poursuivit son frère, nous avons traversé lentement le champ en friche. Je dois vous avouer qu'on n'en menait pas large. On s'est arrêtés à une quinzaine de mètres de la machine qui émettait une lumière aveuglante. On entendait un bruit curieux, pareil au bourdonnement d'un essaim d'abeilles. Il y avait de gros hublots en forme de losange autour de l'engin. On voyait sans voir vraiment... Je veux dire que c'était pas transparent.

— Translucide, alors ? Comme une ampoule opalescente ?

— C'est ça. Derrière, on distinguait des silhouettes qui allaient et venaient.

— Avez-vous une idée de la taille et de l'aspect de ces silhouettes ? questionna le professeur, que ce récit fascinait.

— On ne voyait pas très bien, intervint Pascale. La lumière que répandait le triangle commençait à nous donner mal aux yeux — une lumière bleuâtre, avec quelque chose de mauve, de violet... Mais j'ai eu l'impression que ces « gens » étaient pour la plupart aussi grands qu'un adulte ; il y en avait aussi d'autres plus petits, à peu près de notre

taille. *Tous étaient gentils.*

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? s'enquit le vieux savant. C'est aussi ton opinion, Louis ?

— On en a parlé, tous les deux, et on s'est rendu compte qu'on était d'accord, oui. D'ailleurs, quand on s'est recouchés, on a rêvé à des extraterrestres, mais au réveil, ni ma sœur, ni moi ne nous souvenions des détails du rêve.

— Tu brûles les étapes, lui fit remarquer Pascale. Avant qu'on retourne se coucher, la porte de l'engin s'est ouverte, en glissant sur le côté, et la lumière vive nous a éblouis. Nous avons tout juste eu le temps d'entrevoir de petites silhouettes, puis il y eu une vibration aiguë — et une soucoupe volante est apparue dans le ciel.

— Un disque lumineux vert clair qui fonçait droit sur nous — enfin, sur le triangle..., décrivit Louis.

— Alors, les petits bonshommes se sont mis à s'agiter, continua Pascale. La porte s'est refermée très vite, et puis — c'est ça le plus fou — on a eu l'impression d'être emportés *en arrière* à une vitesse fantastique et on s'est retrouvés à notre point de départ, devant la maison, avec Bingo qui gémissait. Juste à côté de nous, on a même cru voir un petit bonhomme pas plus grand que nous, avec une armure ou un genre de scaphandre bizarre — on aurait dit du métal. Je dis on a « cru » voir parce que c'était vraiment fugace.

— Tu as noté l'heure approximative du début du phénomène, mais as-tu pensé à jeter un coup d'œil à ton réveil quand vous êtes rentrés ?

— Oui, monsieur. Il était onze heures et quart, mais ma pendulette avance toujours de deux minutes à peu près. On n'a pas dû rester dehors plus de dix minutes. Après, on s'est demandé si ce n'était pas un rêve, parce que les détails avaient tendance à s'estomper. On s'en souvenait moins bien.

— Le lendemain matin, reprit le garçon, nous avions mal aux yeux. Pas moyen de cacher à mon père cette rougeur autour des paupières — je veux dire au bord des sourcils. Alors, il nous a posé des questions. On s'est drôlement fait sonner les cloches quand on a raconté notre histoire. S'il n'y avait pas eu ces traces triangulaires, il ne nous aurait pas crus — et je crois bien qu'il nous aurait flanqué une rouste ! En somme, ces marques sur le sol et notre conjonctivite nous ont évité une correction... (Il marqua un temps d'arrêt.) A propos de traces, j'ai un truc à vous montrer. Venez voir..

Ils regagnèrent la ferme. Sur un petit parterre fleuri, à gauche de l'entrée, Louis Berthaud montra les deux empreintes ovales qui s'inscrivaient dans la terre, parmi les œillets d'Inde et les pensées. D'une quinzaine de centimètres de long sur six ou sept dans leur plus grande largeur, elles étaient séparées par un espace d'environ trente centimètres.

— Voilà ce qu'on a trouvé quand on est sorti, le lendemain matin, pour montrer à nos parents l'endroit où le vaisseau s'est posé. On dirait deux petits pieds, mais les semelles sont curieuses, avec des crans. (L'enfant brun désigna un endroit, distant d'une quarantaine de centimètres, où les pensées jaunes et violettes étaient écrasées.) On dirait bien que le petit bonhomme en scaphandre s'est emmêlé les pinces et qu'il est tombé. Il a pu s'embrocher au rebord de pierre qui délimite le parterre.

Le vieux physicien remua pensivement la tête :

— Vous avez vécu une singulière aventure, mes enfants, et j'aimerais en bavarder

avec vos parents. Vous croyez qu'ils accepteraient que nous en discussions ?

Le frère et la sœur arborèrent une moue interrogative. Puis, après s'être concerté du regard avec Pascale — pour constater qu'elle éprouvait la même incertitude que lui —, Louis répondit :

— Je pense que ça ne devrait pas poser de problème, puisque vous semblez en connaître un rayon sur les OVNI. Rentrons à la maison, ils ne devraient plus tarder à arriver.

— *Jérémy, Stella*, formula Charpenel dans son esprit. *Vous pouvez lire mes pensées ?*

La réponse mentale lui parvint instantanément :

— *Oui, professeur, ça fait un moment que nous sondons votre psychisme. C'est entendu, nous vous laisserons bavarder quelques minutes avec M. et Mme Berthaud. Ensuite, nous éloignerons Louis et Pascale pour vous permettre de parler plus librement avec leurs parents. De toute manière, nous pourrons suivre à distance votre conversation — n'est-ce pas ?*

Le vieil homme acquiesça. Ce n'est qu'ensuite qu'il réalisa qu'il était incapable de déterminer lequel des deux enfants lui avait parlé...

Les deux, peut-être ?

CHAPITRE VII

Aussi brun que sa progéniture, José Berthaud, solide gaillard à la peau cuite par le soleil, accusait la quarantaine tout au plus. Sa charmante épouse, Irène, avait quelques années de moins. Assis avec leurs visiteurs autour de la table rustique de la salle à manger, ils paraissaient tous deux à la fois soucieux et — paradoxalement — réconfortés par l'attitude résolument positive du professeur Charpenel, ce savant ami des Duvallois. Le fait qu'il n'eût pas mis en doute un seul instant la version des enfants démontrait en effet qu'il s'agissait d'un homme à l'esprit ouvert.

Antonin Daguzon, le père d'Irène, arriva sur ces entrefaites de la Brague, où il avait péché deux ou trois belles prises. L'on fit les présentations et Jérémy profita de l'arrivée de ce nouvel adulte — par ailleurs très ami avec son grand-père — pour proposer à Louis et à sa sœur de retourner voir les traces. José Berthaud donna son accord, non sans avoir un instant hésité. Puis il précisa, avec son truculent accent pied-noir :

— Bon, allez-y, mais emmenez Bingo avec vous — et ne vous éloignez pas, surtout ! Et si les « extras » rappiquent, courez vite vers la maison en criant. Je les accueillerai avec le fusil à pompe !

— Promis, monsieur Berthaud, fit solennellement Jérémy. Mais avant de tirer, assurez-vous de leurs intentions. Les extraterrestres, c'est comme les Terriens : il y en a de bons et de mauvais.

Les enfants sortirent, laissant le couple de vigneron dans un abîme de réflexion. Antonin Daguzon, de son côté, était allé dans la cuisine pour y vider les poissons, dont l'odeur flottait encore dans la salle à manger.

— Drôlement précoce, ce petit, marmonna le Pied-Noir. Vous pensez qu'il a raison, monsieur Charpenel ?

— Tout à fait. Mon intention n'est pas de vous alarmer, mais il faut envisager cette éventualité : Pascale et Louis ont pu être « contactés » et suggestionnés par les passagers de l'engin triangulaire qui s'est posé l'autre nuit sur votre propriété. « Ils sont gentils », ont déclaré vos enfants. Soit. Mais comment peuvent-ils en être certains ? Difficile de se prononcer, dans la mesure où des extraterrestres bénéfiques s'efforceront, tout autant que les « mauvais », de convaincre les « contactés » de leurs bonnes intentions ! Ils affirmeront la même chose, les uns comme les autres, et comment dis-

tinguer le mensonge de la vérité en l'absence d'autres indications ?

— Vous croyez que les gamins ont été emmenés dans le vaisseau, professeur ? s'alarma Irène Berthaud.

— Probablement pas, madame. Du moins, si l'estimation de Pascale est correcte : dix minutes, cela me paraît trop court. D'ordinaire, les rapt — dans le jargon ufologique, nous appelons cela les « abductions »^[28] — durent en général deux ou trois heures.

Le viticulteur se mordilla les lèvres, soucieux :

— Est-ce que... ça risque de se reproduire ? Soyez franc, professeur.

Le physicien soupira en inclinant la tête :

— C'est effectivement dans le domaine des choses possibles. Je me permets de vous conseiller, en cas de récurrence, d'examiner minutieusement le corps de vos enfants. Si vous découvriez une marque précise, comme une piqûre laissée par une aiguille hypodermique — généralement vers le bas de la colonne vertébrale, ou dans l'un des mollets —, voire une irritation nasale avec saignement de nez, il faudrait me prévenir d'urgence. J'aviserai immédiatement des médecins et biologistes de mes amis parfaitement aptes à procéder à des examens appropriés, conformément à la ligne de conduite de l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir.

— Il faudrait aussi déposer plainte à la gendarmerie, non ? hasarda Mme Berthaud.

— Non, et ce, pour deux raisons. Tout d'abord, quelle action juridique tenter pour lutter contre les exactions d'êtres originaires d'un autre monde, qui sévissent sur la Terre en toute impunité grâce à leur technologie supérieure à la nôtre ? Par ailleurs, les gendarmes sont soumis aux consignes de silence imposées par le SEpra. Cet organisme officiel s'inscrira en faux contre les affirmations des témoins et les fera ainsi passer pour des imbéciles ou des menteurs — sans même procéder à la moindre enquête auprès d'eux ou sur le terrain.

« Croyez-moi, il vous faut tout au contraire accorder votre confiance exclusive aux ufologues qui prennent des risques en s'opposant farouchement au SEpra : c'est là un critère de compétence et de sincérité. En cas de doute, consultez l'UEC.DDS. Dès ce soir, j'informerai cet organisme auquel je suis d'ailleurs affilié, et dont le coordonnateur, Claude Chapeau, est un fidèle ami du temps de la Résistance. Avec votre permission, nous procéderons à une enquête minutieuse incluant des séries de tests à l'intérieur et en dehors des traces laissées par cet astronef sur votre terrain. Nous vous aiderons et vous conseillerons, si vous le souhaitez... »

« Sauf événement imprévu qui changerait les données du problème, je vous demande instamment de garder le silence. Si, d'aventure, les gendarmes découvrent les traces et vous posent des questions, vous ignorez tout de ces « déprédations » sur vos terres. Rien ne vous oblige à dire ce que vous savez, puisque ces informations seront

28. — Lire à ce sujet le captivant ouvrage documentaire de David M. Jacobs, *Les Kidnappeurs d'un autre monde*, avec pour sous-titre : « 60 survivants témoignent », in collection « Les Dossiers de l'Etrange », présentée par Jimmy Guieu (Presses de la Cité). Chez le même éditeur, un autre ouvrage complémentaire, plus stupéfiant encore : celui du Dr. John E. Mack, *Dossier extraterrestre : l'affaire des enlèvements*. A lire absolument et à faire lire aux psychiatres, psychanalystes, sophrologues, hypnotiseurs à l'esprit libre et désireux d'accéder à ce terrible domaine volontairement ignoré de la Faculté !

obligatoirement « banalisées », voire dénigrées, falsifiées — ou purement et simplement niées — par le SEPR.

« En revanche, ne manquez pas de m'appeler. Désormais, vous n'êtes plus seuls, et mon aide vous est acquise...

Peu après dix-huit heures, Marc Duvallois roulait sur l'autoroute A8, au volant de son break 405. Patricia et lui étaient fatigués d'avoir couru toute la journée les marchands de couleurs et d'articles pour artistes peintres, et c'était avec soulagement qu'ils retrouveraient, d'ici un petit quart d'heure, la quiétude de leur villa à la campagne.

Serrant sur la droite, le compositeur se préparait à emprunter la bretelle menant à l'échangeur d'Antibes-Juan-les-Pins, lorsque son optimisme se trouva inopinément refroidi : la circulation venait en effet de s'arrêter. Des impatients commençaient même — bien inutilement — à donner des coups de klaxon rageurs... qui se turent subitement, avec une synchronisation inattendue.

Ce fut Patricia qui, la première, poussa une exclamation, l'index brandi vers la gauche :

— Chéri ! Là, dans le ciel !

Il tourna la tête et découvrit avec stupéfaction un grand triangle de métal sur lequel le soleil accrochait des reflets bleuâtres et lilas. L'engin évoluait avec lenteur, à quelques centaines de mètres, se dirigeant vers l'est. Les automobilistes bloqués sortaient de leurs véhicules, le nez en l'air, médusés par cette apparition silencieuse. Le conducteur de la voiture précédant celle de Marc se rapprocha en s'exclamant :

— Incroyable ! C'est un OVNI, non ?

— En tout ça, ça y ressemble, répondit le compositeur. Cet appareil doit bien faire dans les dix ou quinze mètres de côté, à première vue.

— Ma femme ne voudra jamais me croire si je lui dis qu'un pareil engin a bloqué la circulation...

Patricia retira le téléphone mobile de son logement fixé au tableau de bord et composa un numéro, penchée à la portière pour ne rien perdre du spectacle « céleste ».

— J'appelle *Nice Matin*, expliqua-t-elle, mais la rédaction tarde à répondre. Il est vrai que je ne dois pas être la seule à essayer de les joindre... Quel embouteillage ! soupira-t-elle en raccrochant le combiné, après avoir jeté un coup d'oeil en amont et en aval de l'autoroute. Il doit y avoir des centaines — que dis-je ? des milliers ! — de véhicules immobilisés, maintenant. Vous pouvez être tranquille : avec les innombrables appels qu'ils recevront ce soir, les journaux, les radios et les chaînes de télévision se feront l'écho de ce curieux phénomène, et votre épouse ne pourra que s'incliner devant les faits.

Le conducteur réfléchit une seconde. Puis, trouvant le conseil judicieux, il se hâta d'aller suggérer aux autres voyageurs bloqués sur l'autoroute de répercuter cette information sitôt rentrés chez eux. Certains haussèrent les épaules — mais bon nombre, en revanche, se rangèrent à cet avis.

Soudain, des cris s'élevèrent, et il y eut un instant de flottement parmi les très nombreux badauds : un disque volant, de moindre dimension que le triangle, arrivait du nord-ouest, aurolé d'une impressionnante lueur vert émeraude.

Accélérant brusquement, l'engin lenticulaire cracha un dard flamboyant ! Ce rayon sembla ricocher sur le vaisseau triangulaire, qui se mit à tanguer avant de décrire une

boucle pour filer à une vitesse vertigineuse vers le nord-ouest. L'appareil discoïdal, quant à lui, remonta en chandelle pour s'estomper dans le ciel, désorientant quelque peu un hélicoptère qui survolait la région, et piqua à son tour dans la même direction.

La quasi-totalité des véhicules immobilisés sur l'autoroute ou sur les voies de l'échangeur subirent une légère secousse lorsque leur moteur, sans la moindre sollicitation, *se remit en marche tout seul* — à l'exception des diesels qui, épargnés par le phénomène, avaient ralenti puis stoppé, bloqués dans l'embouteillage^[29].

Avant de réintégrer le break, Patricia, émue par cette observation, murmura :

— Quel dommage, tout de même, que JérémY n'ait pas été là pour voir ça, lui qui se passionne pour ces engins cosmiques !

Cinq minutes plus tôt, le professeur Charpenel, qui ramenait JérémY et Stella, avait arrêté sa vieille voiture dans la cour de la ferme de Mathieu. Celui-ci était venu à la rencontre du physicien, accompagné de la comtesse, et tous trois bavardaient lorsque les deux enfants se mirent à pousser des cris en gesticulant :

— Regardez ! clama Psiboy d'une voix tendue. Un disque volant, vers le nord-ouest ! Non, mamy, sur ta gauche, ajouta-t-il à l'intention d'Anaïs.

Celle-ci tourna la tête dans la direction indiquée — et, à son tour, elle demeura bouche bée devant ce disque de métal nimbé d'une auréole d'un vert magnifique et coiffé d'un dôme où l'on pouvait distinguer des hublots. Il évoluait à faible vitesse, à une altitude de cinq à six cents mètres, tournoyant avec lenteur. Soudain, il grimpa en chandelle à une allure vertigineuse — puis fonça vers le sud-est tel un missile, projetant un nouveau dard de feu éblouissant, avant de décrire une boucle serrée pour accélérer vers l'ouest et disparaître.

Un hélicoptère qui se dirigeait vers Nice décrivit un virage et obliqua pour emprunter la même direction, même si son pilote ne se faisait sans doute guère d'illusions sur ses chances de rattraper un véhicule aérien aussi peu orthodoxe.

— Quel dommage que papa et maman n'aient pas vu ça ! soupira Psiboy, sans savoir qu'au même moment sa mère exprimait un regret identique à son égard.

Mathieu était demeuré silencieux pendant les deux minutes qu'avait duré l'observation. La gorge nouée par l'émotion, il avait pris la main d'Anaïs, en contemplation devant cette machine venue du fin fond du cosmos qui évoluait à quelques centaines de mètres à peine au-dessus de leurs têtes.

Il restait encore tant de choses à inventer, songeait-il, se demandant de quel type de moteur pouvait bien être équipé cet astronef, lorsque deux coups de klaxon retentirent. Il tourna la tête et vit la voiture des Duvallois franchir le portail, pour venir se garer devant la villa.

— Papa ! Maman ! On a vu des OVNI ! s'écria JérémY en se ruant à la rencontre de ses parents.

— Nous les avons vus nous aussi, mon chéri, sourit l'artiste peintre en embrassant les deux enfants. J'ai même pu alerter *Nice Matin* par téléphone et avoir notre ami André Luchési, à la fois journaliste dans ce quotidien et correspondant de RTL.

Toujours très excité, Psiboy s'empressa de parler des traces d'engins que Stella, le

29. — Phénomène constaté d'innombrables fois de par le monde, lié à une rupture d'allumage provoquée par le champ gravito-magnétique de ces vaisseaux venus d'ailleurs. (Cf. *Les Soucoupes volantes viennent d'un autre monde*, du même auteur, réédité chez Vaugirard.)

professeur et lui avaient observées en deux endroits différents — et notamment près de la ferme des Berthaud. Lorsqu'il se tut, la comtesse, plus prosaïque, proposa qu'ils dînent tous ensemble, de poisson et d'une soupe de sauge accompagnée d'ail et de tartines grillées saupoudrées de gruyère.

— Banco ! accepta joyeusement le compositeur. Anaïs, tu es comme Patricia une vraie fée du logis !

— Tu tutoies Anaïs et, à moi, tu me dis « vous » ? s'étonna Rousselin, tout à la fois surpris et content.

— Oui, et si *tu* es d'accord, mon cher Mathieu, nous ferons désormais de même, toi et moi, répliqua Marc en riant. A moins que tu ne préfères m'appeler « maître », en toute simplicité, bien sûr !

Attendri par cette belle harmonie familiale, le vieux physicien, son « bob » à la main, voulut prendre congé :

— Je vais vous laisser, mes amis, et...

— Bé, il s'en parlerait, que nous soupiez pas avec nous ! s'exclama l'inventeur, confondant souper et dîner, à la manière provençale.

— C'est vrai, abonda Patricia en ouvrant la porte de la villa. Entrez donc, professeur. Vous prendrez l'apéritif avec Marc, pendant que JérémY s'occupera de vider le coffre de la voiture de toutes les courses que nous y avons entreposées... Stella, ma chérie, si tu veux bien, tu m'aideras à dépendre et ranger le linge — d'accord ?

— Oui, mais il se fait tard et mes parents risquent de s'inquiéter. J'ai passé toute la journée dehors avec JérémY et le professeur Charpenel...

— Je vais les appeler pour leur dire que tu restes dîner avec nous. Nous te raccompagnerons après le repas.

— De toute façon, intervint Mathieu, j'ai prévenu chez toi ce matin. Tes parents savent bien que JérémY et toi, vous êtes comme frère et sœur, toujours fourrés ensemble. Ils doivent se douter que vous avez du mal à vous séparer... Ne t'en fais pas : Patricia va arranger ça.

Psiboy, qui venait d'ouvrir le coffre de la voiture et contemplait, pensif, le matériel de peinture qui s'y entassait, émit à l'adresse de la fillette :

— *Il est gentil, grand-père, mais je ne t'aime pas du tout comme une frangine !*

Stella entra dans la villa à la suite de la jeune femme, tout en répondant par télépathie :

— *Moi non plus, je ne t'aime pas comme un frère... Je t'aime gros — et davantage ! C'est différent, quoi... Bon, chéri, ce n'est pas le moment, abrégea-t-elle, embarrassée. Ta maman est en train d'appeler mes parents.*

Les Désormeaux donnèrent leur autorisation sans faire la moindre difficulté, Yvon se contentant de conclure par une réflexion ironique, forçant volontairement son accent québécois :

— T'as ma bénédiction, Pat, mais si nos enfants s'entendent si ben qu'y veulent être ensemble du matin au soir, dans quèqu' z' années, faudra y r' garder d'plus près, des fois que !

Un moment plus tard, alors qu'elle aidait l'artiste peintre à dépendre sa lessive, étendue derrière la maison, Stella rapporta mentalement cette remarque de son père

et commenta :

— *Tu te rends compte du sous-entendu de papa à propos de nous, quand nous serons plus grands ? Non mais, tu te rends vraiment compte qu'il pensait que je pourrais être enceinte ? J'étais morte de honte.*

— *Je suis heureux de constater que tu es ressuscitée, ma chérie, plaisanta le garçonnet. Rassure-toi : aujourd'hui, les fiancés disposent de méthodes sûres pour...*

— *Jé-ré-my ! scanda-t-elle, choquée. Je « vois » à quoi tu penses ! Et ça... eh bien, ça me choque ! D'accord, je sais que c'est naturel — mais ça me choque ! C'est pas pour nous : nous sommes encore des enfants. Tu es mon chum et on s'aime gros, mais c'est pas pour ça qu'il faut penser à... Bon, je te laisse, sinon ta mère va se demander pourquoi, moi habituellement si bavarde, je reste aussi longtemps silencieuse...*

Jérémy et Stella avaient accepté avec empressement d'aider la comtesse à apporter, puis disposer les couverts sur la longue table ornée d'une nappe brodée. Installés au salon, près de la cheminée monumentale, Marc Duvallois, son beau-père et le professeur Charpenel dégustaient une coupe de Taittinger, n'accordant qu'une attention distraite à la télévision que le compositeur avait allumée en attendant le journal de vingt heures.

Anaïs s'apprêtait à gagner la cuisine pour aider Patricia, quand celle-ci vint les rejoindre :

— Le four à micro-ondes sonnera lorsque ce sera prêt. En attendant, nous avons le temps de prendre l'apéritif et de grignoter des amuse-gueule.

Le compositeur s'empara de la bouteille de Taittinger qui baignait dans un seau à glace ; il remplit deux coupes qu'il tendit ensuite à sa femme et à la comtesse, laissant à Jérémy le soin d'offrir une « liqueur » à sa petite camarade — c'est à dire un soda, en français du Québec^[30].

Anaïs alla s'asseoir sur le canapé à côté de Mathieu, et Patricia s'installa auprès de son mari ; les deux enfants, eux, s'assirent en tailleur sur la moquette, très attentifs lorsque défila le générique du journal de FR3. Dans le « chapeau » de celui-ci figurait l'interrogation : *Des OVNI sur la Côte d'Azur ?* Ce titre provoqua une grande excitation chez Jérémy et Stella, même si ces derniers, tout comme le vieux physicien, eussent préféré une phrase affirmative suivie d'un point d'exclamation !

Le journaliste de service ne tarda pas à aborder ce brûlant sujet, tandis qu'en incrustation, dans l'angle supérieur droit de l'écran, s'inscrivait l'image d'un triangle lumineux :

— En fin d'après-midi, l'une de nos équipes de reportage regagnait Nice en survolant en hélicoptère l'autoroute A8 bloquée par un interminable bouchon à l'origine inexplicable. Notre cameraman filmait cet embouteillage, lorsque le pilote attira soudain son attention sur quelque chose d'étrange dans le ciel — quelque chose que tous les automobilistes à l'arrêt sur « La Provençale » observaient eux aussi...

Sur l'écran apparut le triangle lumineux, qui accéléra brusquement à l'approche d'un disque à la luminosité verte. Celui-ci tangua une seconde avant de projeter un faisceau éblouissant sur le triangle — autant de séquences que nos amis avaient eu la chance insigne de pouvoir observer en direct !

30. — Ce qui ne manque pas de créer des malentendus — assez cocasses — chez les Français récemment débarqués en la Belle Province lorsque, ayant précisé qu'ils souhaitaient un apéritif sans alcool, on leur propose d'autorité une « liqueur ».

— Des images saisissantes, commenta le journaliste, que les spécialistes de *l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir*, basée à Villeneuve-Louvet, n'hésitent pas à identifier comme deux types différents de vaisseaux spatiaux, plus connus sous le sigle « OVNI ». Notre équipe de reportage prit de la hauteur et son hélico tenta — en pure perte, hélas — de suivre la fuite de l'engin discoïdal, qui ne tarda pas à disparaître à une vitesse fantastique. Mais quelle ne fut pas la surprise de notre cameraman de découvrir au sol, près d'une ferme environnée de vignobles, des traces parfaitement triangulaires !

Et d'illustrer ce propos d'une vue aérienne, à basse altitude, du terrain en pente qui, derrière la ferme jouxtant la cave vinicole des Berthaud, descendait vers la rangée d'arbres bordant la Brague. Jérémie, Stella et le professeur avaient littéralement sursauté en reconnaissant — presque en même temps que Mathieu — « les Restanques » et les empreintes caractéristiques découvertes le matin même par les enfants du viticulteur.

— Est-ce à dire que l'engin triangulaire se serait posé ? s'interrogeait le journaliste. Aurait-il donc stationné en pleine campagne avant de décoller à l'approche de la soucoupe volante ? Nos spéculations s'arrêtent ici. Demain, les experts du SEBRA, l'organisme officiel d'enquête sur les OVNI, se rendront sur place afin d'examiner ces traces mystérieuses.

« Abordons maintenant une nouvelle affaire de fausses factures impliquant un fabricant de tétines de biberons. Celui-ci surfacturait ses produits auprès des crèches et maternités pour financer clandestinement un parti politique non identifié...

Plus personne n'écoutant la suite du JT, Marc Duvallois réduisit le volume du son, tandis que les enfants échangeaient des regards atterrés avec le professeur Charpenel.

— Ces empreintes ont été découvertes plus tôt que je ne le craignais, rumina celui-ci. Il faut que je prenne un certain nombre de dispositions pour essayer de limiter les dégâts. Patricia, pourrais-je passer un coup de fil ? J'ai besoin d'appeler mon ami Claude Chapeau, le coordonateur de l'UEC, puis M. Berthaud, pour le prévenir de la visite du SEBRA — et enfin quelques amis sûrs...

— Vous êtes ici chez vous, professeur, répondit la jeune femme avec un charmant sourire. Jérémie va vous montrer où se trouve le studio d'enregistrement de Marc ; vous y serez tout à fait tranquille pour téléphoner.

— C'est gentil à vous, ma chère élève, sourit-il en reposant sa coupe de Taittinger pour emboîter le pas à Psiboy.

Stella les suivit des yeux, regrettant de ne pas pouvoir les accompagner et continuer de « participer », ainsi qu'elle l'avait fait tout au long de cette journée fertile en émotions. Mais Jérémie ne demeura pas longtemps absent : par souci de discrétion, il avait laissé le vieil homme seul — non sans avoir effleuré son psychisme pour se faire une idée schématique de ses intentions. Le garçonnet revint s'asseoir à côté de la petite Québécoise et profita du fait que ses parents étaient absorbés dans leur discussion pour lui confier télépathiquement :

— *Le prof ne va pas beaucoup dormir, cette nuit, s'il doit vraiment faire tout ce qu'il projette d'accomplir !*

— *On ne peut pas l'aider en conjuguant nos pouvoirs psi ?*

— *Peut-être, mais il faudrait que nous soyons ensemble... Et je ne te cache pas que ça me gêne un peu — et même beaucoup ! — de demander à mes parents que tu restes*

cette nuit à la maison. Comme nous avons deux chambres d'amis, ça ne présenterait pas de difficulté — mais il y a aussi tes parents.

— *Et surtout mon père qui s'imaginerait je ne sais quoi, compléta-t-elle en rougissant un peu, prouvant ainsi qu'elle connaissait parfaitement la nature du « quoi » en question. Et puis, demain, nous avons cours. Pas question de sécher le lycée.*

A cet instant, le professeur Charpenel rejoignit ses hôtes. Il paraissait soucieux mais de bonne humeur, comme quelqu'un sur le point d'affronter une épreuve dont il a toutes les chances de sortir vainqueur :

— Désolé d'avoir été un peu long, mes amis — et de devoir m'éclipser dès la fin du repas. Les révélations faites au journal télévisé, tout à l'heure, m'obligent à prendre des... mesures de sauvegarde et à accélérer certains... processus. Pardonnez-moi de me montrer si peu explicite, mais je pourrai sans doute vous en dire davantage demain.

Tandis que Patricia et la comtesse se hâtaient vers la cuisine, le savant eut un imperceptible froncement de sourcils, surpris de percevoir dans son esprit cette interrogation de Psiboy :

— *Je crois que Stella et moi pourrions vous donner un bon coup de main, professeur. Mais pour cela, il faut nous isoler ; par exemple vous devriez me demander de vous montrer ma petite bibliothèque ufologique. Entendu ?*

Le professeur joua le jeu ; après avoir jeté un coup d'oeil à son bracelet-montre, il se tourna vers Jérémy et lui posa la question convenue, proposant au passage à Stella de venir avec eux. Marc leur assura qu'ils avaient une dizaine de minutes devant eux, puis entraîna Mathieu vers la cuisine, avec l'intention de s'y rendre utiles.

En pénétrant dans la chambre du garçonnet, le physicien étudia le décor, brièvement mais d'un air intéressé. Il effleura à peine du regard Méli et Mélo, qui tournaient sempiternellement dans leur bocal, s'attarda un instant sur la photo scolaire prise quelques jours plus tôt dans la cour du lycée, esquissa un sourire à l'adresse de Zéphyrin et se tourna vers les enfants, qui étaient entrés à sa suite :

— Vous pourriez effectivement me faire gagner un temps précieux, dit-il d'emblée. Il faudrait pour cela que vous téléportiez les prélèvements que nous... que *vous* avez si magistralement « piqués » au SEPRA.

— Pas de problème, assura Jérémy en prenant la main de Stella. Vous allez vous concentrer, professeur, et visualiser avec la plus grande précision possible le lieu de destination de ce psycho-transfert.

— Je suppose que l'adresse ne vous sert à rien ?

— Non, c'est votre image mentale du lieu en question qui servira de cible — et c'est votre esprit lui-même qui, telle une onde porteuse, guidera nos fonctions PK. Allez-y, concentrez-vous.

Le savant ferma les yeux, pour réduire au minimum les stimuli extérieurs. Les deux enfants captèrent dans son psychisme l'image d'un laboratoire équipé d'instruments ultramodernes ; un homme mince vêtu d'une blouse blanche, le nez chaussé de lunettes à la Marcel Achard, examinait attentivement une préparation, penché sur un gros microscope binoculaire. D'autres informations flottaient à la lisière de cette vision intérieure criante de vérité : le prénom de ce biologiste était Dominique, et il dirigeait un laboratoire.

Percevant dans son dos un bruit bizarre, il se retourna, intrigué — et tiqua vio-

lemment en découvrant sur le carrelage immaculé, entre deux longues tables chargées d'instruments et de verreries, un empilement de sachets en plastique contenant à l'évidence de la terre et des plantes !

Puis il tressaillit encore plus violemment et se mit à promener autour de lui des yeux hagards, pendant qu'une étrange voix mentale résonnait dans son esprit :

— *Désolé de vous avoir fait peur, docteur, mais je dois vous transmettre un message de votre ami le professeur Charpenel, qui m'a demandé de téléporter dans votre labo ces prélèvements à analyser de toute urgence. Il vous téléphonera tout à l'heure pour vous expliquer de quoi il retourne exactement. Encore pardon pour les émotions que nous vous avons causées.*

Psiboy et Stella rompèrent le contact ; dans son laboratoire niçois, le biologiste, ahuri, ouvrait une bouche dessinant un « O » de stupéfaction.

— Passons aux films-diapos à développer, maintenant, enchaîna Jérémy. A qui devons-nous les expédier par la même voie ?

Charpenel retira les rouleaux de pellicule de la poche pectorale de son blouson et les déposa sur le bureau du lycéen :

— Voilà, je me concentre comme vous me l'avez demandé...

La villa du professeur Mérenghi était nichée dans la verdure à flanc de coteau, sur les hauteurs de Peymeinade, quelques kilomètres à l'ouest de Grasse. Elle dominait le mas Moghantara — qui abritait *L'Astrolabe*, un salon d'antiquités scientifiques créé par ses amis Marchai.

Le professeur était un alerte septuagénaire à la barbe aussi blanche que sa couronne de cheveux. Vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon de flanelle grise, il agitait sa pipe pour ponctuer les paroles qu'il adressait à son collègue de l'Association Culturelle, l'abbé André Gaignard :

— Je veux bien organiser avec vous une expédition dans les massifs alpestres du Queyras, à la recherche d'espèces de lépidoptères menacées, mais je vous ferai remarquer, mon cher André, que l'alpinisme n'est — malheureusement — plus de mon âge !

Le bon curé des Fabrettes se remettait peu à peu de sa blessure — le pansement qui recouvrait encore tout son crâne avait en effet sensiblement perdu de son volume —, mais son esprit demeurait toujours aussi vif :

— Je comprends, Sylvain. Moi non plus, je ne serais plus capable d'escalader comme je le faisais naguère — disons plutôt jadis ! —, mais nous préparerons cette petite expédition durant l'été, avec le concours des scouts et des routiers du département ; l'opération sera organisée en camp. Ils nous apporteront une aide précieuse et, si Dieu veut, nous capturerons peut-être également un *Parnassius apollo* ou un *Apatura ilia* — un « Petit Mars changeant » qui, comme vous le savez, est encore plus rare, et pareillement menacé d'extinction que l'Apollon, car...

Le prêtre se leva d'un bond et se signa, les yeux rivés sur deux boîtes de film de marque Jessop, qui venaient de se matérialiser sur la table, entre les deux verres de porto Osborne qui y étaient posés ! Son hôte avait eu lui aussi le même mouvement de recul stupéfait devant cette matérialisation, et son émotion ne fit que s'accroître lorsque ce message déroutant s'inscrivit dans son esprit :

— *Le professeur Charpenel, qui vous téléphonera bientôt, m'a demandé de téléporter ces films chez vous. Il s'agit de diapositives à développer d'urgence, en toute discrétion.*

Le vieux savant, médusé, ne put s'empêcher de dodeliner du chef en maugréant :

— A développer d'urgence — comme vous y allez !

Le prêtre tressaillit et posa un regard soupçonneux sur son ami :

— Mais je ne vous ai rien dit, Sylvain !

Le professeur Mérenghi parut un instant dérouté, puis il choisit de biaiser :

— Désolé, André... Je me parlais à moi-même. Vous savez, sous prétexte que je suis un amateur de photo et que je possède un labo bien équipé, il arrive que des relations me sollicitent — et parfois me pressent — pour que je développe rapidement leurs clichés.

André Gaignard fronça un peu plus les sourcils, tandis qu'il désignait, du menton, les pellicules surgies du néant :

— Me prendriez-vous pour un imbécile ? Personne n'est venu déposer sur la table ces boîtes de film Jessop. C'est un... un « apport d'objets », comme diraient les parapsychologues — mais il s'agit peut-être également d'une manifestation diabolique ! Vous ne vous livrez pas à des séances de spiritisme ?

— Bien sûr que non, André ! Je vous jure que...

Il n'eut pas à achever, car c'était au tour du prêtre de recevoir un message personnel par la voie télépathique :

— *Ce n'est pas bien, André, mon fils, de soupçonner Sylvain de telles abominations. Tu lui as fait de la peine, et il faut maintenant le laisser seul ; il a une tâche urgente à remplir. « Vaya con Dios, hijo mio^[31] ! »*

Sur cette bénédiction hispanique

— Psiboy n'étudiait pas le latin au lycée ! — , le bon curé des Fabrettes tomba littéralement à genoux et joignit les mains en balbutiant :

— Pardonne-moi, Seigneur, d'avoir douté de mon ami — et merci de m'avoir accordé ta bénédiction...

Sa voix mourut sur ce dernier mot et il se remit debout, le front plissé. N'avait-il pas eu l'impression d'entendre quelqu'un lui parler de son ami Sylvain Mérenghi, qui allait devoir passer une partie de la nuit à travailler dans son laboratoire photographique ? Quoi qu'il en fût, il ne fallait pas le retarder.

Un instant plus tard, lorsqu'il serra la main du vieux savant en lui souhaitant une très bonne nuit, le prêtre avait tout oublié ; Psiboy, en bon petit diable, ne pouvait décemment pas lui laisser croire que, tel un émule de don Camillo, il avait été gratifié d'une communication divine !

Le lendemain matin.

Mathieu et Anaïs achevaient leur petit déjeuner, lorsque le téléphone sonna. Rousselin ayant décroché, une voix masculine fort polie demanda à parler à « madame la comtesse ». L'inventeur en fut si surpris qu'il bafouilla quelques mots et tendit le combiné à sa compagne, tout aussi étonnée que lui.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda-t-elle.

La réponse la fit éclater de rire et elle enfonça la touche du chorus avant de poursuivre :

31. — « Marche avec Dieu, mon fils ! »

— Edouard, mon chéri, tu aurais tout aussi bien pu te présenter à Mathieu, mon associé... et mon compagnon !

— Vrai ? Dis donc, voilà une excellente nouvelle ! Est-ce que ton... je veux dire l'élu de ton cœur peut m'entendre ?

— Oui : je viens de brancher le chorus.

— Dans ce cas, Mathieu, permettez-moi de vous féliciter. Je suis vraiment ravi. Que vos vœux les plus chers soient exaucés... (Le fils d'Anaïs marqua une brève interruption.) De mon côté, j'ai une *autre* bonne nouvelle. Hier, je vous ai expédié par Chronopost un contrat en deux exemplaires, signé du PDG de ma boîte, qui nous accorde l'exploitation exclusive de votre géniale invention, sous forme d'une lotion dépilatoire pour la ligne féminine et d'une lotion « rasante » — si j'ose m'exprimer ainsi — pour la ligne masculine. Nous pensons être en mesure de lancer ces nouveaux produits sur le marché dès le milieu de l'automne. N'oubliez pas de signer à votre tour un exemplaire de ce contrat et de nous le renvoyer immédiatement par Chronopost... Au fait, votre gendre est bien compositeur ?

Mathieu, qui songeait que le facteur ne devrait pas tarder à passer, répondit avec fougue :

— Et comment ! Même qu'il est bourré de talent et... Pourquoi me demandez-vous ça..., Edouard ?

— Pour lui proposer de composer des *jingles* publicitaires vantant les mérites de nos nouveaux produits, tant à la télé qu'à la radio. Son nom ne sera pas cité, mais les dividendes qu'il percevra lui feront oublier cet anonymat — ce qui est généralement le lot de tous les compositeurs de musiquettes accompagnant les pubs ! Donnez-moi son téléphone et je l'appellerai tout à l'heure... Euh... Vous ne craignez pas que cette offre peu valorisante le rebute ?

— Ça m'étonnerait. Il n'a pas besoin d'être valorisé par des « musiquettes », comme vous dites, puisqu'il a déjà composé des tas de chansons plus belles les unes que les autres — qu'un jour Paris découvrira s'il trouve un éditeur intelligent...

— Vous voulez dire un producteur de disques ?

— C'est ça. Vous en connaissez un ? hasarda Mathieu en se mordillant les lèvres, n'osant espérer une réponse positive.

— Non, je suis désolé. Bien, je vais contacter Marc Duvallois. Je vous rappelle un de ces jours. Je t'embrasse, maman. Et, une fois encore, je suis absolument ravi que toi et Mathieu vous soyez rencontrés.

— C'est gentil à toi, mon chéri. Dis-moi... Je sais combien tu es débordé, mais peut-être pourrais-tu te libérer pour venir nous voir, Mathieu et moi — et toute la famille, avec laquelle je m'entends à merveille...

— Le 26 juillet pour ta fête, sans doute ?

— Non, avant... Bien avant. Vers la fin du mois : le samedi 29 avril, pour être précise — pendant les vacances de Pâques, donc.

— Et quel événement nécessiterait ma présence dans le midi, ô mère chérie ?

— Je ne t'en avais encore rien dit, Edouard, mais Mathieu et moi allons nous marier...

Son fils marqua un bref silence, le temps pour lui d'accuser le coup, puis il s'exclama avec enthousiasme :

— Rien ne pourra me faire plus plaisir que d'assister à votre mariage, d'autant plus que je trouve « ton » Mathieu très sympathique, bien que je ne l'aie pas encore rencontré. C'est d'accord, vous pouvez compter sur moi. Décidément, c'est vraiment la journée des bonnes nouvelles ! Allez, les amoureux, je vous quitte. Je t'embrasse très fort, maman. Et vous aussi Mathieu.

— Tu peux me dire « tu », risqua l'inventeur avec une audace qu'il ne se connaissait pas. Je tutoie mon gendre et je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas la même chose avec toi ! J'ai hâte de te connaître. A très bientôt.

C'était effectivement la journée des bonnes nouvelles, et elle continua après le passage du facteur. Mathieu décacheta le pli épais, en retira les deux exemplaires du contrat annoncé et constata qu'un chèque était agrafé à la page de garde de la copie qu'il devait conserver.

— Chérie, c'est formidable ! « Ils » ont mis un chèque de cinq millions !

Il parlait en centimes, comme à sa bonne vieille habitude. La comtesse se pencha, entoura de son bras les épaules du fermier et s'écria en riant, après avoir jeté un coup d'oeil à la somme inscrite sur le rectangle de papier :

— Mathieu, mon cœur, tu ne te feras donc décidément jamais aux nouveaux francs ! Tu t'es trompé en effectuant la conversion. Cinq cent mille francs *lourds* représentent *cinquante millions de centimes* — et non cinq, comme tu l'as cru !

L'inventeur — enfin reconnu comme tel ! — eut un haut-le-corps d'incrédulité. Un moment lui fut nécessaire pour réaliser l'importance véritable de la somme. Ce n'est qu'à force de lire et de relire le montant du chèque qu'il finit par y parvenir :

— J'ai du mal à y croire, ma chérie. Quand je pense que c'est à toi que je dois ce contrat, cette brillante réussite que j'espérais depuis si longtemps... Nous allons être riches ! Tu te rends compte ?

— Et ce n'est qu'un début, mon cœur. Ton génie inventif, à condition d'être bien canalisé, et mes compétences en « marketing-baratin », avec le concours d'Edouard, nous mèneront loin, tu verras ! Et pour commencer, nous allons aider Marc et Patricia, qui en ont bien besoin.

Emu, Mathieu prit sa compagne dans ses bras. Ils faisaient un drôle de couple, songea-t-il, mais il avait l'impression qu'ils allaient malgré tout fort bien ensemble. La similitude de leurs destins passés, peut-être ?

— Nous les aiderons, mon ange, dit-il. Mais tout à l'heure, nous irons chez toi, au château.

— Disons dans ce qu'il en reste, interjeta-t-elle, philosophe.

— Justement, il est grand temps de voir l'étendue des dégâts, avant d'entreprendre la restauration de la demeure de tes ancêtres ! Chère comtesse Anaïs du Troupech de la Vignanpante, prenez les clefs de votre domaine et en route, sur les fringants chevaux de ma guimbarde pétaradante !

CHAPITRE VIII

Les cent derniers mètres du chemin menant au château du Troupech n'étaient qu'une méchante piste, semée de nids de poule et jalonnée d'ornières laissées par les ultimes giboulées de mars. Mathieu ralentit en débouchant sur le plateau de garrigues où s'élevait jadis le domaine ancestral de la comtesse, lequel se réduisait désormais à une ferme mal entretenue, flanquée d'une bergerie délabrée, d'un pigeonnier et d'un appentis. Il y avait aussi un puits et quelques pins et oliviers. Du château, à trois ou quatre cents mètres de là, ne subsistait qu'un donjon dominant un monceau de ruines.

— Quelle tristesse..., soupira Anaïs en secouant la tête. Je crois que si je ne t'avais pas rencontré, mon cœur, j'aurais fini par aller vivre à Paris avec Edouard, qui me l'a proposé bien des fois.

Rousselin entoura de son bras les épaules de la comtesse et murmura avec tendresse :

— Désormais, tu n'es plus seule, ma chérie. Je ne sais pas si nous aurons un jour les moyens de rebâtir le château de tes aïeux — mais en tout cas, nous restaurerons la ferme et sa bergerie, et nous ferons curer le puits...

Un bruit de pas, dans leur dos, les fit se retourner. Ils découvrirent un homme robuste, pauvrement vêtu, qui approchait, armé d'un gros bâton. Il ôta le béret basque crasseux qui coiffait son chef pour saluer la châtelaine :

— J'ai entendu la voiture et je suis venu voir, des fois que des curieux ou des malfaisants auraient tenté de s'introduire chez vous. J'ai laissé le troupeau un peu plus haut, avec le chien.

— C'est gentil à vous, Gaby, répondit Anaïs avant de se tourner vers son compagnon. Gabriel est un ami berger, qui surveille mes terres, où ses bêtes peuvent paître librement. Gaby, je vous présente M. Mathieu Rousselin.

Le berger serra la main tendue et se recoiffa de son vieux béret en grommelant :

— A propos de surveillance... Ces quinze derniers jours, j'ai surpris deux ou trois fois le « richard » qui rôdait autour du château. La dernière, j'ai dû retenir Chichoï — c'est mon chien — qui grognait, pour éviter qu'il le morde !

— Vous voulez parler de cet industriel qui possède une grande partie de Camp Tracier, plus à l'ouest ? Richard Dupez, c'est bien ça ?

— C'est ça, madame. En s'éloignant, il m'a menacé, en me disant que j'avais intérêt à en profiter maintenant, avec mon troupeau, car je ne pourrais bientôt plus venir ici...

— Mais de quoi se mêle-t-il, celui-là ? s'indigna Anaïs.

— Ça, j'en sais rien. En tout cas, il avait l'air mauvais. Quelques jours plus tard, deux bonshommes de la ville sont venus — mais j'étais trop loin pour voir ce qu'ils faisaient. Quand je suis arrivé, ils étaient repartis et il y avait ça sur votre porte.

Il s'agissait d'un rectangle de papier, punaisé sur l'huis. La comtesse éprouva une désagréable appréhension à la lecture de ces simples mots griffonnés : *Pli urgent dans votre boîte aux lettres.*

— Bon, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais vous laisser.

— Encore merci de votre vigilance, Gaby. Je vous promets qu'un jour je vous re-vaudrai les services que vous me rendez. A bientôt.

— Vous embêtez pas avec ça. Ça m'occupe de jouer les gardiens. Au revoir, messieurs-dames, conclut-il en touchant de l'index son vieux béret, pour s'éloigner vers le nord où paissait son troupeau de moutons.

Avec des gestes nerveux, Anaïs batailla un moment avec la grosse clé avant de réussir à ouvrir la serrure, qui émit un affreux grincement lorsqu'elle rendit enfin les armes. L'aristocrate actionna l'interrupteur du lustre rustique pendu dans le hall d'entrée et s'empara de l'enveloppe qui se trouvait dans la boîte aux lettres, étouffant un soupir à la vue de l'en-tête : *Cabinet G. Pingret et A. Destrousse, huissiers de justice.*

— Des problèmes, ma chérie ? s'enquit Mathieu en entrant à sa suite dans la grande cuisine.

Elle lui tendit le pli :

— Tiens, décachette cette enveloppe pendant que j'ouvre les volets. Ces sinistres piquesous m'ont déjà causé beaucoup d'ennuis, et ils ne m'écrivent certainement pas pour m'annoncer un héritage !

Il s'assit au bout du banc qui flanquait la longue table, tandis qu'Anaïs faisait entrer le soleil dans la cuisine spacieuse, révélant que celle-ci aurait bien eu besoin d'un sérieux coup de peinture.

— Oh ! Fan de chichourle ! Il t'arrive la même chose qu'à Marc et Patricia : tous tes biens sont saisis ! (La comtesse, en guise de réponse, se contenta d'un haussement d'épaules, et il poursuivit :) Faute d'avoir pu régler la cote mobilière et les annuités d'impôts impayées, la ferme et ses dépendances vont être vendues aux enchères le 18... Dans une semaine ! Avec les frais, les taxes, les amendes et tout le bataclan, ces fumiers te réclament près de deux cent mille francs : vingt millions de centimes — et là, j'ai bien lu !

« Eh bien dis donc, commentat-il en reposant ce courrier fort peu sympathique, on peut dire que le chèque d'Edouard arrive vraiment à point nommé ! Si tu es d'accord, nous donnerons la même somme à Marc et Patricia afin que, de leur côté, ils réduisent le montant de ce que leur réclament ces deux zigotos. Ce qui nous laissera largement de quoi verser quelque chose à Ernest et à sa « bande de chauves » ; ces premiers dividendes mettront du baume au cœur à nos actionnaires. (Il sourit.) Quant à mes nouveaux projets d'invention, nous les financerons plus tard.

— Tu as raison, il faut parer au plus pressé et, avant tout, arrêter les poursuites — tant pour ta famille que pour le château. (Elle marqua une pause, puis ajouta

d'une voix furieuse :) Ça, ils me le payeront, ces deux croque-morts ! Régler la cote mobilière, soit — mais les amendes cumulées, les souffrances morales, les angoisses qui nous empoisonnent la vie... Nos tourmenteurs ne s'en sortiront pas comme ça, tu peux me croire !

Mathieu hochait la tête, préoccupé :

— Tu ne trouves pas ça curieux que Dupez soit venu rôder plusieurs fois par ici, *puis* que les huissiers se soient pointés pour mettre leur fichu papier bleu dans ta boîte aux lettres ?

— Je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un hasard, opina la comtesse, soucieuse. En fait, je commence à me demander si cette crapule pro-irakienne ne serait pas en combine avec les huissiers. Je les verrais très bien magouiller tous les trois pour faire en sorte que, lors de la vente aux enchères, Dupez soit le seul adjudicataire ! Il ne faut pas oublier qu'à l'ouest mes terres jouxtent sa propriété ; cela lui ferait un beau territoire s'il parvenait à les acquérir — et ma peau de chagrin aurait alors fini de rétrécir...

Marc Duvallois raccrocha le combiné. Il venait de bavarder longuement avec le fils d'Anaïs, et le contenu de cette conversation — tout à fait amicale, bien que les deux hommes ne se connussent pas — lui avait remonté le moral. C'est avec entrain qu'il se mit au piano, dans l'intention de terminer la chanson en cours, afin de se mettre le plus tôt possible à la composition des *jingles* publicitaires sitôt qu'Edouard lui aurait faxé les éléments annoncés. Quel garçon sympathique, et combien Marc était impatient de le rencontrer !

— Tiens, voilà le professeur, annonça José Berthaud en regardant par la fenêtre de la cuisine. Et il y a quelqu'un avec lui.

Le « quelqu'un » en question était un homme pas très grand, avec des cheveux blancs et une fine moustache. Vêtu d'un veston beige et d'un pantalon bleu marine, un assez volumineux fourre-tout en bandoulière, il se dirigeait vers la ferme en discutant avec Biaise Charpenel. Lorsque les viticulteurs sortirent sur le pas de la porte pour les accueillir, le vieux savant leur présenta l'inconnu comme étant Claude Chapeau, le Coordonateur de l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir.

Le Pied-Noir accueillit l'ufologue avec sympathie :

— Soyez le bienvenu, monsieur Chapeau. Le professeur nous a parlé de vous, et nous savons que votre groupement travaille à divulguer la vérité au sujet des OVNI. (Il se fendit d'un large sourire, pour bien montrer qu'il approuvait cette saine attitude.) L'équipe de la télé dont vous nous aviez annoncé la venue est derrière la maison, où sa voiture — trop repérable, avec les sigles FR3 peints sur sa carrosserie — se trouve à l'abri des regards, ainsi que vous me l'aviez conseillé. Il y a aussi un journaliste de *Nice Matin*, qui discute avec les enfants en compagnie de David Hennco, votre ami producteur et animateur. Ils attendaient votre arrivée pour commencer le tournage.

Claude Chapeau consulta son bracelet-montre :

— Quinze heures. Nous disposons de deux heures avant que le SEPRA ne débarque. Cela risque d'être un peu juste...

— Ne t'inquiète pas, le rassura Charpenel en tirant de sa poche un téléphone mobile. J'ai prévu une petite diversion, au cas où il serait nécessaire de retarder ces guignols.

Le Coordonateur de l'UEC.DSS sourit malicieusement :

— Mon cher Biase, tout cela me rappelle le temps de la Résistance — quand, avec notre commando, nous préparions des « coups » contre les fridolins ou les collabos !

— Tu n'es pas loin de la vérité, Claude. Car avant longtemps il se pourrait bien que nous entrions dans une nouvelle clandestinité, face à des adversaires redoutables... Mais inutile de noircir prématurément le tableau. Allons rejoindre vos enfants, monsieur et madame Berthaud, pour assister à leur interview.

A seize heures trente, Mathieu et Anaïs attendaient impatiemment à la sortie du lycée Europa. La bicyclette de la comtesse était attachée par des sandows sur la galerie de l'antique Aronde de 1954. Quant à l'« araignée » qui reposait sur le capot du vénérable véhicule, elle était destinée à fixer les vélos de Jérémy et de Stella par-dessus celui de l'aristocrate.

Les deux enfants, sitôt sortis de l'établissement scolaire, se ruèrent vers la voiture en poussant leurs engins. Ils embrassèrent joyeusement le fermier et sa compagne, puis tous quatre, sans perdre une minute, empilèrent sur la galerie les deux-roues, les maintenant à l'aide des sandows.

A peine la vieille Simca avait-elle démarré dans un bruit de ferraille qu'Anaïs produisit deux sachets contenant le goûter de Psiboy et de la petite Québécoise. Ces derniers la remercièrent puis, tout en mastiquant un pain au chocolat, s'agenouillèrent sur la banquette pour regarder la route, derrière eux.

— Ta bande suit ? s'enquit Rousselin.

— Ce n'est pas « ma » bande, grand-père, mais le « Commando Alpha des CDL »...

Le commando en question, constitué d'une dizaine de lycéens et de lycéennes montés sur leurs bicyclettes, fonçait derrière l'Aronde brinquebalante, mené par un Mamadou Coumba en pleine forme. Le petit Ivoirien ne cessait en effet de faire des pitreries, tant à l'adresse de Jérémy et Stella que de ses compagnons de route groupés en un peloton serré — à l'exception d'Erik Van Hecken, qui semblait perdre régulièrement du terrain.

Tout en conduisant, Rousselin demanda d'un air perplexe :

— Ça me dit quelque chose, ton « CDL ». Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

— Les Compagnons de la Licorne, grand-père, mais ne m'en demande pas davantage.

— C'est curieux... CDL, pour moi, ça signifie autre chose — dont je n'arrive pas à me souvenir. J'ai dû lire ce sigle dans un roman de SF de ta bibliothèque^[32]...

Lorsque la Simca ne fut plus qu'à deux kilomètres de la ferme des Berthaud, la comtesse composa un numéro sur le petit téléphone mobile qu'elle avait emporté et s'annonça :

— Vampirella et Loup-garou appellent Nosferatu. *Over.*

— Nosferatu à l'écoute, Vampirella et Loup-garou, répondit avec le plus grand sérieux le professeur Charpenel, qui était à l'origine de l'emploi de noms de code, en souvenir de son passage dans la Résistance. Nous n'avons pas fini. Il nous faudrait encore un bon quart d'heure, sinon un peu plus. Déclenchez l'Opération Peau de Banane seulement lorsque vous aurez reçu le signal du Petit Poucet. *Over.*

— Bien compris, Nosferatu. Nous attendrons, pour agir, le signal du Petit Poucet. Terminé.

32. — C'est sûrement ça ! (Note de Gilles Novak.)

— OK, Vampirella. Terminé, je coupe.

Anaïs-Vampirella replia le téléphone portable, tandis que Loup-garou, son compagnon, fronçait les sourcils. Perplexe, il s'adressa à son petit-fils qui achevait son goûter, à genoux avec Stella sur la banquette arrière :

— J'ai toujours pas compris, pitchoun, pourquoi c'était toi qui devais donner le signal de déclenchement des opérations...

Psiboy ne répondit pas tout de suite. La fillette et lui étaient en effet occupés à « visualiser » à distance le trajet et la position des hommes du SEPRA, qu'ils communiquèrent aussitôt, par télépathie, au professeur Charpenel. Puis il expliqua à son grand-père qu'il avait demandé à un Compagnon de la Licorne de rouler en lanterne rouge, assez loin derrière les autres, avec pour mission de les prévenir dès que la voiture des « experts » serait en vue.

— C'est pour cette raison que nous vous tournons le dos, Stella et moi, conclut Jérémy, pour garder un œil sur... Attention ! Arrête-toi le plus vite possible : l'ennemi approche !

Mathieu ralentit et immobilisa sa voiture en travers de la petite route, à une trentaine de mètres seulement du chemin perpendiculaire partant vers la droite, qui conduisait à la ferme des Berthaud. Pendant que l'inventeur, aidé des deux enfants, descendait les vélos de la galerie, Anaïs ébouriffa sa chevelure, fit couler du ketchup sur ses genoux et coucha sa bicyclette devant l'Aronde. A quelques dizaines de mètres de là, les lycéens et lycéennes l'imitaient, emmêlant leurs machines en travers de la chaussée.

Psiboy et sa camarade, quant à eux, pédalaient déjà avec énergie en direction de la ferme : connus des trublions sur le point d'arriver, ils n'avaient pas la moindre intention de révéler leur présence ! Investie d'une mission précise, Marika Baumann s'était elle aussi éclipsée pour aller se cacher derrière une haie avec son engin, à une centaine de mètres de là.

Dans la direction opposée apparut la Renault havane que conduisait Jules Landolfi, l'agent du SEPRA. Assis à la gauche de celui-ci, le professeur Flavien Malaval-Darbaud — qui avait négligé de boucler sa ceinture de sécurité — faillit bien se cogner le front contre le pare-brise à la suite du brusque coup de frein donné par son acolyte à la vue de ce singulier « télescopage » de bicyclettes qui barrait complètement la chaussée ! Interloqués, les deux hommes considérèrent avec une stupeur croissante cette bande de garnements qui se crêpaient le chignon et s'invectivaient, s'accusant sans doute les uns les autres d'être responsables de l'accident.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque, bande de vauriens ? rugit Landolfi en sortant de la voiture, fort en colère.

Mamadou et Gina Fornelli interrompirent un instant leur faux pugilat. L'Ivoirien, très pince-sans-rire, répondit avec beaucoup de distinction :

— Ce n'est pas un cirque, monsieur, c'est seulement une altercation... euh... un peu vive et... Vous permettez ?

Il tourna la tête vers la petite Italienne, lui adressant un clin d'oeil complice avant de lui administrer une gifle qu'elle lui retourna aussitôt. L'espiègle Mamadou leva alors la main pour réclamer une trêve et revint à Landolfi, que Malaval-Darbaud avait rejoint sur ces entrefaites :

— Encore un peu de patience, messieurs, et cette algarade, somme toute sans gravité, prendra fin dès qu'elle se sera achevée.

Tandis qu'il énonçait ce truisme avec un sérieux imperturbable, les autres lycéens continuaient de se colleter comme des chiffonniers — ou, du moins, en donnaient-ils l'impression. Lassés, les deux hommes entreprirent de déplacer les vélos pour les ranger sur le bas-côté de la route, afin de dégager la voie. Dans leur dos, contenant leur envie de rire, Jeff Howland, Ruiz de la Fuente et Hùng Lê remettaient sans bruit les machines à leur emplacement initial. Lorsque Landolfi et Malaval-Darbaud se retournèrent, croyant avoir dégagé la chaussée, ils découvrirent avec surprise, puis consternation, que leurs efforts n'avaient en rien amélioré la situation !

Le recteur de l'Université des Sciences de Montagnette-lès-Farigoule — et, accessoirement, responsable du Collectif Rationalo-Positiviste — perdit alors patience :

— Bon ! Ça suffit comme ça ! Vous allez une fois pour toutes cesser de vous battre et dégager la route — sinon...

Le bruit d'un timbre de bicyclette lui fit tourner la tête, ainsi qu'à Landolfi. Marika Baumann freina et contempla la scène d'un air incrédule, avant de s'adresser à ses camarades :

— Eh bien ! On peut dire que vous avez eu de la chance de ne pas avoir été blessés quand vous êtes tombés après avoir été effrayés par les coups de klaxon de cette voiture...

— *Quoi ?* rugit l'envoyé du SEPRA.

— *Quoi ?* fit en écho Malaval-Darbaud, suffoqué.

— Oui, confirma l'adorable fillette blonde avec le plus grand sérieux. Je roulais loin devant lorsque j'ai constaté que mes amis ne me suivaient pas. Je m'apprêtais à rebrousser chemin, quand j'ai entendu deux coups de klaxon ; mes camarades étaient déjà tombés et se relevaient en s'entraînant...

— En s'entraînant ? Dites plutôt qu'ils étaient en train de se bagarrer comme de vulgaires petits voyous ! Vous mentez et vous vous fichez de nous !

— Notre amie n'a pas l'habitude de mentir, monsieur, intervint Mamadou, toujours pince-sans-rire. Son père, procureur du tribunal de Grasse, l'a élevée dans le respect de la vérité. (Il tourna la tête dans la direction d'où était venue Marika.) Excusez-moi, messieurs, mais la vieille Aronde qui est un peu plus loin a freiné brutalement quand vos deux coups de klaxon ont retenti. J'espère qu'il n'y a pas eu, là-bas, un second accident. (Il s'adressa aux autres Compagnons de la Licorne :) Allons voir si ce monsieur n'a pas besoin d'aide. Et, qui sait ? Peut-être sollicitera-t-il notre témoignage.

Et, sautant en selle, le « commando » s'élança, laissant littéralement sans voix les deux adultes, qui se regardèrent sans un mot, abasourdis, avant de réintégrer leur voiture. Un instant plus tard, celle-ci stoppait derrière l'Aronde qui barrait la petite route. Le conducteur de la vénérable antiquité avait dû freiner brutalement, sans toutefois parvenir à éviter une cycliste, dont le vélo gisait un peu plus loin. Soutenue par celui qui l'avait renversée, la blessée, les genoux en sang — un sang un peu pâle, mais bizarrement épais —, se tenait le poignet gauche en grimaçant de douleur. Sa respiration était courte et saccadée.

A présent entourée des autres Compagnons de la Licorne, Marika soupira, jouant admirablement la comédie :

— C'est bien ce que je craignais : l'accident a même fait une victime ! Ah, messieurs, vous n'auriez pas dû klaxonner si violemment. Vous avez non seulement provoqué la chute de mes camarades, mais vous avez aussi effrayé ce monsieur au point de lui faire accomplir une manœuvre désespérée pour tenter d'éviter cette malheureuse. (Elle marqua une pause et s'adressa à Rousselin :) C'est une chance que mes camarades et moi ayons pu assister à l'accident. Nos témoignages seront concordants et précis — à la condition que vous déposiez une plainte, bien entendu.

Mathieu inclina la tête et s'informa, avec une touchante sollicitude, auprès de la pseudo-blessée :

— Vous voulez porter plainte ?

— Je ne sais pas encore, mais j'en ai bien envie ! geignit la malheureuse crispée par la souffrance, en se mordillant les lèvres. Les chauffards sont de plus en plus nombreux, de nos jours, et...

Landolfi cligna des paupières, estomaqué :

— Je ne suis pas un chauffard — et les choses ne se sont pas du tout passées comme vous le prétendez. Moi aussi, j'ai un témoin !

Mathieu écarta les bras d'un air contrarié, soupirant :

— Je vois bien que vous avez un témoin, mais ces enfants — au nombre d'une dizaine, comme vous pouvez le constater — seront entendus s'ils acceptent de témoi...

Un « oui » unanime explosa chez les Compagnons de la Licorne, faisant tressaillir les deux hommes.

— Quelle heure est-il, mon bon monsieur ? interrogea la « victime » d'une voix mourante.

— Cinq heures trente-cinq, ma bonne dame.

Celle-ci ébaucha un sourire. L'Opération Peau de Banane, qui visait à retarder l'ennemi, était un succès sur toute la ligne. Point n'était besoin de retenir plus longtemps les deux guignols rationalistes, songea Anaïs en se redressant, subitement beaucoup mieux.

— J'ai suffisamment perdu de temps comme cela — et, finalement, ces écorchures à mes genoux ne sont pas bien graves... Laissons donc repartir ce chauffard, en lui recommandant toutefois la prudence sur la route. Sa prochaine *victime* ne sera peut-être pas aussi accommodante de moi !

Landolfi reprit le volant, furieux d'avoir perdu plus d'une demi-heure, mais aussi soulagé par le fait que les « plaignants » en puissance eussent finalement renoncé à porter plainte à son encontre. Ce litige aurait pu générer des suites préjudiciables à son avancement, lui qui rêvait sinon d'évincer Vélasco, son patron — il ne faut quand même pas *trop* rêver —, du moins de lui succéder un jour... Enfin, le plus tôt possible. De sérieux espoirs lui étaient permis : rationaliste bon teint, entretenant des rapports cordiaux et fréquents avec Flavien Malaval-Darbaud — un individu puissant, doté de relations au plus haut niveau dans la capitale, voire aux USA —, Landolfi s'estimait en bonne position pour gravir les échelons menant au pinacle si convoité... D'autant plus qu'il sentait que le meneur de la secte rationalo-positiviste ne portait guère dans son cœur le directeur actuel du SEpra, qui, à son goût, ne fustigeait pas assez les ufologues ! De surcroît, un député européen soutenant Vélasco caressait l'espoir, grâce à ses relations à Bruxelles, de le faire nommer à la tête d'un SEpra continental ; si son chef

se retrouvait propulsé à de telles hauteurs, Landolfi pouvait espérer — les intrigues aidant — le remplacer à la tête du SEPR « simplement » national.

Tout à ces pensées élevées, il négocia plutôt maladroitement le virage du chemin conduisant à la maison des viticulteurs, et fut obligé de donner un violent coup de frein, qui catapulte cette fois Malaval-Darbaud contre le pare-brise.

Une bosse enflait sur le front du professeur lorsque la voiture stoppa devant la grande bâtisse. Les deux hommes sortirent du véhicule en marmonnant et gesticulant, et se dirigèrent vers la porte — mais ils durent faire volte-face devant un chien-loup qui aboyait avec fureur. Ayant réintégré *in extremis* la Renault, ils s'y enfermèrent précipitamment, tandis que Bingo, dressé sur ses pattes postérieures, les antérieures appuyées sur la portière et la vitre, jappait en bavant de rage envers ces étrangers venus piétiner son territoire sans y avoir été invités.

Landolfi relança le moteur et contourna la maison par la gauche. En arrivant derrière celle-ci, il freina à nouveau, stupéfait : à deux cents mètres de là, près de la rangée d'arbres qui bordait la rivière, une équipe de la télévision filmait un journaliste en train de poser des questions à deux enfants. Hors du champ de la caméra stationnaient une voiture de FR3 Nice et une autre de *Nice Matin*. L'interview, sur le point de s'achever, se déroulait à la pointe ouest des traces triangulaires laissées l'avant-veille par le mystérieux vaisseau venu d'ailleurs. Derrière l'équipe de tournage se tenaient les Berthaud, Claude Chapeau de l'UEC et un journaliste du grand quotidien niçois. Charpenel, Jérémy et Stella, quant à eux, s'étaient éclipsés à l'approche de « l'ennemi ».

Le tournage s'interrompt et les deux enfants rejoignirent leurs parents, tandis que l'équipe de la télévision commençait à ranger son matériel, laissant David Hencco s'entretenir avec les nouveaux venus, qui ne cachaient pas leur déconvenue.

— C'est inadmissible ! tonna Jules Landolfi. C'est nous que vous auriez dû interviewer, au lieu de ces gamins fantasques et imaginatifs !

Le célèbre producteur et animateur ne se laissa pas impressionner et répliqua, se forçant au calme :

— Vous arrivez *après* l'interview et vous portez un jugement péremptoire — et totalement erroné — sur ces enfants, dont le seul « tort » est d'avoir découvert ces traces triangulaires en jouant sur les terres de leurs parents. J'imaginai que les agents du SEPR faisaient preuve d'un peu plus de rigueur dans leurs enquêtes.

— Mais c'était à M. Landolfi et à moi-même, en qualité d'experts, que revenait le droit de s'exprimer en savoir et compétence ! se regimba Malaval-Darbaud.

— Dans ce cas, fit le producteur sans se démonter, je vous suggère d'appeler dès demain matin ma secrétaire, à FR3. Elle vous inscrira en tant que « grands spécialistes des OVNI » pour *Faits de société*, l'émission spéciale que nous consacrerons à ce sujet, mardi prochain à vingt heures trente, au Palais des Expositions. Cette soirée ne sera pas organisée par notre chaîne, mais par une association culturelle à vocation internationale, dont nous serons les hôtes ; j'ai pu passer un accord d'exclusivité au plan télévisuel et je veillerai à ce que vous soyez les invités d'honneur... Cela vous convient-il ?

Rassérénés, les deux spécialistes de la désinformation affichèrent leur satisfaction d'être enfin traités comme ils estimaient le mériter. Mais ils tiquèrent aussitôt en découvrant qu'un peu plus loin un inconnu aux cheveux blancs, caméscope à la main, était en train de filmer la scène, pendant qu'Irène Berthaud faisait rentrer ses enfants à la maison.

— Qui est ce monsieur qui nous filme sans autorisation ?

David Hennco eut une moue dubitative qui lui permit de masquer son envie de sourire :

— Un parent des Berthaud, je crois. Il est... un peu « drôle », si vous voyez ce que je veux dire. Il fait ça pour s'amuser ; pour tout vous dire, je ne suis même pas certain qu'il sache réellement faire fonctionner la caméra.

De fait, l'individu en question faisait présentement des pirouettes en sautillant pour panoramiquer à une vitesse qui ne permettait certainement pas à l'objectif de saisir un seul plan convenable ! Il s'arrêta enfin, la langue pendant au coin gauche de la bouche, l'air niais au possible — et sursauta lorsque José Berthaud l'interpella d'une voix ferme :

— Allez, papy Nestor, vous avez assez joué comme ça avec la caméra des petits. Faut la leur rendre, maintenant, pour qu'ils y mettent une cassette.

Avec un rire de parfait débile, Claude Chapeau, faisant preuve de talents de comédien tout à fait surprenants, obéit sans discuter. Il franchit en sautillant la porte arrière de la maison — puis grimpa quatre à quatre l'escalier pour rejoindre Charpenel et les quatre enfants qui, rassemblés dans une chambre du premier étage, étaient tous secoués par une hilarité inextinguible.

— Tu as raté ta vocation, Claude, pouffa le professeur. Endosser le personnage d'un grand-père sucrant des fraises qui imite les cadres avec une caméra non chargée — en voilà, un rôle de composition ! Cela valait toutes les facéties de Louis de Funès, tu peux me croire ! Il faudra également que je félicite M. Berthaud lorsqu'il nous rejoindra, car il a lui aussi fort bien joué son rôle. Tout comme vous, d'ailleurs, ajouta-t-il à l'intention de Pascale et Louis, que ce compliment fit rougir.

— Vous avez été parfaits, renchérit Chapeau, amusé. Votre interview, quelque peu édulcorée, qui passera ce soir sur FR3 devrait rassurer complètement « nos » deux guignols... C'est une chance que David Hennco, sympathisant de l'UEC.DDS, ait accepté de jouer le jeu avec nous ! (Il risqua prudemment un œil à la fenêtre.) Mais je vois que nous abordons la phase suivante, annonça-t-il en levant son caméscope. Jérémy, peux-tu me passer les écouteurs qui sont posés sur cette commode ?

Psiboy s'acquitta de cette tâche avec un sourire. Le piège achevait de se refermer sur l'envoyé du SEPRA et le grand « gouoru » des rationalo-positivistes.

Lorsque l'équipe de FR3 et le journaliste de *Nice Matin* eurent quitté les lieux, Landolfi et Malaval-Darbaud demandèrent à José Berthaud de les emmener voir les fameuses traces. Conservant un sérieux imperturbable, le viticulteur accéda à leur requête.

— Vous qui êtes des savants, commença-t-il tandis que les trois hommes marchaient vers la rivière en contrebas, vous allez peut-être pouvoir me dire ce que c'est que cette empreinte bizarre que les gosses ont trouvée avant-hier matin... Moi, ça me dépasse. Et, pour tout vous dire, ça m'embêterait plutôt : les soucoupes volantes, ça m'a toujours paru de la foutaise !

Voyant en ce Pied-Noir un brave paysan pas très dégourdi — et malléable, de surcroît, puisqu'il avouait niaisement ne pas croire à l'existence des OVNI —, Landolfi acquiesça avec gravité :

— Vous avez bien raison de penser cela, cher monsieur. Il est évident que cette

trace n'a rien à voir avec les Martiens et leurs vaisseaux spatiaux tout droit sortis de l'imagination des auteurs de science-fiction — n'est-ce pas, Flavien ?

Malaval-Darbaud s'éclaircit la voix et pontifia :

— Parfaitement, Jules. Voyez-vous, monsieur Berthaud, il n'y a là rien de mystérieux — simplement un affaissement du sol selon des plans de clivage dessinant un triangle. Il s'agit d'un phénomène géophysique tout ce qu'il y a de plus naturel.

— Ah bon ? fit le viticulteur, jouant les cancre. J'ai pas bien entendu. C'est naturel, ces traces ?

— Absolument naturel : une simple anomalie géophysique, d'ailleurs sans danger.

— Vous pensez pas qu'il faudrait faire des analyses ? Des fois que...

Les deux comparses échangèrent un bref coup d'oeil et Malaval-Darbaud répondit avec une mimique paternaliste :

— Pour vous tranquilliser, M. Berthaud, nous allons effectuer des prélèvements et nous vous tiendrons au courant des résultats. Mais vous pouvez d'ores et déjà planter des vignes sur ce terrain, si vous le souhaitez ; il n'y a rien à craindre.

Berthaud hocha la tête, marquant un silence, puis il déclara :

— D'accord, mais je préférerais qu'on fasse disparaître ces traces avant l'automne...

— Vous ne comptez pas faire de plantations avant l'automne ? s'inquiéta l'agent du SEPRA.

— Ben non. Parce que, en ce moment, j'ai vraiment pas l'argent pour louer une pelleteuse. ;

Les deux complices échangèrent à nouveau un regard entendu, puis Landolfi assura :

— Si ce n'est que cela, nous vous enverrons une tractopelle dès demain matin. Le conducteur, auquel nous expliquerons la chose, creusera le sol en profondeur — disons sur une cinquantaine de centimètres — pour effacer toute trace de cette empreinte triangulaire qui n'est pas d'un très bel effet, nous le reconnaissons... Maintenant, nous allons prendre congé, monsieur Berthaud, en vous remerciant de votre accueil sympathique.

— Y a pas de quoi, et merci pour la tractopelle, demain matin... Mais je me sentirais plus rassuré si vous veniez pour bien superviser la chose. Vous comprenez, faudrait pas non plus que le type de la machine dévaste mon terrain !

Claude Chapeau, qui achevait de filmer les deux importuns en train de s'éloigner, perçut dans les écouteurs dont il était coiffé le fou rire de José Berthaud et la remarque que celui-ci prononça ensuite à voix basse :

— Comme on les a eus, ces deux-là ! J'espère que le micro-cravate planqué sous ma chemise a bien marché, monsieur Chapeau.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il entra dans la grande salle à manger où l'attendaient son épouse et ses enfants, en compagnie des deux ufologues et de Jérémy et Stella, le viticulteur reçut les chaleureuses félicitations du Coordonateur de l'UEC :

— Vous avez été parfait, monsieur Berthaud. Le micro HF caché retransmettait convenablement votre voix et celles de vos interlocuteurs.

Psiboy donna un petit coup de coude à sa camarade et chuchota :

— On tient le bon bout, et je crois qu'on va bien rigoler !

Il ne pouvait deviner que des événements insoupçonnés risquaient, hélas, de modifier les résultats escomptés...

Dans le living de son appartement, Noël Faugeas avait écouté avec attention le récit fait par Flavien Malaval-Darbaud du regrettable accident responsable du retard de leur enquête chez les Berthaud. Après avoir quitté le sympathique viticulteur — rendu plus sympathique encore à leurs yeux par son désir de voir disparaître l’empreinte triangulaire —, le professeur, toujours flanqué de Landolfi, s’était en effet rendu chez le professeur de français, qui se trouvait être également le secrétaire régional du Collectif Rationalo-Positiviste.

— Vous avez raison, président, grommela l’ancien combattant de mai 68 en fouillant dans un tiroir de son bureau. Ces garnements ne se trouvaient certainement pas là par hasard, et je crois deviner qui est le jeune Africain au langage si châtié qui vous a bernés... (Il produisit un cliché.) Tenez, voilà la photo scolaire de sa classe ; il n’y manque que trois élèves, tombés dans le bassin aux nénuphars à la suite d’une dispute.

Malaval-Darbaud examina l’agrandissement et ne tarda pas à s’exclamer :

— C’est bien lui ! Aucun doute là-dessus — d’autant plus qu’il y a d’autres membres de la bande qui nous a retardés... Mais le gamin effronté et la fillette blonde qui sont à côté de lui n’en faisaient pas partie.

— Le petit Ivoirien s’appelle Mamadou Coumba. Je suppose qu’il était en compagnie — entre autres — de Gina Fornelli, Hùng Lê, Wanda Ginzberg et Bashir al-Hamid ? ajouta Faux-Derche en désignant chaque fois l’enfant qu’il nommait.

Le professeur acquiesça, puis montra une fillette blonde à l’air mutin :

— Celle-là est arrivée plus tard. D’après... Mamadou, elle était la fille du procureur de Grasse. C’est elle qui nous a signalé le second « accident » — celui avec la vieille Aronde.

— Il vous a menés en bateau. De nationalité allemande, elle s’appelle en fait Marika Baumann, et son père est géotechnicien ou quelque chose d’approchant, grommela le professeur de français, l’air tout à fait pensif. Dites-moi, vous paraissiez connaître le blondinet et sa copine

— Jérémy Duvallois et Stella Désormeaux. Pourtant, vous avez affirmé qu’ils n’étaient pas présents à ce qui ressemble fort à un coup monté destiné à vous retarder.

— Nous les avons rencontrés il y a quelques jours, répondit Landolfi. Ils étaient en compagnie de leur oncle, un enseignant en retraite qui herborisait dans le secteur de la Grotte de la Chèvre d’Or. Tous trois sont tombés par hasard sur l’endroit où Flavien et moi-même effectuions des prélèvements sur la trace circulaire laissée — puisque nous sommes entre initiés, n’ayons pas peur des mots — par un engin extraterrestre !

Noël Faugeas tressaillit. Il ne s’attendait pas à cela. Bien qu’en public — identique en cela à ses deux collègues — il niât farouchement l’existence des OVNI, il savait parfaitement que ceux-ci n’étaient pas les fantasmes, ballons-sondes et autres satellites baladeurs pour lesquels on voulait les faire passer. Cependant, il n’aimait guère y penser, car l’idée que des visiteurs d’outre-espace pussent venir rendre visite à la Terre le mettait mal à l’aise.

— Ces enfants se sont montrés fort arrogants, signala Malaval-Darbaud. Ils se sont même moqués de nous — au second degré, soit dit en passant. Et j’ai bien eu l’impression — n’est-ce pas, Jules ? — que le vieux schnock qui les accompagnait les approuvait en silence... Comment s’appelait-il, déjà ? Ah oui : Biaise.

— Biaisé ? répéta Faugeas, de plus en plus pensif. Un grand type avec une petite barbiche et des lunettes ?

— C'est tout à fait lui. Vous le connaissez ?

— Pas personnellement, mais je crains qu'il ne s'agisse du physicien Biaisé Charpenel, l'un des pionniers de Sophia Antipolis. Ce n'est pas l'oncle de Stella, et encore moins celui de Jérémy, à qui il donne des cours de maths. Pourquoi vous aurait-il menti ? Voilà qui cache quelque chose de pas très clair.

Le biologiste échangea un regard gêné avec Landolfi, puis revint à son fidèle disciple rationalo-positiviste, qui se demandait à quel jeu jouait ce sale garnement de Jérémy Duvallois.

— Ce n'est pas clair, vous l'avez dit. Après leur départ, il s'est passé quelque chose de... d'inexplicable : les sachets de prélèvements rangés dans le coffre de la voiture de Jules ont disparu, remplacés par un morceau de papier portant quelques mots : CECI EST UN PRÉLÈVEMENT.

Faugeas battit comiquement des paupières. Il lui semblait se souvenir d'un événement analogue, dont il avait été la victime quelques jours plus tôt, mais sa mémoire demeurait floue à ce sujet. Voyons... Cela s'était passé ce fameux soir où il avait bu presque une demi-bouteille de whisky... Il y avait en jeu un article et une tasse de café... Non, décidément, cela ne lui revenait pas — à la différence de la sévère gueule de bois qu'il avait dû affronter le lendemain matin, et qu'il n'était certes pas près d'oublier !

— Un tel tour de passe-passe est matériellement impossible, décréta le soixante-huitard attardé. Seul un prestidigitateur aurait pu réaliser une telle chose — qui porte le nom, dans le métier, de « grosse illusion ». Mais cela aurait exigé une savante préparation et un matériel sophistiqué, et le coffre d'une Renault 19 est loin d'être l'endroit idéal...

— Vous pouvez nous croire, monsieur Faugeas, grommela Landolfi. Il n'y avait ni magicien de foire, ni matériel truqué. Nous avons chargé les prélèvements et j'ai pris la route en compagnie de Flavien ; au bout d'un moment, la voiture est tombée en panne et, en voulant prendre mes outils dans le coffre, j'ai découvert le message en question.

— Et vous établissez une corrélation possible entre ce tour de « magie » et ces deux enfants ? s'étonna Faugeas. Ce sont des élèves chahuteurs, voire arrogants, je l'admets volontiers, mais je ne les crois pas capables d'accomplir des miracles !

— D'ailleurs, les miracles n'existent pas, pontifia Malaval-Darbaud, qui se sentait soutenu dans cette affirmation par les rationalistes du monde entier. Cela dit, l'attitude de ces deux gamins insolents avait quelque chose de bizarre. Vous qui les pratiquez régulièrement, qu'en pensez-vous ?

— Je sens mal le petit Duvallois, c'est vrai, mais la fillette est généralement effacée et tranquille, quoiqu'un tantinet dissipée par moments. En classe, elle est assise à côté de lui et je serais prêt à parier qu'elle est amoureuse de ce sale gosse. Ils font tous les deux partie d'une prétendue « société secrète », les Compagnons de la Licorne — une sorte de club sans doute inspiré par Jérémy, ça serait bien son genre. Ils ont même un tee-shirt, depuis quelques jours, et je dois dire qu'ils font pas mal de simagrées. Tous les enfants que vous avez vus sur la route appartiennent à cette bande. Mais rien de tout cela ne saurait expliquer le remplacement de vos prélèvements par un message ironique. C'est impossible.

— Pourtant, cela s'est produit, gronda le professeur en examinant à nouveau les frimousses de Jérémy et de Stella sur la photo de classe. Je vous conseille de les surveiller soigneusement, désormais. Leur mine a l'air tout à fait angélique, mais ils pourraient tout aussi bien nous réserver des surprises...

— Il est dix-huit heures cinquante, fit remarquer l'agent du SEPRA. Le *19-20 de l'information* démarre dans cinq minutes sur la Trois. Il devrait y avoir le reportage consacré à ces foutues traces triangulaires, avec l'interview des enfants Berthaud, dont le père a vraiment un QI qui ne vole pas haut... Et je ne vous parle pas du grand-père — un authentique crétin ! (Il soupira, comme si toute cette bêtise — parfaitement feinte, mais il l'ignorait — le désolait.) Nous verrons bien si les gamins nous ont fait manquer quelque chose d'important en nous retardant sur la route avec leur enchevêtrement de vélos.

Faugeas alluma la télévision. Les trois hommes suivirent le journal d'un œil et d'une oreille distraits, tout en continuant à discuter, mais ils devinrent attentifs lorsque démarra l'interview de Louis et Pascale. Ils ne tardèrent pas à se sentir soulagés en entendant ceux-ci déclarer que, finalement, ils n'avaient rien vu d'autre que ces traces en forme de triangle. La séquence, assez courte, s'achevait sur l'annonce d'une émission spéciale consacrée le mardi suivant aux OVNI dont l'observation devenait de plus en plus fréquente sur la Côte d'Azur. Le commentateur indiqua notamment que des scientifiques, un envoyé du SEPRA et des membres de l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir débattraient en direct de cette irritante énigme dans la grande salle de conférences du Palais des Expositions, cela en présence de divers intervenants. Il invitait d'ailleurs les témoins de faits révélateurs à se faire connaître.

Les hôtes de Faugeas se sentaient rassérénés — et même un peu plus. Ils n'éprouveraient aucune difficulté à réfuter ce qu'avaient vu ces gamins. D'ores et déjà, les rationalo-positivistes inféodés au SEPRA forgeaient leurs armes pour ce débat, qu'ils domineraient sans peine du poids de leur autorité et de leur étiquette « officielle ».

CHAPITRE IX

Le drapeau tricolore flottait au sommet du clocher de l'église des Fabrettes, marquant l'achèvement heureux des travaux de réfection — et, donc, la fin du chantier. Pour fêter dignement cet événement, l'abbé André Gaignard — guéri de sa blessure et débarrassé de son pansement — avait convié ses paroissiens à un apéritif sur la place devant le lieu de culte, à l'issue de la messe dominicale.

— Je compte sur toi, hein, Mathieu ? avait-il assuré à l'inventeur lorsqu'il l'avait rencontré deux jours plus tôt chez Romanet. Sur toi, tes enfants et ta... ta « fiancée », avait-il fini par prononcer à contrecœur.

— Et pourquoi tu dis pas « ta femme », tout simplement ? s'était enquis Rousselin.

— Parce que vous n'êtes pas mariés et que vous vivez en concubinage ! Ce lourd péché ne te pèse pas ?

— Non, Dédé : à deux, c'est plus facile à porter ! avait-il rétorqué pour faire enrager son camarade d'école. Allez, vaï, ne fais pas cette tête et réserve-nous la journée du samedi 29 avril — ou, au moins, bloque le déjeuner, car c'est ce jour-là qu'Anaïs et moi nous marions.

Fronçant les sourcils, le prêtre avait bougonné :

— Fallait attendre la veille pour me le dire ! (Il avait hésité, puis un sourire avait éclairé son visage :) Bon, je viendrai, mon vieux Mathieu. Dans le fond, tu dois t'en douter, ça me fait bougrement plaisir que tu te remaries, même si ce n'est pas recommandé par notre sainte mère l'Église. Car, dans l'esprit de Dieu...

Rousselin avait arrêté du geste son vieil ami :

— Je n'y connais pas grand-chose en religion, Dédé, mais un jour, je ne sais plus où, j'ai entendu je ne sais plus qui faire cette réponse à quelqu'un qui, comme toi, évoquait « l'esprit de Dieu ». Attends que je réfléchisse... Voilà : « Dans le livre de l'Écclésiaste, il est écrit, et c'est Dieu qui parle : *« Mes voies ne sont pas vos voies, mes pensées ne sont pas vos pensées. »* Je suppose que le Bon Dieu a répondu ça à quelqu'un qui Le gonflait en Lui prêtant des intentions qu'il n'avait pas !

Cette exégèse pseudo-herméneutique — ou, plus prosaïquement, cette interprétation nouvelle des textes sacrés — laissa le brave curé des Fabrettes au bord de la suffocation !

De longues tables avaient été disposées à l'ombre des platanes, avec des bouteilles d'apéritif et de jus de fruits, sans oublier des biscuits salés et sucrés, des assiettes de frites et les inévitables olives vertes et noires — des *picholines* du pays niçois — accompagnées de cacahuètes, dans des coupelles où les enfants puisaient généreusement.

Jérémy présenta à Stella, au creux de sa main, ce qu'il avait pu grappiller.

— Merci, lui sourit-elle. Ces amuse-gueule donnent soif ; je vais aller nous chercher des jus de fruits.

— *Ne te dérange pas, chérie*, formula-t-il mentalement.

A quelques mètres de là, l'imposante Marguerite avançait la main pour se saisir d'un verre d'orangeade — mais ses doigts se refermèrent sur le vide, tandis que le globelet convoité se matérialisait entre ceux de la petite Québécoise ! Frappée de terreur, l'infortunée postière poussa un cri strident et resta figée dans son geste avorté. Tous les regards convergèrent vers elle, pendant que les deux garnements sirotaient leur jus de fruits en regardant négligemment ailleurs.

Une Lancia Dedra freina sec de l'autre côté de la place. L'homme qui en sortit, visiblement en colère, s'avança à grandes enjambées vers la petite réunion paroissiale. Reconnaisant dans ce retardataire le richissime industriel pro-irakien, le curé leva son verre et annonça :

— Mes amis, voici qu'arrive notre généreux donateur et bienfaiteur de la paroisse, M. Richard Dupez. Vous prendrez bien quelque chose...

— Rien du tout ! grogna le président des *As du Stade*. Je n'ai jamais voulu donner une somme pareille à l'Eglise — d'autant plus que je ne suis pas croyant, Dieu merci ! Je vais consulter mes avocats pour récupérer cet argent que vous m'avez extorqué, l'abbé ! (Des exclamations d'indignation fusèrent parmi les convives, et le financier véreux dut hausser le ton pour se faire entendre :) Parfaitement ! Vous m'avez ensorcelé — ou hypnotisé — avant la quête, avec vos simagrées, et je me suis laissé suggestionner au point de littéralement perdre l'esprit durant quelques minutes, et... et j'ai sorti mon carnet de chèques...

Son débit rageur s'était ralenti, tandis qu'il fouillait dans la poche de son veston, pour produire son chéquier et un stylo, avec lequel il entreprit de remplir un chèque, qu'il tendit à l'ecclésiastique en enchaînant d'une voix changée, où perçait une humilité fort étonnante de sa part :

— Voici une nouvelle aide, moins importante que la première, que je vous prierais de redistribuer parmi les nécessiteux de la paroisse...

Ce revirement laissa l'assistance perplexe. Tout d'abord choquées par la conduite grossière et agressive du personnage, les personnes présentes exprimaient à présent une certaine incrédulité devant l'altruisme dont faisait preuve Dupez.

Le prêtre lut le chiffre, cilla, le relut pour s'assurer qu'il n'avait pas commis une erreur — puis il brandit à bout de bras le rectangle de papier, exultant :

— Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, remercions très chaleureusement notre si généreux donateur, qui vient de faire cadeau de cinq cent mille francs pour les pauvres et les chômeurs de la paroisse !

Une salve nourrie d'applaudissements éclata, accueillie d'un air distrait par le « philanthrope ». Le regard dans la vague, il reprit la parole, cette fois sur un ton modéré :

— Je n'ai pas été souvent généreux, dans ma vie, mais ma conscience me tracasse,

depuis quelque temps, et il m'arrive parfois d'être inexplicablement poussé à faire le bien. Je vous souhaite de passer une excellente journée, monsieur le curé — et vous aussi, mesdames et messieurs.

— Encore merci, et que Dieu vous garde, mon fils ! répondit le prêtre en le bénissant.

A l'extrémité d'une des tables, mêlés à d'autres enfants et à quelques adultes, Jérémy et Stella se lâchèrent la main et continuèrent à grignoter sagement des biscuits salés, tandis que s'estompaient les arpèges, les notes cristallines de leur petite musique intérieure — qu'ils avaient, comme toujours, été les seuls à entendre.

— Tout a bien marché, murmura la fillette.

— *Oui, répondit-il mentalement, et je pense que nous avons bien fait de le suggestionner pour qu'il ne vienne plus chercher des histoires à M. le curé — qui n'est vraiment pour rien dans tout ça ! Je suis tellement content, Stella, que j'ai envie de t'embrasser !*

Elle haussa légèrement les épaules et adopta elle aussi le mode télépathique, en ébauchant un sourire :

— *Devant tout le monde ? Tu imagines le scandale ? Et la réaction de mon père ? Il irait encore se faire des idées comme quoi nous... enfin...*

Jérémy sourit à son tour, se moquant gentiment :

— *Tu hésites à formuler certains mots en oubliant une chose : lorsque nous communiquons sur le plan psychique, ce ne sont pas seulement des mots que nous transmettons, mais aussi les images idéographiques liées à ces mots. Dès lors, tes silences — tout comme les miens — sont aussi éloquents que nos « paroles ». Je sais donc à quoi tu penses, mais il ne faut pas que cela te choque, puisqu'on s'aime — n'est-ce pas ?*

Il lut dans l'esprit de la fillette les images qui précédaient la réponse mentale de celle-ci, et une bouffée de bonheur l'envahit tandis qu'ils se regardaient tous les deux avec tendresse.

Dans l'assistance fort occupée à commenter le geste désintéressé du bizarre « mécène » — assurément un peu *fada* pour opérer de tels revirements, estimait-on d'une manière générale —, deux personnes jetaient de temps à autre un bref coup d'œil à Jérémy et à Stella. En effet, seuls Anaïs et le professeur Charpenel avaient réalisé que Richard Dupez n'avait pas obéi à une subite poussée de générosité spontanée, mais bel et bien au fantastique pouvoir mental de ces deux enfants à la mine angélique !

Soudain, le regard de la comtesse rencontra celui du vieux physicien. Surpris, ils s'observèrent un instant, puis ils esquissèrent une mimique qui pouvait se traduire par : « Alors, vous aussi, vous avez compris ? »

Qu'importait, dans la mesure où Anaïs et le professeur aimaient

Jérémy et Stella comme s'ils avaient été leurs propres petits-enfants ?

Marc Duvallois plaqua un accord final en septième, puis l'inscrivit sur la feuille de papier à musique posée sur le pupitre au-dessus du clavier, tout en fredonnant les dernières mesures de sa composition. Il était plutôt satisfait de ce court morceau rythmé, le dernier de la seconde série de *jingles* commandée par le fils d'Anaïs.

Patricia marqua un instant d'arrêt sur le seuil du salon, le temps de vérifier qu'elle ne risquait pas de déranger son époux en pleine fièvre de création. Puis elle s'approcha de lui et décrocha le combiné téléphonique posé sur la petite table, à droite du piano à queue :

— Un appel d'Edouard, mon chéri. (Elle porta le microphone à ses lèvres :) Edouard ? Désolé de vous avoir fait attendre. Je vous passe Marc.

Prenant l'appareil, ce dernier enfonça la touche du chorus pour permettre à son épouse de suivre l'entretien :

— Bonjour, Edouard. Je venais tout juste d'achever la seconde série de *jingles* quand Patricia est arrivée pour me prévenir de votre appel.

— C'est parfait, d'autant plus que la première a été acceptée à l'unanimité — je l'ai appris ce matin. Je peux même vous dire que le staff du département « Pub Audio-Télé » attend vos nouvelles créations avec une certaine impatience.

Marc et Patricia, remplis de joie, échangèrent un baiser furtif — et silencieux !

— La cassette partira ce soir en Chronopost, assura le compositeur, au comble du bonheur. Je vous faxerai tout à l'heure les partitions avec orchestration.

— C'est un plaisir de travailler avec toi, Marc, fit son correspondant en passant tout naturellement au tutoiement. Talent et célérité sont les qualités majeures qu'apprécient les publicistes. Tu recevras demain le contrat à signer ; tu seras ainsi le deuxième membre de ta famille à entrer au service de mon employeur. Et tu connais le dicton : « Jamais deux sans trois »... car je me suis laissé dire par ma mère que Patricia avait elle aussi un talent fou !

— Ta mère a un jugement des plus sûrs, commenta le compositeur avec un sourire. Au fait, Patricia est à l'écoute : j'ai mis le chorus.

— J'allais justement te demander de le faire. Patricia ? Voilà ce que j'attends de toi dans un premier temps : fais-moi parvenir des photos — ou, mieux, des diapos — de tes œuvres. Je les soumettrai aux publicistes de la boîte. Tu ne l'ignores pas, les parfumeurs et créateurs de produits de beauté en général sont toujours à l'affût de — très — belles illustrations destinées à servir de support visuel à leurs produits. Si ton style leur plaît, ils prendront contact avec toi et tu n'auras qu'à travailler sur les thèmes qu'ils t'indiqueront, tout comme Marc l'a fait. Entendu ?

— C'est une affaire qui marche, Edouard ! s'exclama la jeune femme, ravie. Je vais te préparer une série de diapos qui partiront tout à l'heure avec les enregistrements de Marc. Je te remercie vraiment de tout cœur de ce que tu fais pour nous.

— Je l'aurais fait pour des amis ; or, nous serons bientôt parents par alliance, du fait du mariage de ton père et de ma mère — lors duquel nous ferons enfin connaissance.

— Nous nous en réjouissons également, approuva Patricia. Puis-je te poser une question indiscreète... Eddy ?

— Bien sûr. Et tu peux également employer ce diminutif : c'est ainsi que m'appellent mes amis — ainsi que Cynthia, ma compagne...

— Eh bien, tu as trouvé le moyen de répondre à ma question avant que je ne te la pose ! Je voulais savoir si tu étais marié.

Edouard émit un petit rire joyeux.

— Pas pour l'instant, mais il se pourrait bien que Cynthia et moi imitions un jour ton père et ma mère !... Cela fait près de cinq ans que nous vivons ensemble et nous nous entendons à merveille, alors que nous menons tous les deux une vie de fou. Cynthia est en effet directrice de rédaction d'une revue mensuelle bilingue franco-anglaise, qui a été fondée par son père, Norman Whitehurst. C'est un homme tout à fait

charmant et aux idées larges, mais il ne désapprouverait sûrement pas que sa chère fille et moi passions devant monsieur le maire... Nous reparlerons plus en détail de cela lorsque nous nous verrons — le 29, donc, ou plus probablement la veille.

« Cynthia m'accompagnera. Je suis sûr que vous vous entendrez fort bien.

David Hennco, le sympathique producteur et animateur de l'émission publique *Faits de société*, avait été bien inspiré d'accepter l'invitation de l'UEC.DDS. L'endroit choisi, l'Acropolis^[33], sur la promenade du Paillon, à Nice, était en effet idéal pour une émission consacrée aux OVNI et aux extraterrestres. Au bas de l'amphithéâtre transformé pour la circonstance en studio de télévision, des tables avec divans en demi-lune étaient réparties en arc de cercle, donnant une impression d'espace et de profondeur de champ qui passait très bien à l'écran.

Le premier rang était occupé par les Compagnons de la Licorne au grand complet, arborant pour la plupart le tee-shirt du « clan » ; ils parlaient à voix basse et pouffaient tout à leur aise, insouciants de la présence de « Faux-Derche », qui avait pris place un peu plus loin. Leurs parents, assis derrière eux, discutaient également, de manière plus sporadique. Sur les gradins, l'on reconnaissait aussi le curé des Fabrettes et son ami, le professeur Mérenghi. Le couple Berthaud et Tonin Daguzon avaient trouvé place juste derrière Mathieu, Anaïs et les Duvallois.

Coiffé d'écouteurs, équipé d'un micro d'ordre positionné au niveau de sa bouche, le réalisateur — qui consultait fréquemment son chrono et la *top sheet*^[34] — dialoguait à voix basse avec les opérateurs des deux imposantes caméras, sur leurs lourds tripodes à roulettes. Il convint avec eux des mouvements à exécuter, puis passa ensuite aux opérateurs mobiles, qui portaient sur l'épaule une Bétacam bien plus maniable.

En régie, l'ingénieur du son et l'assistante de production écoutaient avec soin ces échanges. Celle-ci lança dans son micro :

— Attention, encore cinq minutes trente avant le générique.

Le réalisateur échangea quelques mots avec les opérateurs, et un assistant se dirigea vers le salon de maquillage. Il en revint suivi d'un homme rondet d'une cinquantaine d'années, à l'importante calvitie frontale, d'une dame plus jeune mais elle aussi bien en chair, très brune avec un visage ingrat, et les duettistes de choc Jules Landolfi et Flavien Malaval-Darbaud. Ils prirent place à l'une des tables et on les dota de micros-cravate.

Un second assistant installa à une autre table le Dr Dominique, le biologiste qui présidait l'UEC.DDS, accompagné de Claude Chapeau et du professeur Charpenel. Les deux rationalistes qui avaient déjà eu affaire à eux tiquèrent en reconnaissant l'« enseignant à la retraite » et « Papy Nestor » — d'autant plus que ce dernier n'avait plus du tout l'air simplet. Malaval-Darbaud chuchota quelques mots à l'oreille du chauve rondet, qui transmet ces confidences à sa voisine.

Les quatre tenants de la science officielle venaient de couler un regard virulent aux deux vieux savants, lorsque la voix de l'assistante de production éclata dans les haut-parleurs :

— Trois minutes dix avant générique.

33. — Palais des Congrès.

34. — Feuille « conducteur » mentionnant l'enchaînement des sujets de façon chronologique avec indication de durée.

Le premier assistant revint du salon de maquillage — accompagné, cette fois, de Jérémy et Stella. Tous deux portaient le tee-shirt des Compagnons de la Licorne, orné d'une magnifique illustration due au talent de Patricia Duvallois. Derrière eux venaient Louis et Pascale Berthaud, les yeux cachés par des lunettes noires ; ils paraissaient beaucoup plus intimidés que leurs camarades. A la demande de l'assistant, ils firent un essai de voix, que les membres de l'équipe portant un casque audio furent les seuls à entendre.

— Attention, top générique dans une minute !

Le silence s'installa dans le grand amphithéâtre. Toute l'attention du public se portait désormais vers le théâtre des opérations.

L'assistante de production énuméra le compte à rebours et la musique du générique démarra, accompagnant l'annonce enregistrée de l'émission, tandis que David Hennco se hâtait de prendre place à la petite table du meneur de jeu, disposée entre celles des participants au débat.

— Bonsoir à tous ! souhaite-t-il lorsque le signal rouge s'éclaira au-dessus de l'objectif de la caméra n° 1. *Faits de société* est consacré ce soir aux OVNI, les fameux Objets Volants Non Identifiés, plus familièrement désignés sous le nom — dans certains cas erroné — de « soucoupes volantes ». Ces OVNI constituent un phénomène planétaire dûment constaté, que les radars ont enregistré d'innombrables fois, tant au sol qu'en vol, à bord d'avions civils et militaires — un phénomène observé par des centaines de millions de personnes de toutes conditions réparties sur les cinq continents.

L'objectivité de cette entrée en matière positive, éloignée des sarcasmes et stupides clins d'oeil entendus des « esprits forts », contrastait avec les habituelles émissions polémiques et railleuses consacrées d'ordinaire à ce grave problème — un problème qui concernait directement tous les humains, sans distinction d'ethnie ou de confession.

— Avant d'entrer dans le vif du sujet, poursuivit l'animateur, permettez-moi de vous présenter nos invités d'honneur : M. Jules Landolfi est spécialiste officiel des OVNI, puisqu'il appartient au SEPRA. Cet acronyme dissimule le Service d'Expertise des Phénomènes de Rentrées Atmosphériques, instauré par le Centre National d'Etudes Spatiales, à Toulouse. A sa droite, M. Flavien Malaval-Darbaud, recteur de l'Université des Sciences de Montagnette-lès-Farigoule, préside le Collectif Rationalo-Positiviste. A côté de lui se trouve le professeur Noughon-Flaypa, accompagné d'Anna Héroby, son assistante. Le professeur, éminent spécialiste de l'aérophagie, a été couronné par le Collectif Rationalo-Positiviste pour ses recherches sur la sensibilité dermique aux ultra-violets... Voilà donc pour la Science avec un grand S, laquelle ne manquera pas de nous éclairer quant à la question qui nous préoccupe ce soir.

Pour l'instant, Landolfi et Malaval-Darbaud étaient tracassés par un problème qui n'avait — pensaient-ils — pas grand-chose à voir avec les OVNI : la présence inattendue — outre celle de Chapeau et Charpenel — de ces quatre collégiens, et en particulier celle de l'impudent garnement prénommé Jérémy !

David Hennco tourna la tête vers la droite ; les téléspectateurs virent apparaître en contrechamp la table des ufologues, que l'animateur se chargea de présenter. Le tour des enfants occupant la troisième table vint ensuite ; Jérémy et Stella furent tout surpris — et ravis — d'être baptisés « les plus jeunes ufologues de France » par le sympathique producteur, qui conclut ce tour d'horizon sur Pascale et Louis Berthaud...

—... qui ont fait une première déclaration laconique, la semaine dernière, lors d'une interview réalisée après la découverte de mystérieuses traces triangulaires sur les terres de leurs parents, viticulteurs près de Sophia Antipolis...

La régie avait accompagné ces paroles de quelques images de l'étrange empreinte laissée dans la terre meuble, derrière la maison des Berthaud.

— Jules Landolfi, reprit David Hennco, vos enquêtes vous ont amenés à examiner nombre de traces mystérieuses. Comment expliquer celles-ci, par exemple ?

Le susnommé arrondit les épaules avec une moue d'ignorance :

— Il est toujours difficile d'être formel en matière de traces dites mystérieuses, que l'on attribue souvent un peu hâtivement à d'hypothétiques OVNI. Les mauvais plaisants sont légion, nous l'avons vu en Angleterre avec ces signes baroques tracés dans les champs de blé par deux farfelus qui ont avoué être les auteurs de ces canulars.

— Deux farfelus, dont un simplet, qui auraient, pour passer le temps, dessiné sept à huit cents pictogrammes — non seulement en Angleterre, mais aussi en Australie, en Nouvelle-Zélande, en France ou en Argentine ? s'exclama Biais Charpenel, hilare. Il faudrait peut-être que les officiels se mettent d'accord. Car, si l'on en croit d'autres sources « scientifiques », ces *crop circles* — ou cercles dans les blés — auraient été provoqués par les galipettes des hérissons ou d'autres petits rongeurs à la saison des amours !

Des rires s'élevèrent dans l'assistance à l'énoncé de cette boutade qui ne faisait que reprendre un fait authentique. Recouvrant son sérieux, l'animateur leva la main pour réclamer le silence et enchaîna :

— Monsieur Landolfi, vous avez sûrement effectué des prélèvements et procédé à des analyses ?

— Certes, mais les résultats n'ont rien donné.

David Hennco opina et se tourna vers les deux enfants au nez chaussé de lunettes noires :

— Pascale et Louis Berthaud, après vos brèves déclarations de la semaine dernière, vous avez jugé bon de venir sur ce plateau apporter un complément d'information susceptible d'aider à résoudre — du moins partiellement — cette énigme. Tout d'abord, pourquoi cette décision un peu tardive ? Qui veut répondre ? Pascale ?

La fillette hocha la tête :

— Eh bien, au début, Louis et moi n'avons pas osé révéler notre extraordinaire aventure. C'était si... étrange — si déroutant. Mais lorsque Jérémy et Stella sont venus à la maison, avec le professeur Charpenel, ils nous ont convaincus de tout raconter — en nous demandant toutefois de garder le silence quelques jours encore, le temps d'avoir des résultats des analyses du terrain.

— Qui n'ont rien donné, je suppose, comme ce fut le cas de celles du SEPRA ?

Le professeur Charpenel, à qui la question était destinée, tira de sa poche un feuillet dactylographié à l'en-tête du laboratoire d'analyses biologiques et microbiologiques du président de l'UEC.DDS :

— Bien au contraire. Ces résultats — positifs — vont vous être commentés par le Dr Dominique.

Une caméra montra brièvement le quatuor rationalo-positiviste, qui paraissait

passablement mal à l'aise — voire inquiet —, puis l'image fut remplacée par celle du biologiste :

— Je ne vais pas infliger aux téléspectateurs le détail, hautement technique, de l'analyse des prélèvements effectués sur et hors des traces triangulaires. Il me suffira de dire que mes assistants et moi-même avons découvert nombre d'anomalies dans les structures cellulaires des plantes, des graines, voire chez les collemboles et autres minuscules insectes. Il s'agit de modifications significatives, analogues à celles constatées par le professeur Michel Bounias, de l'INRA^[35], après l'atterrissage d'un engin de faible dimension à Trans-en-Provence^[36], dans le Var.

Ignorant la mine irritée de Landolfi et de ses comparses, l'animateur enchaîna :

— Donc, un engin inconnu s'est bel et bien posé derrière la cave vinicole de M. Berthaud ?

— C'est indubitable, confirma le professeur Charpenel. Les analyses de ces traces, qu'aucun aéronef construit de main d'homme n'aurait pu laisser, l'attestent à l'évidence. (Il se tourna vers Malaval-Darbaud :) Ne pensez-vous pas qu'il serait utile que vous procédiez à de nouveaux examens ?

Privé de ses échantillons, le SEPRA aurait été bien en peine de procéder à une quelconque contre-expertise, et le vieux physicien le savait bien en posant sa question-piège.

Le président du Collectif Rationalo-Positiviste déglutit avec peine :

— Ridicule ! Nos laboratoires ne peuvent s'être trompés !

— Au surplus, ajouta Landolfi d'un ton vertueux, ces analyses coûtent fort cher et le SEPRA doit veiller à ne pas dilapider les fonds publics...

— Je comprends, approuva diplomatiquement David Hennco, et ce souci est tout à votre honneur. Je voudrais maintenant montrer quelques images prises sur les terres de la famille Berthaud, le lendemain matin de l'interview de Louis et de sa sœur Pascale. Je vous prie par avance de nous excuser de leur qualité, mais il se trouve qu'elles ont été prises par un amateur, à l'aide d'un petit caméscope...

Les moniteurs du studio, qui reprenaient l'image émise à l'antenne, montrèrent Malaval-Darbaud et son acolyte qui arrivaient chez les viticulteurs, précédant de peu une tractopelle^[37], laquelle entreprit de saccager le terrain, le creusant avec un énorme godet à griffes pour effacer complètement les traces triangulaires !

— Je proteste ! rugit Landolfi. Ce montage lacunaire vise délibérément à discréditer le SEPRA ! C'est avec l'accord de M. Berthaud que nous avons fait venir cette tractopelle — qui n'est pas, comme vous devez vous en douter, l'un de nos instruments de travail habituels...

35. — Institut National de la Recherche Agronomique localisé à Montfavet, près d'Avignon.

36. — Authentique : les résultats irréfutables obtenus par le professeur Bounias furent tellement accablants que le GEPAN — l'ancêtre du SEPRA — ne put les récuser. Alain Esterle, alors patron de cet organisme bidon, « sauta », et celui-ci fut supprimé illico presto par le CNES, qui en transféra simplement le personnel dans le local du SEPRA spécialement créé à cet effet, sous la direction de Jean-Jacques Vélasco. (Voir l'interview du professeur Bounias dans la vidéocassette n° 1 : Ovni EBE : l'invasion a commencé, série documentaire « *Les Portes du Futur* » (14 titres parus) ; production Dimension 7, Marseille. Diffusion : Ciné-Horizon, 8, rue Pradier, 75 019 Paris. Tél : (1) 42 08 45 66. Fax : (1) 40 40 90 03.

37. — *Authentique* : le chauffeur du tractopelle n'était autre que l'Infamous Lenculus.

Levant le doigt, Jérémy lui coupa la parole et déclara d'une voix ferme, qui contrastait avec le ton sarcastique employé par le fonctionnaire indigné :

— Je crois au contraire que ce matériel dévastateur est fréquemment utilisé par le SEPRA. Mon amie Stella et moi-même, en compagnie du professeur Charpenel, avons photographié — à leur insu — la façon de procéder de ces messieurs après l'atterrissage d'un vaisseau — discoïdal, cette fois-ci — près de la Grotte de la Chèvre d'Or. Peut-on montrer cette série de diapos, monsieur Hennco ?

L'animateur sourit à Psiboy, puis les vues annoncées commencèrent à s'enchaîner, brièvement commentées par le vieux physicien, qui conclut en ces termes :

— Vous venez de voir un nouvel exemple de destruction, par les soins du SEPRA, des traces de l'atterrissage d'un engin étranger à notre planète. Comme vous pouvez le constater, il semblerait que la tractopelle soit bel et bien un instrument de travail habituel de nos « amis » !

Landolfi poussa des cris d'orfraie en levant les bras au ciel :

— Je proteste ! Il s'agit de toute évidence d'un montage fallacieux visant à me... nous discréditer ! A aucun moment, l'on ne voit *à la fois* la tractopelle, M. Malaval-Darbaud et moi-même ; il s'agit donc d'un faux grossier !

David Hennco afficha une certaine perplexité :

— Jérémy, aurai-tu oublié de donner les autres diapos à la régie ?

Suivant l'enchaînement mûrement préparé avec l'animateur, Psiboy afficha un large sourire ravi :

— Non, les plans attendus arrivent...

Cette fois, l'on vit Malaval-Darbaud et Landolfi guidant du geste la tractopelle vers l'empreinte circulaire, puis dirigeant la destruction systématique de celle-ci, sous le regard un tantinet surpris des gendarmes !

— Je proteste avec véhémence !..., commença l'agent du SEPRA en se levant, très agité.

— Vous avez *déjà* protesté, railla Claude Chapeau, et vous venez de constater que cela ne vous a pas porté bonheur. Alors, si vous cessiez vos protestations et vos pantalonnades gilot-pétresques, nous pourrions peut-être continuer d'informer les téléspectateurs, d'ordinaire gavés de mensonges à propos des OVNI et de leurs occupants !

David Hennco donna ensuite la parole à Pascale et Louis Berthaud, qui narrèrent leur aventure nocturne sans en omettre un seul détail, des petites silhouettes humanoïdes aperçues à travers un hublot à l'extraordinaire sensation d'être « aspirés » en arrière qui avait conclu cet épisode pour le moins troublant.

Si ces révélations captivèrent spectateurs et téléspectateurs, elles frappèrent en revanche de consternation le clan des tenants de la science officielle.

L'animateur demanda finalement aux enfants de retirer leurs lunettes noires, et une caméra fit un zoom avant sur leurs yeux, avec un gros plan de leurs paupières encore irritées.

— Comment expliquez-vous cette sévère conjonctivite ? demanda Hennco, s'adressant à Landolfi.

— Je laisse ce soin à notre ami, le professeur Noughon-Flaypa, qui se trouve être expert en la matière, se récusa l'envoyé du SEPRA.

Le susnommé s'éclaircit la voix et dompta un instant sa nervosité évidente pour assener avec force :

— Point n'est besoin d'être spécialiste pour constater que ces enfants souffrent tous deux d'une conjonctivite due à une trop longue exposition aux rayons du soleil.

— Il était environ minuit lorsque Pascale et Louis ont été exposés au rayonnement du vaisseau étranger, objecta le professeur Charpenel. A cette heure, le soleil brille, mais seulement de l'autre côté de la Terre ; dans ces conditions, je ne crois pas qu'il ait grand-chose à voir avec le problème qui nous préoccupe...

Furieux, l'illustrissime professeur Noughon-Flaypa quitta la table et se mit à arpenter le plateau de manière erratique, en gesticulant comme un pantin. Il fallut que le réalisateur le rappelle à l'ordre pour qu'il consente à aller se rasseoir, au moment où sa collaboratrice, Anna Héroby — qui ne manquait pas d'air —, lança avec indignation :

— Cette émission est un scandale ! L'irrationalité la plus débridée y fait obstacle à la raison positiviste ! Je ne resterai pas une minute de plus dans de telles conditions.

Elle se leva, imitée par ses compagnons, mais une paume invisible leur administra une gifle retentissante. Tous quatre retombèrent sur leur siège, ahuris — puis, portant leur main à leur joue, ils s'entre-regardèrent avec suspicion.

Stella et Jérémy avaient enlacé leurs doigts sous la table, tandis qu'à leurs oreilles s'égrenaient les notes mélodieuses, surimposées à une étrange vibration, de leur petite musique intérieure. C'est à peine si, de leurs mains libres — elles aussi cachées —, ils avaient esquissé le geste qui s'était transformé à distance en un camouflet sonore sur les joues des sceptiques patentés. L'assistance, ravie bien qu'elle ne comprît pas l'origine de ces soufflets fantômes, s'était mise à applaudir, tout en huant le quatuor. Puis une vague de rires déferla lorsque Mamadou, l'index levé, proposa de peindre en vert l'agent du SEBRA et ses acolytes.

Ecarlates, conscients d'avoir été purement et simplement ridiculisés, les rationalo-positivistes se levèrent

— Noughon-Flaypa soutenant une Anna Héroby au bord de la syncope et sur le point de perdre son souffle — et quittèrent le plateau, fous de rage. Malaval-Darbaud tourna un instant la tête pour jeter un dernier regard chargé de fureur à l'endroit des ufologues — et heurta de plein fouet un pilier de soutènement du décor ; le choc fut tel qu'il tomba assis, éberlué, se demandant qui avait pu laisser entrer un camion sur le plateau !

Des lazzi fusèrent de l'assistance pendant qu'il se relevait en titubant, avant de s'éloigner en zigzaguant sous une tempête de rires et d'exclamations diverses.

Psiboy soupira, joyeux. La vérité avait triomphé, grâce aux efforts unis d'une poignée d'individus de bonne volonté désireux de dénoncer les forfaitures des falsificateurs du SEBRA et du Collectif Rationalo-Positiviste.

Ce soir-là, Jérémy eut du mal à s'endormir. Il se tournait et se retournait dans son lit, encore tout excité par cette mémorable expérience devant les caméras. Il se leva, but deux gorgées d'eau minérale au goulot de la bouteille en plastique et arrangea son pantalon de pyjama tirebouchonné. Puis, fourrageant dans sa chevelure dépeignée, il confia à Zéphyrin avec force gloussements :

— Mon vieux, si tu avais vu la bobine de Faux-Derche, quand son ami Malaval-Darbaud s'est retrouvé assis par terre après avoir heurté un pilier du décor ! On était

tous pliés en deux ! Le professeur Charpenel et M. Chapeau en pleuraient tellement de rire que ça ne leur a rien fait quand ce sale bonhomme les a foudroyés de son regard de haine !

Il défit l'emballage d'une tablette de chewing-gum, la mit dans sa bouche et roula en boule le papier argenté, qu'il lança d'une chiquenaude sur le robot. Il rata le torse bombé de celui-ci, et la boulette tomba sur le socle, à ses pieds. L'enfant la récupéra et se figea soudain en découvrant une fleur fanée coincée sous le pied gauche de son confident immobile — une pensée mauve safranée, collée à la semelle de métal par de la terre séchée ! Stupéfié, il considéra le robot inerte tout en se remémorant les paroles de Pascale et Louis : après qu'une force mystérieuse les eut ramenés en arrière, jusqu'à leur maison, ils avaient eu l'impression de distinguer du coin de l'œil une silhouette de petite taille. Plus tard, lorsque Jérémy et Stella leur avaient rendu visite, le frère et la sœur leur avaient fait remarquer deux traces de petits pieds ovales — *analogues à ceux de Zéphyrin* ! — sur l'étroit parterre fleuri, à gauche de la porte d'entrée, et un creux comme aurait pu en laisser le corps métallique du robot en tombant en arrière...

— Allons donc, raisonna Jérémy à mi-voix, en dévisageant le petit bonhomme de métal, c'est impossible. Pourtant, ces restes de terre séchée et cette petite fleur écrasée qui s'y trouve prise constituent autant d'indices qui autorisent à penser que tu es allé te balader du côté de chez nos voisins ! Alors, tu n'es plus un *santibelli* ? Grand-père serait donc enfin parvenu à faire fonctionner ton mécanisme ? Mais, dans ce cas, pourquoi garderait-il le secret ?

Le robot, toujours sous le coup de l'interdit qui le paralysait, n'eut aucune réaction. Troublé, Psiboy finit par hausser les épaules avant de regagner son lit. Un coup d'œil au réveil lui indiqua qu'il était minuit et demi. Quelques instants plus tard, il dormait à poings fermés.

Il rêva de Stella qui dormait elle aussi, couchée en chien de fusil. Puis l'image se brouilla graduellement. Lorsqu'elle redevint nette, Jérémy et sa camarade, en pyjama et chemise de nuit, marchaient lentement, main dans la main, le long d'un sentier en forêt. Ils s'arrêtèrent brutalement, prêtant l'oreille au bruit de pas d'une course ; une respiration rapide se rapprochait.

Voulant se dissimuler, ils reculèrent au creux d'un taillis. Stella réprima un petit cri : des ronces avaient déchiré la chemise de nuit et piqué son épaule gauche. Elle se serra craintivement contre Psiboy, au moment où, au détour d'un buisson, surgissait une très belle adolescente blonde, vêtue d'un bustier aux coloris moirés et d'une culotte à volants rappelant celle d'une majorette ou d'une joueuse de tennis.

— Laïra ! s'exclama joyeusement la fillette. C'est Laïra, mon amie, expliqua-t-elle à Psiboy en se tournant vers lui. Je t'ai déjà parlé d'elle. Laïra, voici Jérémy, mon... *chum*...

La splendide adolescente aux cheveux d'or se pencha et embrassa l'un après l'autre les deux enfants en prononçant de sa voix feutrée, un peu essoufflée :

— Je ne vais pas pouvoir rester longtemps avec vous, mes chéris, car je suis en danger.

— Nous pouvons te cacher, proposa le garçonnet. Et les inventions de grand-père nous aideront à repousser tes ennemis !

Laïra secoua la tête avec un sourire attendri :

— La situation est trop grave — même pour vous, peut-être. J'ai besoin de voir un ami fidèle ; c'est quelqu'un que vous connaissez, mais « incomplètement ».

Elle ferma un instant les yeux et se concentra. Dans la seconde qui suivit, Jérémy et Stella étouffèrent un cri de stupeur : Zéphyrin venait de se matérialiser sur le sentier ! Les chevrons superposés de sa bouche, à présent inversés, dessinèrent un sourire tandis qu'il déclarait d'une voix métallique :

— Je suis rudement content de vous voir, mes amis, et je te remercie, Laïra, de m'avoir délivré de l'interdit qui me paralysait et me rendait muet. Car je suis bien délivré, n'est-ce pas ?

— Tu l'es, confirma l'adolescente, mais uniquement vis-à-vis de Psiboy et de Psigirl. Pour toutes les autres personnes — sauf nécessité impérieuse —, tu resteras le robot inerte que tu as été jusqu'à ce jour. Mais n'aie crainte : tu pourras bientôt agir en toute liberté — peut-être même avant la fin du mois... Maintenant, mes chéris, je vous demande un instant de répit : j'ai besoin de me concentrer.

Elle baissa à nouveau les paupières, puis sa respiration, tout d'abord régulière, s'accéléra et elle ouvrit les yeux en souriant au moment précis où, près d'elle, apparaissait un adolescent brun à la musculature d'athlète. Le collant bleu ciel qui le moulait comportait, au niveau des hanches, un large ceinturon auquel pendaient deux gaines assez volumineuses.

— Je vous présente Raanko, le garçon que j'aime.

Tous d'eux s'étreignirent brièvement. Puis, après avoir déposé un baiser sur les lèvres de Laïra, Raanko se pencha pour embrasser le front des deux enfants, tandis que la blonde adolescente discernait à ceux-ci un chaleureux sourire :

— Nous savons que vous vous aimez, vous aussi, et cela nous fait un immense plaisir.

— Nous aussi, Laïra, cela nous fait très plaisir que vous soyez nos amis, Raanko et toi, assura Stella en prenant la main de Jérémy.

Les deux jeunes gens échangèrent furtivement un regard embarrassé.

— Pour parler en toute franchise, nous ne sommes pas seulement des *amis* pour vous, rectifia l'adolescente. Plus tard, bientôt peut-être, un secret vous sera révélé — et vous comprendrez alors qu'un sentiment comme l'amitié est insuffisant pour... (Elle tressaillit, ainsi que Raanko.) Vite ! Formons la chaîne avec nos mains ! Unissons tous les cinq nos énergies — et après, fuyez !

Sans perdre de temps, ils se prirent la main, constituant un cercle de protection. Une auréole d'un vert pâle très lumineux nimba les deux jeunes gens, tandis qu'un fourmillement montait dans les doigts des participants — pour disparaître sans transition en même temps que Laïra et Raanko !

— Où se sont-ils téléportés ?

— Probablement sur le monde d'où ils venaient ; c'est une hypothèse, pas une certitude, avoua le robot. Bon, il est tard et il faut rentrer.

— Tard ? Alors que nous sommes dans un rêve où il fait jour ? objecta Psiboy.

— Ce n'est pas un rêve, mais un segment séquentiel du temps, et nous devons regagner notre ligne temporelle. Prenez mes mains...

Ils obéirent et se retrouvèrent, à l'issue d'un léger vertige, sur un autre sentier — plongé, cette fois, dans l'obscurité.

— Nous sommes à mi-chemin de la ferme de ton grand-père et de la maison de

Stella, annonça Zéphyrin. Tu vas la raccompagner chez elle, je suppose ? A demain et dormez bien, les petits ! chantonna-t-il d'une voix grave avant de disparaître.

Jérémy passa un bras autour de la taille de Stella et ils marchèrent dans la nuit en direction de la villa des Désormeaux, très troublés par ce qu'ils venaient de vivre.

— Cette fois, ce n'était pas un rêve partagé, dit pensivement la fillette en montrant l'accroc à l'épaule gauche de sa chemise de nuit. La branche de roncier qui a déchiré le tissu était réelle, à n'en pas douter.

Jérémy se pencha sur la déchirure et embrassa du bout des lèvres l'égratignure qui marquait la peau. Gênée, Stella le repoussa comme à regret, sans brusquerie :

— *Sois patient*, émit-elle avec tendresse. *Nous sommes encore des enfants et nous ne pouvons pas... imiter les adultes, même si nous nous comportons souvent comme des grandes personnes. Tu comprends ?* fit-elle en l'embrassant.

Il acquiesça, prolongea un instant le baiser, puis s'éloigna en murmurant :

— A demain, si je ne viens pas partager tes rêves, comme je l'espère. Je passerai te prendre comme d'habitude...

Il rêva des deux adolescents à l'extraordinaire beauté, s'interrogeant sur leurs paroles sibyllines. Qu'entendaient-ils lorsqu'ils disaient n'être pas seulement des amis pour Stella et lui ? A quels sentiments plus forts que l'amitié avaient-ils fait allusion ?

Il soupira dans son sommeil, et sourit lorsqu'une très belle femme blonde en collant argenté, portant sur la poitrine un magnifique pectoral constellé de gemmes polychromes, se pencha sur lui pour embrasser son front en caressant sa joue du bout des doigts. Il voulut tendre les bras, embrasser lui aussi cette jeune femme qu'il sentait déborder d'amour pour lui, mais il n'entreignit que le vide : s'estompant, la silhouette de Yunga — car c'était elle — s'amenuisait pour disparaître dans un faible halo phosphorescent...

Lorsque la sonnerie du radio-réveil le tira du sommeil, Jérémy eut un instant de flottement. Avait-il réellement rencontré Stella, dans un rêve puis dans la réalité, au cours de la nuit précédente ? Il tourna la tête vers le robot, sempiternellement debout sur son socle, et demanda à mi-voix :

— Si tout cela est bien arrivé, tu devrais pouvoir me le confirmer, Zéphyrin.

Les paupières de métal se soulevèrent et un index se posa sur les lèvres en chevrons :

— Ce n'était pas un rêve, mais le temps n'est pas aux confidences. Je me place en état d'inactivation. A plus tard.

Siffotant d'un air guilleret quelques-uns des *jingles* composés par son père, Jérémy sauta du lit, passa sous la douche et rassembla ses affaires pour la classe. Il s'apprêtait à descendre prendre son petit déjeuner, lorsque sa mère, au rez-de-chaussée, poussa un cri angoissé. Il se précipita aussitôt pour la rejoindre, dévalant quatre à quatre les marches de l'escalier pour faire irruption dans la cuisine, où Patricia venait de se laisser tomber sur une chaise, les larmes aux yeux.

— Maman ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il se réfugia dans ses bras et elle l'entreignit, répondant d'une voix brisée par l'émotion :

— La radio vient d'annoncer que le professeur Charpenel a eu un accident. Ça s'est passé cette nuit, quand il nous a quittés après l'émission. Sa voiture a percuté à

grande vitesse un platane, sur la départementale 7, d'après un témoin de la scène. (Elle renifla.) Les secours sont arrivés rapidement et le malheureux a pu être dégagé de la carcasse de son véhicule. Le compteur de vitesse était bloqué sur cent vingt kilomètres à l'heure !

Jérémy recula d'un pas, les yeux pleins de larmes lui aussi, s'écriant d'une voix tendue :

— Ce n'était *pas* un accident ! Le professeur nous a affirmé qu'il ne dépassait jamais le soixante. Il a été victime d'un attentat criminel ! *On a voulu le tuer !*

Sa mère le considéra avec étonnement, se demandant si le chagrin n'était pas en train de tourner la tête à l'enfant :

— Comment un vieux monsieur si gentil et serviable pourrait-il avoir des ennemis ?

— Tu as raison, maman, le professeur est gentil. Mais c'est aussi un ufologue de pointe, un savant courageux, qui n'hésite pas à attaquer de front les officiels, ni à dénoncer leurs mensonges au sujet des OVNI... Ce qu'on ne lui pardonne pas en haut lieu !

— Mais enfin, mon chéri, objecta sa mère, nous sommes en France, pas dans un état totalitaire !

— L'autre jour, Ruiz m'a parlé d'une sorte de super-mafia politico-économique toute-puissante, qui régnerait par-dessus les Etats. Et j'ai entendu le professeur faire une allusion de ce genre, alors qu'il bavardait avec M. Chapeau. Son attitude courageuse, au cours de l'émission, a pu lui attirer les foudres de cette organisation criminelle... La radio a dit où il était hospitalisé ?

— Dans le service d'urgence des accidentés de l'hôpital de la Fontonne, à Antibes. Grièvement blessé et toujours plongé dans un coma profond, il est en réanimation.

Bouleversé, Psiboy refoula ses larmes, s'essuyant les yeux du revers de la main. Il prit une cuillerée de son petit déjeuner, la mastiqua longuement, incapable d'avaler, puis repoussa son bol de céréales :

— Ça me coupe l'appétit. Il est encore tôt, mais je vais passer chez Stella pour lui annoncer la mauvaise nouvelle.

— Va, mon chéri, l'autorisa sa mère en l'embrassant. Je ne t'ai même pas demandé si tu avais bien dormi ?

— Très bien ! J'ai même fait un rêve bizarre : j'ai rêvé que j'avais deux mamans... C'était chouette !

— *Tu ne m'as pas dit grand-chose, ce matin*, constata Wabydoo lorsque Jérémy et lui furent arrivés au portail. *T'as des soucis ?*

— Oui, je suis triste parce qu'on a essayé cette nuit de tuer mon ami le professeur Charpenel.

— *Les salauds !* s'indigna le bearded collie. *Dis-moi qui c'est et où ils sont ; je vais me faire un plaisir d'aller les mordre !*

— Je te promets de te prévenir dès que nous les aurons identifiés. Avec les Compagnons de la Licorne, nous organiserons alors une expédition punitive.

— *Tu peux compter sur moi ! Té, j'emmènerai aussi Bingo, et peut-être aussi Pivoine et Cossard ! On fera un malheur !*

— On décidera en fonction de la situation du moment, fit prudemment l'enfant en

enfourchant sa bicyclette. A ce soir, Waby!

Psiboy arrêta sa bicyclette à l'entrée du chemin menant à la villa des Désormeaux. N'osant pas sonner au portail, il préféra lancer un appel télépathique, auquel Stella ne tarda pas à répondre, distillant dans le psychisme du garçonnet une onde où se mêlaient tristesse et douleur ; elle avait appris l'affreuse nouvelle par ses parents, qui l'avaient entendue à la radio.

Les deux enfants se retrouvèrent au portail. La fillette l'ouvrit et courut se blottir dans les bras de son *chum*, pleurant sans retenue. Puis, soudain, elle redressa la tête et le regarda droit dans les yeux, émettant avec force :

— *Ce n'était pas un accident, n'est-ce pas ? Le professeur n'aurait jamais roulé à une telle vitesse !*

— *Je ne vois pas d'autre explication, convint Jérémy. Il est grièvement blessé, tu sais ! Il faut à tout prix que nous allions le voir !*

— *Mais il est hospitalisé à Antibes et nous devons être au lycée dans moins d'une heure !* (Elle étouffa un sanglot.) *L'hôpital de la Fontonne — c'est là que maman a été opérée de l'appendicite... de l'appendice, corrigea-t-elle. En voiture, nous mettrions plus d'un quart d'heure ; alors, à vélo...*

— *Donc, tu connais l'endroit ?*

— *Très bien, mais...* (Elle le regarda avec des yeux ronds, prenant soudain conscience de l'idée sous-jacente.) *Tu n'es pas sérieux ? Nous n'avons jamais tenté une chose pareille et...*

Elle se tut, tandis que s'élevait sa petite musique intérieure. Elle sentit que son camarade percevait lui aussi ces étranges arpegges modulés sur une vibration grave, et elle sut — tout comme lui — qu'ils pouvaient accomplir la manœuvre en question.

— *Concentre-toi, chérie, conseilla Psiboy en lui prenant les mains. Visualise bien l'endroit ; c'est toi qui vas devoir guider notre téléportation. Quand tu voudras...*

Les deux enfants éprouvèrent un léger vertige et leurs doigts se séparèrent. Ils étaient à présent sous un auvent, devant le hall qui abritait la réception de l'hôpital de la Fontonne. Après un rapide regard circulaire qui leur permit de vérifier que nul n'avait assisté à leur apparition subite, ils entrèrent avec beaucoup de naturel et saluèrent les quelques personnes qui attendaient, assises çà et là, tout en sondant l'esprit de la réceptionniste.

Salles de réanimation. Traumatologie. Premier étage. Visites interdites.

La jeune femme auburn assise derrière le comptoir battit des paupières, se demandant pourquoi ces curieuses pensées venaient de surgir de sa mémoire. Puis, sollicitée par d'autres tâches, elle omit de réfléchir à cette anomalie, de même qu'elle oublia d'interpeller les deux enfants qui franchissaient les battants donnant sur le couloir menant à la réanimation.

— *Ça a marché ! Super !* émit Stella.

Une porte s'ouvrit, un peu plus loin sur la gauche, et ils durent se dissimuler brutalement dans un placard à linge. Un infirmier poussant un chariot passa sans les voir devant leur cachette, puis s'éloigna.

Le couloir se terminait sur une double porte surmontée de la mention : *Salles de réanimation*

— *Accès interdit à toute personne étrangère au service.* Se concentrant, Jérémy et Stella ne tardèrent pas à localiser la chambre du professeur Charpenel : la deuxième à droite.

L'infirmière qui se trouvait à son chevet, scrutant les cadrans de contrôle qui la renseignaient en permanence sur l'état de son patient inconscient, ne parut pas s'apercevoir de la présence des deux enfants, qui lisaient à livre ouvert dans son esprit le terrible bilan établi par les médecins — ainsi que le non moins terrible pronostic : chances de survie minimales, eu égard à l'âge du patient. Le vieux physicien se trouvait dans un état pré-agonique, duquel il ne sortirait que pour s'enfoncer dans les eaux noires de la mort.

Cette image sinistre, que l'infirmière avait dû piocher inconsciemment dans quelque roman, tira les deux enfants de la relative torpeur mentale dans laquelle les avait plongés la liste des blessures du professeur. Psiboy suggestionna la femme en blanc, qui se leva pour aller examiner l'écran de l'électrocardiogramme, un peu en retrait. Le garçonnet et sa camarade se placèrent alors de part et d'autre du lit et se prirent les mains, l'esprit envahi par leur petite musique intérieure.

Lentement, se concentrant, ils se déplacèrent des pieds vers la tête du blessé, effleurant à peine son corps inerte hérissé de sondes, de perfusions et de fils émanant d'électrodes. Les notes cristallines qui s'égrenaient, résonnant en harmonie avec une vibration grave, leur parurent plus fortes que d'ordinaire, et ils ressentirent dans leurs doigts et leurs paumes une montée de chaleur, associée à un fourmillement qui augmenta lui aussi lorsqu'ils arrivèrent au crâne enveloppé d'un épais pansement. Le blessé émit alors un faible gémissement — et des images affluèrent au seuil de sa conscience...

Le vieil homme roulait dans la nuit, à une vitesse qui oscillait entre cinquante et soixante kilomètres à l'heure. La départementale était déserte à cette heure tardive, mais il venait d'apercevoir dans son rétroviseur l'éclat lointain des phares d'une voiture qui se rapprochait.

Soudain, au détour d'un virage, un éclair de lumière blanche l'aveugla un instant. Il cligna des paupières, ébloui, et fit des appels de phares pour inciter le véhicule qui venait en face à éteindre ses feux de route jusqu'au moment où ils se croiseraient. Parallèlement, fidèle à son principe de prudence, le professeur Charpenel leva le pied de l'accélérateur ; ce n'était pas le moment de gâcher cette soirée si réussie en ayant un accident !

Il déboucha sur une ligne droite, au bout de laquelle étincelait une source de lumière d'une intensité inattendue. La voiture d'en face devait être équipée de phares antibrouillard, estima le vieil homme. D'un seul phare — ce qui était tout à fait contraire à la législation. Il fit à nouveau quelques appels, sans obtenir de résultat.

Tant pis, songea-t-il tandis qu'une vague migraine montait du fond de son cerveau. Ses sens étaient encore assez aiguisés pour lui permettre de composer avec l'irresponsabilité des trop nombreux chauffards que l'on rencontre sur la route.

Avec un sourire, il accéléra, sans vraiment réaliser ce qu'il était en train de faire. Autant diminuer la période durant laquelle il serait ébloui par ce projecteur bien trop puissant pour être monté sur un véhicule automobile !

Plus le phare unique se rapprochait, plus le professeur appuyait sur l'accélérateur.

Il devait passer vite — vite ! Le plus vite possible ! Pour être enfin libéré du faisceau de lumière de ce chauffard...

Soudain, il vit le platane sur lequel il était en train de foncer tout droit et sa bouche s'ouvrit sur un cri de terreur muet.

Le projecteur s'éteignit à l'instant précis où la 203 percutait l'arbre, à une vitesse de cent vingt kilomètres à l'heure.

Le choc fut effroyable.

Jérémy et Stella étaient sortis de l'esprit du blessé une fraction de seconde avant que celui-ci ne revive le terrible impact. Ils avaient agi par pur réflexe, sentant qu'il existait des souvenirs qu'il valait mieux ne pas partager. Que se serait-il passé s'ils étaient restés ? Ils préféreraient ne pas trop se le demander, mais supposaient qu'ils auraient alors couru le risque d'être gravement traumatisés.

Ils venaient à peine de sortir dans le couloir, lorsque l'infirmière, libérée du contrôle de Psiboy, recommença à s'intéresser à ce qui l'entourait. Elle jeta un coup d'œil au vieil homme couvert de pansements, puis consulta un moniteur sur lequel s'affichaient des indications — et tressaillit en découvrant que la tension artérielle et le rythme cardiaque tendaient désormais vers la normale ! Une amélioration aussi rapide tenait du miracle, songea-t-elle, émue et troublée.

Les deux enfants quittèrent l'hôpital en se tenant par la main, sautillant à cloche-pied pour tourner à droite et se faufiler dans la trouée d'une haie de troènes. Là, laissant enfin éclater leur soulagement, ils échangèrent un baiser en riant aux larmes.

— Nous avons réussi ! jubila la fillette. Tu as guéri le professeur comme tu l'avais fait pour Cossard !

— Sans toi, je ne sais si j'y serais parvenu. Ce pauvre M. Charpenel était vraiment très abîmé... (Il consulta son bracelet-montre.) Tu sais qu'il ne nous reste que dix minutes pour arriver au lycée ?

— Huit kilomètres à vol d'oiseau ? fit-elle en haussant les épaules. Bagatelle !

— Oui, mais il faut que nous passions d'abord chez toi pour prendre nos affaires.

Leurs doigts se trouvèrent, et les deux enfants s'évaporèrent comme par enchantement. Après avoir récupéré leurs sacs scolaires, laissés près du portail de la propriété des Désormeaux, ils se téléportèrent jusqu'au lycée, où ils se rematérialisèrent derrière un buisson voisin du bassin aux nénuphars si « cher » au cœur de Benoît Larrieux.

A peine avaient-ils eu le temps d'échanger une bise que la sonnerie électrique annonçant le début des cours retentit. Ils partirent en courant — et faillirent bousculer Mamadou Coumba qui, au détour de la haie, cligna de l'œil en agitant l'index :

— A flirter dans les buissons à l'heure de la rentrée, on risque de se faire sonner les cloches !

— Proverbe ivoirien ? demanda Psiboy.

— Non, celui-là est de moi. Bonjour tout de même, les tourtereaux. C'est bizarre, je trouve que vous avez des têtes de conspirateurs.

— Tu n'es pas tombé loin, admit Jérémy, l'air grave. Cette nuit, le professeur Charpenel a failli périr dans un accident d'auto provoqué par de mystérieux inconnus. (Il résuma rapidement ce qu'il savait, sans expliquer comment il en avait pris connaissance.) J'espère qu'il s'en tirera, conclut-il.

— Pauvre professeur, soupira Mamadou en secouant la tête d'un air triste. Il faudra que nous allions le voir, dès qu'il sera en état de recevoir des visites. (Il fronça les sourcils.) Eh bien, je crois que nous allons devoir remettre aux grandes vacances notre exploration de la Grotte de la Chèvre d'Or ; nos parents ne nous laisseront jamais partir sans lui.

— Je le sais bien, marmonna Psiboy, l'air préoccupé, avec un mouvement du menton. Je ne le sais que trop bien...

Mercredi 19 avril, 16 heures.

Le rétablissement aussi rapide que spectaculaire du professeur Charpenel n'avait pas manqué de stupéfier les membres de l'unité de réanimation, qui l'avaient entouré de soins attentifs dès son admission en urgence au service traumatologie. Après de multiples vérifications, radiographies et analyses, le corps médical avait fini par décider de le laisser rentrer chez lui, rendu fort perplexe par cette rémission « inexplicable ».

Déjà habillé, il attendait que sa petite-fille et l'ami de celle-ci viennent le chercher, lorsqu'il eut le plaisir de voir arriver Marc et Patricia Duvallois, accompagnés de Jérémy, Stella, Hùng Lê et Gina. On lui avait ôté ses pansements et il paraissait en bonne forme, quoiqu'un peu vacillant sur ses jambes ; à côté de sa petite valise, près de la porte, était appuyée une canne — dont il ne se servait qu'à contrecœur.

Il accueillit avec émotion le couple et les enfants, avec lesquels il partageait une affectueuse complicité — particulièrement avec Jérémy et Stella. Il serra ces derniers sur son cœur comme il l'eût fait pour ses propres petits-enfants — s'il en avait eu ! Il embrassa également le jeune Vietnamien et sa petite « fiancée » italienne ; il n'ignorait rien de leur appartenance aux Compagnons de la Licorne, cette confrérie encore dans l'enfance dont il avait été nommé membre d'honneur durant son séjour à l'hôpital.

— Gisèle et Roland n'arriveront qu'à seize heures trente, les informa-t-il, mais cela fait plus d'une heure que je suis prêt.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Patricia.

— Étonnamment bien, si l'on pense à la gravité des multiples blessures dont j'étais affligé. Je conçois d'ailleurs tout à fait que les professeurs et spécialistes qui se sont penchés sur mon cas n'en soient pas revenus ; selon certains, je devrais me morfondre dans un fauteuil roulant, tandis que d'autres ne comprennent pas que je ne sois pas à six pieds sous terre ! Notre ami le curé des Fabrettes, lui, parle carrément de miracle !

— C'est le mot qui vient à l'esprit lorsqu'on voit l'état de votre voiture, observa Marc.

Charpenel hocha la tête, l'air pensif.

— Mon assureur m'a fait savoir que ce n'était plus qu'une épave bonne pour la casse. Il ne me reste plus qu'à en acheter une autre... (Il soupira, affichant une moue fataliste.) Alors, ma chère Patricia, reprit-il, j'ai appris que c'est la semaine prochaine que votre papa se remarie avec la comtesse du Troupech de la Vignanpante, femme charmante s'il en est ?

— Le samedi 29, professeur. Ils m'ont chargé de vous confirmer leur invitation à la cérémonie civile, en la mairie des Fabrettes — ainsi qu'au repas, qui aura lieu sur la terrasse de la villa. Croisons les doigts pour qu'il fasse beau ! conclut-elle en effectuant le geste en question.

Le vieux physicien l'imita en riant :

— Dites à votre papa et à la comtesse que je les remercie une fois encore de leur invitation et que c'est avec beaucoup de plaisir que je serai des vôtres, ce jour-là. Et dites-leur aussi de ne pas trop se faire de souci au sujet de la météo : le printemps s'annonce splendide.

On frappa à la porte. Le convalescent alla ouvrir avec une très légère claudication à sa petite-fille, qu'accompagnait Roland Quérillac. La jeune femme, vêtue d'un élégant tailleur lilas, portait également des bottes et un bandeau dans ses cheveux châains. Une vive intelligence pétillait dans ses yeux noirs, qui éclairaient un minois aussi joli qu'énergique. Son compagnon, quant à lui, était un grand gaillard à l'allure sportive, dont le sourire d'une rare régularité aurait pu vanter les mérites d'une marque de dentifrice. Membre de l'Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir, c'était un ufologue passionné, tout comme son beau-père, et il n'ignorait pas qu'il en allait de même pour Jérémy et Stella.

— Voilà donc les benjamins de l'ufologie française ! s'exclamat-il, jovial, après avoir salué les visiteurs. Il faudra qu'un de ces quatre nous parlions de notre passion commune — d'accord ?

Psiboy leva vers lui un regard vivement intéressé :

— Je voulais justement vous demander si vous consentiriez à faire une petite causerie sur ce thème lors d'une réunion des Compagnons de la Licorne — une association culturelle qui compte une douzaine de membres pour le moment. Le professeur Charpenel pourra lui aussi assister à cette réunion, car nous l'avons coopté comme membre d'honneur.

Séduit et conquis par l'aisance et le vocabulaire de cet enfant exceptionnel, l'ingénieur accepta sans hésiter :

— Je serai enchanté de donner cette petite conférence — et honoré de le faire en présence du professeur Charpenel, que je considère comme mon maître en matière d'ufologie. (Il leva un sourcil.) Au fait... Les adultes peuvent-ils adhérer aux Compagnons de la Licorne ?

Ennuyé, Jérémy consulta du regard ses camarades, qui paraissaient eux aussi plutôt embarrassés, et répondit avec réserve :

— Ben... Pas pour l'instant, mais nous les acceptons en tant que conseillers techniques... euh... dispensés de cotisation.

— Bien, approuva Roland Quérillac. Et quel est le montant de la cotisation pour un membre actif — non adulte ?

— Dix francs par mois — si l'on peut. Sinon, il est également possible de payer en deux fois... Et nous cherchons aussi des sponsors !

Roland Quérillac sortit en riant son portefeuille et en tira deux billets de deux cents francs :

— Voici un don de ma part et de celle de Gisèle, puisqu'en tant que conseillers techniques nous sommes dispensés de cotisation.

S'il avait pris la précaution de sonder l'esprit du jeune ingénieur, Jérémy ne se serait sans doute pas laissé surprendre par cette proposition inattendue. Il répondit en bafouillant :

— Je... Je vous remercie au nom de tous mes frè... copains du Clan de la Licorne, se reprit-il.

Puis il tendit les billets à Hùng Lê, qui les plia soigneusement et les rangea dans son porte-monnaie. Occupant le poste de trésorier, c'était à lui de prendre soin des questions financières, et le professeur Charpenel ne l'ignorait pas :

— Le membre d'honneur que je suis peut-il devenir lui aussi conseiller technique ? (Les enfants acquiescèrent avec un parfait ensemble.) Dans ces conditions, Hùng Lê, je te ferai parvenir incessamment ma contribution personnelle. Une association, surtout culturelle, a besoin d'une solide trésorerie si elle désire fonctionner correctement. J'ai d'ailleurs quelques idées de sponsoring, mais nous en reparlerons en temps opportun, mes chers Compagnons de la Licorne !

Vendredi 28 avril, 17 heures.

Après avoir pris leur goûter chez les Désormeaux, Jérémy et Stella décidèrent d'aller se promener au bord de la Brague. Ils venaient d'atteindre la route, au sortir du chemin privé, quand une splendide BMW 525 bleu indigo, à bord de laquelle se trouvait un couple, ralentit pour s'arrêter à la hauteur des deux enfants. Le conducteur — brun, la trentaine, avec un visage avenant et sympathique — se pencha pour lancer par la vitre baissée un jovial :

— Bonjour les enfants ! Nous sommes à la recherche de la ferme de M. Rousselin.

Surpris, Jérémy et Stella échangèrent un coup d'œil, tout en sondant l'esprit de « cet étranger » et de la ravissante jeune femme blonde assise à ses côtés. Un sourire complice se dessina sur les lèvres des deux *chums*, puis le garçonnet rompit le silence :

— Bonjour, Eddy et Cynthia, nous vous attendions. Je suis Jérémy Duvallois, le fils de Marc et de Patricia — et le petit-fils de Mathieu ! Et voici Stella Désormeaux, ma... meilleure copine. Si vous voulez bien nous laisser monter à l'arrière, nous allons vous indiquer la route jusqu'à la ferme, qui n'est qu'à quatre cents mètres d'ici.

— Sacré petit bonhomme ! s'exclama le conducteur. Tu es aussi sympathique que tes parents le sont au téléphone — tes parents et ton grand-père.

— Montez donc et bienvenue à bord, Jérémy et Stella ! les invita joyeusement Cynthia avec un adorable accent anglo-saxon, prononçant à l'américaine — « *Djirimai* » — le prénom de Psiboy.

Chez les Duvallois, le couple venu de Paris fut accueilli avec de chaleureuses embrassades. Le tutoiement, déjà adopté au téléphone, fut naturellement de rigueur, et ce fut dans un joyeux brouhaha que tous pénétrèrent dans la maison, Marc s'étant chargé d'autorité de la valise d'Edouard et Patricia du *vanity-case* de la jeune Anglaise. Ils montrèrent leur chambre aux voyageurs et les laissèrent seuls afin qu'ils puissent prendre un douche rapide.

Un quart d'heure plus tard, tous se retrouvèrent dans le living, où Marc fit sauter le bouchon d'une bouteille ventrue de Taittinger Blanc de Blancs Comtes de Champagne. Il remplit les coupes, et leva finalement la sienne pour porter un toast à l'occasion de l'arrivée d'Eddy et de Cynthia, qui fut suivi d'un autre dédié à Mathieu et Anaïs, les heureux futurs « jeunes » mariés !

Partie sur de tels auspices, la soirée ne pouvait que se dérouler à merveille. Edouard était quelqu'un de charmant et de spirituel, et sa compagne n'avait pas grand-chose à

lui rendre sur le terrain de l'humour. Leurs boutades, souvent pince-sans-rire, firent pleurer de rire leurs hôtes à plusieurs reprises, et il en alla de même des anecdotes relatives aux milieux de la publicité et des affaires dont le fils d'Anaïs paraissait friand. En retour, Marc raconta leurs récentes mésaventures — et ces événements, dont l'évocation aurait semé la consternation quelques jours plus tôt encore, provoquèrent de nouvelles crises d'hilarité, aux dépens de M^{es} Pingret et Destrousse, à qui les oreilles durent sévèrement siffler ce soir-là !

— La somme prêtée par Mathieu et Anaïs nous a permis d'arrêter les poursuites et de neutraliser la procédure de mise aux enchères de notre villa, expliqua finalement le compositeur. Mais il nous restait encore près de sept cent mille francs à payer... C'est alors que Peter, un camarade de Jérémy, est passé à la maison. Comme il s'intéresse beaucoup à l'électronique en général et au son en particulier, je lui ai fait visiter le studio d'enregistrement. Il a immédiatement vu qu'on m'avait vendu un matériel disproportionné par rapport à mes besoins. D'après lui, je pouvais tout revendre les deux tiers du prix que je l'avais acheté l'année dernière et me rééquiper en numérique ; dans l'affaire, il me resterait près de deux cent cinquante mille francs !

— Cela ne m'étonne pas, assura Edouard. Tout à l'heure, lorsque tu m'as montré ton studio, je n'ai pas émis de commentaire, mais je me suis demandé si tu avais vraiment l'usage d'un magnétophone professionnel vingt-quatre pistes et d'une console automatisée comportant trente-deux entrées !

— Eh bien, non, répondit Marc en riant. Et il a fallu que ce soit un gamin de dix ans qui me le fasse remarquer !

Jérémy et Stella se prirent la main sous la table. Le compositeur n'imaginait certes pas à quel point *certain*s « gamins de dix ans » pouvaient être en avance sur leur âge...

28 avril, 23 h 40.

Dans le ciel nocturne constellé d'astres scintillants apparut un faible point lumineux qui, en grossissant, prit graduellement l'aspect d'un disque nimbé d'une lueur verte. L'engin était surmonté d'un dôme transparent où l'on devinait deux silhouettes floues. Il s'immobilisa à la verticale de la ferme de Mathieu Rousselin et un rayon de lumière dorée fusa de sa base pour illuminer brièvement le fenestron du cagibi qui surmontait le laboratoire de l'inventeur.

Un étrange cristal transparent se matérialisa dans le réduit en irradiant une aura brillante. Il disparut quand le faisceau de lumière s'éteignit, tandis que son halo s'estompait peu à peu.

L'énigmatique vaisseau discoïdal fila comme une flèche vers le nord et s'arrêta à nouveau — cette fois-ci à hauteur de la Grotte de la Chèvre d'Or. Une minute plus tard, une lumière dorée, identique à celle qui avait baigné le cagibi, dissipa les ténèbres en dessinant les contours de l'orifice de la caverne ; puis son intensité baissa jusqu'à sa disparition complète. Toujours entouré de son champ d'ionisation vert émeraude, l'engin lenticulaire obliqua vers le sud-est, en direction de l'agglomération de Villeneuve-Loubet, achevant ainsi les contours d'un immense triangle ; un troisième cristal se matérialisa dans l'anfractuosité oblique d'une barre rocheuse dominant la rivière du Loup.

L'astronef repartit vers le nord-ouest et alla se poser en douceur sur un petit promontoire envahi par la garrigue, où se dressaient quelques pins. De là, la vue plongeait, au loin, sur la ferme de Rousselin et sur les villas des Duvallois et des Désormeaux.

Un plan incliné s'abaissa sous l'appareil et les deux occupants de celui-ci descendirent, porteurs d'un lourd caisson, doté de poignées latérales et surmonté d'une sphère translucide, qu'ils allèrent dissimuler dans les taillis. Le vaisseau cosmique perdit sa luminosité émeraude et s'entoura d'un champ d'invisibilité ; désormais, nul n'aurait pu soupçonner son inquiétante présence dans ce secteur désert de la campagne provençale...

29 avril, 11 heures du matin.

Les *novi*^[38] se figèrent, un instant pétrifiés de stupeur, à la sortie de la mairie des Fabrettes. La cause de leur ahurissement n'était pas tant la présence des Compagnons de la Licorne qui, arborant tous le tee-shirt de la confrérie, leur composaient une haie d'honneur, que celle d'un Zéphyrin soigneusement astiqué, tenant dans ses bras un énorme bouquet. Mathieu en demeura bouche bée, et son étonnement ne fit que s'accroître lorsque le robot, les chevrons de sa bouche dessinant un sourire, s'approcha de la mariée pour lui remettre les fleurs qu'il tenait en déclarant d'une voix un peu haut perchée :

— Les Compagnons de la Licorne m'ont confié la mission de vous souhaiter tout le bonheur du monde — à toi, Anaïs, ainsi qu'à toi, Mathieu, qui es aussi mon « père »...

Il adressa un clin d'oeil à l'inventeur qui tressaillit, le souffle coupé, ne parvenant à en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Après avoir passé dix ans comme un *santibelli* sur son socle, voilà que Zéphyrin se mettait à parler et à se mouvoir ? Et intelligemment, qui plus est ? Sidéré et interdit, le grand-père ne put que bégayer en retour :

— T-t-tu... tu marches ?

— Je marche, je saute, je cours, je danse et je virevolte, fit le robot.

Tout en parlant, il exécutait les mouvements indiqués, mais il demeura finalement coincé, le buste incliné, le bouquet de fleurs au bout de son bras tendu. Une vague de rires déferla au sein de l'assistance.

Jérémy, quant à lui, n'entendit que sa petite musique intérieure, qui le poussait à agir. Quittant sa place dans la haie d'honneur, il alla donner un énergique coup de pied dans l'arrière-train de Zéphyrin. Se débloquent aussitôt, celui-ci se redressa et offrit le bouquet à la comtesse, en s'excusant :

— Je vous prie de m'excuser tous deux de ce « couac » technologique indépendant de ma volonté. Que la fête continue — et à tout à l'heure...

Sous les yeux ahuris des mariés et de la foule de leurs amis, le robot esquissa trois pas de danse, se mit à tourner sur lui-même comme une toupie et disparut comme par enchantement pour se rematérialiser ailleurs. Mathieu n'en revenait pas : voilà que son « enfant » disposait de perfectionnements dont lui-même ne se doutait pas !

Parmi les invités, Ernest Romanet — dont les cheveux et la barbe avaient déjà bien repoussé — se frotta les mains avec satisfaction. Nul doute que Mathieu comptait lancer sur le marché cet androïde domestique perfectionné, songeait-il, et il sentait l'excitation le gagner lorsqu'il imaginait les énormes bénéfices que rapporterait une telle invention !

38. — Ainsi appelle-t-on, en Provence, les nouveaux mariés.

Deux longues tables avaient été dressées devant la villa des Duvallois pour accueillir les invités. Marguerite, l'imposante postière des Fabrettes — qui avait versé une larme d'émotion à la mairie en entendant le double « oui » des novi —, dirigeait énergiquement les extra qui assuraient le service. Il lui avait été difficile d'accepter la présence de Zéphyrin : ce dernier l'avait tout d'abord terrifiée, puis quelque peu vexée en voulant superviser les tâches qu'elle estimait lui revenir de droit. Il avait fallu que le rusé robot lui fasse quelques compliments bien tournés, assortis de courbettes respectueuses, pour qu'un *modus vivendi* parvienne à s'établir entre ces deux personnages aussi disparates qu'il est possible de l'imaginer.

A l'heure de l'apéritif, un livreur vint apporter à *madame Rousselin* un magnifique bouquet d'orchidées accompagné d'une enveloppe qu'elle décacheta avec une certaine fébrilité, sous les yeux intrigués de son inventeur de mari. Elle en tira une carte ainsi rédigée : « Bien chère Anaïs, Edouard nous a fait part de l'heureuse nouvelle de ton mariage. Geneviève et moi en sommes ravis, ainsi que nos enfants, et nous t'adressons tous quatre, ainsi qu'à Mathieu, nos plus vifs et sincères vœux de bonheur. Si vous venez un jour en Californie, notre maison vous est ouverte et vous serez les bienvenus. *A lot of kisses, dear Anaïs and Mathieu! Turn the card, please: we are with you but on the other side!...* »

— Qu'est-ce que ça veut dire, chérie ? s'informa Mathieu, perplexe.

— C'est une carte de mon ex-mari et de sa femme Geneviève, qui ont ajouté en anglais : « *Un tas de baisers, chers Anaïs et Mathieu! Tournez la carte, s'il vous plaît: nous sommes avec vous, mais de l'autre côté!* »

Et, tandis que cette pointe d'humour amenait un sourire sur les lèvres du fermier, la comtesse retourna le rectangle de carton. Au verso de celui-ci figuraient son premier mari, Robert Kervarrec, en compagnie de son épouse actuelle. A la vue de celle-ci, Mathieu demeura un instant la bouche ouverte, médusé, puis il s'exclama en éclatant de rire :

— Geneviève ! Comment n'ai-je pas fait plus tôt le rapprochement ?

— Quel rapprochement, mon cœur ? s'enquit Anaïs, une lueur intriguée dans le regard.

— La femme de ton ex-mari est la mère de Patricia, mon ex-épouse partie en Amérique après notre divorce ! Et voilà que, vingt-cinq ans plus tard, nous venons de nous marier sans savoir que nos anciens conjoints avaient convolé ensemble !

— C'est incroyable ! s'exclama Patricia, qui venait de les rejoindre, en compagnie de Marc. Quelle extraordinaire coïncidence ! Et il a fallu que nous en découvrions l'existence en ce jour béni entre tous. Certes, je dois avoir, quelque part dans mes affaires, une vieille photo de Robert que maman m'a envoyée il y a une quinzaine d'années, mais je n'aurais jamais pensé à te la montrer, Anaïs... En tout cas, je ne dirai pas que le hasard fait bien les choses, puisque je ne crois pas plus au hasard que toi, chère belle-maman.

— Je n'y crois pas, moi non plus ! interjeta Jérémy, qui s'était approché avec Stella pour regarder à leur tour la photo. Il a l'air sympa, tu ne trouves pas ? fit-il, s'adressant à la fillette. Quand tes parents m'inviteront au Québec, pour les vacances, nous pourrions peut-être faire un crochet par la Californie avant de revenir en France... tous les deux.

Sa camarade répondit par un toussotement embarrassé.

— *Il est un peu tôt pour envisager ce genre de choses...*, émit-elle.

Comprenant la cause de la gêne qu'éprouvait Stella — et devinant plus ou moins que celle-ci venait de s'adresser par télépathie à JérémY —, la comtesse intervint avec générosité :

— Puisque Robert et Geneviève nous ouvrent leur maison, c'est nous

— Mathieu et moi — qui vous emmènerons un jour avec nous en Californie. OK ?

— Oh oui ! s'écrièrent spontanément les deux enfants.

Marc battit des paupières, un peu interloqué. Il venait soudain de comprendre, pour la première fois, quels étaient les sentiments qui unissaient son fils à la petite Québécoise. Puis, levant les yeux, il rencontra le regard amusé de Patricia, qui lui adressa une moue indulgente et rassurante à la fois.

— Tout le monde à table ! cria d'une voix forte l'imposante Marguerite.

— Oyez ! Oyez ! intervint la voix fluette de Zéphyrin. Que madame la comtesse Anaïs et monsieur Mathieu Rousselin daignent passer à table. Qu'il en soit de même pour leurs parents et amis — et pour les gentes damoiselles et gentils damoiseaux membres des Compagnons de la Licorne, ces héritiers des nobles chevaliers des temps passés ! Et que Dieu garde les uns et les autres !

— Ça va comme ça, « quincaillerie parlante » ! s'impatienta la postière en écartant le robot d'un coup de hanche. A table et bon appétit !

Indigné par cette injure — nul ne s'était jamais aventuré à le traiter de « quincaillerie », encore moins parlante —, Zéphyrin dressa fièrement la tête et tourna ostensiblement le dos à ce factotum par trop tyrannique. Mais Marguerite revint à la charge — plus discrètement, cette fois-ci — en glissant dans le pavillon d'aluminium tenant lieu d'oreille à l'androïde :

— La prochaine fois que tu resteras coincé, t'affole pas, « Zézé », je viendrai te décoincer moi-même...

— Si tu fais ça, je t'assure que je t'expédierai en Nouvelle-Guinée, chez une tribu de cannibales ! répliqua le robot.

Surprenant cette algarade inattendue, Mathieu maugréa :

— Eh ! C'est pas fini, tous les deux, de vous enguirlander comme ça, un jour pareil où l'amour devrait éclater dans le cœur de chacun ?

Zéphyrin en convint et, prenant le bras de Marguerite, il entraîna celle-ci d'autorité vers la cuisine. Elle pourrait y exercer son despotisme sans lui casser les ressorts, ni lui irriter les puces ou lui titiller les transistors !

Les extra ayant commencé à servir les hors-d'œuvre, aucun des convives n'aurait eu l'idée de lever les yeux vers le ciel — où un grand triangle métallique aux reflets bleuâtres et violacés évoluait lentement à haute altitude. Ce fut Zéphyrin qui, alerté par les multiples détecteurs internes raccordés aux deux antennes tirebouchonnées qui surmontaient son crâne de métal, adressa un avertissement télépathique à Psiboy et à Stella :

— *Vite, venez me rejoindre devant le labo !*

Les deux enfants, qui se trouvaient heureusement installés à l'extrémité de la table la plus proche de la ferme, parvinrent à quitter leurs places sans trop se faire remar-

quer. Sitôt hors de vue, ils coururent vers l'ancienne bergerie, où ils trouvèrent le robot devant la porte bardée de verrous qui oscillait sur ses gonds.

— C'est moi qui ai ouvert, expliqua le robot, avant de pointer un doigt vers le ciel. Regardez, ce vaisseau ennemi survole la région à la recherche de Laïra et de Raanko.

Jérémy et Stella, chez qui cette nouvelle avait fait naître une soudaine inquiétude, ne tardèrent pas à repérer l'intrus qui évoluait avec lenteur, à la recherche de sa proie.

— Nous devrions monter dans le cagibi, suggéra le garçonnet. Nous y verrons bien mieux par l'une ou l'autre fenêtre.

— J'allais vous le proposer, car nous avons justement rendez-vous là-haut, répondit Zéphyrin, énigmatique.

Les deux enfants ressentirent alors une sorte de bouffée de tendresse, et ils surent que Laïra et Raanko les attendaient dans ce réduit. Ce fut en courant qu'ils gravirent les marches poussiéreuses et usées conduisant dans la petite pièce. Là, dans les pulsations de l'étrange lumière dorée émise par le cristal déjà entrevu par Jérémy, les deux jeunes gens étaient penchés sur une sorte d'attaché-case ouvert sur une caisse posée verticalement. L'adolescente portait une courte tunique blanche et une jupette argentée, tandis que son compagnon était vêtu d'un justaucorps métallisé.

— Venez, invita Laïra, souriant aux enfants.

Ils s'approchèrent, hésitants, et elle les embrassa avec tendresse, imitée par Raanko. Puis tous quatre reportèrent leur attention sur l'écran logé dans le rabat de la mallette, où l'on distinguait l'image, incroyable de netteté, d'une barre rocheuse caractéristique : celle où s'ouvrait la Grotte de la Chèvre d'Or. Au-dessus, dans la garrigue, scintillait au soleil un vaisseau discoïdal qui émettait une lueur verte.

L'engin triangulaire repéré un instant plus tôt par Zéphyrin apparut soudain sur le moniteur, s'immobilisant à la verticale du disque posé au sol.

— Observez bien le comportement de cet astronef, conseilla l'adolescente. Il a été envoyé par Yilrao Tanennkor, le tyran de la planète Ghorna, dont nous sommes originaires, Raanko et moi...

Un éblouissant dard lumineux fusa du triangle, venant frapper de plein fouet le disque, qui explosa dans une déflagration silencieuse. Mais aussitôt un faisceau aveuglant jaillit d'un point situé légèrement sur la gauche de l'endroit où s'était trouvé l'astronef nimbé d'un halo vert ; touché dans ses œuvres vives, le vaisseau ghornien explosa à son tour dans une fantastique lueur violacée — littéralement désintégré en vol !

— Pourquoi ne pas l'avoir abattu avant qu'il ne détruise votre appareil ? s'étonna Psiboy.

Laïra sourit et, pour toute réponse, actionna une commande qui fit apparaître sur l'écran un autre disque volant, à l'extrémité d'un promontoire rocheux.

— Voici notre véritable appareil, expliqua Raanko. Le triangle n'a détruit qu'un leurre holographique que nous avons caché là la nuit dernière, pour servir d'appât au vaisseau que Tanennkor a lancé à nos trousses. Et la ruse a réussi : nous allons pouvoir regagner notre planète et secourir nos parents, des scientifiques menacés du baigne par les séides de Tanennkor. Spécialistes des manipulations génétiques, ils ont, voici un peu plus de dix de vos années terrestres, choisi un couple terrien dont la femme venait d'être fécondée. Employant un petit engin télécommandé, ils ont alors « rajouté » au capital génétique du fœtus les fragments d'ADN porteurs des caractéris-

tiques psychiques et parapsychiques propres à l'espèce ghornienne — caractéristiques intéressant des pouvoirs mentaux extrêmement rares sur la Terre, mais communs sur Ghorna.

« Lorsque la Terrienne a atteint quatre mois et demi de grossesse, une nouvelle sonde est venue activer l'intégration des données génétiques ghorniennes dans les cellules du cerveau de son enfant, déclenchant du même coup la naissance — prématurée, aux yeux des médecins — d'un bébé parfaitement formé, qui a reçu le prénom de... *Jérémy ! Petit frère !* s'exclama le jeune homme.

Il étreignit Psiboy, dans la gorge duquel gonflait une boule d'émotion, et celui-ci répondit à son étreinte, les larmes aux yeux. Il réalisait à présent pourquoi Raanko l'avait affectueusement appelé « petit frère », et Stella, qui avait elle aussi compris, demandait déjà à Laïra, par le canal de la télépathie :

— *Et moi ? Et je suis ta sœur, c'est bien ça ?*

— Ma demi-sœur, ma chérie, répondit avec bienveillance la jeune fille extraterrestre. Mes parents ont utilisé la même méthode que ceux de Raanko, ajoutant à ton capital génétique des séquences tirées de leur ADN ! Tu es donc une métisse terroghornienne, tout comme Jérémy, ce qui explique les facultés psi dont vous jouissez.

L'enfant se serra contre elle avec amour et demanda dans un murmure, d'une voix enrouée par l'émotion :

— Tes parents et ceux de Raanko ont-ils un lien quelconque de parenté ?

— Pas le moindre, assura Laïra en riant. J'aime Raanko depuis l'âge de l'enfance — et maintenant, nous nous aimons comme des adultes, sans barrière et sans crainte d'une consanguinité qui n'existe pas. Rassure-toi, petite sœur, Jérémy et toi pouvez vous aimer sans réserve. Et les enfants que vous mettrez au monde, le moment venu, seront aussi normaux que vous l'êtes, puisqu'ils hériteront de vos pouvoirs !

Les deux jeunes gens d'outre-espace embrassèrent une fois encore Stella et Jérémy, promettant de revenir les voir dès que les circonstances le leur permettraient. En raison de la surveillance de tous les instants exercée par les séides et les sbires du cruel Yilrao Tanennkor, il était difficile aux Ghorniens de rendre visite à la Terre ou aux autres mondes qui leur étaient interdits par le dictateur, mais Laïra et Raanko, qui disposaient de toutes les ressources de la technologie supérieure que leurs parents respectifs maîtrisaient à la perfection, parviendraient bien à se glisser à nouveau, un jour ou l'autre, entre les mailles du filet tendu autour de Ghorna par le cruel despote.

— Il est temps de nous quitter, conclut la splendide adolescente. Allez, mes chéris, rejoignez vos parents terriens et vos sœurs et frères des Compagnons de la Licorne. Avec ces filles et ces garçons qui partagent vos aspirations et votre idéal, vous accomplirez de grandes choses...

— De *très* grandes choses, confirma Raanko. N'oubliez jamais que le bien rejaillit sur celui qui le génère, et que le mal, tel un boomerang, revient tôt ou tard vers son auteur ; cette inéluctable loi cosmique porte chez nous le nom de Règle du Choc En Retour. (Il sourit affectueusement.) Sur le plan psychique, vous êtes armés pour affronter tous les dangers, mais cela ne veut pas dire que vous serez libres d'agir comme des irresponsables ! De par votre nature, vos devoirs sont bien plus contraignants que ceux qui incombent aux Terriens moyens, puisque vous serez à même de faire plus et mieux que quiconque, à condition de le vouloir et d'en être dignes. Le drame dont le profes-

seur Charpenel a été victime vous a privés d'une expédition dont vous rêviez depuis de longues semaines, mais cela n'est que partie remise, et, lorsque les grandes vacances seront là, allez visiter certaines grottes de la région... Cela vous apprendra sans doute à affronter des dangers et à prendre des risques calculés — mais dites-vous bien que cela n'est rien en comparaison de ce qui vous attend si vous entrez en lutte contre les forces noires, celles-là mêmes qui s'en sont déjà prises au professeur !

— Les forces noires ? répéta Jérémy d'un air inquiet.

— Vous apprendrez bien assez tôt de quoi il retourne, répondit Laïra. Pour le moment, il vous suffit de savoir que la bêtise et l'ignorance ne sont pas les seules causes de certaines attitudes d'aveuglement que l'on rencontre au sein de votre humanité — notamment vis-à-vis des vaisseaux venus d'autres mondes qui visitent régulièrement votre planète. Les puissances obscures qui œuvrent dans l'ombre ont intérêt à empêcher la vérité de faire surface — mais, un jour, celle-ci éclatera au grand jour, grâce à vous, peut-être...

Sur ces mots, les deux jeunes gens disparurent, emportant avec eux la mallette. Un instant plus tard, lorsqu'ils eurent rejoint leur vaisseau posé sur le promontoire rocheux, ils saluèrent télépathiquement Stella et Jérémy, puis le lien fut rompu.

Psiboy et Psigirl s'embrassèrent, non plus comme des enfants, cette fois, mais comme des adultes qu'ils étaient déjà par l'esprit et le cœur. Puis, la main dans la main et les yeux humides d'émotion, ils regagnèrent la table où étaient rassemblés les Compagnons de la Licorne au grand complet. Et, en contemplant ces « frères » et ces « sœurs » issus de tous les horizons, ils sentirent que Laïra et Raanko ne mentaient pas, que ce qui n'était encore qu'une bande de gosses ne tarderait pas à devenir une authentique confrérie, une société secrète appelée à jouer un rôle important — voire crucial — dont dépendrait, peut-être, le devenir de ce monde... et de quelques autres.

Mathieu avait froncé les sourcils en voyant revenir les deux enfants. Qu'avaient-ils bien pu aller faire durant tout ce temps ? S'étaient-ils disputés, puis réconciliés ? Et pour quel motif ? Le « jeune » marié haussa les épaules, passa un bras affectueux autour de la taille de son épouse — et, attirant celle-ci contre lui, déposa sur ses lèvres un baiser tout à la fois pudique et plein de passion. En signe d'approbation, une tempête de sifflets, de cris de joie et d'applaudissements enthousiastes s'éleva alors des convives attablés.

Mais Rousselin, au comble du bonheur, songeait déjà aux inventions époustouflantes qu'il allait pouvoir réaliser, maintenant qu'il disposait d'un financement conséquent et d'une « assistante » de choc — et de charme !

FIN

A bientôt, ami lecteur, toi qui déjà te sens concerné par le noble idéal des Compagnons de la Licorne et par le combat que mènent désormais Jérémy et Stella...

Jimmy Guieu

APPEL AUX LECTEURS

En dépit des sarcasmes et négations imbéciles de la secte rationaliste, les pouvoirs psi, bien qu'assez rarement répandus, existent chez certains humains. Il est permis de penser que chez les enfants ces aptitudes psychiques particulières sont plus fréquentes qu'on ne l'imagine, même si elles ont tendance à s'amenuiser puis disparaître à partir de l'adolescence.

Si vous avez constaté, chez un enfant, les manifestations de tels pouvoirs, n'hésitez pas à prendre contact avec moi, à m'exposer votre témoignage, en m'écrivant à l'adresse suivante (votre anonymat sera respecté) :

JIMMY GUIEU, Conseiller technique
UEC.DDS (Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir)
17, allée des Lavandes
Les Hameaux du Soleil
06720 VILLENEUVE-LOUBET.

Que la Force soit avec vous...

BIBLIOGRAPHIE
ET GROUPEMENTS UFOLOGIQUES SERIEUX

- *Les Kidnappeurs d'un autre monde*, David M. Jacobs (coll. Les Dossiers de l'Etrange), Presses de la Cité.
- *E.T. Connection, Les Extraterrestres sont parmi nous*, Timothy Good (même collection).
- *Le Dossier Extraterrestres, l'affaire des enlèvements*, Dr John E. Mack, Focus, Presses de la Cité.
- *Enquêtes sur les enlèvements extraterrestres*, Marie-Thérèse de Brosses, Pion.
- *Enlèvements extraterrestres, les témoins parlent*, Budd Hopkins, Age du Verseau/Ed. du Rocher.
- *Sont-ils déjà là ? Extraterrestres : l'affaire Roswell*, Gildas Bourdais, Presses du Châtelet.
- *Nos « maîtres » les extraterrestres*, Jimmy Guieu, Presses de la Cité.
- *OVNI: un pilote de ligne parle*, Jean-Gabriel Greslé.
- *Hypothèse extraterrestre*, J.-G. Greslé, Guy Trédaniel Editeur.
- *L'Enigme des Extraterrestres*, Jean-François Grolard, Guy Trédaniel Editeur.
- *Extraterrestres, la vérité sur Roswell*, Richard D. Nolane, Edit. Plein Sud.

GROUPEMENTS UFOLOGIQUES
PUBLIANT UN BULLETIN

- CEOF (Centre d'Etude OVNI/France), René Voarino, BP 21, 13170 La Gavotte.
- UEC.DDS (Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir). Claude Chapeau, Coordonateur, 17 allée des Lavandes, Les Hameaux du Soleil, 06270 Villeneuve-Loubet.
- OVNI FUTUR, Christophe Crelet & Christophe Lemoine,
- Le Beaudelaire, 73, chemin Saint-Jean-du-Désert, 13 005 Marseille.
- Tau Coti, Marcel Pech, 3 ave de St Pons, 11590 Cuxac d'Aude.
- IMS A, Jean-Yves Gambetta, 24, bd d'Arras, 13 004 Marseille.

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Fleuve Noir
en mai 1996



JIMMY GUIEU est l'auteur de plus de 160 livres: romans de science-fiction, mais aussi ouvrages documentaires concernant ses thèmes de prédilection : les OVNI et le Paranormal. L'essentiel de son œuvre couronnée par de nombreux prix a été réédité aux éditions Vaugirard dans la collection qui lui est consacrée.

Les compagnons de la Licorne - I

PSIBOY, c'est l'histoire de Jérémy, un enfant pas comme les autres qui, à l'aube de sa 10^{ème} année, se découvre de fabuleux pouvoirs psychiques qu'il va employer spectaculairement à des fins positives et bénéfiques. Il est entouré d'une savoureuse galerie de personnages, dont le plus haut en couleur est sans conteste son grand-père, fermier et inventeur farfelu dont les créations — selon lui — rafleraient tous les prix au Concours Lépine.

Parallèlement, d'étranges phénomènes se déroulent dans la région où vit Jérémy : objets lumineux dans le ciel, traces d'atterrissage d'engins volants de nature inconnue... Y aurait-il un rapport entre ces manifestations et les fantastiques pouvoirs dont l'enfant est investi ?

Sans renoncer aux sujets qui ont fait son succès, Jimmy Guieu effectue ici un impressionnant changement de style. Avec tendresse et truculence, humour et efficacité, il met en scène des gens de tous les jours, qui se trouvent confrontés à l'Inexplicable. Livre attachant, destiné à tous les publics, PSIBOY — tout comme E.B.E., précédent best-seller de l'auteur — est aussi une dénonciation virulente du black-out qui recouvre les informations concernant les OVNI.

ISBN 2-265-05907-2



9 782265 059078

129 F.F.